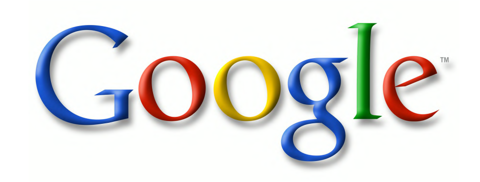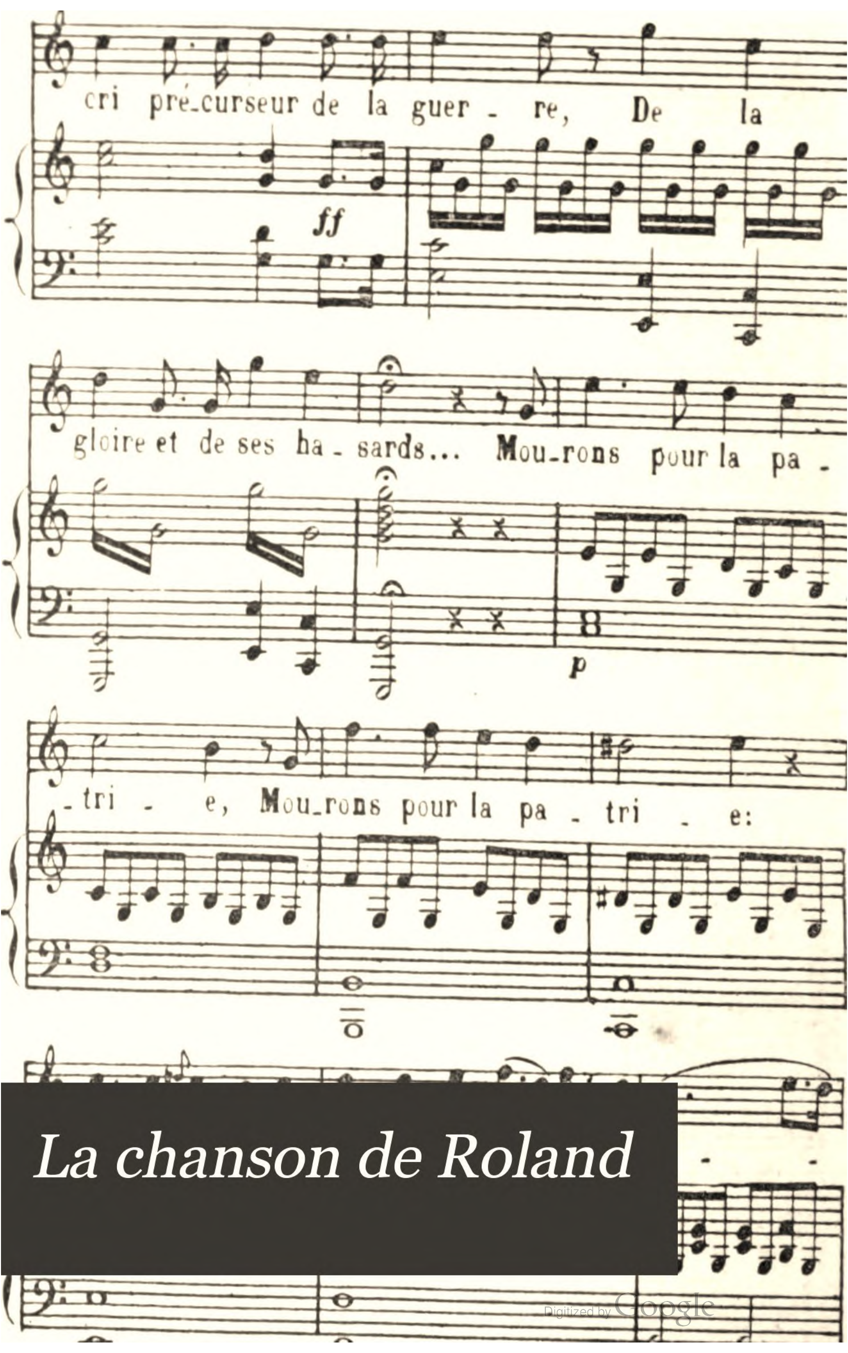
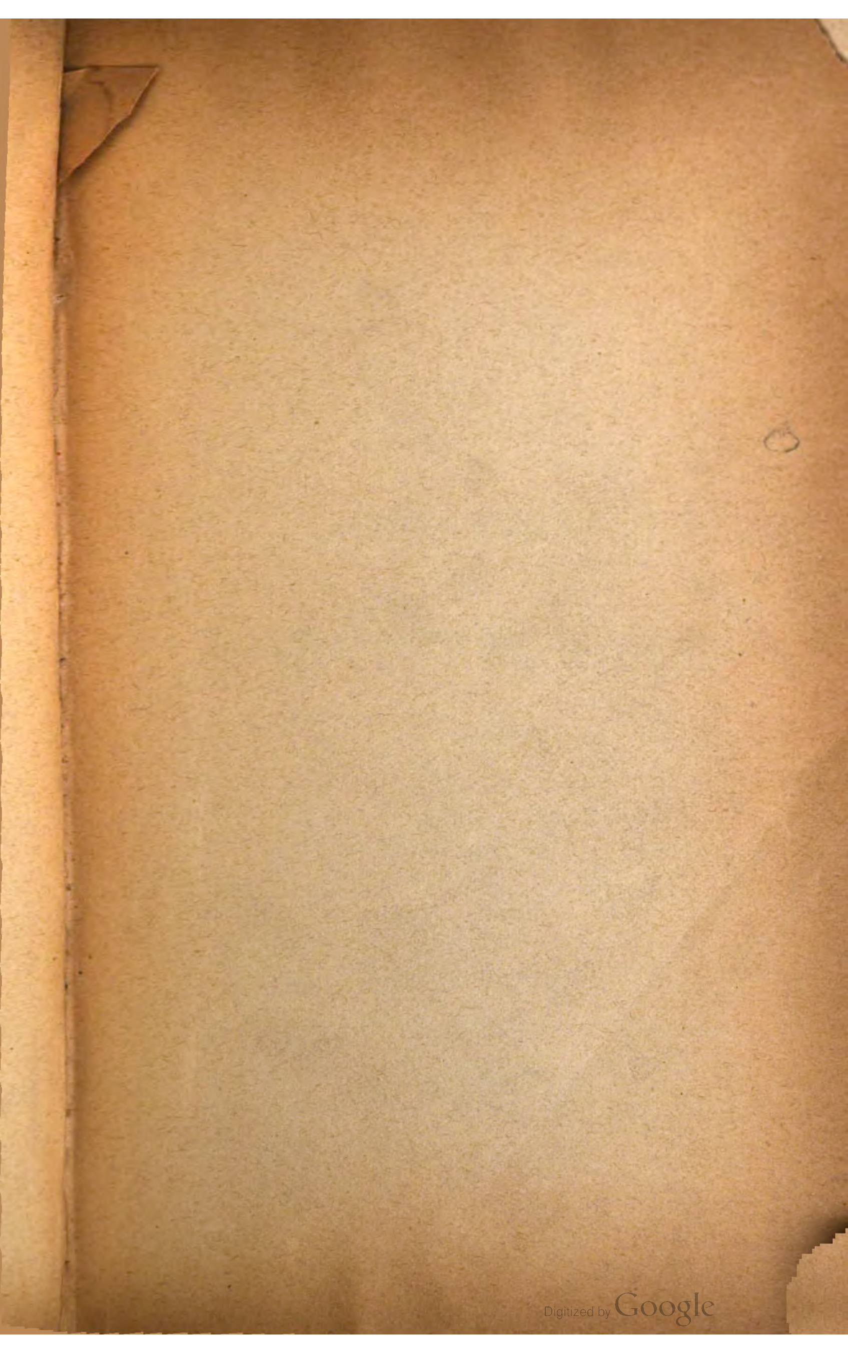

Google


cri pré_curseur de la guer _ re, De la
ff
gloire et de ses ha _ sards... Mou_rons pour la pa _
p
_tri _ e, Mou_rons pour la pa _ tri _ e:
La chanson de Roland
Digitized by Google


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS





JOSEPH FABRE

LA CHANSON DE ROLAND

DU MÊME AUTEUR

Les Libérateurs. — Troisième édition. (HACHETTE et Cie.)

Washington, libérateur de l'Amérique. — Quatrième édition. (*Id.*)

Jeanne d'Arc, libératrice de la France. — Sixième édition. (*Id.*)

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, avec *éclaircissements* et *fac-similé* de l'attestation d'authenticité du manuscrit appartenant à la bibliothèque de la Chambre des députés. — Troisième édition. (*Id.*)

Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, raconté et traduit du latin, d'après les procès-verbaux officiels, suivi de *Jeanne d'Arc et le peuple de France.* 2 vol. — Deuxième édition. (*Id.*)

Jeanne d'Arc, *drame en trois parties et neuf tableaux.* Nouvelle édition. (*Id.*)

Notice sur les personnages du procès de condamnation, suivie de **Documents sur la fête nationale de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme.**

La délivrance d'Orléans, mystère en quatre actes et dix-sept tableaux, tiré du *Vieux Mystère du siège d'Orléans.*

Jésus. — Mystère en cinq actes, avec prologue et épilogue.

Le mois de Jeanne d'Arc, ou Ephémérides de Jeanne d'Arc en trente et un chapitres comportant une lecture pour chaque jour du mois de mai. (COLIN et Cie.)

Couronné par l'Académie française (Prix Guizot).

Notions populaires de Philosophie. — Nouvelle édition.

Histoire de la Philosophie.

NOTA. — L'auteur donne à tous les éditeurs le droit de rééditer sous un format quelconque, sans avoir aucune espèce de droits à acquitter, les deux ouvrages ci-dessus désignés : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc; Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, à la seule condition que cette reproduction soit absolument *fidèle* et *intégrale.*

JOSEPH FABRE

LA

CHANSON DE ROLAND

Traduction nouvelle et complète

RYTHMÉE CONFORMÉMENT AU TEXTE ROMAN

PRÉCÉDÉE DE

ROLAND ET LA BELLE AUDE

PROLOGUE A LA CHANSON DE ROLAND

ET SUIVIE DE

AUTOUR DE ROLAND

ÉCHOS DES CHANSONS DE GESTE DE LA VIEILLE FRANCE



PARIS

BELIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE VAUGIRARD, 52

1902

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Belin Frères

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

A l'Armée nationale
est dédiée
cette traduction
de l'épopée du patriotisme

PRÉFACE

Pendant qu'il pousse la charrue
Dans le creux du sillon fumant,
Une dépouille est apparue
Qui le saisit d'étonnement.

Ce sont des restes de cuirasses,
Glaives rouillés, casques fendus,
Crânes énormes d'une race
Dont les enfants se sont perdus.

Le vent du soir passe et murmure;
L'arbre frissonne au bord du champ;
Les vieux débris, la vieille armure,
Brillent aux flammes du couchant.

Il rêve, il sent couler ses larmes;
A-t-il bien là devant les yeux
Les grands squelettes et les armes
De ceux qui furent ses aïeux?

AUTRAN.

Le moment me paraît bon pour livrer au public une version populaire de cette *Chanson de Roland*, qui est le poème du patriotisme.

C'est aux simples qui ont gardé le goût des vieux récits où revivent des âmes candides, bonnes et fortes, que mon travail est dédié.

I. — L'Iliade française.

Il y a les épopées savantes, produit d'un art raffiné qui se complaît en inventions ingénieuses dont il n'est pas dupe. L'*Énéide*, la *Divine Comédie*, la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu* sont les plus remarquables.

Il y a les épopées populaires, produit d'un art spontané, où la naïveté domine. L'*Iliade* en est le type incomparable. Immédiatement après elle il faut placer la *Chanson de Roland.*

Quand Voltaire prononçait que les Français n'ont pas la tête épique, il disait vrai de ses contemporains et de lui-même. Mais à son insu il calomniait nos ancêtres. Il ne connaissait pas tous ces poèmes héroïques que nos pères avaient semés par le monde et qui, imités ou traduits, furent accrédités en Europe jusqu'à la Renaissance, mais ensuite ont été si oubliés que La Harpe et Nisard, les deux grands classiques de la critique française, n'ont même pas honoré d'une mention le poème où nous reconnaissons la merveille littéraire du moyen âge.

Notre Iliade a son Achille et son Patrocle dans les deux amis, le bouillant Roland et le sage Olivier; son Agamemnon dans Charlemagne; son Nestor dans le duc Naime. Elle a eu ses aèdes dans les jongleurs qu'applaudissaient tour à tour l'aristocratie des châteaux et la plèbe des places publiques.

Tout comme l'œuvre d'Homère fut précédée de chants populaires qui disaient la chute de Troie, le héros des Thermopyles françaises, avant de devenir le sujet d'un grand poème, défraya des cantilènes où on contait son histoire; et, tout comme il se trouva un Wolf pour imaginer que l'Iliade était une compilation de vieux chants héroïques, il s'est trouvé des critiques (victorieusement réfutés par un grand philologue, M. Paul Meyer) qui, pendant quelque temps, ont cru que la Chanson de Roland était une juxtaposition de vieilles cantilènes.

A l'auteur de la Chanson de Roland on peut adresser les deux mêmes reproches qu'a encourus l'auteur de l'Iliade, savoir de trop se complaire aux récits de coups d'épée et d'avoir un souci insuffisant de la couleur locale en ce

qui concerne les ennemis qu'il oppose à ses héros.

Enfin, de même qu'il n'est pas sûr qu'Homère ait composé l'Iliade, il est douteux que Théroulde, à qui on l'attribue, soit l'auteur de la Chanson de Roland.

D'où était du moins cet auteur? De Normandie, disent Genin et Léon Gautier. De Paris, dit M. Gaston Paris. Oui, ou tout au moins de l'Ile-de-France, dit Fœrster. De fait, diverses provinces se le disputent, comme diverses villes se disputaient Homère.

Certes, comme psychologie et comme poésie, la Chanson de Roland est bien inférieure à l'Iliade, dont elle n'a ni les inventions, ni les analyses, ni les peintures, ni les comparaisons, ni les paroles de feu; mais elle l'emporte du côté de l'élévation morale. Là le style est plus beau; ici les âmes sont plus belles. La mort de Roland atteint à un degré de sublime auquel ne s'est jamais élevé Homère.

De même que les enfants de la Grèce étaient nourris de l'*Iliade*, les enfants de France devraient être nourris de *Roland*, mis à leur portée dans un français moderne.

Tant qu'il y aura des revanches nécessaires, ne craignons pas de rallumer le foyer où s'alimenta la flamme guerrière des croisés.

II. — La Chanson de Roland, bréviaire du soldat français.

N'est-il pas le bréviaire naturel du soldat français, ce poème où tous les personnages, sauf Ganelon, le Judas du patriotisme, méritent qu'il soit dit : « Bons sont leurs cœurs et fières leurs paroles » ; ce poème où est exaltée la « douce terre de France », et où est tracée cette esquisse du soldat patriote :

« Maudit qui porte au ventre un lâche cœur ! — Plutôt mourir que d'encourir la honte.

» Pour son seigneur (lisez : *le pays*) on doit souffrir détresse ; — bien supporter la faim, le froid, le chaud ; — perdre son sang, ses membres et sa vie...

» Quand Roland voit s'apprêter la bataille, — il se fait fier plus que tigre ou lion... — Telle valeur sied à un chevalier, — sur bon cheval portant de bonnes armes. — Qu'il soit ainsi

fort et fier en bataille! — Il ne vaut pas autrement trois deniers, — et doit aller, moine, dans un moutier, — le jour durant, pour nos péchés prier. »

Le poème d'Homère mis à part, il n'existe aucune œuvre qui, autant que *Roland*, vous fasse sentir l'ivresse et le frisson des combats.

De vieux textes nous montrent, à la bataille d'Hastings, le jongleur Taillefer et les soldats normands entonnant la chanson des vaincus de Roncevaux pour s'animer à la victoire, et transformant la complainte funèbre en hymne de triomphe.

III. — Culte populaire dû à notre épopée nationale.

On n'imagine pas les services que pourrait rendre au patriotisme français la vulgarisation de notre épopée parmi les paysans, les ouvriers, les femmes et les enfants.

Aussi fictive que soit leur légende de Guillaume Tell, les Suisses en parlent avec une religieuse exaltation et demeurent attachés à tout

ce qui rappelle les vieilles luttes pour l'indépendance; les Espagnols réchauffent la fierté de leur race par de fréquentes commémorations des aventures martiales de leur Cid Campéador; les Allemands remplissent leurs œuvres poétiques et musicales d'évocations d'anciennes légendes où ils voient leur plus précieux patrimoine.

Cette passion des autres peuples pour les monuments des premières phases de leur vie nationale leur est un bienfait.

Imitons-les; et, pieux envers nos pères, allions au culte de la Révolution le culte de traditions chevaleresques qui ne sauraient nous ôter ni le sens, ni l'amour des innovations fécondes. Il y a une parenté spirituelle entre Roland, Jeanne d'Arc et Hoche. La vieille France et la France nouvelle fraternisent sur les sommets.

A quoi bon cette multiplicité d'exhumations archéologiques, de travaux historiques, de théories évolutionnistes, qui fut une des caractéristiques du dix-neuvième siècle, s'il ne devait en résulter un élargissement des esprits et des cœurs complétant et vivifiant, par des

leçons de choses, les enseignements abstraits de la raison?

La naïveté, la simplicité, l'enthousiasme des temps héroïques sont pour les âmes un air pur où il fait bon se baigner et dont le souffle rafraîchissant pourrait créer, dans cette société qui périt de ses divisions, un large courant de fraternité patriotique.

Les preux de la Chanson de Roland personnifient dans Charlemagne la patrie terrestre et dans le Christ la patrie céleste. En même temps qu'ils sont avides d'exterminer le barbare et l'infidèle qui à leurs yeux ne font qu'un, ils se montrent prompts à tous les sacrifices pour le service de leur seigneur et de leur Dieu. Leur féroce intolérance est une tare du temps où ils vivent. Leur magnanimité est un exemple pour tous les temps. Appliquant la haute maxime « vivre non pour soi, mais pour autrui », ils sont grands, ils sont forts, ils sont frères.

Dans notre démocratie, la juste suppression des inégalités conventionnelles aboutirait à l'abaissement de toutes les supériorités de mérite et de vertu; au triomphe de l'irrévérence et de l'envie; au relâchement des disci-

plines dont vivent familles, cités, États et armées; au déchaînement d'un égoïste individualisme; à l'impuissance pour toute action commune, grande et féconde, si nous laissions se perdre ces sentiments d'abnégation, de solidarité, de dévouement, de sacrifice, qui, à chaque page, apparaissent, avec un si séduisant éclat, comme l'âme du pays aimé et envié entre tous, « la douce France ».

IV. — **Des beautés de la Chanson de Roland et des services que sa vulgarisation pourrait rendre à notre littérature.**

De même que nos consciences, notre littérature pourrait tirer un sérieux profit de la vulgarisation du vieux poème national. Rappelons-nous que les Niebelungen, mis à la portée de tous, ont rajeuni la littérature allemande en lui infusant un sang nouveau.

Trop nombreux et trop goûtés sont les acrobates de la plume, dénués du sens de la mesure, soucieux de frapper fort plutôt que de penser juste, prodigues d'imaginations tapageuses, noyés dans un flot perpétuel de descriptions

superflues, et remplaçant la vérité des sentiments par la parade des attitudes.

Ces professionnels de la copie, gonflés de mots et vides d'idées, se font les débitants de telle ou telle espèce d'articles selon les jeux de la mode, et, quels que soient leurs changements d'étiquette, abondent toujours en puérilités séniles dont une bourgeoisie veule fait ses délices.

Qui nous délivrera de cette écriture artiste, foncièrement artificielle, bigarrure des jargons les plus divers, tour à tour encanaillée ou raffinée, selon qu'elle vise les suffrages d'une foule grossière ou d'une élite blasée?

A ces débordements d'obscénité, de déraison et de bavardage, où se délecte la badauderie des sots, n'y aurait-il pas lieu d'opposer l'image d'un art chaste, sensé et sobre?

Chaste, sensé et sobre est l'art de cette Chanson de Roland, faite de vérité et d'émotion, qui eut, au moyen âge, une popularité immense non seulement en France, mais aussi en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, dans les pays scandinaves, parce que l'inspiration en était sincère, le fond universel

et la forme accessible à tous, serfs et seigneurs, paysannes et châtelaines.

Le peuple est fait pour goûter ce qu'il y a d'éternelle jeunesse dans cette poésie simple et passionnée, qui ne met en jeu que les sentiments les plus élémentaires de l'humanité et où tout est action, action glorifiant l'esprit de foi, de désintéressement, de sacrifice, l'amitié, le courage, l'honneur, le patriotisme.

L'instinct classique de la France des Descartes et des Pascal, des Corneille et des Racine, se reconnaît dans l'ordonnance du poème qui déroule avec une sévère unité le récit épique d'une glorieuse défaite glorieusement vengée; dans la netteté des lignes; dans la transparence de la forme; dans la plénitude constante de l'idée et du sentiment; dans la maîtrise avec laquelle sont développés certains épisodes où un heureux alliage de vie et d'harmonie aboutit à une éminente beauté. Le ton n'est ni banal ni criard. On sent toujours l'homme, jamais l'artiste; on ne voit pas l'auteur; on voit les choses. Rien ne vise à l'effet; et l'effet résulte de la parfaite adaptation du mot à la pensée, ferme, vigoureuse, grande.

Ah! je sais bien, cela manque de ces fines nuances où triomphent les habiles; de ces ingéniosités élégantes qui font se récrier les délicats. C'est une poésie fruste, primitive, d'allure raide et d'haleine courte. Mais combien robuste et touchante en sa mâle simplicité! Les personnages n'ont rien de complexe; ils sont carrés, tout d'une pièce. Mais quelle intensité de passion, quelle puissance de volonté, quelle sève intérieure! Nous sommes plus agités. Sommes-nous plus vivants? Quel peuple que celui qui, sans avoir les férocités de leur fanatisme guerrier et les intolérances de leur fanatisme religieux, aurait les nobles fiertés, les viriles énergies, la santé morale des Charlemagne, des Olivier et des Roland!

Rien là de cette galanterie qui affadit tant de nos vieux poèmes et qui est restée le poison de notre littérature. Roland expirant ne pense qu'à son pays, à son roi et à son Dieu; et c'est sans phrases que sa fiancée meurt de sa mort.

V. — Texte et traductions de la Chanson de Roland.

On n'a pu encore retrouver le texte primitif de la Chanson de Roland.

La plus ancienne et la plus sûre rédaction du texte de *Roland* que nous possédions appartient à la seconde moitié du onzième siècle et est consignée dans le manuscrit de la bibliothèque bodléienne d'Oxford, écrit au milieu du douzième siècle.

Un autre manuscrit qui, après le manuscrit d'Oxford, est visiblement la meilleure transcription du texte primitif (sauf dans sa dernière partie où se trouve notamment introduit le récit de la prise de Narbonne) a été conservé à la bibliothèque Saint-Marc de Venise. Il date de la première moitié du treizième siècle et a été écrit dans une espèce de patois mi-français, mi-italien. La rédaction de ce précieux manuscrit est une sœur cadette de la rédaction d'Oxford; et, quoique péchant elle-même par de nombreuses fautes et de nombreuses lacunes, elle permet de corriger maintes fautes

manifestes et de combler maintes lacunes incontestables du texte d'Oxford.

Les autres manuscrits, manuscrit de Paris, manuscrit de Châteauroux, second manuscrit de Venise, manuscrit de Lyon, manuscrit de Cambridge, manuscrit lorrain (celui-ci très incomplet), remontent au treizième, au quatorzième, ou même seulement au quinzième siècle, et contiennent de multiples remaniements de la Chanson de Roland, rimée et paraphrasée.

En 1837, Francisque Michel, mis en éveil par la thèse suggestive de Monier, *Dissertation sur le roman de Roncevaux* parue en 1832, publie pour la première fois le texte de la Chanson de Roland d'après le manuscrit d'Oxford. En 1840, paraît une traduction de Bourdillon; en 1845, une traduction de Delécluse.

En 1850, Génin publie un texte critique et une traduction. Sa traduction, écrite dans le français du quinzième siècle, pèche par un excès d'archaïsme qui lui est commun avec plusieurs autres parues depuis. N'empêche que cette publication fut un événement. Bientôt la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes* s'ouvrent à la Chanson de Roland, là

traduite par Génin, ici résumée par Vitet; et les savantes dissertations se multiplient.

En 1861, traduction en vers de Jônain, faite sur le texte de Génin; en 1864, traduction en prose d'Alexandre de Saint-Albin; en 1865, traduction de M. le baron d'Avril en vers blancs; en 1870, traduction de M. Lehugeur en alexandrins; en 1877, traduction de M. Petit de Julleville en vers assonancés; en 1886, traduction de M. Jubert en vers de dix et de douze syllabes; en 1899, traduction en huitains de M. Maurice Bouchor.

La traduction la plus accréditée est en prose et date de 1872. Elle est l'œuvre de Léon Gautier, érudit éminent, chrétien pieux, chaud patriote, qui s'est honoré par ses doctes travaux pour établir le texte critique du poème, et par sa généreuse ardeur à le propager.

Il y a lieu de remarquer que les Allemands se sont toujours occupés, beaucoup plus que nous, de la Chanson de Roland. Ils ont multiplié les éditions critiques; et c'est à leur initiative qu'est due la publication des textes de manuscrits importants, entre autres du vieux manuscrit de Venise.

N'empêche que très nombreux sont les romanistes français qui ont semé dans leurs travaux de précieux enseignements sur notre épopée. Je me contenterai de nommer M. Gaston Paris qui allie à l'érudition la plus sagace et la mieux informée, le goût littéraire le plus sûr et le plus délicat.

VI. — La présente traduction.

Rendre tout le sens et toute la poésie du vieux chef-d'œuvre dans une traduction qui ait la clarté, la netteté, l'aisance sans lesquelles on n'a pas de lecteurs, et le mouvement, le coloris, le pathétique nécessaires pour ne pas trahir le modèle : voilà l'idéal. Le concevoir est aisé; le réaliser est difficile.

La présente traduction est complète. Je me suis interdit les abréviations qui abondent chez divers traducteurs; et j'aurais cru notamment commettre un sacrilège si j'avais supprimé le grandiose épisode de *Baligant et Charlemagne*.

Ma traduction suit d'un bout à l'autre le rythme du texte original.

Pourquoi pas une traduction en prose libre?

Parce que ne pas avoir le constant souci de la cadence du vieux texte, c'est se résigner à ne pas en rendre la couleur et la poésie.

Pourquoi pas une traduction rimée? Parce que les nécessités de la rime entraîneraient inexactitudes et remplissages; puis, parce qu'une traduction en rimes, ou plates, ou croisées, ou mêlées, constituerait une altération sérieuse du texte original.

Le texte original n'est pas rimé; il est assonancé[1], et chaque couplet a son assonance.

1. La plupart de nos vieilles chansons populaires sont simplement assonancées, c'est-à-dire qu'on s'y contente, à la fin des vers, de la répétition d'une même voyelle accentuée, au lieu de s'imposer l'uniformité de finales consonnantes.

On connait ces couplets de la complainte du Juif-Errant :

Un habit très dif*forme*
Et très mal arran*gé*
Leur fit croire que cet *homme*
Etait fort étran*ger*.

« Messieurs, je vous prot*este*
Que j'ai bien du mal*heur;*
Jamais je ne m'ar*rête*
Ni ici ni ail*leurs*. »

— « Entrez dans cette au*berge*,
Vénérable vieil*lard*,
D'un peu de bière *fraîche*
Vous prendrez votre *part*. »

— « J'accepterais à *boire*
Plus d'un coup avec *vous ;*
Mais je ne puis m'as*seoir*
Je dois rester de*bout*. »

Voyez-vous une traduction avec des couplets de dix ou vingt vers monorimes? Voyez-vous le tour de force à faire? Et, le tour de force opéré, que d'infidélités inévitables! quelle inévitable monotonie[1]!

Le *Départ du conscrit* commence ainsi :

Je suis un pauvre cons*crit*
De l'an mil huit cent *dix :*
Faut quitter le Langue*doc*
Avec le sac sur le *dos.*

Boileau a dit à propos des vieux poèmes du moyen âge :

La rime au bout des mots assemblés sans mesure
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.

L'auteur de l'*Art poétique* se trompe du tout au tout. Ce qui manque précisément dans nos vieilles chansons de geste, c'est la rime. Mais la mesure, le nombre et la césure n'y manquent pas; et c'est le rythme qui en est l'âme ainsi que le principal ornement.

Si Boileau eût parcouru les textes qu'il condamne en bloc sans les avoir lus, il aurait reconnu que les vieux poèmes de France avaient leur prosodie; il aurait reconnu aussi qu'ils étaient écrits dans une langue moins informe qu'il ne l'a imaginé.

Ce n'est pas sans de bonnes raisons que Littré a dit : « Toute polie et cultivée que soit la langue actuelle, pourtant elle n'égale pas en correction, en régularité, en analogie, celle dont elle est descendue, de sorte qu'il est regrettable que toutes les ressources de perfectionnement et de culture se soient appliquées à un instrument moins bon, la langue du seizième siècle, et non à un instrument meilleur, la langue du douzième et du treizième siècle. »

1. Même si le texte original était rimé, la vraie manière de le traduire serait encore, selon moi, de rendre le rythme, en renonçant à rendre la rime.

Je relève avec plaisir, dans la plus récente *Histoire de la littérature française*, la note suivante qui confirme cette opinion : « Je suivrai, dit l'auteur, M. Gustave Lanson, pour les vers de l'ancienne langue que je traduirai, l'excellente règle donnée par

Pour que le lecteur prononce sur la manière dont il convient de traduire la *Chanson de Roland*, j'en reproduis ici un passage, plus accessible que d'autres aux personnes ignorantes de notre vieille langue romane; et, à la suite du texte original, je place : 1° un extrait correspondant de ma traduction rythmée; 2° un extrait de la traduction en prose libre de Léon

M. Clédat, dans son étude sur Rutebeuf : rendre le rythme avec le sens, en sacrifiant la rime. »

M. Léon Clédat constate, en effet, que s'il se fût astreint à rendre les rimes de son vieux poète, il aurait dû « introduire dans le texte des changements parfois considérables, et se contenter d'approximation dans l'expression des pensées : mieux valait être infidèle à la rime qu'à l'idée ». Mais, en même temps, il s'impose de demeurer fidèle au rythme dans toutes ses citations : « Comme le rythme fait partie intégrante de la pensée d'un poète, nous maintiendrons fidèlement le nombre des syllabes et la répartition de l'accent dans chaque vers. »

De fait, dans presque toutes les littératures, et notamment dans celle de l'Allemagne et de l'Angleterre, il arrive fréquemment que les meilleurs poètes font des poèmes sans rime et s'en tiennent au rythme. La rime est l'ornement du vers, et un ornement du plus grand prix. Mais c'est le rythme qui en est l'essence.

Je m'en voudrais d'avoir mentionné le *Rutebeuf* de M. Léon Clédat sans signaler en même temps son édition critique du texte de la Chanson de Roland.

Bien convaincu, avec M. Gaston Paris et la plupart des romanistes, qu'on ne saurait attribuer une origine normande à la Chanson de Roland, M. Clédat a modifié la forme sous laquelle se présente le manuscrit d'Oxford, en substituant au dialecte de la Normandie, selon une idée chère à Victor Leclerc, le dialecte de l'Ile-de-France.

Gautier; 3° un extrait de la traduction en vers de M. Maurice Bouchor, le poète distingué que l'on connaît; 4° un extrait de la traduction assonancée de Petit de Julleville qui fut si remarquée par les connaisseurs.

Texte roman.

Li quens Rollanz par peine e par ahan
Par grant dulur, sunet sun olifant;
Par mi la buche en salt fors li clers sancs,
De sun cervel la temple en est rumpant.
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant.
Carles l'entent, ki est as porz passant,
Naimes l'oïd, si l'escultent li Franc.
Ço dist li reis : « Jo oi le corn Rollant;
Unc ne l' sunast, se ne fust cumbatant. »
Guenes respunt : « De bataille est nient.
Ja estes vus vieilz e fluriz e blancs;
Par tels paroles vus resemblez enfant.
Asez savez le grant orguill Rollant',
Ço est merveille que Deus le soefret tant.
Ja prist il Noples seinz le vostre cumant.

. . . .

Per un sul levre vait tut le jur cornant;
Devant ses pers vait il ore gabant.
Suz ciel n'ad gent l'osast requerre en champ.
Car chevalciez! Pur qu'alez arestant?
Terre Major mult est luinz ça devant.

Li quens Rollanz ad la buche sanglente,
De sun cervel rumpuz en est li temples.
L'olifant sunet à dulur e à peine.
Carles l'oït, e si Franceis l'entendent.
Ço dist li reis : « Cil corns ad lunge aleine ! »
Respunt ducs Naimes : « Car ber le fait en peine !
Bataille i ad par le mien escientre.
Cil l'at traït qui vus en roevet feindre.
Adubez vus, si criez vostre enseigne,
Si succurez vostre maisniée gente !
Asez oez que Rollanz se dementet. »

Li empereres ad fait suner ses corns.
Franceis descendent, si adubent lur cors
D'osbercs e d'helmes e d'espées à or;
Escuz unt genz e espiez granz e forz,
E gunfanuns blancs, e vermeilz e blois.
Es destriers muntent tuit li barun de l'host,
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celui al altre ne parolt :
« Se veïssum Rollant, ainz qu'il fust mort,
Ensembl'od lui i durriums granz colps. »
De ço cui calt ? car demuret unt trop.

Esclargiz est li vespres cum li jurz,
Cuntre soleil reluisent cil adub,
Osberc e helme i getent grant flambur,
E cil escuz ki bien sunt peinz à flurs,
E cil espiet, cil oret gunfanun :
Li empereres cevalchet par irur,
E li Franceis dolenz e curius.
N'i ad celui qui durement ne plurt,
Et de Rollant sunt eu mult grant poür

Halt sunt li pui e tenebrus e grant,
Li val parfunt e les erves curanz.
Sunent cil graisle e deriere e devant,
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet iréement,
E li Franceis curucus e dolent;
N'i ad celui n'i plurt e sei dement,
E prient Deu que guarisset Rollant,
Josque il viegnent el camp cumunement;
Ensembl'od lui i ferrunt veirement.
De ço cui calt? car ne lur valt nient;
Demurent trop, n'i poeient estre à tens.

Traduction rythmée.

Avec effort, grande peine et douleur,
Le preux Roland sonne son cor d'ivoire...
Et de sa bouche a jailli le sang clair;
Et de son front la tempe s'est rompue.
Mais combien loin porte le son du cor!
Charles l'entend qui passe aux défilés;
Naime l'entend; tous les Français l'entendent.
« Oui, dit le roi, c'est le cor de Roland...
» Il n'en sonna jamais qu'à la bataille. »
Ganelon dit : « La bataille! Allons donc!
» Vous, un vieillard, tout fleuri et tout blanc,
» Par tels propos vous semblez un enfant...
» Ignorez-vous tout l'orgueil de Roland?
» On est surpris que Dieu le souffre tant.
» N'a-t-il pas pris Noples sans votre aveu?

. . . .

» Il va cornant tout le jour pour un lièvre...
» Sans doute il rit et joue avec ses pairs.
» Qui, sous le ciel, l'oserait provoquer?

» Chevauchez donc. Pourquoi vous arrêter?
» La grande terre est bien loin devant nous. »

Le preux Roland a la bouche sanglante,
Et de son front les tempes sont rompues.
Il corne encore avec peine et douleur.
Charles l'entend; tous les Français l'entendent.
« Ah! dit le roi, ce cor a longue haleine! »
— « Roland, dit Naime, à coup sûr est en peine,
» On a bataille, en mon âme et conscience.
» Traître est celui qui veut donner le change.
» Sire, armez-vous; criez le cri de France,
» Et secourez votre noble maison!
» N'oyez-vous pas la plainte de Roland?... »

L'empereur-roi fait sonner tous ses cors.
Francs, pied à terre! On s'arme, avec hauberts,
Heaumes luisants, épées à garde d'or,
Riches écus, grandes et fortes lances,
Et gonfanons blancs et bleus et vermeils.
Puis les barons, montés sur leurs chevaux,
Vont au galop le long des défilés...
Ils vont, disant chacun à son voisin :
« Puissions-nous voir Roland vivant encore!
» Quels rudes coups nous frapperons ensemble! »
Mais à quoi bon? Ils seront là trop tard.

Le soir est clair, on dirait le plein jour;
Et au soleil les armures reluisent.
Heaumes, hauberts, écus bien peints à fleurs,
Lances pointues et gonfanons dorés

Dardent au loin de beaux rayons de flamme.
L'empereur-roi chevauche avec colère ;
Tout angoissés et dolents sont les cœurs.
Pas un Français qui ne pleure avec rage;
Pas un qui n'ait grande peur pour Roland.

Hauts sont les monts, et ténébreux et grands;
Profonds les vaux, rapides les torrents.
A l'olifant tous les clairons répondent,
Qui vont sonnant et derrière et devant.
L'empereur-roi chevauche avec furie.
Les Français sont dolents et courroucés;
Il n'en est pas qui ne pleure et sanglote;
Il n'en est pas qui ne prie pour Roland.
Qu'il vive au moins jusqu'à ce qu'ils arrivent!
Quand ils seront sur le champ de bataille,
Ah! comme ils vont bien frapper tous ensemble!
Mais à quoi bon? C'est en vain qu'ils s'empressent.
Ils sont trop loin; ils seront là trop tard.

Traduction en prose libre de Léon Gautier

Le comte Roland, à grand'peine, à grande angoisse,
Et très douloureusement sonne son olifant.
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue ;
Mais de son cor le son alla si loin!
Charles l'entend, qui passe aux défilés,
Naimes l'entend, les Français l'écoutent;
Et le Roi dit : « C'est le cor de Roland;
» Certes, il n'en sonnerait pas, s'il n'était en bataille.
— » Il n'y a pas de bataille, dit Ganelon.
» Vous êtes vieux, tout blanc et tout fleuri;
» Ces paroles vous font ressembler à un enfant.

» D'ailleurs, vous connaissez le grand orgueil de Roland,
» C'est merveille que Dieu le souffre si longtemps.
» Déjà il prit Nobles sans votre ordre...

. . . .

» Pour un seul lièvre Roland corne toute la journée.
» Avec ses pairs sans doute il est en train de rire;
» Et puis, qui oserait attaquer Roland? Personne.
» Chevauchez, Sire; pourquoi faire halte?
» Le grand pays est très loin devant nous. »

Le comte Roland a la bouche sanglante;
De son front la tempe est brisée.
Il sonne l'olifant à grande douleur, à grande angoisse.
Charles et tous les Français l'entendent,
Et le Roi dit : « Ce cor a longue haleine! »
— « Roland, » dit Naimes, « c'est Roland qui souffre là-bas.
» Sur ma conscience, il y a bataille,
» Et quelqu'un a trahi Roland : c'est celui qui feint avec vous,
» Armez-vous, Sire; jetez votre cri de guerre,
» Et secourez votre noble maison :
» Vous entendez assez la plainte de Roland. »

L'empereur fait sonner tous ses cors;
Français descendent, et les voilà qui s'arment
De heaumes, de hauberts, d'épées à pommeaux d'or;
Ils ont de beaux écus, de grandes et fortes lances,
Des gonfanons blancs, rouges, bleus.
Tous les barons du camp remontent à cheval;
Ils éperonnent, et, tant que durent les défilés,
Il n'en est pas un qui ne dise à l'autre :
« Si nous voyions Roland avant sa mort,
» Quels beaux coups nous frapperions avec lui!
Las! Que sert? En retard! trop en retard!

Le soir s'est éclairci, voici le jour.
Au soleil reluisent les armes;
Heaumes et hauberts jettent des flammes,
Et les écus aussi, si bien peints à fleurs,
Et les lances, et les gonfanons dorés,
L'Empereur chevauche, plein de colère;
Tous les Français sont tristes, sont angoisseux;
Il n'en est pas un qui ne pleure à chaudes larmes.
Il n'en est pas un qui ne tremble pour Roland.

Comme les montagnes sont hautes, énormes et ténébreuses!
Comme les vallées sont profondes! Comme les torrents sont [rapides!
Par derrière, par devant, sonnent les trompettes de Charles
Qui toutes répondent au cor de Roland.
L'Empereur chevauche, plein de colère.
Les Français sont en grande fureur et tout angoisseux.
Il n'en est pas un qui ne pleure et ne sanglote,
Pas un qui ne prie Dieu de préserver Roland
Jusqu'à ce que, tous ensemble, ils arrivent sur le champ de [bataille.
Ah! C'est alors qu'avec Roland ils frapperont de rudes coups!
Mais, hélas! à quoi bon? Tout cela ne sert de rien;
Ils ne peuvent arriver à temps. En retard! en retard!

Traduction en vers de M. Maurice Bouchor.

Avec angoisse, effort et grande peine,
Roland, là-bas, sonne; chacun l'entend.
L'empereur dit : « Ce cor a longue haleine!
Roland m'appelle. » Et Ganelon reprend :
« Vous appeler, lui, le brave, le grand,
» Le merveilleux? Il a toujours aux lèvres,
» Vous le savez, son terrible olifant,
» Et, tout un jour, il corne pour un lièvre. »

Roland se dit : « Les Français m'entendront. »
Prenant son cor, il en sonne, farouche,
En sonne encore, et sa tempe se rompt;
Un flot de sang lui jaillit de la bouche...
Naimes s'écrie : « Ah! cet appel vous touche!
» Sire, un de nous a commis trahison :
» Roland le dit par ce cor qu'il embouche.
» Sire, en avant! Sauvez votre maison! »

Bien que la nuit tombe de la montagne,
Le roi des Francs fait sonner ses clairons.
Vite on reprend le dur chemin d'Espagne.
Les destriers sentent les éperons;
Et, dans les noirs défilés, nos barons
Disent entre eux : « Amis, que vous en semble?
» S'il est vivant quand nous arriverons,
» Quels vaillants coups nous frapperons ensemble! »

Oui; mais vont-ils le retrouver vivant?
Nul ne le sait. L'angoisse les oppresse;
De larges pleurs, que séchera le vent,
Mouillent leurs yeux sans que rien y paraisse.
Ah! puisse Dieu l'aider en sa détresse,
Avant qu'on soit là-bas! Si les païens
Le blessaient, lui, par force ou par adresse,
Sauverait-il un seul d'entre les siens?

Hauts sont les monts, et ténébreux, et grands,
Et les forêts y font un bruit immense.
Hauts sont les monts; rapides, les torrents.
Avec les siens le roi Charles s'avance.

Tous, pour sauver le fier champion de France,
Font grande hâte : il n'est pas un traînard;
Tous ont vaillante épée et forte lance;
Mais à quoi bon, s'ils arrivent trop tard?

Traduction assonancée de Petit de Julleville.

Roland le comte, avec peine et tourment
Et grand'douleur, sonne son olifant,
Et de sa bouche clair en jaillit le sang,
De son cerveau la tempe aussi se fend.
Du cor qu'il tient le son fort loin s'étend.
Charles l'entend par les gorges passant.
Naimes l'ouït et l'écoutent les Francs.
Ce dit le Roi : « C'est le cor de Roland.
» N'en sonnerait s'il ne fût combattant. »
Gane répond : « Nul ne se bat pourtant.
» Vous êtes vieux, tout fleuri et tout blanc;
» Par tel discours vous semblez un enfant.
» Assez savez tout l'orgueil de Roland;
» Et c'est merveille que Dieu le souffre tant.
» Il a pris Noples, vous ne le commandant.
. . . .
» Pour un seul lièvre, un jour entier, cornant,
» Devant ses pairs, il s'en va plaisantant!
» Sous ciel n'est gent qui le provoque en champs!
» Chevauchez donc! Pourquoi perdre le temps?
» La grande terre est encor loin devant. »

Roland le comte a la bouche sanglante;
De son cerveau il a rompu les tempes,
Sonne du cor, plein de douleur poignante;
Charles l'ouït, et ses Français l'entendent.
« Ce cor, dit Charles, a l'haleine puissante! »

« Roland, dit Naimes, que son angoisse est grande!
» Bataille y a, oui, sur ma conscience.
» Quelqu'un qui feint encore, a dû le vendre.
» Armez-vous, Sire, criez le cri de France,
» Et secourez votre maison vaillante!
» Entendez-vous que Roland se lamente? »

Lors l'Empereur a fait sonner ses cors.
Français descendent; ils vont armer leurs corps;
Hauberts et heaumes, épée à garde d'or,
Riches écus, et grands épieux très forts.
Blancs, bleus, vermeils, flottent tous les drapeaux.
A cheval montent tous les barons de l'ost,
Piquent en hâte, tant que durent les ports,
Et chacun d'eux à l'autre dit ces mots :
« Puissions-nous voir Roland vivant encor!
» Auprès de lui nous frapperions grands coups! »
Qu'importe, hélas? car ils ont tardé trop!

Comme le jour, le soir est lumineux;
Et les armures, au soleil, sont en feu;
Hauberts et heaumes jettent grandes lueurs;
Et ces écus, qui sont bien peints à fleurs,
Ces gonfanons dorés, et ces épieux.
L'Empereur Charles chevauche avec fureur,
Et les Français dolents et anxieux;
Pas un n'y a qui ne verse des pleurs,
Et pour Roland ne soit en très grand'peur.

Hauts sont les monts et ténébreux et grands,
Les vaux profonds, rapides les torrents.
Les clairons sonnent, et derrière et devant;
Répondent tous ensemble à l'olifant.

Charles chevauche avec emportement;
Et les Français, anxieux et dolents,
Vont pleurant tous et se désespérant
Et priant Dieu qu'il préserve Roland,
Tant qu'ils aient pu venir ensemble au champ
Et, avec lui, frapper là bravement.
Qu'importe-t-il? C'est inutilement!
Ils tardent trop, ils n'y seront à temps!

J'ai eu sous les yeux les principales éditions critiques du texte de la Chanson de Roland.

Mais mon grand instrument de travail a été le texte donné par un illustre Allemand, Théodore Müller.

Il a publié trois éditions de plus en plus améliorées du texte d'Oxford : la première en 1857, la deuxième en 1863, la troisième en 1878. Ces deux dernières sont justement devenues classiques dans toute l'Europe.

« Müller est l'homme du monde qui s'est le plus occupé de la Chanson de Roland », disait son émule, Léon Gautier. « C'est lui qui le premier a vu d'un œil net toutes les lacunes de la version d'Oxford et qui a tenté de les combler avec autant d'extraits empruntés aux textes de Venise, de Paris, de Versailles; c'est lui qui, le

premier, a corrigé, par centaines, les fautes évidentes de ce scribe médiocre et distrait auquel on doit le texte du manuscrit d'Oxford; c'est lui qui a remis sur leurs pieds cinq cents vers titubants ou boiteux. On ne lui sera jamais assez reconnaissant. »

Dans ma traduction, en même temps que j'ai suivi scrupuleusement le texte consacré d'Oxford, j'ai intercalé, — presque toujours d'après le vieux texte de Venise, et quelquefois d'après d'autres textes, — des passages qui comblaient des lacunes évidentes ou ajoutaient à l'effet esthétique.

Ces additions sont signalées aux lecteurs au fur et à mesure qu'elles se rencontrent. J'ai tâché d'éviter toutes celles qui n'auraient été que vains remplissages ou ornements de mauvais goût.

Il est arrivé à des éditeurs de la Chanson de Roland de ne pas assez laisser dans l'ombre de multiples variantes qui leur semblaient intéressantes et étaient insignifiantes. Certains érudits admirent trop indistinctement les vieux textes. Tout ce qui est archaïque leur semble

digne de devenir classique, et l'éclectisme de leur superstition ingénue compromet le culte dû à de réelles beautés.

VII. — Divisions de l'œuvre.

La Chanson de Roland est divisée en tirades de longueur très variable, et composées chacune de vers ayant même assonance.

En général, chaque couplet a le mérite d'offrir un développement propre où existe une réelle unité et qui comporterait une figuration par la peinture ou la sculpture.

Sauf cette distinction des couplets, les textes ne renferment aucune mention relative aux diverses parties du poème.

Mais c'est trahir l'œuvre que de la présenter avec la continuité qu'elle offre dans les manuscrits, sans y distinguer les divers moments du récit, les phases de l'action, les ensembles, bref les divisions que le jongleur ne manquait pas de signaler à ses multiples auditoires.

Quelles étaient ces divisions?

Je crois qu'un examen attentif du poème permet de les conjecturer avec quelque vraisemblance.

De l'ordonnance de l'œuvre il m'a paru ressortir que le partage en six livres était tout indiqué.

Dans chaque livre, j'ai distingué par des titres les divers développements, formant chacun un tout dont les parties se répondent.

L'étude isolée de plusieurs de ces développements permettra au lecteur attentif de démêler l'art qui se cache sous des répétitions apparentes. Tel morceau constitue une véritable symphonie poétique, se déroulant avec une progression harmonieuse où domine un thème principal qui joue le rôle du refrain ou du *leit motive*.

C'est ainsi que la poésie hébraïque repose sur la correspondance de développements analogues les uns aux autres. Chaque phrase de ses chants a deux parties dont la seconde est une reprise du thème de la première.

Composée en un temps où, sauf les gens d'église, presque personne ne savait lire, la Chanson de Roland fut faite non pour être lue, mais pour être entendue. Aussi est-ce surtout quand elle est dite devant un public, que deviennent sensibles les harmonies que j'y signale.

Même des enfants, des illettrés, sans savoir le pourquoi, s'en montreront touchés. Dès lors, je ne souhaiterais rien tant à la présente traduction que la faveur de quelques lectures publiques faites dans les écoles ou dans les salles de conférences, en donnant un juste relief au rythme des couplets et à ces expressives reprises du récit, à ces retours gradués des motifs dominants, d'où résulte un crescendo d'intérêt et d'émotion.

VIII. — **Le prologue naturel de la Chanson de Roland.**

Avant d'aborder la Chanson de Roland, je veux faire précéder le poème de son prologue naturel, en contant comment Olivier et Roland devinrent amis, et comment la belle Aude devint la fiancée de Roland.

Mon guide sera la chanson de geste *Girard de Viane*, composée, d'après des chansons antérieures aujourd'hui perdues, par le trouvère Bertrand, de Bar-sur-Aube, durant la première moitié du treizième siècle, et éditée à Reims par Tarbé, en 1850.

Dans le libre récit que j'intitule *Roland et la belle Aude*, je resterai fidèle à l'esprit de simplicité de la vieille légende ; mais j'y supprimerai beaucoup de détails qui l'alourdissent, et j'y ferai, d'après d'autres gestes, quelques additions qui la complètent.

IX. — **Autour de Roland.**

De même qu'un prologue, on trouvera ici une sorte d'épilogue, sous ce titre : *Autour de Roland.*

Dans cet épilogue, j'ai librement mis en œuvre, en de courts récits, diverses chansons de geste propres à illustrer ou à compléter certains détails de la Chanson de Roland.

N'est-elle pas l'astre de première grandeur autour duquel gravitent, comme autant de petites étoiles, tous les vieux poèmes du moyen âge?

Joseph FABRE.

PROLOGUE A LA CHANSON DE ROLAND

ROLAND ET LA BELLE AUDE

Elle apparait plus belle que le soleil de mars ou la rose de mai... Et devant elle le preux frissonne d'amour comme fait la feuille au vent, tant est gente sa personne, doux son regard, clair son visage, et empourprée sa bouche souriante.

ARNAUD DE MAREUIL et BERNARD DE VENTADOUR (*douzième siècle*).

Les beaux jours se laissent entrevoir et s'enfuient. Reviendront-ils jamais? La vie se passe à caresser de vaines espérances; et, au moment où on croit tenir le bonheur, on s'aperçoit qu'il faut lui dire un éternel adieu. Douce alors est la mort qui clôt une existence devenue un martyre.

PÉTRARQUE.

ROLAND ET LA BELLE AUDE

I

Les deux champions.

Gérard de Vienne, puissant seigneur, avait bravé Charlemagne.

C'était un preux de grand courage qui, avec sa lance, faisait merveilles. Il disait : « Maudit le premier qui fut archer! C'était un couard : il n'osait approcher. »

Charlemagne vint l'assiéger dans son château. Au pied de ce château vaste et beau, coulait le Rhône, dont les flots rapides et sonores amenaient force bateaux chargés de provisions.

La forteresse semblait imprenable. Épais étaient ses murs et hautes ses tours.

Parmi les chevaliers en présence, il y en avait deux qui brillaient par-dessus tous : Roland, ne-

veu de Charlemagne, et Olivier, neveu de Gérard de Vienne.

Également forts, jeunes et beaux, également courageux, courtois et magnanimes, ils furent proclamés, d'une commune voix, l'un le champion du roi de France, l'autre le champion du seigneur de Vienne.

— « Sire Roland, dit Olivier, vous plaît-il de venir un jour, au lever du soleil, dans l'île qui est sous Vienne, pour que nous nous battions seul à seul? Dieu décidera qui mérite de vaincre. »

— « Je veux bien », répondit Roland.

II

La première entrevue de la belle Aude et de Roland.

Sur ces entrefaites il advint que, parmi les dames venues sur les remparts du château pour assister aux joutes fréquentes des chevaliers, se trouva la belle Aude, sœur d'Olivier.

Aude resplendissait entre toutes les femmes comme un magnifique lis au milieu d'un bouquet de fleurs.

Élancée, svelte, elle avait des cheveux blonds aux tresses bouclées, des yeux d'un bleu clair, le visage frais et rosé, les bras longs, les pieds petits et bien moulés. Sa peau était blanche comme l'aubépine printanière. Son manteau était tissé d'or et de soie. Sur sa tête était posé un chapelet orné de pierres précieuses qui jetaient grande clarté.

Roland l'aperçut, et il se mit à dire d'une voix haute : « Par Dieu, jamais de ce côté-ci la ville ne sera prise. Nous ne faisons pas l'assaut contre les

dames... Mais qui êtes-vous, noble demoiselle? Croyez que je ne le demande pas par mauvaise intention. »

A ces mots, le visage de la belle Aude fut tout empourpré. Elle répondit : « On me nomme Aude, nièce de Gérard et sœur d'Olivier. »

— « N'avez-vous pas de maître et seigneur? » reprit Roland.

— « Je n'ai pas de maître et seigneur, dit-elle, et jamais je n'en aurai que par la volonté de sire Gérard mon oncle et d'Olivier mon frère. »

— « Ah! dit Roland, si bas qu'elle ne put l'entendre, je voudrais bien, par Dieu fils de Marie, que vous deveniez mienne! »

Aude reprit : « Seigneur chevalier, j'ai répondu sans rien celer à ce que vous m'avez demandé. A votre tour, dites-moi qui vous êtes, vous qui avez si belle épée et chevauchez sur un coursier pommelé aussi agile qu'une flèche... Vous avez fait bien de mal à nos gens et semblez être fier par-dessus tous les autres. Votre dame, j'imagine, est de grande beauté. »

Là-dessus, Roland se mit à rire : « Oh! pour cela, vous dites vrai », s'écria-t-il, en pensant à elle et la regardant. « Il n'y en a pas d'aussi belle

dans la chrétienté. Non, je ne trouverais pas la pareille, irais-je la chercher jusqu'à Rome... Dame, mes pairs et mes amis m'appellent Roland. »

Cette réponse fit grand plaisir à Aude.

— « Vous êtes donc, dit-elle, ce Roland dont on conte tant de prouesses? J'ai ouï dire que vous devez vous battre contre mon frère. Vous ne savez pas combien il est hardi et valeureux. Cela me pèse que vous ayez bataille l'un contre l'autre. »

Elle partit, et Roland s'en alla rejoindre Charlemagne qui plaisanta son beau neveu sur cet entretien avec la belle Aude. « J'ai idée, lui dit-il, que vous n'étiez pas tout à fait d'accord avec cette gente demoiselle. Si vous avez à vous plaindre d'elle, ne lui gardez pas trop rancune, je vous prie. »

III

Olivier contre Roland.

Le jour fixé pour le combat des deux champions était venu[1].

Olivier arriva le premier dans l'île, dès l'aube.

Par trois fois il sonna du cor : et ses appels se prolongèrent bien loin des deux côtés du Rhône.

Le cor sonnait encore que Roland apparut.

Les deux adversaires se saluèrent.

— « Gardez-vous bien », s'entredirent-ils; et le combat commença.

Éperonnant leurs chevaux, les preux s'éloignent l'un de l'autre la longueur d'un demi-arpent; puis ils se font face, brandissent leurs lances, et, au milieu du pré fleuri, s'abordent impétueusement.

La lance heurte la lance; l'armure heurte l'ar-

1. Ici commence le duel que Victor Hugo, s'inspirant de *Girard de Viane*, a conté avec grand éclat, mais aussi avec de regrettables outrances qui sentent la rhétorique et révoltent le sens commun. (*Voir la fin du présent ouvrage.*)

mure. Si violent est le choc que les chevaux s'affaissent sur les genoux; mais aussitôt ils se relèvent.

Les deux chevaliers se donnent de grands coups sur leurs écus; les boucliers craquent; des tronçons de lance sont brisés. Mais les plus fiers assauts ne peuvent entamer leurs solides hauberts.

Roland finit par tirer son épée, Durandal. Il en assène un tel coup sur le casque d'Olivier qu'il fait sauter toutes les pierres précieuses dont le heaume était orné. Le coup glisse le long de l'armure et va atteindre le cheval d'Olivier qu'il coupe en deux moitiés.

Aussitôt, Olivier bondit à terre et tombe droit sur ses pieds.

— « Monjoie! criait Roland, victoire à Charlemagne! Le château de Vienne sera rasé, et le traître Gérard sera pendu comme félon. »

— « De tels propos ne sont que vantardise, dit Olivier. Dieu, qui souffris passion pour nous, donne-moi secours! Je lutterai à outrance, pour bien défendre le sire de Vienne et son donjon. »

L'épée en main, il pousse en avant.

IV

Les angoisses de Gérard et de la belle Aude.

Pourtant, à travers les créneaux de sa plus haute tour, Gérard de Vienne regardait au loin avec une anxiété bien grande : « O Dieu, notre glorieux père, s'écriait-il, sauve mon champion de la mort! »

La belle Aude était aussi à l'embrasure d'une petite fenêtre. La joue appuyée sur sa main, elle soupirait et pleurait.

Voici que tout à coup elle s'aperçoit que son frère est démonté. La selle est vide!

Telle est sa douleur que son cœur se fend. Elle court s'agenouiller dans une chapelle et s'écrie : « O Dieu qui t'es fait homme pour le salut des hommes, ô Dieu que chacun invoque en sa détresse, accorde-moi que nous recevions une nouvelle qui soit à la fois belle et bonne pour les deux chevaliers alignés là-bas l'un contre l'autre! »

En même temps elle tombe évanouie sur les

dalles de marbre. Quand elle se remet, ses pleurs coulent si abondants que sa fraîche robe garnie d'hermine en est toute mouillée.

Joignant encore les mains, elle supplie Dieu bien doucement : « Dieu bon, dit-elle, prenez en pitié les deux chevaliers en qui est toute mon amitié! Qu'aucun des deux ne soit humilié; et qu'ils restent vivants! »

V

Roland démonté.

Pour être à pied, Olivier n'en est pas moins un valeureux champion.

Tenant en main son épée à la poignée d'or, il s'est précipité sur Roland et a frappé un grand coup sur son heaume dont les pierreries volent en éclats. La bonne épée retombe sur le cheval et lui fend le corps entre les deux épaules : voilà à terre le cheval de Roland.

On eût donné à Olivier la moitié de la France, qu'il n'aurait pas eu au cœur une joie aussi vive que celle qu'il éprouva quand il vit Roland démonté comme lui, et réduit à combattre à pied.

Ah! avec quelle fierté et hardiesse ils luttent tous deux! Quels violents coups ils se donnent! Le fer choque le fer, et le feu en jaillit. Vraiment, si vous aviez été dans l'île sous Vienne, vous auriez vu un beau spectacle.

VI

Sur les remparts de Vienne et dans l'île.

Sur les remparts de Vienne le duc Gérard s'était mis à genoux : « Sainte Marie, disait-il, les yeux mouillés de larmes, protégez le preux Olivier! Qu'il ne meure pas! Qu'il ne se rende pas! »

De son côté, Charlemagne prie pour son neveu : « Sainte Marie, protégez Roland! Il est si noble chevalier! Je le ferai roi de France. »

Et dans l'île, les deux chevaliers continuent à s'escrimer en champions qui ont résolu de lutter sans trêve ni merci.

Ils sont plus fiers que lions ou léopards. Pour tous les trésors de Salomon aucun des deux ne consentirait à reculer de la longueur d'un éperon.

Ils vont se frappant à toute volée de leurs épées nues d'où rayonnent des éclairs. C'est merveille comme ils se cherchent avec ardeur!

Leurs boucliers sont fendus; leurs cottes de mailles sont rompues; leurs tuniques sont mises

à découvert : désormais ni l'un ni l'autre n'a de protection contre la mort.

A Vienne, au haut du maître donjon, se tiennent dame Guibourg, la femme d'Olivier, et la belle Aude au clair visage.

Elles s'arrachent les cheveux ; elles tordent leurs bras avec désespoir.

— « Ah ! s'écrient-elles, maudit ce château de Vienne ! Que n'est-il brûlé plutôt que ne se combattent de si bons chevaliers ! »

— « Beau sire, dit Aude à son oncle, n'y a-t-il donc pas moyen que la paix soit faite entre ces deux preux ? »

— « Je n'en puis mais », répond Gérard. Et il attend inquiet.

VII

Propos des deux combattants. Olivier désarmé.

Comme ils continuaient tous deux à combattre dans l'île, le vaillant Roland s'interrompit pour parler à Olivier :

— « Par ma foi, lui dit-il, jamais je ne vis homme de votre valeur. Nous persisterons à lutter sans l'aide d'aucun homme vivant jusqu'à ce que l'un des deux soit vaincu. Mais en vérité il me fait peine de voir là-haut ces deux dames qui, à cause de nous, ont l'air de pleurer fort et poussent de grands cris. »

— « Ah! répondit Olivier, j'en ai profonde pitié. C'est Guibourg, ma prude femme, et Aude, ma gracieuse et honorée sœur. Comme elles sont en lamentable chagrin!... En vérité vous êtes le premier des preux. Si Dieu me donne de sortir d'ici vivant, je parlerai de vous à ma sœur. J'ai en tête qu'elle vous épouse ou se fasse nonne. »

Et les deux chevaliers se remettent à combattre de plus belle.

Olivier, qui tient son épée droite et raide, l'engage dans le bouclier de Roland qu'elle traverse. Il veut la retirer; mais elle y est retenue et se brise tout près de la garde.

Il n'a plus en main que la poignée de son épée.

Tout consterné, il la jette dans le Rhône devant Vienne.

VIII

La grande pitié pour Olivier.

On apprit vite à Vienne qu'Olivier avait perdu son épée mise en morceaux.

A cette nouvelle, le duc Gérard gémit, et Aude tomba évanouie.

Lorsqu'elle eut repris connaissance, Aude fit ces plaintes : « Hélas! Olivier, mon cher frère, combien dure est notre destinée! Ah! pour que je te perde il faut que Dieu m'oublie! Sans doute, Roland est le meilleur chevalier qui jamais ait tenu l'épée. Mais jamais je ne serai sa femme. Je serai une nonne voilée... Sainte Marie, dame du ciel, pitié! Là-bas se combattent mon frère et l'ami qui m'aime tant... Lequel qui meure, j'en mourrai. Séparez-les, reine du paradis! »

Gérard l'entend. Il pâlit, et, l'ayant relevée, il l'amène au monastère où on la réconforte à grand'-peine.

La nouvelle qu'Olivier a eu l'épée brisée est allée aussi au camp de Charlemagne. Les cheva-

liers de l'empereur s'en affligent; et Charlemagne, cachant son visage sous ses fourrures de martre, en verse des larmes.

Olivier est un si noble ennemi! Le sort a été pour lui bien cruel.

IX

La magnanimité de Roland et le message d'Olivier.

Donc, l'épée d'Olivier est brisée ; et ses tronçons épars gisent sur l'herbe verte.

Être ainsi désarmé en face d'un adversaire qui vous presse ! C'est à devenir fou de douleur.

— « Eh bien ! se dit le hardi chevalier, mieux vaut mourir ici avec honneur que de m'exposer, par un semblant de fuite, à un reproche de lâcheté. »

En même temps, des deux mains, il empoigne Roland à bras-le-corps.

— « Je reconnais là votre fier cœur, sire Olivier, dit Roland. Mais si j'allais vous frapper, maintenant que vous n'avez plus d'épée et que moi j'en ai une si bonne que nul ne la pourrait ni tordre ni briser, j'encourrais un juste blâme. Ce n'est pas le neveu de Charlemagne qui tuera un adversaire désarmé. Envoyez chercher une

épée. Puis, si c'est votre plaisir, faites-nous apporter du vin; car j'ai grand'soif. »

— « Merci, sire Roland, répondit Olivier. Or donc, reposez-vous un peu sur l'herbe pendant que je vais parler au batelier qui m'a amené dans l'île. »

Il va trouver le batelier : « Ami, lui dit-il, pars rapidement pour Vienne. Dis à mon oncle de m'envoyer une autre épée, et qu'il y joigne un vase de vin; car Roland a grand'soif. »

X

Hauteclaire.

Le batelier fit son message à Gérard qui lui dit : « Bon marinier, Dieu te garde ! Mon sommelier va apporter un setier de vin et une coupe d'or. Moi, je vais prendre l'épée. »

L'épée à dure trempe que Gérard destinait à Olivier était la fameuse Hauteclaire.

Elle avait appartenu à l'empereur Closamont qui la laissa sur le champ de bataille où il fut tué.

Des faucheurs, l'ayant trouvée dans l'herbe drue, l'offrirent à l'apôtre de Rome.

Le pape la fit bien fourbir par un maître ouvrier et la conserva dans le trésor de Saint-Pierre jusqu'au jour où il en fit don à Pépin le Bref.

Plus tard elle fut vendue, contre une mule chargée d'or, à un vieux juif de Vienne nommé Joachim.

C'est de ce juif que Gérard l'obtint pour l'envoyer à son neveu.

XI

Olivier fait boire Roland. L'écuyer félon.

Le batelier repartit, accompagné d'un écuyer qui remit à Olivier le vase de vin, la coupe d'or pur et la bonne épée.

Olivier remplit de vin la coupe d'or ; et, comme Roland en sueur s'était étendu sur l'herbe afin de prendre un peu de repos, il s'agenouilla devant Roland pour lui présenter la coupe. Roland se souleva et but longuement.

Tandis que Roland penchait la tête pour boire, l'écuyer, trouvant l'occasion bonne, prit l'épée et s'apprêta à couper la tête du preux.

Olivier s'en aperçut. Il arrêta le coup, et avec son poing envoya l'écuyer rouler à terre en lui criant : « Arrière, lâche ! »

XII

Comment Roland gagna Durandal.

Voilà en présence Hauteclaire et Durandal, les deux épées sans pareilles...

C'est dès l'âge de quinze ans que Roland avait été mis en possession de Durandal, la meilleure épée qui ait jamais été forgée, et de Veillantif, le meilleur cheval qui ait couru sur terre.

Un Sarrasin envoyé par le puissant roi Agolant était venu défier Charlemagne, lui disant : « Mon maître a l'Asie et l'Afrique. Il veut avoir l'Europe. Viens lui en faire hommage. Sinon, tu n'échapperas pas à ses coups, à moins que, comme un aigle, tu ne t'envoles au plus haut des airs. »

L'empereur lui avait répondu : « Va dire à ton maître que sous peu je dresserai l'oriflamme de France dans la ville d'Aspremont où il se tient. »

Le jeune Roland voulait suivre son oncle. Mais celui-ci, le trouvant trop jeune, prescrivit qu'on le gardât bien enfermé dans la forteresse de Laon.

— « Quoi! les gentilshommes chevaucheront;

on donnera de grands coups d'épée, et je ne serais pas de la fête!... J'en serai! » s'écria Roland. Il assomma le portier de la forteresse; s'en ouvrit les portes, et courut à Aspremont en Calabre.

Là, Yaumont, le fils du grand Agolant, faisait merveilles. Dans une épouvantable mêlée il venait de renverser à terre le vieux Charlemagne, qui avait bien même cœur que jadis, mais non même force.

Sur ces entrefaites Roland arrive. Il attaque Yaumont si bravement qu'il réussit à lui prendre et son cheval Veillantif, et son épée Durandal, avec laquelle il lui tranche la tête.

Lors, il courut relever son oncle qui lui dit :

« Cher neveu, sois le bienvenu. A la plus grande peine tu viens de faire succéder la plus grande joie.

» Je veux t'armer chevalier. Reçois de ma main Durandal. Qu'avec elle Dieu te donne toute vertu et te fasse à jamais vainqueur de la gent mécréante! »

XIII

Hauteclaire contre Durandal. La magnanimité d'Olivier.

Donc, voilà en présence Durandal et Hauteclaire, les deux épées sans pareilles.

Au premier assaut Roland porte un tel coup qu'Olivier s'écrie : « Sans l'aide de Dieu j'étais bien pourfendu jusqu'à l'oreille. »

Olivier riposte avec vigueur.

— « Vrai, dit Roland, vous ne me ménagez pas non plus. »

Au bout de deux heures, Roland dit :

« Il faut que je vous l'avoue ; je me sens malade.

» Tel est mon épuisement que je voudrais bien me coucher un peu. »

— « Sire Roland, répondit Olivier, il ne faut à ma lame que des adversaires bien portants. Couchez-vous, si c'est votre plaisir. Je vous éventerai pendant votre sommeil. »



— « Vous ne comprenez donc pas? reprit Roland. C'est pour vous éprouver que j'ai parlé ainsi. Je combattrais aisément quatre jours de suite. »

— « Eh bien! recommençons », dit Olivier.

Et le combat reprit de plus belle.

XIV

La belle Aude en appelle à Dieu.

Pourtant, la belle Aude était remontée aux créneaux ; et, voyant les deux adversaires si acharnés, elle était toute frissonnante.

Il était bien clair que l'un ou l'autre allait périr.

Et la malheureuse prenait sa tête entre ses mains avec désespoir; et, détachés, ses cheveux blonds, luisant comme or fin, ondoyaient sur ses épaules.

Que pouvait-elle faire? Prier. Elle se mit à prier de toute son âme :

« Beau sire Dieu, s'écriait-elle, mets entre eux la paix! Si l'un des deux meurt, je ne demeurerai pas vivante. »

Les bras au ciel, toute pâle et en larmes, la belle Aude faisait peine à voir.

Se pouvait-il que Dieu ne la prît pas en pitié?

XV

L'ange pacificateur.

Le combat n'eût pas fini avant que l'un des deux combattants eût perdu la vie, si Dieu ne s'en fût mêlé.

La nuit venait; et le corps à corps des deux champions continuait; et ni l'un ni l'autre ne voulait se rendre.

Le cliquetis de leurs épées ne faisait que redoubler. De plus en plus ils devenaient violents, exaspérés, farouches.

Mais voici qu'entre les lutteurs descend une nuée qui met un voile sur leurs yeux.

Ils restent immobiles et tout saisis. Aussi hardis soient-ils, ils s'écrient, pleins d'épouvante : « Qu'est ceci, Seigneur Dieu? »

Alors un ange leur apparaît, dans un cercle de lumière : « Bons chevaliers, l'honneur est sauf. Vous avez assez longtemps soutenu le combat. Dieu vous défend d'aller outre. Désormais, c'est

côte à côte, en Espagne, aux dépens de la gent païenne, que vous devez signaler votre valeur. »

Les deux chevaliers, très émus, laissèrent tomber leurs épées et allèrent s'asseoir l'un près de l'autre sous un arbre à l'épais feuillage.

XVI

Le pacte d'amitié entre Olivier et Roland.

Les deux chevaliers étaient allés s'asseoir l'un près de l'autre sous un arbre à l'épais feuillage.

— « Sire Olivier, dit Roland, je vous en donne la loyale assurance, vous m'êtes cher plus qu'aucun homme vivant, Charlemagne excepté. Puisque Dieu veut bien que nous soyons unis, jamais je n'aurai ni ville, ni bois, ni château, ni tour, que vous ne les ayez en partage avec moi... Si cela vous agrée, j'épouserai la belle Aude. »

Olivier leva les deux mains au ciel : « Seigneur Dieu, s'écria-t-il, soyez loué pour m'avoir mis d'accord avec un tel chevalier!... Sire Roland, il n'est personne au monde que j'aime plus que vous. C'est de bon cœur que je vous donne Aude pour femme. Mais délacez votre heaume pour que nous puissions nous baiser. »

— « Volontiers », dit Roland.

Tous deux délacent leurs casques; et de bon

cœur ils se donnent un fraternel baiser, se jurant de rester compagnons pendant toute leur vie.

Ainsi la paix fut faite[1].

1. L'abbaye de Saint-Faron, près de Meaux, fondée à la fin du dixième siècle, possédait un monument où étaient groupés la belle Aude, Roland, l'archevêque Turpin et Olivier. D'après l'inscription latine, Olivier disait à son ami :

> Cher Roland, je te donne Aude ma sœur pour femme
> Comme gage éternel de l'amour qui nous lie.

XVII

Les fiançailles de Roland et de la belle Aude.

On était en mai, en ces jours où le ciel est chaud et serein, où les arbres sont feuillus et les prés reverdis, où les oiseaux volettent en chantant haut et clair.

C'était la fête de saint Maurice, le preux des anciens temps ; et Charlemagne, entouré de vaillants chevaliers, tenait sa cour au palais seigneurial de Vienne.

Dame Guibourg entra dans la grande salle, menant Aude par la main droite.

Aude, richement vêtue, s'avance à pas lents, les yeux à demi baissés.

Le palais est illuminé par sa présence ; nul ne la voit qui ne soit ébloui.

— « Qu'elle est belle ! » dit Charlemagne.

Après l'avoir un moment admirée, il ajouta : « Sire Gérard, donnez-la-moi pour Roland, mon neveu bien-aimé. Tant qu'il l'aura, nos familles

ne seront plus divisées ; et, s'il plaît à Dieu, Aude et Roland auront de bons héritiers pour notre plus grand bien. »

Le seigneur de Vienne répondit : « Sire, à votre gré. Ma nièce ne pouvait avoir mari de plus haute valeur. »

Charlemagne se dresse debout ; appelle Roland ; lui amène Aude par la main et dit : « Tu seras son mari ; elle sera ta femme. »

En même temps, maints barons et l'archevêque sont pris à témoin que, devant tous, Roland et Aude sont fiancés.

XVIII

On a compté sans les Sarrasins.

Un jour est fixé pour la célébration du mariage. Mais les Sarrasins, — Dieu confonde les Sarrasins! — vont faire de ce jour un jour de deuil.

En effet, voici venir des messagers qui apprennent à l'empereur que les païens s'apprêtent à envahir la France. On doit tout quitter pour courir sus aux païens.

Roland va dans la chambre où est Aude, sa douce amie. Il lui donne un anneau; elle lui donne une bannière blanche.

Que de Sarrasins vaincus la verront triomphante, cette blanche bannière! Sur combien de villes prises elle flottera!

Mais, quand même, Roland ne la rapportera pas à sa fiancée... Roland ne reviendra plus : il mourra à Roncevaux.

LA CHANSON DE ROLAND

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

rythmée conformément au texte roman

LA CHANSON DE ROLAND

LIVRE PREMIER

LE RESSENTIMENT

Qui ne sait quels sont les emportements d'une passion de vengeance? On se croit tout permis, et l'on ne garde nulle mesure. Dans la fausse idée qu'on se forme d'une offense que l'imagination grossit et que notre délicatesse fait croître à l'infini, quoi qu'on entreprenne, quoi qu'on exécute, ce n'est jamais trop. Un ressentiment non surmonté, à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous, peut devenir le principe du plus abominable des crimes. BOURDALOUE.

Le ressentiment dont il était meurtri et aiguillonné le faisait semblable au sanglier pourchassé qui hérisse le poil de son dos et aiguise ses défenses... Il s'en allait roulant dans son esprit l'affront qu'il venait de recevoir et grommelant sa colère. De son œil qui luisait comme un cierge jaillissaient des éclairs. Sa tête était bouleversée, et, de temps à autre, les élancements de sa rage concentrée lui jetaient au front le sang et la honte.
MISTRAL.

I

LE CONSEIL TENU A SARAGOSSE PAR LE ROI MARSILE

1.

Notre grand roi, l'empereur Charlemagne[1], sept ans tout pleins est resté en Espagne, la conquérant des monts jusqu'à la mer.

1. « Carle magne » (*Carolus magnus*) ou « Charle magne » équivaut à Charles le grand. — Magne n'est plus usité que dans la désignation de la *tour grande* de Nîmes, dite toujours la *tour magne*.

Pas de château qui tienne devant lui; pas de cité qui demeure debout, hors Saragosse au haut de sa montagne.

Marsile y règne. Il n'adore pas Dieu; sert Mahomet et invoque Apollon[1].

Mais le mal vient. Il ne s'en peut garder[2].

1. « Apollin reclamet. » Du moment où les Sarrasins n'étaient pas des chrétiens, on se les représentait comme étant à égal titre les adeptes des deux grandes religions qui avaient combattu le christianisme; et, par conséquent, on croyait que, non contents de servir leur Mahomet, ils priaient Apollon à l'exemple des Grecs et des Romains. Plus loin (*couplet* 224), quand Baligant entrera en scène, le trouvère fera de lui la personnification du vieux monde païen, non moins que du monde musulman, soulevés dans un suprême effort contre le chef du monde chrétien.

De fait, les Mahométans, pour n'être pas des chrétiens, ne sont ni des polythéistes, ni des idolâtres; car ils affirment l'unité de Dieu, Créateur du ciel et de la terre, et l'immatérialité de l'Esprit pur dont il est impie de se faire des images.

Au temps où nous reporte la Chanson de Roland, les Sarrasins, disciples de Mahomet, étaient le grand ennemi qui faisait trembler l'Europe et mettait en péril la chrétienté. Par cela même, l'imagination populaire, qui si volontiers généralise, voyait des Mahométans et des Sarrasins dans tous ceux qui n'étaient pas chrétiens et sujets de Charlemagne.

C'est là notamment ce qui explique que la légende, se greffant sur l'histoire, ait converti en foules sarrasines les bandes de Basques qui, le 15 août 778, au moment où Charles revenait de son expédition en Espagne, surprirent son arrière-garde dans les gorges des Pyrénées et lui infligèrent un désastre où, au témoignage de l'historien contemporain Eginhard, périrent jusqu'au dernier les Francs, parmi lesquels Roland, comte de la marche de Bretagne.

2. Dans les manuscrits, à la suite de la plupart des couplets, on trouve la mention *Aoi.* Les uns ont vu là une espèce de hourra si-

2.

Le roi païen, qui est à Saragosse, s'en est allé dans un verger, sous l'ombre, et s'est couché sur un perron de marbre.

Autour de lui sont plus de vingt mille hommes.

Il en appelle à ses ducs, à ses comtes :

« Oyez, seigneurs, quel malheur nous accable : Charle le Grand, roi de France la douce, en ce pays nous est venu confondre.

» Et plus d'armée qui l'affronte en bataille ; et plus de gens qui dispersent ses gens.

» Conseillez-moi, vous êtes mes lumières ; préservez-moi de la mort, de la honte ! »

Il n'est païen qui réponde un seul mot, hors Blancandrin du château de Val-Fonde.

3.

Blancandrin fut un païen des plus sages, bon

gnifiant *Allons!* ou *En route!* D'autres ont voulu que ces trois voyelles, rattachées au verbe *aïuder*, signifiassent *Dieu nous aide!* Francisque Michel et M. Duméril ont supposé que c'était une simple notation musicale. Léon Gautier incline à penser que c'est « une interjection analogue à notre *ohé!* » M. Gaston Paris, suivi par Petit de Julleville, voit dans cette exclamation un « véritable refrain ». L'interprétation de M. Gaston Paris me paraît la bonne. J'imagine qu'à la fin des couplets qu'il accompagnait de la vielle, espèce de violon rudimentaire, pour en accentuer la cadence, le jongleur modulait le cri *Aoi;* et les auditeurs reprenaient *Aoi.*

chevalier pour briller au combat, bon conseiller pour aider son seigneur.

Il dit au roi :

« Ne vous effrayez pas; mais promettez au superbe empereur loyal service et fidèle amitié, avec présents d'ours, de lions, de chiens, sept cents chameaux, mille autours déjà grands, et quatre cents mulets qui traîneront cinquante chars remplis d'or et d'argent. Voilà de quoi payer tous ses soldats...

« *Mais trop longtemps c'est ici guerroyer*, lui direz-vous; *rentrez en France*[1], *à Aix. Je vous*

1. On remarquera que l'auteur de la Chanson de Roland désigne le plus souvent par le mot *France* tout l'empire de Charlemagne comprenant, outre les territoires français, belges et hollandais, une partie de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne actuelle, si bien qu'Aix-la-Chapelle est une ville *française*, au même titre que Paris, et même à meilleur titre, étant la capitale.

D'autres fois, le poète use du mot *France* et du mot *français*, dans un sens limitatif, l'appliquant, à l'exclusion de la Flandre, de la Lorraine, de la Bourgogne, de l'Auvergne, du Poitou, de la Bretagne et de la Normandie, à cette partie de la France non méridionale qui formait le domaine royal, avant Philippe-Auguste. (*Voir notamment les couplets* 301 *et* 309.)

Il arrive au poète d'appeler la France *terre major*, la *plus grande terre* (*voir le couplet* 71 *et le couplet* 158), parce que terres latines et terres germaines relevaient d'elle.

Dans le poème du *Couronnement de Louis*, qui, sous sa forme actuelle, date du douzième siècle, il est dit :

joindrai, vienne la Saint-Michel; et, me courbant sous la loi des chrétiens, serai votre homme, en tout bien, tout honneur. »

» Même, s'il veut, donnez-lui des otages, ou dix, ou vingt, pour le mieux endormir.

» Envoyons-lui les enfants de nos femmes... Dût-il périr, j'enverrai mon enfant...

» Mieux vaut encor qu'on leur coupe la tête, que s'il nous faut perdre biens et honneurs, et nous voir tous réduits à mendier. »

4.

Il ajouta :

« J'en jure par ma droite, et par ma barbe aux poils longs et flottants : vous les verrez lever le camp en hâte, et s'en aller en France, leur pays, revoir leurs fiefs et leurs riches domaines.

Quand Dieu créa nonante et neuf royaumes,
Tout le meilleur il mit en douce France.

Le vieux trouvère ajoute :

Le premier roi que Dieu plaça en France, — Dut sa couronne à l'onction d'un ange. — Aussi le roi, ayant cette couronne, — A grands pays qui tous relèvent d'elle. — Ce sont d'abord Bavière et Allemagne; — puis, Normandie et Anjou et Bretagne, — Poitou, Gascogne et les bords de l'Espagne; — enfin Bourgogne et Lorraine, et Toscane. (Voir *Li Coronemenz Looïs :* texte publié en 1854 par Jonckbloët, et en 1888 par M. E. Langlois.)

» Charle, rentré dans son Aix-la-Chapelle, de Saint-Michel tiendra la grande fête[1]...

» Le jour fixé pourtant se passera sans que de nous on ait mot ni nouvelles.

» Le roi est fier; son cœur est implacable. De chaque otage il tranchera la tête.

» Mais il vaut mieux qu'ils y perdent leurs têtes, que perdre, nous, la claire et belle Espagne, et supporter tant de maux et souffrances.

— » C'est ma foi vrai », murmurent les païens.

1. La « grant fête » de Saint-Michel du Péril avait lieu le 16 octobre.

On la célébrait même en Angleterre, tant alors était universellement populaire l'Archange à l'épée flamboyante.

Le Mont-Saint-Michel-du-Péril-de-la-Mer (*Mons Sancti Michaelis de periculo maris*), situé aux confins de la Normandie et de la Bretagne, était un grand centre de pèlerinage.

Les écrits des onzième, douzième, treizième, quatorzième, quinzième siècles nous montrent les chrétiens de France allant en foule à ce château-abbaye dont les gigantesques murs de granit, debout au milieu des flots sur la crête d'un roc escarpé, ont été justement appelés *la Merveille*.

Il se dressait comme un défi en face de l'Angleterre; et, lors de la guerre de Cent Ans, il sut tenir, quand tout cédait.

On devrait en faire une sorte de temple du patriotisme, consacré à Jeanne d'Arc, qui, dans saint Michel du Péril, l'antique saint de la France, vit l'inspirateur de son œuvre de délivrance.

II

L'AMBASSADE SARRASINE

5.

Le roi Marsile a levé son conseil.

Il fait venir Clarin de Balaguer; Estramarin et son pair Eudropin; et Priamon et Garlan le Barbu; et Machiner et son oncle Maheu; et Joïmer et Malbien d'outre-mer, et Blancandrin, pour leur donner ses ordres.

Ces dix païens étaient des plus félons :

— « Barons, dit-il, allez vers Charlemagne, qui est devant la ville de Cordoue.

» Portez en main des branches d'olivier, symbolisant paix et soumission.

» Si par votre art vous nous mettez d'accord, vous recevrez de moi or et argent, terres et fiefs, autant que vous voudrez.

— » C'est nous combier », lui dirent les païens[1].

6.

Le roi Marsile a fini son conseil.

— « Or çà, dit-il, seigneurs, il faut partir : vous

1. Dient païen : « De ço avum asez. »

porterez des branches d'olivier; et de ma part direz à Charlemagne, que, par son Dieu, il ait merci de moi; qu'accompagné de mille de mes gens, j'irai le joindre, avant le mois fini; que des chrétiens je recevrai la loi, et, par amour, par foi, serai son homme; qu'enfin, s'il veut, il aura des otages. »

Blancandrin dit : « Vous aurez bon succès. »

7.

Marsile fit venir dix mules blanches, beau présent fait par le roi de Séville, avec freins d'or et selles d'argent pur.

Les messagers sur les mules montèrent...

Portant aux mains des branches d'olivier, ils vont où est le roi qui tient la France.

Charle a beau faire; il sera pris au piège.

III

CHARLEMAGNE ET BLANCANDRIN

8.

En belle humeur et joie est l'empereur :

Cordoue est pris.

Les machines de guerre, brisant ses tours, ont mis ses murs en pièces.

Les chevaliers ont eu très grand butin, or et argent, et armures de prix.

Pas un païen n'est resté dans la ville sans recevoir la mort ou le baptême[1]...

L'empereur Charle est dans un grand verger. Avec lui sont Olivier et Roland, le duc Samson et le fier Auséïs, Geoffroy d'Anjou, gonfanonier du roi, Gérin, Gérier, et maints autres seigneurs.

On peut compter quinze mille Français.

Ils sont assis sur de beaux tapis blancs, et, s'amusant, jouent, les uns au trictrac; d'autres, les vieux, les sages, aux échecs. Des jouvenceaux fringants font de l'escrime.

1. Ici apparait le côté barbare de la figure de Charlemagne et de ses barons. Aux couplets 296, 299, 322 on trouvera d'autres témoignages de cette brutalité intolérante et féroce dont l'inconscience diminue l'horreur.



Sous un grand pin, auprès d'un églantier, est un fauteuil, tout forgé d'or massif.

Là sied le roi qui tient la douce France.

Sa barbe est blanche et son chef tout fleuri; bien fait son corps, fière sa contenance : qui veut le voir le reconnaît sans peine.

Les messagers descendent de leurs mules, et saluent Charle avec grâce et respect.

9.

Blancandrin prend le premier la parole, et dit au roi :

« Salut au nom de Dieu, que vous devez adorer dans sa gloire.

» Mon vaillant roi vous fait savoir ceci :

» S'étant enquis de la loi du salut, il vous fera grands dons sur son avoir ; vous aurez ours, lions, beaux lévriers ; sept cents chameaux, mille autours déjà grands, cinquante chars remplis d'or et d'argent, traînés ici par quatre cents mulets ; bref, tant et tant de besants d'or vermeil que vous pourrez payer tous vos soldats.

» Mais finissez de séjourner ici. En France, à Aix, il vous faut retourner.

» Notre grand roi promet de vous y suivre. »

Lors l'empereur étend ses mains vers Dieu, baisse la tête et commence à penser.

10.

L'empereur-roi reste tête baissée; car en propos il ne fut jamais prompt. A sa coutume il prend temps pour parler; puis se redresse avec un fier visage :

— « C'est très bien dit, fait-il aux messagers.

» Mais votre roi est mon grand ennemi.

» Quand il m'envoie d'excellentes promesses, comment puis-je être assuré qu'il les tienne? »

Le Sarrasin répond :

« Par bons otages...

» Vous en aurez ou dix, ou quinze, ou vingt; même un mien fils au risque de sa vie. Vous n'en sauriez avoir qui soient plus nobles.

» Lorsque, rentré dans le royal palais[1], vous

1. Un château de toute beauté, entouré de douze autres châteaux magnifiques, tel était, d'après les vieilles chansons de geste, le *royal palais* de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. On y accédait par un grand perron d'acier sur lequel les chevaliers aiguisaient leurs épées et en éprouvaient la trempe. C'est sur ce perron que Roland avait essayé sa Durandal, quand il l'eut reçue en don des mains de Charlemagne. Il l'y heurta avec force. Elle n'eut pas la plus petite brèche. — Ce perron sera mentionné au couplet 301.

La *Chapelle* de Charlemagne était la cathédrale qu'il avait fait construire à Aix. On contait sur elle toutes sortes de légendes dont une est celle-ci : L'église était déjà toute bâtie et ornée, à grand



fêterez saint Michel du Péril, mon roi promet qu'il viendra vous rejoindre, à ces bains d'Aix que Dieu a faits pour vous. C'est là qu'il veut qu'on le fasse chrétien. »

Charle répond : « Ce sera son salut. »

11.

Le soir fut beau et le soleil fut clair.

Hospitalier pour les dix messagers, Charle fit mettre à l'étable leurs mules, et fit dresser au verger une tente, où, jusqu'au jour, ils passèrent la nuit.

Douze sergents durent prendre soin d'eux...

De grand matin l'empereur s'est levé.

Après avoir ouï messe et matines, il va s'asseoir à l'ombre d'un grand pin, et dit qu'on mande au conseil ses barons.

Par ceux de France en tout il veut marcher.

renfort de blocs de marbre et de lingots d'or ou d'argent, lorsque l'empereur s'avisa qu'elle était trop petite pour contenir les grandes foules qui y venaient. Il supplia Dieu de l'agrandir. Et tout à coup elle se trouva trois fois plus vaste. (Consulter l'*Histoire poétique de Charlemagne*, par Gaston Paris.)

Aix renfermait des sources d'eaux chaudes, déjà célèbres du temps des Romains. On conta néanmoins qu'elles avaient miraculeusement jailli pour Charlemagne. D'où ce vers :

« Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist. »

IV

LE CONSEIL TENU A CORDOUE PAR CHARLEMAGNE

12.

L'empereur-roi est assis sous un pin, et ses barons viennent tenir conseil : le duc Ogier, l'archevêque Turpin, Richard le Vieux, et son neveu Henri, Thibaud de Reims et son cousin Milon, et Acelin, preux comte de Gascogne. Ils étaient bien plus de mille Français.

On y voyait et Gérin et Gérier. Avec eux vint Roland, le noble comte, accompagné du vaillant Olivier.

Puis vint celui qui trahit : Ganelon...

Lors commença ce conseil de malheur.

13.

— « Seigneurs barons, dit Charle l'empereur, le roi païen m'a transmis un message.

» De son avoir il me donne part grande : des lévriers, des lions et des ours; sept cents chameaux, mille autours déjà grands, cinquante chars, remplis d'or d'Arabie et attelés de quatre cents mulets.

» Mais il prétend qu'en France je retourne.

» Il me suivra à Aix, en mon palais, pour recevoir notre loi de salut; et, fait chrétien, tiendra de moi ses terres.

» Le veut-il bien, en son cœur? Je ne sais. »

Et tous de dire : « Il nous faut prendre garde. »

14.

Quand l'empereur a fini son discours, le preux Roland, qui n'admet pas d'entente, se met debout et contredit son oncle.

Il dit au roi :

« Fou qui croirait Marsile !

» Voilà sept ans, nous sommes en Espagne[1]. J'ai pris pour vous et Noples et Commibles[2], con-

1. Les assauts des Sarrasins et leur vigoureuse résistance avaient tellement frappé les imaginations qu'il arriva à tel trouvère d'étendre de *sept* ans à *vingt-sept* ans la durée du séjour de l'empereur en Espagne. La chanson de *Gui de Bourgogne* nous montre les barons, encore jeunes à leur départ de France, devenus des vieillards, et leurs fils, qu'ils avaient laissés enfants, devenus des hommes. Les fils franchissent à leur tour les Pyrénées pour prêter main-forte à leurs pères. C'est Gui qui les conduit. Après de beaux faits d'armes, les nouveaux venus rejoignent leurs anciens. Vive est la joie des pères et des fils qui s'embrassent et vont fraterniser dans de communes victoires, puis reprendre la route de France. Sur cette route, hélas! il y aura Roncevaux.

2. Noples et Commibles demeurent pour nous des villes inconnues. Nombreux sont, dans le cours du poème, les noms de villes

quis Valterre et la terre de Pine, et Balaguer, et Tudèle et Séville.

» Marsile, lui, n'a fait qu'œuvres de traître.

» Il envoya jadis quinze païens, portant chacun une branche d'olive, et vous disant des paroles semblables.

» De vos Français vous prîtes le conseil...

» On vous loua de faire une folie; et ce païen reçut deux de vos comtes, Basan, Basile, envoyés de par vous.

» Que fit-il d'eux? Il les décapita. Leurs têtes sont sur les monts Haltoïe...

» Poussez la guerre ainsi qu'elle s'est faite; menez l'armée assiéger Saragosse, y dussiez-vous

et de peuples incertains, comportant toutes les conjectures. Qui voudra avoir là-dessus les meilleurs éclaircissements, devra lire deux études de M. Gaston Paris, l'une sur la *Géographie de la Chanson de Roland* (*Revue Critique*, septembre 1869), l'autre sur les *Noms de peuple dans la Chanson de Roland* (*Romania*, octobre 1873).

Il est manifeste que l'auteur de la *Chanson de Roland* n'a aucun souci de l'exactitude géographique. Il lui suffit d'utiliser sans discernement toute une nomenclature de pays divers et notamment de villes espagnoles qu'il a en tête et dont il ne connaît pas d'ailleurs le plus souvent la position respective. De vagues notions le déterminent. Il sait, par exemple, que l'Espagne est montagneuse. C'est une raison suffisante pour qu'au commencement de son poème, il place sur une montagne la ville de Saragosse qui est en plaine. « Sarraguce k'est en une muntaigne. »

peiner toute la vie; et vengez ceux que tua ce félon[1] ! »

15.

L'empereur, sombre et la tête baissée, tord sa moustache et tourmente sa barbe, sans dire oui ni non à son neveu.

Tous sont muets; tous, hormis Ganelon, lequel se lève et s'en vient devant Charle.

D'un air superbe, il se met à parler :

« O roi, dit-il, qu'un autre parle ou moi, n'écoutez rien, sinon votre avantage.

» Le roi Marsile aujourd'hui vous avise qu'à

1. La chanson de geste, *la Prise de Pampelune*, composée vers la fin du treizième siècle, nous raconte l'épisode de Basile et Basan, qui devait avoir servi de thème à une chanson plus ancienne.

Ganelon, qui alors faisait figure de parfait baron, avait dit à Charlemagne : « Sire, au lieu d'aller mettre le siège devant Cordoue, commencez par envoyer une ambassade à Marsile. Nous avons mis cinq ans à prendre Pampelune. A ce compte, les plus jeunes d'entre nous auront barbe blanche avant que nous ayons pu faire nôtres toutes les villes d'Espagne. »

— « Soit! dit Roland. Envoyez deux messagers, droit empereur. Ils sommeront Marsile d'être chrétien et d'être votre homme. A ce prix, qu'il garde sa terre! Il en reste d'autres à conquérir. »

Basin, comte de Langres, et son ami Basile, vont trouver le roi païen au milieu de ses émirs et lui notifient la sommation de leur empereur.

— « A la potence les deux messagers! dit Marsile. Voilà ma réponse à Charlemagne, que lui apporteront leurs deux valets. »

Et les deux chevaliers furent pendus.



jointes mains il se fera votre homme, tenant de vous en don toute l'Espagne; puis recevra la loi que nous suivons.

» Qui vous exhorte à rejeter ces offres, point ne lui chaut quelle mort nous attend.

» Conseil d'orgueil ne doit point prévaloir. Laissons les fous, et tenons-nous aux sages ! »

16.

Lors, vers le roi s'avance le duc Naime.

Charle n'a pas de vassal plus fidèle [1].

Il dit au roi :

« Vous avez entendu comment vous a conseillé Ganelon.

» L'avis est bon. Qu'il soit donc écouté !

» Ce Marsile est un vaincu de la guerre. Vous lui avez détruit tous ses remparts; pris ses châteaux rasés par nos machines; battu ses gens et brûlé ses cités.

» Or, il vous dit d'avoir pitié de lui, pour sûreté vous offrant des otages.

» Exiger plus vraiment serait péché.

1. Dans la chanson de geste, *Aspremont*, il est dit du duc Naime : Jamais les Francs n'eurent tel conseiller. — Jamais ce duc ne fit tort aux barons; — ni ne donna conseil petit ou grand, — qui pût léser la veuve ou l'orphelin.

» Mettons un terme à cette grande guerre ! »
— « C'est bien parlé ! » crièrent les Français[1].

1. L'empereur ne prend aucune grande décision sans l'avis de ses barons. Comme il est dit au couplet 11 : « Par ceux de France en tout il veut marcher. » « Par cels de France voelt il del tut errer. » Il préside leur conseil; et l'avis du grand nombre fait loi.

Sans doute, Charles est impérieux avec ses barons, et à l'occasion il les tance très vertement. Mais, d'un autre côté, il y a à remarquer leur franc parler avec lui. Ce franc parler, manifesté dans divers propos de Roland (*couplet* 14) et de Ganelon (*couplet* 158), éclate surtout dans l'apostrophe brutale qu'adresse à l'empereur le comte Ogier, au fort de la bataille contre le grand émir de Babylone (*couplet* 289).

La royauté de Charlemagne est une royauté toute paternelle, tempérée par le droit d'initiative et par les libres allures d'une forte aristocratie.

V

LE CHOIX DU MESSAGER

17.

— « Seigneurs barons, qui de vous enverrai-je, à Saragosse, auprès du roi Marsile ? »

Naime répond : « J'irai, si ça vous plaît; octroyez-moi le bâton et le gant. »

Le roi reprend :

« Vous êtes un sage homme.

» Par cette barbe et par cette moustache, vous n'irez pas si loin de votre roi...

» Rasseyez-vous; vous n'avez rien à dire. »

18.

« Seigneurs barons, qui de vous enverrai-je au Sarrasin qui règne à Saragosse ? »

Roland répond : « J'y puis fort bien aller. »

— « Gardez-vous-en, dit le comte Olivier; votre cœur est trop ardent et farouche : vous vous feriez, j'en ai peur, quelque affaire. J'irai plutôt, s'il plaît à l'empereur. »

Le roi reprend :

« Taisez-vous tous les deux.

» Ni vous ni lui n'y porterez les pieds.

» Non, par ces poils que vous voyez blanchis, je n'enverrai aucun des douze pairs[1]. »

Chacun se tait et attend en silence.

19.

Turpin de Reims se lève de son rang, et dit au roi :

« Laissez en paix vos Francs.

» Depuis sept ans que vous êtes ici, ils ont assez eu peines et labeurs.

» A moi d'avoir le bâton et le gant.

» J'irai trouver ce Sarrasin d'Espagne : je prétends voir un peu comme il est fait, et lui marquer ma façon de penser[2]. »

1. Les douze *pairs*, mentionnés avec des noms divers dans les chansons de geste, étaient douze seigneurs, frères d'armes ou *compagnons*, qui étaient en même temps les *compagnons* de Charlemagne.

On les appelait aussi *paladins*, hommes du *palais*, parce qu'ils étaient attachés à la personne de l'empereur comme les meilleurs de ses preux.

Les douze pairs, dans la Chanson de Roland, sont : Roland et son ami Olivier, Gérin et son ami Gérier, Yvon et son ami Yvore, Otto et Béranger, Samson et Anséis, Girard de Roussillon et Angelier le gascon.

L'auteur de *Roland*, à la fois enfantin et charmant dans son naïf amour de la symétrie, nous montrera se constituant le compagnonnage de douze Sarrasins qui seront les douze pairs de Marsile et qui combattront tour à tour les douze pairs de Charlemagne. (*Troisième livre*.)

2. Il y a ici deux sens possibles. Je les marque tous deux en tra-

Mais l'empereur répond d'un ton fâché :

« Rasseyez-vous sur votre tapis blanc ; et plus un mot, sauf si je vous l'ordonne. »

20.

« Chevaliers francs, dit le grand empereur, pour messager auprès du roi Marsile élisez-moi un baron de ma terre. »

Alors Roland : « Prenez donc mon parâtre ; vous ne sauriez en choisir un plus sage. »

— « Oui, dit chacun ; il fera bien l'affaire. »

duisant les deux vers suivants, l'un appartenant au texte d'Oxford l'autre tiré des manuscrits de Venise :

Si'n vois vedeir alques de sun semblant,
Si li diro un poco de mon semblant.

VI

LA DISPUTE DE GANELON ET DE ROLAND

21[1].

L'empereur dit : « Çà, venez, Ganelon, et recevez le bâton et le gant : vous l'entendez, les Français vous désignent. »

Lors Ganelon :

« Roland a tout fait, sire.

» Non, jamais plus je n'aimerai Roland, ni Olivier qui est son compagnon, ni tous ces pairs qui tant aiment Roland.

» Devant vos yeux, sire, je les défie. »

— « Chut ! dit le roi : c'est là trop de rancune. Vous partirez parce que je l'ordonne. »

— « J'y puis aller ; mais c'en est fait de moi, comme jadis de Basile et Basan.

1. A cet endroit Théodore Müller introduit dans l'ordre des couplets une modification qui me paraît trop motivée par le sens pour que je ne l'adopte point, à l'exemple de Léon Gautier et de M. Léon Clédat, — quoiqu'elle n'ait pas été adoptée par maints éditeurs du vieux texte, notamment par Bœhmer et Petit de Julleville qui pourtant a l'habitude de se conformer avec fidélité au texte de Müller.

Dans le texte du manuscrit d'Oxford, les couplets qui portent ici la notation 21, 22, 23, 24, 25 se succèdent dans l'ordre suivant : 23, 24, 25, 22, 21.

22.

» Soit, je le dois, j'irai à Saragosse... Qui va là-bas pourtant n'en revient point.

» Or, songez-y, votre sœur est ma femme; j'ai d'elle un fils : il n'est plus bel enfant; et mon Baudoin promet d'être un vrai preux.

» A lui je laisse et mes fiefs et mes terres. Soyez-lui bon; je ne le verrai plus. »

Le roi répond : « C'est trop vous attendrir. Il faut partir puisque je le commande. »

23.

Le comte Gane a grande angoisse au cœur.

Faisant tomber ses fourrures de martre, il n'a gardé que sa blouse de soie.

Ses yeux sont gris; très fier est son visage; svelte son corps, et large sa poitrine : tant il est beau, tous les regards l'admirent.

Apostrophant son beau-fils avec force :

« Fou, s'écrie-t-il, d'où te vient cette rage? On le sait bien que je suis ton parâtre...

» Donc, il t'a plu que j'aille vers Marsile!

» Roland, si Dieu permet que j'en revienne, je te ferai subir si fort dommage, qu'il n'aura pas d'autre fin que ta vie. »

Roland répond :

« C'est orgueil et folie. On sait assez si j'ai peur des menaces.

» Pour ce message, il faut un prudent homme...

» S'il plaît au roi, j'irai à votre place. »

24.

Gane reprend :

« Tu n'iras point pour moi.

» Suis-je un seigneur dont tu sois le vassal ?

» Charle commande ; il faut que je le serve.

» J'irai trouver Marsile à Saragosse ; mais j'y ferai, qui sait ? quelque folie, pour apaiser ma très grande colère. »

Roland l'entend ; et il se met à rire.

25.

Quand Gane voit que Roland rit de lui, son cœur se fend, tordu par la colère ; et peu s'en faut qu'il ne perde le sens.

— « Roland, dit-il, je ne vous aime pas ; car c'est de vous que vient ce choix injuste...

» Droit empereur, me voici devant vous, prêt à remplir votre commandement[1]. »

1. Gane est travaillé par la haine ; il va être mûr pour la trahison. La chanson de geste, *Anseïs de Carthage*, nous représente

VII

MAUVAIS PRÉSAGE

26[1].

— « Beau sire Gane, écoutez, dit le roi; vous partirez accomplir ce message.

» Parlant pour moi, dites au roi Marsile qu'à jointes mains il soit mon homme lige.

» A lui sera la moitié de l'Espagne. L'autre moitié, je la donne à Roland.

» S'il ne s'y prête, il faut bien l'aviser que par mon ordre il sera pris, lié, dûment jugé pour fait de trahison, et mis à mort en grand deuil et opprobre.

» Voici l'écrit revêtu de mon sceau.

» Dans le poing droit livrez-le au païen. »

les barons de Charlemagne groupés autour de leur empereur expirant. Il leur dit: « Au nom de Dieu, je vous en prie — à cette heure où finit ma vie, — évitez de vivre en discorde; — aimez-vous bien en braves gens. — *La haine est la mort d'un pays.* »

1. Ce couplet, qui comble une lacune du texte d'Oxford, est traduit sur le texte du manuscrit de Châteauroux, texte cité par Théodore Müller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878 (Göttingen). — Le manuscrit que je désigne ici sous le nom de manuscrit de Châteauroux, parce qu'il a été donné à la bibliothèque de cette ville, est connu sous le nom de manuscrit de Versailles. Il avait appartenu à Louis XVI.

27.

Charle lui tend le gant de sa main droite.

Mais Ganelon voudrait être bien loin ; il le prend mal, et le gant tombe à terre.

— « Dieu ! s'écrie-t-on, que présage cela ? Un grand malheur suivra donc ce message ? »

— « Vous le saurez, seigneurs », dit Ganelon.

28.

Il ajouta : « Donnez-moi congé, sire. Devant partir, je ne veux plus attendre. »

— « Allez : au nom de Jésus et au mien ! » dit l'empereur.

De la droite il l'absout ; et fait sur lui le signe de la croix[1] ; puis lui remet le baton et la lettre.

1. L'empereur allie au caractère royal un caractère sacerdotal dont on trouvera un autre témoignage au couplet 255.

Quand ses guerres lui laissaient des loisirs, Charlemagne s'occupait de régler la discipline ecclésiastique et la liturgie.

De son temps, on ne comprenait pas un chef de l'Etat qui ne fût pas très religieux et défenseur zélé du catholicisme. Mais aussi très grande était l'ingérence de l'autorité civile dans les choses de la religion. Ainsi les vieilles annales nous représentent le grand empereur renvoyant à leurs familles des enfants que les évêques allaient baptiser, et leur interdisant les fonts baptismaux jusqu'à ce qu'ils fussent mieux instruits.

VIII

LE DÉPART DE GANELON

29.

A son logis Gane s'en est allé, pour y vaquer à son équipement.

Il se revêt de ses meilleures armes; fixe à ses pieds de beaux éperons d'or; ceint au côté Murglais, sa bonne épée; fait amener son cheval Tachebrun; et saute en selle, aidé par Guinemer, qui est son oncle et lui tient l'étrier.

Vous auriez vu maints chevaliers pleurer.

Tous lui disaient :

« Quel malheur est sur vous, vous si ancien dans la cour du roi Charle ! Vous renommé comme noble vassal !

» Ah ! le seigneur qui vous force à partir, même le roi ne saurait le défendre...

» Pourquoi Roland eut-il telle pensée ? Vous êtes né de parenté si haute ! »

Ils ajoutaient : « Emmenez-nous, beau sire. »

Mais Ganelon :

« Non pas, à Dieu ne plaise !

» Vous, de tels preux, mourir ! Je mourrai seul.

» Vous reviendrez dans notre douce France. Saluez-y ma femme de ma part, et Pinabel, mon pair et mon ami, et puis Baudoin, mon fils que vous savez ; aidez-lui bien, tenez-le pour seigneur. »

Il suit sa voie, et va par les chemins...

LIVRE DEUXIÈME

LA TRAHISON

Si Caïn jeta semence en ce monde, de cette semence celui-là est issu... Perfidie et orgueil ont bataille engagée avec sincérité et droiture.
PIERRE CARDINAL (*treizième siècle*).

Le fruit de la trahison c'est l'éternelle malédiction de l'histoire. Elle dira du traître : « Il avait été un brave gentilhomme; mais, par sa dernière action, il se raya du nombre des gentilshommes et souilla à jamais sa gloire. Il s'est fait ignominieusement l'ennemi de sa patrie; et son nom ne passe aux générations futures que pour en être abhorré. ».
SHAKESPEARE.

On profite du crime et dans l'âme on le flétrit; on fait fête au criminel et dans l'âme on le méprise.
LOPE DE VEGA.

I

L'ENTRETIEN DE GANELON ET DE BLANCANDRIN

30.

En chevauchant sous les hauts oliviers, Gane a rejoint les messagers arabes, dont Blancandrin ralentissait le pas.

Les deux madrés se mettent à parler.

L'Arabe dit :

« Ce Charle est merveilleux.

» Il a conquis la Calabre et la Pouille. Sur les Anglais, passant la mer salée, il a conquis le tribut de saint Pierre.

» Mais que vient-il chercher en nos pays? »

Gane répond :

« Tel est son bon plaisir.

» Jamais mortel ne tiendra devant lui. »

31.

Lors Blancandrin :

« Certes les Francs sont braves[1].

» Mais en donnant tels conseils à leur roi, comtes et ducs lui font un très grand tort.

» Ils créent tourments et pour lui et pour d'autres. »

Gane répond :

« C'est faux de tous nos grands, sauf de Roland; et ce sera sa honte.

» Hier même encor, le roi, assis à l'ombre, se reposait sous un arbre touffu.

» Vint son neveu, vêtu de son haubert; il avait fait butin près Carcassonne.

1. Dans la vieille *Chronique de Turpin*, il est dit que « Franc » signifie « exempt de toute servitude » et que « le Français est appelé libre ou franc, de par son droit de domination et de prééminence sur tous les autres peuples », « *quia super omnes alias gentes dominatio et decus illi debetur* ».

» Tenant en main une pomme vermeille :

— « Sire, dit-il, je prétends, avec elle, mettre » à vos pieds tous les sceptres des rois. »

» Son grand orgueil devrait être sa perte; car chaque jour il s'expose à la mort.

» Qu'il fût tué, nous aurions paix profonde! »

32.

Lors Blancandrin :

« Roland est bien cruel, qui veut réduire à merci tous les peuples et ravager tous les pays du monde.

» Pour tels exploits sur qui donc compte-t-il? »

— « Sur les Français, répondit Ganelon.

» Ils l'aiment tant qu'il les aura toujours. Ils ont pour lui flots d'or et flots d'argent, chevaux, mulets, étoffes et armures.

» Notre empereur doit tout à sa valeur. Levant, couchant, il conquerra le monde. »

33[1].

Le Sarrasin regarde Ganelon.

Son corps est beau; mais félon son regard :

Il a frémi de la tête au talon. Et Blancandrin l'apostrophe en ces termes :

1. Je traduis ici dix vers empruntés au texte de Léon Gautier dans son édition critique (Tours. — Alfred Mame et fils, éditeurs).

« Or çà, seigneur, veuillez me bien entendre : désirez-vous vous venger de Roland?

» Par Mahomet, il faut nous le livrer.

» Le roi Marsile est plein de courtoisie; de ses trésors il vous fera largesse. »

Gane l'entend et baisse le menton.

II

LE MESSAGER DE CHARLEMAGNE DEVANT MARSILE

33.

Tant chemina Gane près Blancandrin, que l'un à l'autre ils donnèrent leur foi de travailler à la mort de Roland.

Par monts et vaux chevauchant, ils arrivent à Saragosse, et sous un if descendent.

Au pied d'un pin un trône se dressait, enveloppé de soie d'Alexandrie.

Là est assis le roi qui tient l'Espagne. Autour de lui sont vingt mille païens.

Par grande soif d'apprendre des nouvelles, aucun ne bouge, aucun ne souffle mot, quand Ganelon et Blancandrin paraissent.

34.

Devant le roi s'avance Blancandrin, qui par le poing tenait le comte Gane :

— « Salut », dit-il, « au nom de Mahomet, et d'Apollon dont nous suivons la loi.

» Nous avons fait votre message à Charle.

» Il a levé ses deux mains vers le ciel, et loué Dieu sans faire autre réponse.

» Mais il envoie un sien noble baron, prisé parmi les plus puissants de France.

» Sachez par lui ce qu'il veut : paix ou guerre. »

Marsile dit : « Nous écoutons. Qu'il parle ! »

35.

Lors Ganelon prend son temps, se recueille; puis avec art commence son discours, en homme expert qui s'entend à parler.

Il dit au roi :

« Soyez en garde à Dieu, le roi de gloire à qui tout culte est dû.

» Charle le preux vous mande ce message :

» Si, baptisé, vous vous faites chrétien, vous recevrez la moitié de l'Espagne.

» Si cet accord par vous est refusé, vous serez pris, puis garrotté de force, et mené droit à Aix, la capitale.

» Un jugement y finira vos jours : vous mourrez là, dans l'opprobre et la honte. »

36.

Le roi Marsile était tout frémissant. Son bras qui tient un javelot, se lève. Il va frapper. D'autres bras le retiennent.

Le roi Marsile a changé de couleur; sa main brandit la flèche aux pointes d'or.

Gane le voit; il saisit son épée, et de deux doigts la tire du fourreau.

— « Épée, dit-il, vous êtes claire et belle.

» Devant ce roi tant que je vous tiendrai, Charle mon roi n'aura pas lieu de dire que je sois mort tout seul chez l'étranger.

» Leur meilleur sang vous paiera de mon sang. »

Lors les païens : « Empêchons qu'ils se battent. »

37.

Les principaux ont tant prié Marsile que sur son trône il s'est enfin rassis.

Son oncle dit : « C'était vous donner tort que de vouloir le frapper sans l'entendre. Il vous convient d'écouter ce Français. »

— Lors Ganelon : « Je veux bien passer outre; mais je ne puis, pour tout l'or que Dieu fit, me donnât-on tous les trésors d'Espagne, me dispenser, si j'en ai le loisir, de déclarer ce que mon puissant roi vous mande, à vous, son mortel ennemi. »

Gane portait un grand manteau de martre, couvert de soie venue d'Alexandrie : il le rejette; et Blancandrin le prend.

Pour son épée, il entend la garder; et du poing droit il tient sa poignée d'or.

On se disait : « C'est un noble baron. »

38.

A pas comptés Gane du roi s'approche; puis il lui dit :

— « Vous vous fâchez à tort.

» Le roi qui tient la France, Charlemagne, si vous prenez pour loi la loi chrétienne, vous donne en fief la moitié de l'Espagne. L'autre sera pour son neveu Roland. Vous aurez là certe un fier compagnon.

» Si cet accord par vous est refusé, dans Saragosse on vous assiégera; vous serez pris, puis garrotté de force; jeté sur un mauvais cheval de charge, au lieu d'avoir destrier, palefroi, mule ou mulet pour chevaucher à l'aise; et, conduit droit à Aix la capitale, où par arrêt vous perdrez votre tête.

» Voilà le bref que Charle vous envoie. »

Dans le poing droit il lui remet la lettre.

39.

Le roi Marsile est rouge de colère.

Brisant le sceau, il en jette la cire; voit d'un

regard ce que porte le bref; puis, l'œil en feu, dit à ses chevaliers :

« Charle me dit, comme empereur de France, d'avoir souci de sa grande colère.

» C'est pour Basan et son frère Basile, décapités sur les monts d'Haltoïe.

» Si pour mon corps je veux avoir vie sauve, je dois livrer le calife mon oncle.

» Que je l'envoie! Sinon, point d'amitié. »

Le fils du roi dit alors à son père :

« Le comte Gane a parlé comme un fou. Après tels mots, il n'a plus droit de vivre. Livrez-le-moi; et j'en ferai justice. »

Gane l'entend; il brandit son épée; et il s'adosse à la tige d'un pin.

III

LE CONCILIABULE SECRET

40.

Dans son verger s'en est allé le roi.

Seuls l'ont suivi ses conseillers d'élite : c'est Blancandrin à la tête blanchie; c'est Jurfaleu, son fils et héritier; c'est le calife, oncle et ami fidèle.

Blancandrin dit :

« Appelez le Français : Il m'a donné sa foi pour notre cause. »

Le roi répond : « Amenez-le vous-même. »

Blancandrin part et emmène au verger Gane qu'il tient aux doigts par la main droite.

Lors fut tramée la trahison infâme.

41.

Marsile dit :

« Beau sire Ganelon, je fus trop vif et léger avec vous, quand, par courroux, je voulus vous frapper.

» Je vous fais droit. Ces fourrures de martre, dont le bel or vaut plus de cinq cents livres, avant

demain seront sur vos épaules. Belle sera ma réparation. »

Gane répond :

« Je veux bien accepter. Qu'il plaise à Dieu de vous récompenser ! »

42.

Marsile dit :

« Comte, tenez pour vrai que j'ai désir de beaucoup vous aimer.

» Me voudriez-vous parler de Charlemagne? Il est bien vieux ; il a fini son temps : je crois qu'il a deux cents ans, ou bien plus.

» En tant de lieux son corps s'est démené ! Tant de grands coups ont frappé son écu ! Il a réduit tant de rois à l'aumône ! Quand sera-t-il lassé de guerroyer ? »

Gane répond :

« Tel n'est pas Charlemagne. Pour qui le voit et pour qui le connaît, il est bien sûr que c'est un vrai baron.

» Je ne puis tant le louer ni vanter que plus il n'ait d'honneur et de bonté.

» Qui peut conter l'éclat de sa valeur? De tels rayons de vertu Dieu l'éclaire que le quitter est plus dur que mourir. »

43.

Le païen dit :

« Je suis émerveillé de ce grand roi tout chenu et tout blanc, qui, j'imagine, a plus de deux cents ans.

» Que de pays où son corps a peiné ! Que de grands coups de lance il a reçus ! Quels riches rois il a faits mendiants ! Quand sera-t-il lassé de guerroyer ? »

— « Il n'en sera jamais lassé, dit Gane, tant que vivra son beau neveu Roland.

» Point n'est tel preux sous la chape du ciel.

» Très preux aussi est son cher Olivier ; preux sont les pairs, ces bien-aimés de Charle, qui ont sous eux vingt mille chevaliers.

» Ainsi gardé, Charle ne craint personne. »

44.

Le roi reprend :

« Oui, vraiment, je l'admire, cet empereur qui est vieux et chenu, et a, je crois, passé les deux cents ans.

» Par tant de lieux il est allé vainqueur ; a tant reçu de coups d'épée ou lance ; a surmonté, tué tant de grands rois ! Quand sera-t-il las de faire la guerre ? »

— « Certes jamais, tant que Roland vivra », dit Ganelon.

» Il n'a point son égal, de l'Occident jusque dans l'Orient.

» Preux est aussi son fidèle Olivier.

» Les douze pairs, qu'aime tant le roi Charle, font l'avant-garde avec vingt mille Francs; et Charle sûr ne craint homme qui vive. »

45.

Marsile dit :

« Beau sire Ganelon, j'ai belle armée; il n'en est de plus belle. Mes chevaliers sont bien quatre cent mille, prêts à lutter avec Charle et ses Francs. »

Mais Ganelon

« Ne tentez pas le coup; vous y perdriez des milliers de vos gens.

» Pas de folie! Montrez du savoir-faire.

» Il suffira d'envoyer vingt otages, et de donner au roi tant de trésors que les Français en soient émerveillés.

» De douce France il reprendra la route, derrière lui laissant l'arrière-garde, où son neveu Roland se trouvera, avec le brave et courtois Olivier.

» Tous deux sont morts si vous voulez m'en croire.

» Charle verra tomber son grand orgueil, et n'aura plus envie de vous combattre. »

46.

Marsile alors :

« Beau sire Ganelon, par quel moyen Roland pourrai-je occire? »

Gane répond :

« Je vais vous l'expliquer :

» Charle parti aux défilés de Cize[1], derrière lui sera l'arrière-garde, que guideront le superbe Roland et Olivier en qui tant il se fie. Leur corps sera de vingt mille Français.

1. Cize (Cizre dans l'original), région confinant à Roncevaux.

Pour aller d'Espagne en France, on traversait d'abord les défilés de Roncevaux, qui sont sur le territoire espagnol, puis les défilés de Cize qui sont sur le territoire français.

Roncevaux est placé entre Pampelune et Saint-Jean-Pied-de-Port.

Au treizième siècle, des chroniqueurs espagnols, offusqués de la popularité qu'avaient acquise dans leur pays les légendes françaises à la gloire de Roland et de Charlemagne, imaginèrent de faire de dom Bernard del Carpio le héros de Roncevaux où il aurait vaincu et tué Roland. Il advint même qu'un monument fut érigé à Roncevaux en l'honneur du prétendu triomphateur espagnol. Mais, en 1794, les soldats de la Révolution, qui allaient en vainqueurs sur toutes les routes de l'Europe, s'avisèrent de passer à Roncevaux, et ils démolirent le monument de mensonge.

» Lancez sur eux cent mille de vos gens, pour engager la première bataille.

» Les Francs, sans doute, y périront en nombre.

» Vous y serez vous-mêmes décimés. Mais livrez-leur un deuxième combat.

» Dans l'un ou l'autre il faut que Roland tombe. Vous aurez fait un très brillant fait d'armes, et n'aurez plus de guerre en votre vie.

47.

» Oui, qui pourra faire que Roland meure, à l'empereur ôtera son bras droit.

» Adieu alors ses armées merveilleuses.

» N'assemblant plus toutes ces grandes forces, il laisserait France et monde en repos. »

Marsile saute au cou de Ganelon; l'embrasse et puis lui ouvre ses trésors.

IV

LE PACTE INFAME

48.

Marsile dit au comte Ganelon :

« Des bons propos il faut passer aux actes.

» Mort à Roland! Jurez qu'il sera là; et de sa mort je me porte garant. »

— « Qu'il en soit donc selon votre plaisir! dit Ganelon. Je vous jure ma foi, sur mon épée où sont saintes reliques. »

Du noir forfait le pacte est consommé.

49.

Un grand fauteuil en ivoire était là.

Marsile fait apporter le saint livre, qui sert de Bible aux Sarrasins d'Espagne : C'est de Mahom et Tervagant[1] la loi.

1. Tervagant était une idole des vieux peuples barbares. Selon Paulin Paris, c'était soit une divinité scandinave, soit une divinité gauloise.

Dans sa *Fiancée du roi de Garbe*, La Fontaine nomme cette idole :

« Et reniant Mahom, Jupin et *Tervagant*,
Avec maint autre dieu non moins extravagant. »

Ajouté à *Apollon*, l'idole des païens, et à *Mahomet*, l'idole des

Le roi le touche et prête son serment : Si Roland marche avec l'arrière-garde, il lancera sur lui toutes ses troupes; et, s'il se peut, Roland pour sûr mourra[1].

Gane répond : « Puissions-nous aboutir! »

50.

Vient un païen, du nom de Valdabrun; c'est lui qui fut le parrain de Marsile, lorsque ce roi fut armé chevalier.

Gai et riant, il dit à Ganelon :

« J'ai belle épée. Il n'en est de meilleure. Dans la poignée sont bien mille écus d'or. Par amitié recevez-la, beau sire. Mais aidez-nous contre le preux Roland : qu'on le rencontre avec l'arrière-garde ! »

— « Ce sera fait », lui répond Ganelon.

Puis, à la joue, au menton, il se baisent.

51.

Vient un païen qu'on nomme Climborin.

Gai et riant, il dit à Ganelon :

« Prenez mon heaume : on n'en vit de plus

Musulmans, *Tervagant* complétait la trinité des faux dieux des Sarrasins, aux yeux de l'auteur de *Roland*.

1. « E, se il poet, murrat i veirement. »

beau... Mais aidez-nous contre le preux Roland ; donnez moyen de le couvrir d'opprobre ! »

— « Ce sera fait », lui répond Ganelon.

Puis à la joue, à la bouche, ils se baisent.

52.

Ensuite vient la reine Bramimonde.

— « Sire », dit-elle au comte, « je vous aime, puisque mon sire et ses gens tant vous prisent.

» Ces bracelets seront pour votre femme : tous deux sont d'or, de rubis, d'améthyste ; ils valent plus que les trésors de Rome. Votre empereur n'en a pas de si riches. »

Gane les prend et les met dans sa botte.

53.

Marsile fait venir son trésorier :

« Malduit, dit-il, les présents sont-ils prêts ? »

Malduit répond :

« Beau sire, tout est prêt : sept cents chameaux chargés d'or et d'argent, et vingt beaux fils, les plus nobles qui soient. »

54.

Marsile tient Ganelon par l'épaule :

« Baron », dit-il, vous êtes brave et sage. Par

cette loi qui pour vous est la bonne, gardez-vous bien de changer envers nous.

» Vous aurez part fort grande en mes richesses : à chaque année il vous sera fait don de dix mulets, chargés d'or d'Arabie.

» Je vous remets les clefs de Saragosse. Offrez pour moi ces trésors au roi Charle ; et que Roland soit à l'arrière-garde !

» Si je le trouve en quelque défilé, il trouvera en moi à qui parler. J'engagerai une bataille à mort. »

— « Il m'est avis que je m'attarde trop », dit Ganelon... Et, chevauchant, il part.

V

GANELON ET CHARLEMAGNE

55.

L'empereur Charle approche de la France.

Déjà il est arrivé à Valterre, que Roland prit et puis démantela, et qui cent ans est demeurée déserte.

Là il attend des nouvelles de Gane et les tributs du grand pays d'Espagne.

Or, un matin, aux premiers feux du jour, le comte Gane arrive au campement.

56.

De grand matin l'empereur s'est levé. Il a ouï et la messe et matines ; puis est allé s'asseoir sur l'herbe verte, devant sa tente, où sont assis Roland, Olivier, Naime et nombre d'autres preux.

Là Gane vient, lui félon, lui parjure.

Perfidement il se met à parler, et dit au roi :

« Salut, au nom de Dieu.

» Sire, voici les clefs de Saragosse.

» De plus, voilà de très riches trésors, et vingt beaux fils qui serviront d'otages.

» Gardez-les bien.

» Le Sarrasin vous mande de l'excuser si le calife y manque.

» Mes yeux ont vu trois cent mille hommes d'armes, hauberts au dos, heaumes fermés en tête, et sur le flanc l'épée au pommeau d'or, prendre la mer avec le grand calife.

» Ils s'en allaient du pays de Marsile, pour éviter qu'on ne les fît chrétiens.

» Ils n'étaient pas à quatre lieues du bord, qu'on vit sévir le vent et la tempête : tous sont noyés ; on ne les verra plus...

» Avec ses gens est mort le grand calife... S'il eût vécu, je vous l'eusse amené.

» Quant à Marsile, ayez pour assuré, qu'avant que soit passé le présent mois, il vous suivra dans le pays de France, pour recevoir la sainte loi du Christ, et devenir votre vassal, mains jointes, tenant de vous le royaume d'Espagne. »

Le roi s'écrie :

« A Dieu rendons tous grâce !

» Votre œuvre est bonne et vous vaudra profit. »

Mille clairons résonnent dans l'armée.

Le camp levé, les chevaux sont chargés ; et tous, on part vers le doux sol de France.



VI

LE DÉPART DE L'EMPEREUR ET SES DEUX SONGES

57.

Charle le Grand, qui dévasta l'Espagne, prit les châteaux et força les cités, dit maintenant : « C'est la fin; plus de guerre ! » Et l'on s'en va, chevauchant vers la France.

Le jour décline et le soir gris descend[1], quand Roland plante au haut d'une colline son étendard qui flotte sous le ciel.

Le camp français tient toute la contrée...

58.

Pendant ce temps, par les grandes vallées, vient chevauchant la foule des païens; et ce ne sont qu'épées, casques, cuirasses, écus aux cous et lances bien fourbies.

Au haut des monts, ils sont quatre cent mille,

1. Je traduis ici un vers du manuscrit de Venise, vers cité par Müller dans son édition de 1863, et dans son édition de 1878.

Il doit être bien entendu que, dans toute la suite de ces notes, cette simple mention, *manuscrit de Venise*, désignera toujours celui des deux manuscrits de Venise dont j'ai signalé la valeur dans ma Préface (*Bibliothèque Saint-Marc. Manuscrits français*, IV).

qui, dans les bois, font halte, attendant l'aube.

Dieu! quel malheur! les Francs n'en savent rien.

59.

Le jour expire; il fait noir; c'est la nuit.

Charle s'endort.

Le puissant empereur se voit en songe aux défilés de Cize, tenant du poing sa lance au bois de frêne.

Voici soudain que Gane s'en empare.

Il la brandit et la tord à tel point que les éclats en volent vers le ciel...

Mais Charle dort, et point ne se réveille.

60.

Ce songe cesse et un autre commence.

Charle est en France, à sa chapelle, à Aix.

Un ours féroce au bras droit mord sa chair[1].

Vient, d'autre part, du côté des Ardennes, un léopard qui fièrement l'attaque.

Mais du palais un lévrier s'élance; accourt vers Charle au galop et par bonds; tranche d'abord

1. Ce songe symbolise divers incidents qui suivront. Le bras droit de Charlemagne, c'est Roland; l'ours, c'est Ganelon; le léopard, c'est Pinabel, futur champion de Ganelon: le lévrier, c'est Thierri qui proclamera la félonie de Ganelon et vaincra Pinabel.

l'oreille droite à l'ours; puis, furieux, s'en prend au léopard.

— « Le beau combat ! » s'écriaient les Français... Ils ne savaient quel serait le vainqueur...

Mais Charle dort et point ne se réveille.

VII

ROLAND A L'ARRIÈRE-GARDE

61.

La nuit s'en va ; l'aube claire reluit[1].

Très fièrement chevauche Charlemagne ; et ses clairons haut et clair retentissent.

Après avoir bien inspecté son monde[2] :

« Seigneurs barons, dit le grand empereur, voyez ces trous, ces défilés étroits : qui placerai-je à notre arrière-garde ? »

— « Prenez Roland, mon beau-fils, lui dit

1. Les rajeunisseurs de la Chanson de Roland ajoutent ici ce détail que les oiseaux s'éveillent avec l'aurore, prennent leur vol et gazouillent. C'est là une note qui sonne faux dans le poème. Son auteur n'a d'yeux que pour l'homme; il n'a pas d'yeux pour la nature; et en cela il reste fidèle, avec une rigidité étroite, au génie dominant de la littérature française jusqu'à Rousseau. Imaginez Chateaubriand ou Victor Hugo traitant le même sujet. Que de développements n'auraient-ils pas consacrés à ces pittoresques sites des Pyrénées où se passe l'action du poème!

2. Par mi cele ost suvent menu reguardet.

Pour le commencement de ce couplet, en même temps que j'ai traduit les trois vers du texte d'Oxford, j'ai intercalé ce vers du manuscrit de Venise :

Sunent ses graisles e belement (e) alte.

Gane; vous n'avez pas de baron si vaillant. »

Le roi l'entend; fièrement le regarde; et puis lui dit :

« Vous êtes le démon, que telle rage au corps vous soit venue.

» Qui mènerait devant moi l'avant-garde? »

Gane répond :

« Ogier de Danemark.

» Pas de baron qui mieux que lui le fasse. »

62.

Lorsqu'il entend que Gane le désigne, le preux Roland parle en bon chevalier :

« Vraiment je dois bien vous aimer, beau-père, de m'avoir fait donner l'arrière-garde.

» A mon escient, le roi n'y perdra rien, mule, mulet, palefroi, destrier, cheval de somme ou roussin sans valeur, avant qu'on n'en dispute à coups d'épée. »

— « Vous dites vrai. Je le sais bien », dit Gane.

63.

Donc lui, Roland, aura l'arrière-garde.

Son cœur en gronde; il dit à son beau-père :

« Ah! mauvais homme, homme de basse

espèce, me vois-tu donc laissant tomber le gant, ainsi que toi naguère devant Charle[1] ?

64.

» Droit empereur, ajoute le baron, donnez-moi l'arc que vous tenez au poing...

» Je sais que nul ne me reprochera de le lâcher, comme fit Ganelon, quand il reçut le gant et le bâton. »

Mais l'empereur, le front sombre et baissé, tord sa moustache et tourmente sa barbe ; et, malgré lui, ses yeux versent des pleurs.

65.

A ce moment s'approche le duc Naime.

Meilleur vassal n'est à la cour de Charle.

Il dit au roi :

« Vous l'avez entendu : votre neveu ressent grande colère.

» Puisqu'à Roland échoit l'arrière-garde, car quel baron la prendrait à sa place ? donnez-lui l'arc que vous avez tendu ; et trouvez-lui de bons auxiliaires. »

1. Pour traduire exactement je devrais dire : « ainsi que toi le bâton devant Charle ». Mais ce serait en contradiction avec le récit fait au couplet 27.

— « Voilà », dit Charle.

Et Roland reçut l'arc.

66.

L'empereur dit à son neveu Roland :

« Mon beau neveu, sachez bien qu'avec vous, je veux laisser la moitié de l'armée.

» Pour rester sauf, gardez-la près de vous. »

— « Non, dit Roland, non, je n'en ferai rien. Me perde Dieu, si je démens ma race !

» Je garderai vingt mille bons Français.

» Vous, sûrs de tout, passez les défilés; car, moi vivant, vous ne craindrez personne. »

67[1].

Le preux Roland est monté sur un tertre.

Son haubert brille ; on n'a vu le meilleur.

1. Ce couplet est emprunté au manuscrit de Venise.

Il est cité par Müller (édition de l'année 1863 et édition de l'année 1878). Je le reproduis ici pour donner une idée des formes italianisées sous lesquelles se présente la *Chanson de Roland* dans le précieux manuscrit, d'après lequel je traduirai maints autres passages comblant des lacunes du texte d'Oxford.

Li cont Rollant e munte sor un mon.
Ad una bruna, çama meior non vid on,
Laça son elmo ch'e fato à baron,
Çinçe Durendar dun ad or e li pon,
Al col se mist un escu de sanson (?).
No vol monter s'en su Valiantis non,
Ten son espieu ; blanc e li confalon,
Li bande ad or li battent fin al pon.
Or vedera chi l'amara o non.
Dis li François : « E nu vos seguiron. »

Il a lacé son heaume de baron, ceint Durandal dont le pommeau est d'or, pendu au cou son écu blasonné, et pour cheval pris son cher Veillantif.

Il tient sa lance; et du gonfanon blanc les bandes d'or vont battant son épée.

Qui l'aime ou non, voilà ce qu'on va voir.

— « Nous vous suivrons ! » criaient tous les Français.

68.

Le preux Roland enfourche son cheval.

Près de lui vient Olivier son fidèle. Viennent aussi, le preux comte Gérier, avec Gérin, Otto et Bérenger ; le duc Samson et le fier Anséis, Yvore, Yvon, tous deux très chers au roi[1], enfin le vieux Girard de Roussillon, accompagné du Gascon Angelier.

Turpin s'écrie :

« Par ma tête, j'en suis »,

— « Et moi aussi, dit le comte Gautier. Je suis son homme, et me dois de le suivre. »

1. Le texte d'Oxford ne cite que dix pairs. Mais les deux manuscrits de Venise et le manuscrit de Versailles, nous rendant le vers omis, comprennent Yvon et Yvore dans l'énumération des pairs qui suivent Roland.

L'armée élit la suite de Roland. Avec lui vont vingt mille chevaliers[1].

69.

Le preux Roland dit à Gautier de l'Hum :

« Gautier, prenez mille Français de France pour occuper défilés et hauteurs.

» Que l'empereur n'y perde aucun des siens ! »

Gautier répond : « Je vous dois bien cela. »

Le comte, avec mille Français de France, parcourt hauteurs, passages, défilés.

Recevrait-il les plus mauvais avis, sans coup férir il n'en descendra point ; sept cents épées sortiront du fourreau.

Dès ce jour même, il eut forte bataille contre Almaris qui régnait sur Belferne.

1. Com lui s'en va XXM chevalers. (*Manuscrit de Venise.*)

VIII

L'ANGOISSEUSE CHEVAUCHÉE

70[1].

Charle est entré au val de Roncevaux.

Le duc Ogier dirige l'avant-garde. De ce côté on est bien garanti.

Mais en Espagne est demeuré Roland, avec les pairs et vingt mille Français.

Dieu les assiste ! Ils vont avoir bataille.

Gane le sait. Que Gane soit maudit !

71.

Hauts sont les monts, obscures les vallées ; noire la roche, affreux les défilés.

Les Français vont, mais en grande douleur.

De quinze lieues on entend la rumeur.

Ils vont... Voici là-bas la grande terre.

1. Couplet emprunté au manuscrit de Venise ; cité par Théodore Muller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878 :

En Roncival si est Carlo entré.
(L'ansgarde) fist el duc Oger li be,
Da quella port no li stove garde
Deverso Spagna li cont Rollant reve,
Et Oliver cum tut li doçe pe.
Di Francischi de França XXM. adobé.
Bataila avra, or li secora Dé.
Guenes lo set, qe Dex puist mal doner !

Ils voient au loin le pays de Gascogne, le doux pays où règne leur seigneur.

Il leur souvient alors de leurs domaines, des riches fiefs, des belles jeunes filles, de leurs enfants et de leurs nobles femmes. Chaque Français et s'attendrit et pleure.

Mais entre tous Charle a le plus d'angoisse. Aux défilés est resté son neveu. Pitié l'en prend ; malgré lui ses pleurs coulent.

72.

Les douze pairs sont restés en Espagne.

Vingt mille Francs sont en leur compagnie ; ils n'ont pas peur, ne craignant point la mort.

Pour l'Empereur, il s'en retourne en France, sous son manteau cachant sa grande angoisse.

A ses côtés chevauche le duc Naime.

Il dit au roi : « Quelle pensée vous pèse ? »

— « Le demander, dit Charle, est une injure.

» Ah ! j'ai grand deuil : il me faut bien pleurer. Par Ganelon France sera détruite ; car, cette nuit, je l'ai vu en esprit brisant ma lance entre mes propres mains ; et nous savons qu'il faut voir dans les songes des visions que nous montrent les anges.

» Si mon neveu est à l'arrière-garde, c'est lui la cause. Il me l'a fait laisser, loin de l'armée, en pays ennemi.

» Dieu ! Lui perdu, qui le remplacerait ? »

73.

Charle ne peut s'empêcher de pleurer.

Ils sont cent mille ayant pour lui pitié, et pour Roland bien étrange frayeur.

Gane a tout fait ; c'est lui qui a trahi, du roi païen prenant les riches dons, or et argent, étoffes et soieries, mulets, chevaux, chiens, chameaux et lions.

LIVRE TROISIÈME

LES PRODIGES DES PREUX

Nous ne songeons pas à nous dans la lutte; nous songeons à l'honneur et à la patrie. Plus la mort nous menace, plus la vie afflue en nos cœurs pour tenir ferme, attaquer et vaincre. Le lâche amasse l'opprobre sur lui et sur sa race. Nous, si notre sang coule, il n'aura pas coulé en vain. Nous triompherons, ou nous mourrons avec gloire.

TYRTÉE.

Telle sera ma chanson guerrière que par elle seront percés des milliers d'écus et rompus des milliers de hauberts...

Bien me plait le doux temps du renouveau qui fait feuilles et fleurs venir; bien me plait le joyeux gazouillis des oiseaux qui font retentir leur chant par le bocage. Mais plus me plaît, et jusqu'au fond du cœur, de voir rangés dans la plaine, chevaliers et chevaux armés.

J'aime quand les coureurs font fuir gens et troupeaux et que vient un grand tumulte d'hommes de guerre. Grande est mon allégresse quand je vois châteaux forts assiégés, remparts forcés et croulants. Par dessus tout me plaît le bon seigneur qui, solide sur son destrier, est le premier à l'attaque et donne cœur aux siens par son intrépide élan.

Alerte chacun, dès que s'engage le combat! Qu'on suive au premier signe! Nul homme n'est prisé quelque chose tant qu'il n'a pas donné et reçu force coups.

Sus à l'ennemi! Nous verrons briser les épées et les lances; trouer les écus; dégarnir les heaumes; et maints barons frapper grands coups ensemble; et, tout désemparés, errer à l'aventure les chevaux dont les cavaliers gisent par terre.

La mêlée bat son plein. Que nul homme de haut parage n'ait en pensée que de couper têtes et bras. Mieux être mort qu'être vif vaincu!

Je vous le dis, dormir, manger et boire ont pour moi moindre saveur que d'ouïr des deux parts le cri : « A eux! »; d'entendre hennir, par les halliers, les chevaux sans maîtres; d'entendre clamer: « A l'aide! à l'aide! »; de voir tomber, par les fossés, petits et grands sur l'herbe; et de contempler les ennemis morts qui, percés d'outre en outre, ont aux flancs des tronçons de fer.

BERTRAND DE BORN (*douzième siècle*).

I

LES DOUZE PAIRS DE MARSILE ET LEURS DÉFIS

74.

Le roi Marsile a mandé ses barons, vicomtes, ducs, comtes et connétables, et les émirs et les fils de ses nobles.

Quatre cent mille en trois jours se rassemblent.

Le tambour bat partout à Saragosse. De Mahomet on expose l'image, à tous les yeux, sur la plus haute tour. Chaque païen et le prie et l'adore.

Puis on chevauche avec rage et furie, par la contrée[1], à travers monts et plaines.

1. Ici je m'en tiens à la formule vague du manuscrit de Venise et des autres manuscrits, au lieu de suivre le manuscrit d'Oxford qui désigne expressément la *Terre Certeine*. La *Terre Certeine* c'est bien la Cerdagne : si bien qu'il faudrait traduire : « par la Cerdagne, à travers monts et plaines. » Mais la Cerdagne, telle qu'on l'entendait aux derniers siècles, ne comprenait que la région pyrénéenne tout opposée à celle qui sûrement est ici le théâtre de l'action (ainsi que l'ont démontré avec évidence MM. Gaston Paris, P. Raymond, François Saint-Maur, Léon Gautier, etc.), et dont les indigènes ont reçu de leurs ancêtres les plus reculés les traditions de ces désignations locales : *Val-Carlos*, le *Pas de Roland*, la *Croix de Roland*, la *Brèche de Roland.*

Enfin des Francs voici les gonfanons ! Des douze pairs c'est là l'arrière-garde. Il ne se peut qu'on n'ait belle bataille.

75.

Vient le premier le neveu de Marsile, sur un mulet qu'il touche du bâton.

Le rire en bouche, il dit d'un ton joyeux :

« Beau sire roi, je vous ai tant servi, j'ai eu pour vous telles douleurs et peines, j'ai tant pour vous et lutté et vaincu, qu'un fief m'est dû : ce fief sera Roland.

» Je le tuerai du tranchant de ma lance, si Mahomet veut bien me protéger.

» Par moi sera toute l'Espagne libre, de Durenstant jusqu'aux défilés d'Aspe.

» Charle lassé, les Français repoussés, jusqu'à la mort vous n'aurez plus de guerre. »

— « Soit ! Tiens le gant », lui dit le roi Marsile.

Il faut croire que la leçon exacte est celle du manuscrit de Venise. Ou bien il faut supposer, avec Petit de Julleville, soit qu'au temps de l'auteur de la *Chanson de Roland*, le nom de Cerdagne avait une plus grande extension et s'appliquait à une partie de la Navarre; soit que le poète a tout bonnement fait une confusion en mentionnant ici la Cerdagne.

76.

Le gant au poing, le neveu de Marsile, d'un ton très fier à son oncle s'adresse :

« Beau sire roi, vous m'avez fait grand don ! Choisissez-moi onze de vos barons : aux douze pairs on se mesurera. »

C'est Falsaron, frère du roi Marsile, qui le premier répond à cet appel :

« Sire Aëlroth, nous irons, vous et moi ; nous livrerons ensemble la bataille.

» C'est dit... Des Francs meure la grande armée ! Par nous du moins mourra l'arrière-garde. »

77.

D'autre part vient un roi de Barbarie : c'est Corsablis, cœur mauvais et perfide ; et cependant il parle en bon vassal :

« Tout l'or de Dieu en serait-il le prix, je ne voudrais jamais être couard. Que ce Français se trouve en mon chemin, c'est fait de lui. Donc, prenez-moi troisième [1]. »

1. Je traduis ici deux vers du manuscrit de Venise cités par Müller (édition de 1863 et édition de 1878).

Alors accourt Mauprime de Brigal[1], aux pieds plus prompts que les pieds d'un cheval.

Devant Marsile il crie à voix très haute :

« J'entends mener mon corps à Roncevaux. Mort à Roland, si je fais sa rencontre ! »

78.

Là se trouvait l'émir de Balaguer, bien fait de corps, fier et beau de visage.

C'est son orgueil de chevaucher armé : il est fameux par son brillant courage. Qu'il fût chrétien, vrai baron il serait.

Il se présente et s'écrie avec force :

« A Roncevaux ! J'y veux aller aussi.

» Roland est mort, si je l'y puis trouver ; mort Olivier, et morts les douze pairs.

» Les Francs mourront dans le deuil et la honte.

1. En général, j'évite de trop moderniser les noms sarrasins ; et, par exemple, quand il s'est agi de désigner *Malbien*, *Malduit*, *Falsaron*, *Faldron*, je n'ai pas donné à ces noms leur forme française actuelle qui serait *Maubien*, *Mauduit*, *Fausseron*, *Faudron*. Mais ici je traduis *Malprimis* par *Mauprime* pour éviter toute confusion de ce Sarrasin avec le fils de Baligant, *Malprime*, dont il sera question dans la cinquième partie du poème.

Quand il s'agit de personnages français, je n'ai pas le même scrupule que pour les noms de personnages exotiques. Ainsi, au lieu de dire : « la belle *Alde* », je dis : « la belle *Aude* ».

» Charle le Grand n'est qu'un vieux qui radote. Il lui faudra renoncer à la guerre, et nous laisser l'Espagne libre enfin. »

— « Bien grand merci », lui dit le roi Marsile.

79.

Là se trouvait un connétable maure. L'Espagne n'eut jamais plus grand félon :

Devant Marsile il fait le fanfaron :

« A Roncevaux ! J'y mènerai mes gens, qui sont vingt mille, avec écus et lances.

» Déjà Roland peut se tenir pour mort ; et chaque jour Charle le pleurera. »

80.

D'autre part vient Turgis de Tortosa.

De sa cité il est comte et seigneur, et n'a qu'un rêve : être aux chrétiens funeste.

Devant Marsile il prend rang près des autres, et dit au roi :

« Ne vous tourmentez point !

» Mahom vaut plus que Saint-Pierre de Rome. Servons-le bien, et nous aurons victoire.

» A Roncevaux j'irai joindre Roland : nul ne pourra le sauver de la mort.

» Voyez ma lame ; elle est et bonne et longue. Je

la mettrai devant sa Durandal : on vous dira laquelle a le dessus.

» Les Francs mourront s'ils engagent la lutte. Charle le Vieux n'aura que deuil et honte, et plus jamais ne portera couronne. »

81.

Ensuite on voit le païen Escremiz, qui de Valterre est le seigneur et maître.

Il crie au roi, du milieu de la foule :

« A Roncevaux j'abattrai leur orgueil.

» Que je les trouve; et Roland, Olivier, tous deux battus, y laisseront leurs têtes.

» Les douze pairs sont condamnés à mort.

» Les Français morts et la France déserte, Charle tout seul pleurera ses vassaux. »

82.

Là se trouvait le païen Estourgant; Estramariz est son bon compagnon; et tous deux sont fourbes, félons et traîtres.

— « Venez ici, seigneurs, leur dit Marsile : à Roncevaux vous irez tous les deux, et m'aiderez à conduire mes troupes. »

Eux de répondre :

« A vos ordres, beau sire.

» Contre Olivier et Roland acharnés, nous les tuerons avec les douze pairs; car nos épées sont bonnes et tranchantes : on les verra chaudes d'un sang vermeil.

» Les Francs mourront; Charle en sera dolent.

» Du grand pays nous vous ferons cadeau.

» Venez-y, roi : vous verrez beau spectacle; et nous mettrons l'empereur à vos pieds. »

83.

Tout courant vient Margariz de Séville, dont le pays s'étend jusqu'à la mer.

Pour sa beauté toutes les dames l'aiment. Il n'en est point qui ne s'épanouisse, dès qu'il se montre, et qui ne lui sourie.

Nul païen n'est si parfait chevalier.

Il fend la presse, et, dominant les cris :

— « Ne craignez rien, dit-il au roi Marsile. A Roncevaux j'irai tuer Roland. Son Olivier succombera aussi; les douze pairs sont voués au martyre.

» Voyez mon glaive avec sa garde en or, que je reçus du noble émir de Primes : je lui réserve un grand bain de sang rouge.

» Les Francs mourront; France en sera honnie; et le vieux Charle, à la barbe fleurie, en rage et deuil terminera sa vie.

» Oui, dans un an, nous aurons pris la France et coucherons au bourg de Saint-Denis. »

Le roi païen profondément s'incline.

84.

Voici encor Chernuble de Val-Nègre, aux longs cheveux qui balayent ses talons.

En se jouant il porte un poids plus lourd que ne feraient quatre mulets chargés.

Dans son pays le blé ne peut pas croître; car le soleil ne s'y montre jamais; rosée et pluie y sont chose inconnue. Comme la nuit les pierres y sont noires. C'est là, dit-on, que les démons demeurent.

Chernuble dit :

« J'ai ceint ma bonne épée; à Roncevaux je la teindrai de rouge.

» Vienne Roland, et je fondrai sur lui. Sinon, je veux qu'on ne me croie jamais !

» Oui, mon épée conquerra Durandal; les Francs mourront; la France périra. »

85.

Les douze pairs de Marsile s'assemblent; et, emmenant cent mille Sarrasins, qui avec eux formeront l'avant-garde, pour les combats s'animant à l'envi, ils vont s'armer sous un bois de sapins.

II

LA GRANDE ARMÉE ANNONCÉE A LA PETITE TROUPE

86.

Voici venir la foule des païens.

Ils ont lacé leurs bons heaumes d'Espagne ; ceint leurs épées faites d'acier viennois ; et revêtu des hauberts sarrasins, pour la plupart doublés d'un triple cuir.

Il fait beau voir leurs lances de Valence et leurs écus aux peintures dorées.

Leurs gonfanons sont blancs, bleus et vermeils.

Laissant mulets et chevaux de voyage, ils vont montés sur leurs coursiers de guerre.

A rangs serrés leur chevauchée s'avance.

Le jour est clair ; le soleil resplendit ; et chaque armure étincelle et flamboie ; et les clairons par milliers retentissent, pour que ce soit un spectacle plus beau.

87.

Grand est le bruit, et les Français l'entendent.

Olivier dit : « Nous pourrions bien, amis, avoir bataille avec les Sarrasins. »

Roland répond :

« Ah ! que Dieu nous la donne !

» Nous devons tous tenir pour notre roi.

» Pour son seigneur on doit souffrir détresse, et endurer le grand chaud, le grand froid ; risquer sa peau, risquer aussi sa tête[1].

» Soyons tous prêts à frapper de grands coups ! Que contre nous on ne chansonne pas[2] !

» Païens ont tort, et chrétiens ont bon droit.

» Onc ne viendra de moi mauvais exemple. »

88.

Sur un haut pic Olivier est monté.

Il guette à droite, au fond du val herbu, et voit venir toute l'armée païenne.

Lors, appelant son compagnon Roland :

« Que de coursiers, quel tumulte d'armures je vois venir du côté de l'Espagne !

1. Littéralement : « perdre du cuir et du poil. »

Si'n deit hom perdre e del quir et del peil.

2. Vrai type du chevalier français, le brave Roland ajoute à la témérité un grain de vanité.

Ne nous exposons pas à être chansonnés ! Telle est l'idée qui se retrouve dans les discours de la plupart des héros de nos chansons de geste, y compris le grand Guillaume d'Orange. Et ils font des merveilles avec l'espoir qu'on ne les chantera que pour les glorifier.

Trouvères et jongleurs étaient une puissance, comme aujourd'hui la presse.

» D'ici, de là, ce n'est partout, au loin, que blancs hauberts et heaumes flamboyants.

» Nos Français vont faire rude rencontre.

» Il le savait, le traître Ganelon, lui qui nous fit choisir par l'empereur ! »

Roland répond : « Tais-toi donc, Olivier. C'est mon beau-père. Il n'en faut sonner mot. »

89.

Sur un haut pic Olivier est monté.

De là il voit le royaume d'Espagne, et les païens en foule rassemblés.

Heaumes luisants d'or et de pierreries; écus, hauberts brillamment ciselés; épieux pointus et gonfanons au vent : son œil voit tout. Combien de bataillons ? ah ! ils sont tant qu'il ne peut les compter.

Il est troublé au dedans de lui-même; tant bien que mal, descend de la hauteur; revient aux siens et leur raconte tout.

90.

Olivier dit :

« J'ai vu tant de païens, que nul jamais n'en a plus vu sur terre.

» Leur avant-garde à vos yeux va paraître.

» Ils sont bien là cent mille avec écus, heaumes lacés, cuirasses toutes blanches, lances en l'air et bruns épieux luisants.

» C'est la bataille, imminente, terrible, et sans merci, comme il n'en fut jamais.

» Seigneurs français, Dieu vous donne courage! Au poste, tous, pour n'être pas vaincus! »

Et les Français : « Maudit qui s'enfuira! Pas un ne va vous manquer pour mourir. »

III

LE PRUDENT OLIVIER ET LE FIER ROLAND

91.

Olivier dit :

« Les païens sont en force ; et nos Français sont en bien petit nombre.

» Ami Roland, sonnez de votre cor !

» Charle, entendant, ramènera l'armée. »

Roland répond :

« Ce serait être fou ; et je perdrais ma gloire en douce France.

» Ma Durandal va frapper de grands coups ; son fer sera sanglant jusqu'à la garde. Sanglante aussi jusqu'à l'or du pommeau sera l'épée en toute main française.

» C'est leur malheur qui les mène en ces gorges ; tous, je le jure, ils sont jugés à mort. »

92.

— « Ami Roland, sonnez votre olifant !

» Charle entendant ramènera l'armée ; roi et barons viendront nous secourir. »

Roland répond :

« Non certe, à Dieu ne plaise que mes parents pour moi encourent blâme; que douce France ait pour moi à rougir !

» Mieux vaut frapper grands coups de Durandal, ma bonne épée, que j'ai ceinte au côté. Vous allez voir son fer ensanglanté.

» Ces félons sont rassemblés pour leur perte; tous, je le jure, à la mort sont voués. »

93.

— « Ami Roland, sonnez votre olifant !

» Si l'empereur, qui par les monts chevauche, l'entend sonner, les Français reviendront. »

Roland répond :

« Non certe... A Dieu ne plaise qu'homme vivant puisse dire jamais : « Pour ces païens Roland sonne du cor. »

» Jamais les miens n'entendront tel reproche.

» Quand je serai dans la grande bataille, je frapperai sept cents et mille coups, et vous verrez saigner ma Durandal.

» Bons sont nos Francs; ils frapperont en braves. Rien n'ôtera les païens à la mort. »

94.

— « Je ne vois pas que l'on pût vous blâmer, dit Olivier; j'ai vu les Sarrasins : vallées et monts

en sont tout inondés; leur foule emplit et la lande et la plaine.

» Ces étrangers sont une immense armée. Que faire avec si faible compagnie ? »

Roland répond :

« Mon ardeur s'en augmente.

» Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges, que mon pays par moi perde sa gloire !

» Plutôt mourir que d'encourir la honte !

» Plus nous frappons, plus l'empereur nous aime. »

95.

Roland est preux ; mais Olivier est sage.

Ils ont tous deux merveilleuse vaillance, et dès qu'ils sont à cheval, sous les armes, mourraient plutôt qu'esquiver le combat. Bons sont leurs cœurs et fières leurs paroles.

Mais les païens chevauchent avec rage...

— « Voyez un peu, Roland, dit Olivier. Ils sont tout près, et Charle est loin de nous.

» Si vous aviez daigné sonner du cor, il serait là ; nous n'aurions pas dommage.

» Levez les yeux vers ces noirs défilés. En quel deuil est la pauvre arrière-garde ! Ceux qui y sont n'iront pas dans une autre. »

— « Paix ! dit Roland ; c'est là nous faire outrage.

» Maudit qui porte au ventre un lâche cœur !

» Nous tiendrons pied fortement sur la place.

De nous viendront et les coups et la mort. »

IV

LES PRÉLUDES DE LA BATAILLE

96.

Quand Roland voit s'apprêter la bataille, il se fait fier plus que tigre ou lion.

Il crie : « Allons ! » et dit à Olivier :

« Fidèle ami, ne tiens plus tel langage.

» Notre empereur, nous confiant ses hommes, a mis à part ces vingt mille Français. Pas un couard dans le nombre : il le sait.

» Pour son seigneur on doit souffrir grands maux ; bien supporter la faim, le chaud, le froid ; perdre son sang, ses membres et sa vie.

» Hardi, ta lance ! Hardi, ma Durandal, la bonne épée que le roi me donna ! Et si je meurs, qui l'aura pourra dire : « Ce fut l'épée d'un noble chevalier. »

97.

Au camp était l'archevêque Turpin.

Piquant des deux, il monte sur un tertre ; groupe les Francs et leur fait ce sermon :

« Voici le poste où nous a laissés Charle. C'est notre roi : nous lui devons nos vies.

» Preux, maintenez l'honneur du nom chrétien !

» Certainement la bataille est très proche ; car sous vos yeux voilà les Sarrasins.

» Meâ culpâ! criez à Dieu merci ! Pour vous sauver ma main va vous absoudre.

» Si vous mourez, vous serez saints martyrs, et trônerez au haut du Paradis. »

Tous, pied à terre, aussitôt s'agenouillent ; et, de par Dieu, le prélat les bénit :

« Sus ! frappez fort : c'est votre pénitence. »

98.

Turpin a fait un grand signe de croix ; et, allégés, quittes de tout péché, on se redresse, on se remet sur pied.

Bien équipés, vêtus de leurs armures, et tout dispos pour la grande bataille, les chevaliers enfourchent leurs chevaux.

Roland appelle Olivier son ami :

« Cher compagnon, vous disiez vrai, je vois. Gane est félon ; Gane nous a trahis ; trahis, vendus, pour beaux deniers comptants.

» Ah ! l'empereur devrait bien nous venger.

» Le roi Marsile a fait marché de nous; mais nos épées lui régleront son compte. »

99.

Voici Roland aux défilés d'Espagne, sur Veillantif, son bon cheval courant.

Sous son armure il a bien belle mine.

Il va jouant avec sa lance au poing, dont l'acier clair est tourné vers le ciel. Du sommet pend un gonfanon tout blanc, aux franges d'or lui battant jusqu'aux mains.

Son corps est beau; son front clair et riant.

Sur ses pas marche Olivier son ami.

Et les Français se disent l'un à l'autre : « Voilà Roland ! c'est notre champion ! »

Sur les païens il jette un fier regard, sur les Français un regard humble et doux. Puis, l'air courtois, il prononce ces mots :

« Seigneurs barons, avancez doucement. Cette armée vient chercher un grand martyre et nous porter un butin bel et bon, tel que meilleur n'en eut un roi de France. »

Les deux armées sont déjà face à face.

100.

Olivier dit :

« Pourquoi vous parlerais-je ?

» Vous n'avez pas daigné sonner du cor; vous n'aurez donc aucun secours de Charle : il ne sait pas quelle est notre détresse.

» Lui ni les siens ne sont point à blâmer...

» Vous, chevauchez le mieux que vous pourrez, seigneurs barons, et ne reculez point.

» Au nom de Dieu, ne pensez qu'à deux choses : à recevoir et à donner des coups.

» N'oublions pas le cri guerrier de Charle ! »

Tous aussitôt poussent le cri : « Monjoie ! »

Qui les aurait ouï lancer ce cri saurait l'élan que donne un beau courage.

Puis, on chevauche.

Oh Dieu ! Comme ils sont fiers ! Et quelle hâte ! Éperons, piquez dur ! Sus aux païens ! quoi de mieux qu'attaquer ?

Mais les païens n'ont garde d'avoir peur.

Voilà Français et Sarrasins aux prises.

V

LES PROUESSES DES PAIRS DE CHARLEMAGNE, ET CE QU'IL ADVINT DES PAIRS DE MARSILE

101.

Sire Aëlroth, le neveu de Marsile, va chevauchant en avant des païens.

Sur nos Français il déverse l'outrage :

« Félons Français, nous joutons donc ensemble !

» Tel vous trahit qui devait vous défendre.

» Charle est un fou de vous avoir laissés dans cette gorge où sera votre tombe !

» La France ici perdra sa renommée ; et votre roi le bras droit de son corps. »

Roland l'entend. Grand Dieu, quelle colère !

Piquant des deux de ses éperons d'or, sur le païen il court, bride abattue, et il l'atteint du plus vigoureux coup.

Il rompt l'écu, fracasse le haubert ; fend sa poitrine et lui brise les os.

Bientôt l'échine est séparée du dos ; et l'âme sort délogée par le fer.

A pleine lance il le pousse, l'enlève ; l'envoie

rouler, le cou coupé en deux; et, quoique mort, l'apostrophe en ces termes :

« Va donc, maraud! Charle n'est pas un fou; et il n'aima jamais la trahison.

» En nous laissant, il a agi en preux. La douce France aura sa gloire sauve.

» Frappez, Français! Le premier coup est nôtre. A nous le droit! A ces gloutons le tort. »

102.

Là est un duc du nom de Falsaron.

Du roi Marsile il est l'orgueilleux frère; et comme fief il possède la terre où ont vécu Dathan et Abiron.

Il n'est félon plus brutal sous le ciel.

Entre ses yeux s'allonge un front énorme, où on pourrait mesurer presque un pied.

Il est saisi, voyant son neveu mort; sort de la foule, et furieux s'élance, avec le cri que jetaient les païens.

— « Maudits Français! clame-t-il avec rage. Mort à l'honneur de votre douce France! »

Lors Olivier est pris d'un grand courroux; pique des deux de ses éperons d'or; en bon baron fonce sur le païen; brise l'écu, fracasse le haubert; lui plonge au corps les pans du gonfanon; de ses

arçons l'abat à pleine lance ; regarde à terre où il le voit gisant, et le confond par ces fières paroles :

« Je n'ai souci, maraud, de vos menaces... Frappez, Français, frappez ; nous les vaincrons! »

Il crie : « Monjoie[1] » ; c'est le cri du roi Charle.

103.

Un roi est là qui a nom Corsablis. Il vient de loin ; il est de Barbarie.

Interpellant les autres Sarrasins :

« On peut, dit-il, aisément s'en tirer.

» De ces Français, le nombre est misérable ; tels combattants méritent nos dédains.

1. Il est habituel d'écrire *Montjoie* qu'on explique par *Mont de la Joie*, nom donné à la colline voisine de Paris où saint Denis eut *la joie* de conquérir le Paradis par le martyre.

La Chanson de Roland, qui est peut-être le premier document où il est fait mention de notre vieux cri de guerre, ne l'orthographie jamais avec un *t*, et lui donne le sens de *Ma joie; Mon joyau* (*Meum gaudium*), par allusion à l'épée de Charlemagne appelée *Joyeuse* à cause de la *joie* qu'avait l'empereur de posséder, enchâssée dans le pommeau, la pointe de la lance dont fut percé le Christ. (*Lire ci-après le couplet* 218.)

Monjoie, en même temps qu'il est le cri de France, datant du jour où Charlemagne enrichit son épée d'une relique de la Passion, désigne l'oriflamme, la bannière du roi, le drapeau de l'armée. C'est précisément dans la grande bataille de Charlemagne avec le chef de l'islamisme, racontée plus loin, que la bannière royale reçoit le nom de *Monjoie*, emprunté au cri de ralliement du roi et des chevaliers. (*Voir le couplet* 254.)

» Leur empereur ne saurait les sauver. Tant pis pour lui ! Pas un n'échappera. Voici le jour où ils vont tous mourir. »

Turpin entend ces propos du païen.

Est-il vraiment homme plus haïssable ?

Piquant des deux de ses éperons d'or, il fond sur lui, puis frappe à toute force.

Il fend l'écu, fracasse le haubert ; lui plante au corps la pointe de sa lance ; pousse si fort qu'il le fait chanceler ; enfin l'abat raide sur le chemin.

Puis le voyant qui gît dans la poussière, quoiqu'il soit mort, il lui parle et lui dit :

« Lâche païen, vous en avez menti ! Monseigneur Charle est toujours notre force ; et nos Français ne pensent pas à fuir.

» Vos compagnons, nous les clouerons ici.

» Pour vous, c'est fait ; allez dans l'autre monde ! Nouvelle mort vous y devrez souffrir[1].

1. Je traduis ici un vers du manuscrit de Venise :

« Novelle mort vos stovera sufrir. »

La nouvelle mort, c'est la mort éternelle. Les damnés, à la fois privés de Dieu et privés du néant, meurent éternellement de ne pouvoir mourir.

La conception du moyen âge sur la mort éternelle est mise en lumière dans ces vers d'Agrippa d'Aubigné :

Maudits, n'espérez point fin à votre souffrance :
Point n'éclaire aux enfers l'aube de l'espérance.
Aboyez comme chiens ; hurlez en vos tourments ;

» Frappez, Français ! Et que nul ne s'oublie !

» Le premier coup est nôtre, Dieu merci.

» Monjoie ! Les Francs seront maîtres du champ. »

104.

Par de bons coups Gérin montre à Mauprime que son écu ne vaut pas un denier; car il en rompt la boucle de cristal, dont la moitié va rouler sur le sol.

Jusqu'à la peau il perce son haubert; puis lui enfonce au corps sa bonne lance.

Le païen tombe à terre comme un bloc; et Satanas prend son âme aux enfers.

105.

Gérier, l'ami fidèle de Gérin, frappe l'émir, lui brise son écu ; de son haubert met en morceaux les mailles ; lui pousse au cœur sa lance redou-

L'abime ne répond que d'autres hurlements.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente vue
A l'espoir du poignard ; le poignard plus ne tue.
« Que la mort, direz-vous, était un doux plaisir ! »
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison ? En vain cet artifice.
Vous vous précipitez ? En vain le précipice.
Courez au feu brûler ? Le feu vous gèlera.
Noyez-vous ? L'eau est feu ; l'eau vous embrasera.
La peste n'aura plus de vous miséricorde.
Etranglez-vous ? En vain vous tordez une corde.
Criez après l'enfer ? De l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

table; frappe si bien qu'il traverse son corps, et l'abat mort.

Le païen roule à terre.

Olivier dit : « Gente est notre bataille! »

106.

Le duc Samson s'attaque au connétable; brise l'écu couvert d'or et de fleurs; atteint sa chair, malgré son bon haubert; perce son cœur, son foie et ses poumons; et l'abat mort, qu'on en pleure ou en rie!

— « Coup de baron! » dit Turpin l'archevêque.

107.

Anséïs laisse aller son destrier, et va frapper Turgis de Tortosa; brise l'écu sous la boucle dorée; puis, du haubert perçant les doubles mailles, lui loge au corps la pointe de sa lance.

Le fer va droit et ressort par le dos. Lors, sur le pré, raide mort le corps tombe.

— « Très bien frappé! C'est d'un preux », dit Roland.

108.

Pour Angelier, le Gascon de Bordeaux, lâchant la bride à son cheval qu'il pique, il va frapper

Escrémiz de Valterre; met en morceaux l'écu qu'il porte au cou; rompt du haubert les mailles supérieures; fend sa poitrine entre les deux mamelles; le jette mort tout en bas de sa selle; et puis lui dit : « Vous n'avez pas de chance. »

109.

Otto s'attaque à l'Arabe Estourgant; frappe le cuir au-devant de l'écu; en fait sauter tout le rouge et le blanc; pousse au païen; rompt les pans du haubert; lui plante au corps son bon épieu tranchant, et l'abat mort de dessus son coursier. Puis il lui dit : « Nul ne vous sauvera. »

110.

Béranger, lui, fond sur Estramariz; brise l'écu, fracasse le haubert; plonge sa lance au milieu de son ventre, et l'abat mort entre mille païens.

Donc, maintenant, en voici dix tués des douze pairs qu'avait le roi Marsile.

Deux sont vivants : Chernuble et Margariz.

111.

Margariz est un vaillant chevalier, robuste, beau, et fringant et agile.

Piquant des deux, il court sur Olivier; brise

l'écu sous sa boucle d'or pur; le long des flancs lui porte un coup de lance.

Mais c'est en vain : Dieu protège Olivier. Bien qu'effleuré, son corps n'est pas touché.

Le Sarrasin passe outre sans obstacle, sonnant du cor pour rallier les siens.

112.

Brillants combats! Merveilleuse mêlée!

Le preux Roland va s'exposant sans peur.

Quatorze fois il use de sa lance, frappant des coups tant que le bois lui dure. Mais au quinzième, elle est rompue, en pièces.

Alors il met à nu sa Durandal; pique des deux, et fonce sur Chernuble; brise son heaume où luit mainte escarboucle; lui coupe en deux et coiffe et chevelure; tranche à la fois les yeux et le visage, et le haubert formé de fines mailles, et tout le corps, jusqu'à son enfourchure; atteint la selle ornée de lames d'or; pénètre aussi dans le corps du cheval; non loin du joint, lui coupe en deux l'échine; et abat morts, sur l'herbe drue des prés, le Sarrasin ainsi que sa monture.

Après il dit : « Drôle, mal t'en a pris! Ton Mahomet ne te sauvera pas. A tels gloutons point n'appartient de vaincre. »

VI

LA TERRIBLE MÊLÉE

113.

Roland chevauche à travers la mêlée.

Sa Durandal, qui bien tranche et bien taille, sème la mort parmi les Sarrasins.

Il va jetant cadavres sur cadavres, et de sang clair inonde tout le sol : rouges de sang sont ses bras, son haubert.

Son bon cheval ruisselle aussi de sang : rouge est son cou, rouges sont ses épaules...

S'il est quelqu'un qui ne soit pas en reste, c'est Olivier ; les autres pairs aussi.

On court frappant et d'estoc et de taille ; et les païens, sous les coups des Français, tombent mourants, ou morts :

Turpin de dire :

« Elle va bien, la noblesse de France !

» Monjoie ! Monjoie ! Et vivent nos barons ! »

Monjoie ! Monjoie ! c'est le cri du roi Charle[1].

1. A la fin de ce couplet, j'ai traduit, en même temps que le texte d'Oxford qui porte : « Ben ait nostre barnage », la variante : » Ben est nostre barnage. »

114.

Dans la mêlée Olivier chevauchait, n'ayant au poing qu'un tronçon de sa lance; car, en frappant, le bois s'était brisé.

Il attaqua le païen Falsaron; brisa l'écu luisant d'or et de fleurs; lui fit sortir les deux yeux de la tête, et fit rouler la cervelle à ses pieds... Son corps rejoint sept cents corps de païens.

Olivier tue Estorgos et Turgis. Mais jusqu'au poing son tronçon s'est rompu...

— « Que faites-vous, compagnon? dit Roland. Pour tels combats point ne faut un bâton. Il n'est de bon que le fer et l'acier.

» Où avez-vous votre épée Hauteclaire, à garde d'or, à pommeau de cristal? »

Le preux répond : « Je ne puis la tirer, tant j'ai besoin de frapper vite et ferme. »

115.

Pourtant il a tiré sa bonne épée, tant réclamée par son ami Roland.

Il la lui montre, en vrai bon chevalier, par les grands coups qu'il en donne aux païens.

L'un d'eux était Justin de Val-Ferrée.

En deux morceaux il partage sa tête; tranche

son corps, sa cuirasse brodée, sa bonne selle où joyaux et or luisent; pourfend l'échine au cheval qui le porte, et abat morts cheval et cavalier.

— « Décidément je vous agrée pour frère. C'est pour tels coups que l'empereur nous aime », lui dit Roland.

Et tous s'écrient : « Monjoie! »

116.

Voici Gérin sur son cheval Sorel, et son ami Gérier sur Passe-Cerf.

Piquant des deux, ils leur lâchent les rênes et vont frapper le païen Timozel, l'un dans l'écu, l'autre sur le haubert.

Leurs deux épieux se brisent dans son corps : il tombe mort au milieu d'un guéret.

Je ne sais pas et n'ai pas ouï dire lequel des deux fut le plus intrépide.

Esperveris, fils de Borel, est là; il meurt des coups d'Angelier de Bordeaux.

Par l'archevêque est tué Siglorel, cet enchanteur qui alla aux enfers où Jupiter le mena par magie.

Turpin s'écrie : « Aux diables le félon! »

Roland répond : « C'en est fait du maraud. Frère Olivier, vive qui si bien frappe! »

117.

De plus en plus terrible est la bataille. Français, païens, échangent de grands coups; c'est belle attaque, et c'est belle défense.

Partout on voit lances rompues, sanglantes, et gonfanons déchirés, mis en pièces.

Que de Français laissent là leur jeunesse !

Ils ont chacun une mère, une femme, et des amis qui là-bas les attendent, aux défilés : ils ne les verront plus.

Charle le Grand en pleure et se lamente. Mais à quoi bon ? Ils n'auront point secours.

Ah ! Ganelon, quand il vendit les siens, à Saragosse, a fait un mal bien grand !

Il doit en perdre et la vie et les membres, jugé à Aix, ensuite écartelé; et l'on pendra trente de ses parents, qui de leur mort n'avaient aucune attente[1].

118.

Oui, formidable, horrible est la bataille, où font miracle Olivier et Roland, et où Turpin rend les coups par milliers.

1. « Qui de murir nen ourent *esperance.* »

Littré cite ce vers dans son historique du mot *espérance.* — Des éditeurs de la Chanson de Roland ont substitué au mot du texte d'Oxford, sans raison suffisante, *espairnance* ou *espargnance.*

Les douze pairs ne sont pas en retard; et tous les Francs frappent comme un seul homme.

Par cent, par mille, y meurent les païens.

Qui ne s'enfuit est voué à la mort; bon gré, mal gré, il finit là son temps.

Nous y perdons nos meilleurs chevaliers.

Ils ont laissé, là-bas en douce France, un père, un fils; ils ne les verront plus, ni l'empereur qui aux ports les attend[1].

1. Le mot *port*, dans la région pyrénéenne, désigne un passage entre deux montagnes, parce que, selon la remarque de Littré, « c'est par là que *se portent* les marchandises ». Tel *le port de Vénasque*. Le col de Roncevaux est appelé *port de Valcarlos*. Même sens dans l'appellation de *Saint-Jean-Pied-de-Port*.

VII

LES PRÉSAGES DE LA MORT DE ROLAND

119.

En France éclate une étrange tourmente.

Le vent mugit et le tonnerre gronde. Partout ce n'est que pluie, grêle, tempête.

La foudre tombe, et tombe, et tombe encore.

La terre tremble, oui vraiment elle tremble, de Saint-Michel du Péril de la Mer jusqu'à Cologne où sont saintes reliques[1], de Besançon jusqu'au port de Wissant.

Dans les maisons les murs craquent et crèvent.

En plein midi, viennent grandes ténèbres. Il n'est clarté que du feu des éclairs.

Chacun le voit et est pris d'épouvante.

Plusieurs disaient : « C'est le grand jugement : tout est fini ; les temps sont consommés ! »

1. Des textes indiquent ici Reims; d'autres Sens. Je me rallie à l'interprétation de Léon Gautier et de M. Gaston Paris. Dans l'empire de Charlemagne, de même que Besançon était à l'opposite de Wissant, situé entre Boulogne et Calais, Cologne était à l'opposite du Mont Saint-Michel en Normandie.

Mais on se trompe; on ne sait pas les choses. C'est le grand deuil pour la mort de Roland.

120[1].

L'orage est grand; les signes sont terribles.

Depuis midi jusqu'à la fin du jour, se fait partout une épaisse nuit noire que le soleil ni la lune n'éclairent.

Le sol bondit; les murailles se fendent.

Tous ceux qui sont les témoins de ces choses ont l'âme en peine et croient qu'ils vont mourir.

Ah ! c'est bien droit que tous soient dans l'angoisse, quand Roland meurt, lui le grand capitaine, tel que jamais meilleur ne tint l'épée pour batailler et terres conquérir.

1. Ce couplet et les deux suivants sont tirés du manuscrit de Venise, sauf quelques vers pris à d'autres manuscrits.

Müller, dans son édition de 1878, donne un double extrait du manuscrit de Venise et du manuscrit de Paris. — Le manuscrit de Paris (treizième siècle) ne souffre pas la comparaison avec le manuscrit de Venise. Mais il tient le premier rang parmi les manuscrits de second ordre où se trouve paraphrasée et remaniée la Chanson de Roland.

VIII

LES FRANÇAIS MAÎTRES DU CHAMP DE BATAILLE

121.

Les Sarrasins sont en pleine déroute, tant les Français frappent de leurs épées, dont l'acier blanc est rougi par le sang.

Ce n'est partout que païens qui s'enfuient, et chevaliers galopant à leurs trousses.

122.

Morts et mourants peuplent toute la plaine.

Que de païens tombés sur l'herbe drue ! Que de hauberts qui reluisent à terre, et que d'écus, que de lances brisées !

De bons chevaux, errant sans cavaliers, de çà, de là courent traînant leurs rênes, et le poitrail tout empourpré de sang.

Si les Français ont gagné la bataille, Dieu ! qu'ils sont loin d'être au bout de leur peine !

Charle en perdra sa force et sa fierté. Grand est le deuil où va tomber la France.

123.

De si bon cœur les Français ont frappé, que les païens sont gisant par milliers; et sur cent mille il s'en sauve un ou deux.

— « Les braves gens! s'écriait l'archevêque. De plus vaillants ne sont pas sous le ciel.

» Bien est-il dit, dans la geste de France, que tout Français naît hardi pour la guerre, et que le roi est servi par des braves. »

De place en place, on va cherchant les siens, les yeux mouillés de tendresse et de deuil, par grand amour pour ceux du même sang.

Pourtant Marsile, avec sa grande armée, n'est pas très loin et va bientôt surgir.

IX

MARGARIZ ET SON SUPRÊME APPEL A MARSILE

124[1].

Le preux Roland, Olivier son ami, les autres pairs, enfin tous les Français, ont frappé dur en vaillants chevaliers. Des Sarrasins immense est le massacre.

Un a pu fuir; et ils étaient cent mille.

Mais ce fuyard ne mérite aucun blâme. Son corps blessé porte écrit son courage : il est percé de quatre coups de lance.

C'est Margariz. Il court devers l'Espagne; trouve Marsile, et lui dit la défaite.

125.

Donc Margariz tout seul s'en est allé, l'écu percé, la lance fracassée, l'épée en sang, et le haubert rompu. Ah! les fiers coups qu'au combat il donna! et quel baron, Dieu! s'il était chrétien!

1. Ce couplet et le couplet suivant sont traduits d'après le texte du manuscrit de Venise. Müller cite ce texte, ainsi que celui du manuscrit de Paris, dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878.

Au roi Marsile il fait récit de tout; puis, à voix haute, il le supplie ainsi :

« A cheval, sire, à cheval sur-le-champ! Vous trouverez les Français épuisés.

» Sans doute ils ont donné martyre aux nôtres. Mais leurs épées, leurs lances sont en pièces; et la moitié d'entre eux couvre le sol.

» Les survivants, affaiblis et brisés, sont la plupart blessés, baignés de sang.

» Tout désarmés, on les vaincra sans peine.

» Courez sur eux, cher sire, ils sont à nous. »

X

UNE NOUVELLE ARMÉE SURGIT

126.

La grande armée des païens a surgi.

Il vient là-bas, par-dessus la vallée, le roi Marsile, avec sa forte armée, qui se divise en vingt belles colonnes.

Le clair soleil fait reluire les heaumes, tout émaillés d'or et de pierreries, et les écus et les hauberts brodés.

Tout retentit du grand bruit des clairons, sonnant la charge au nombre de sept mille.

Roland s'écrie :

« Olivier, mon cher frère, Gane le traître a juré notre mort. Sa trahison n'est que trop manifeste; mais l'empereur en tirera vengeance.

» Nous, nous allons avoir rude bataille; car on ne vit jamais tel nombre d'hommes.

» Ma Durandal va frapper de bons coups. Vous, déchaînez votre épée Hauteclaire.

» Nous les avons portées en tant de lieux! elles nous ont gagné tant de victoires!

» N'encourons pas de méchantes chansons. »

XI

LES EXHORTATIONS DE TURPIN ET LA MAGNANIMITÉ DES FRANÇAIS

127.

Quand les Français voient tous ces Sarrasins qui de partout inondent la campagne, ils crient : « A l'aide! Olivier et Roland! Les douze pairs! Au secours! Au secours! »

Alors Turpin leur dit ce qu'il en pense :

« Seigneurs barons, pas de lâches pensées! Au nom de Dieu, qu'on ne vous voie point fuir! ne prêtez pas aux méchantes chansons! Il vaut bien mieux mourir en combattant.

» Oui, tout est dit; c'est ici notre fin : avant la nuit, nous quitterons ce monde.

» Mais je vous suis bon garant d'une chose : le Paradis va s'ouvrir à vos âmes, et vous serez assis parmi les saints. »

Au cœur de tous ces mots mettent l'élan.

On crie : « Monjoie! En avant et Monjoie! »

128[1].

Le roi Marsile est un bien méchant roi.

— « J'ai foi en vous », dit-il à ses païens :

« Mais ce Roland est fort que c'est merveille. Il nous faudra grand'peine pour le vaincre : et ce n'est pas assez de deux batailles.

» Je garderai avec moi dix colonnes, pour lui livrer la troisième bataille.

» Aux autres dix de lutter tout de suite.

» Vous, Grandonis, je vous mets à leur tête; soyez le chef commandant en mon nom, et recevez de ma main cette enseigne.

» De Charle enfin la puissance va choir, et l'on verra la France dans la honte. »

129.

Le roi païen, du haut d'une montagne, voit Grandonis courir dans la vallée.

Trois grands clous d'or fixent son gonfanon.

Il a crié : « Barons, tous à cheval! »

Mille clairons avec éclat résonnent.

1. Les trois couplets qui suivent sont traduits sur divers textes, notamment sur les textes du manuscrit de Venise et du manuscrit de Paris, cités par Müller partiellement dans son édition de 1863 et totalement dans son édition de 1878.

— « Que ferons-nous, mon Dieu? » crient les Français.

« Que de malheurs nous vaudra Ganelon! comme il nous a traîtreusement vendus!

» Les douze pairs puissent-ils nous sauver! »

— « Bons chevaliers, répète l'archevêque, vous recevrez en ce jour grand honneur. Dieu vous réserve et couronnes et fleurs, au Paradis, entre les glorieux.

» Quant aux couards, le ciel leur est fermé. »

Lors les Français :

« On fera son devoir.

» Nous serons morts ce soir, mais non félons! »

130.

Le roi Marsile a gardé dix colonnes; les autres dix chevauchent pour combattre; et l'on entend, de plus fort en plus fort, sonner l'appel de leurs mille clairons.

— « Dieu! s'écrie-t-on, qu'allons-nous devenir? Les douze pairs, hélas! n'y feront rien. »

Dans tous les rangs c'est douleur et pitié. On s'aime bien; et l'un pleure sur l'autre; et de bon cœur l'un l'autre l'on s'embrasse.

— « Enfants de Dieu, restez gaillards et fiers, dit l'archevêque.

» Il faut avoir courage... Vous possédez en Dieu un sûr ami.

» Soyez en paix : voici venu le jour où vous irez, fleuris et couronnés, vous reposer sur de beaux lits de roses, dans les palais de son saint Paradis.

» Pour les couards, ils n'y seront jamais. »

Les Francs s'écrient :

« Nous ne faiblirons pas.

» Vienne la mort, si cela plaît à Dieu !

» Nous tiendrons pied contre nos ennemis ; nous sommes peu, mais nous sommes hardis.

» Lance en avant, courons sur les païens ! »

Bride abattue, on pousse aux Sarrasins ; et corps à corps la mêlée se déchaîne.

Là vont périr maints vaillants chevaliers, amis pleurés par gentes demoiselles, maris pleurés par femmes rendues veuves, pères pleurés par enfants orphelins.

Grands deuils, grands cris attristeront la France.

XII

LES NOUVEAUX EXPLOITS D'OLIVIER, DE ROLAND ET DE TURPIN

131.

Un Sarrasin, venu de Saragosse, ville dont il possédait la moitié, homme au cœur bas, du nom de Climborin, le même à qui Gane donna sa foi, et qui voulut le baiser sur la bouche en lui donnant un casque avec rubis[1], s'écrie qu'il veut faire honnir la France :

« Au grand pays je prendrai son honneur.

» A l'empereur je prendrai sa couronne. »

Puis, enfourchant son cheval Barbamouche, vrai épervier, plus prompt que l'hirondelle, il l'éperonne et lui lâche les rênes.

A ses coups s'offre Angelier de Gascogne.

Haubert, écu, rien ne tient; tout lui cède. Droit dans le cœur il lui plante l'épieu : de part en part, le corps est traversé.

A pleine lance il le retourne à terre :

1. Je corrige ici une inadvertance de l'auteur ou du copiste qui substitue une épée au casque dont il a été fait mention au couplet 52.

« Voyez, dit-il, nous avons beau gibier. Frappez, païens, rompons leurs rangs serrés! »

Et les Français : « Dieu! perdre un si brave homme! »

132.

Alors Roland interpelle Olivier :

« Cher compagnon, voici Angelier mort. Nous n'avions pas plus vaillant chevalier. »

Olivier pousse un long gémissement. « Ah! veuille Dieu, dit-il, que je le venge! »

Son destrier vole sous l'éperon. Rouge de sang il brandit Hauteclaire, et va frapper le païen avec force.

Un seul grand coup de l'épée qu'il agite tue le païen qui expire à ses pieds.

Le démon guette et emporte cette âme...

Puis, Olivier tue le duc Alphaïen; tranche la tête au fier-Escababi, et jette à bas sept Sarrasins énormes : ils ne pourront jamais plus guerroyer.

— « Mon compagnon est en grande colère, disait Roland; il fait mal s'y frotter.

» Quel grand honneur je le vois conquérir!

» Voilà les coups qui nous font chers à Charle.

» Frappe, Olivier! Frappe, bon chevalier! »

133.

Voici venir le païen Valdabrun, seigneur sur mer de quatre cents navires, et renommé parmi les mariniers.

C'est lui qui fut parrain du roi Marsile et le premier lui chaussa l'éperon[1].

Par trahison, il prit Jérusalem; de Salomon viola le saint temple; et de sa main tua le patriarche, devant les fonts de notre saint Baptême.

Quand Ganelon fit le serment infâme, il en prit acte, et donna à ce traître sa belle épée avec mille écus d'or.

Sur son cheval appelé Gramimond, qui court, piqué par l'éperon aigu, d'un pied plus prompt que l'aile du faucon, il va frapper le puissant duc Samson.

Fondant sur lui, il met l'écu en pièces; rompt le haubert, lui fait entrer au corps, rouges de sang, les pans du gonfanon; lui fait vider l'arçon à pleine lance, et l'étend mort.

« Bien! dit-il à voix haute. Frappez, païens : nous les vaincrons de reste. »

1. Je traduis ici, outre le vers du texte d'Oxford, un vers des manuscrits de Lyon et de Cambridge.

— « Ah! sire Dieu! s'écriaient les Français, quel grand baron la France vient de perdre! »

134.

Le preux Roland, quand il voit Samson mort, sent deuil au cœur, comme bien vous pensez.

Prompt, il s'élance, animant son cheval.

Sa Durandal, qui vaut plus que l'or fin, porte bientôt le plus rude des coups.

Du Sarrasin elle brise le casque, où reluisaient l'or et les pierreries; lui fend la tête et le corps et l'armure; tranche la selle incrustée en or pur; pénètre enfin dans le dos du cheval.

Dieu! quelle entaille! Et l'homme et sa monture, louez, blâmez, s'abattent raides morts.

Les païens crient : « Qu'un tel coup nous est dur! »

Roland répond : « Je ne puis vous aimer. Le droit vous manque, et vous n'avez qu'orgueil. »

135.

Un Africain est là, venu d'Afrique. C'est Malcuidant, le fils du roi Malcud.

Son armement, qui est en or battu, plus qu'aucun autre étincelle au soleil.

Sur son cheval, qu'il nomme Saut-Perdu, che-

val plus prompt que cerf, faucon ou lièvre, piquant des deux, il va vers Anséïs, et frappe droit au milieu de l'écu, dont le vermeil et l'azur sont brisés. Il met en deux le devant de l'armure, et plonge au corps sa lance, fer et bois.

Anséïs meurt ; il a fini son temps.

— « Pauvre baron ! » gémissent les Français.

136.

De-ci, de-là, va et vient l'archevêque.

Tel tonsuré jamais ne chanta messe, — si belles sont les prouesses qu'il fait.

— « Tu as tué quelqu'un que je regrette ; Dieu te le rende ! » a-t-il dit au païen.

Et il l'atteint d'un bond de son cheval.

Fer ni acier ne peuvent l'arrêter.

Il a tiré sa bonne épée Almace ; frappe un grand coup sur l'écu de Tolède ; rompt le haubert, et, transperçant son homme, l'envoie rouler sur l'herbe qui verdoie.

— « Il frappe bien, dit-on, notre archevêque[1]. »

1. La fin de ce couplet est en partie traduite d'après les deux manuscrits de Venise.

XIII

GRANDONIS ET ROLAND

137.

Voici venir le païen Grandonis, fils de Capuel, le roi de Cappadoce. Marsile a fait de lui le chef des siens en lui donnant l'enseigne brodée d'or.

Son bon cheval, qu'il appelle Marmore, est plus léger que l'agile hirondelle.

Il l'éperonne en lui lâchant les rênes, et sur Gérin fond avec tant de force qu'il fend en deux son écu de vermeil, du haut en bas découvre sa cuirasse, lui plonge au corps sa banderole bleue et l'abat mort sur une grande roche.

Il tue aussi son bon ami Gérier; puis Béranger, puis Guyon de Saintonge; enfin il frappe un riche duc, Austoire, maître et seigneur de Valence sur Rhône; et l'abat mort.

Les païens sont en joie.

Les Français crient : « Comme tombent les nôtres ! »

138.

Roland brandit sa Durandal sanglante.

Il a ouï les plaintes des Français, et souffre tant qu'il sent son cœur se fendre.

— « Païen, crie-t-il, sois-tu maudit de Dieu! Tu paieras cher la mort de ces barons. »

Il éperonne; et son cheval s'élance... Qui va périr? Les voilà en présence.

139.

Grandonis fut un sage et vaillant homme, preux combattant, sans reproche et sans peur.

— « C'est là Roland », s'est-il dit aussitôt, le devinant sans l'avoir jamais vu; car son grand air, sa haute contenance, son fier regard, son beau corps le désignent.

Il ne peut pas s'empêcher d'être en crainte.

Il voudrait fuir. Impossible; trop tard, — si prompt, si fort est le coup de Roland!

Jusqu'au nasal tout le casque est fendu; nez, bouche et dents sont tranchés en morceaux; corps et haubert sont partagés en deux; et mise en deux est la selle dorée; et mis en deux est le dos du cheval.

Homme et cheval sont occis sans remède.

Chaque païen gémit et se désole. Les Français crient : « Bien frappé, notre maître! »

XIV

LA GRANDE MÊLÉE ET LA DÉROUTE DES SARRASINS

140.

Rude vraiment et grande est la bataille.

Les Francs, frappant avec vigueur et rage, brisent le fer, déchirent les chairs vives, tranchent les poings, les côtes, les échines.

Les Sarrasins s'écrient désespérés :

« Terre des Francs, Mahomet te maudisse! Sur toute race est ta race hardie. »

Dans leur détresse, ils appellent Marsile : « Chevauche, roi! Nous avons besoin d'aide. »

141.

Oui, merveilleuse et grande est la bataille.

Les Francs, pointant leurs lances d'acier brun, de tous côtés portent des coups terribles.

On peut voir là bien grande douleur d'hommes; car, par milliers, blessés, sanglants et morts, tel sur le dos, tel sur la face, ils gisent, ou côte à côte, ou tassés l'un sur l'autre.

Les Sarrasins n'y peuvent plus tenir. Bon gré, mal gré, il faut qu'ils lâchent pied.

Les Francs les vont chasser de vive force.

142[1].

Roland surtout frappe en preux chevalier.

Tous les Français chevauchent à sa suite, et au galop foncent sur les païens.

Ils ont du sang jusqu'au milieu du corps, et leurs épées sont tordues ou brisées. Tel qui n'a plus de fer pour attaquer, songe à s'armer d'un cor ou d'un clairon.

Chacun est gai ; chacun est fier et fort.

— « Les Français sont plus braves que nature. Maudits soient-ils ! se disent les païens. Tout est perdu. On ne peut rien contre eux. »

Et décampant, ils nous tournent le dos.

Mais à grands coups nous les taillons en pièces.

Jusqu'à leur roi va la traînée des morts.

1. Traduit sur le texte du manuscrit de Venise. — Ce texte est cité par Müller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878.

XV

MARSILE LANCE SA DERNIÈRE RÉSERVE, ET ABISME COMBAT AVEC TURPIN

143[1].

Voyant qu'ainsi ses gens souffrent martyre, Marsile fait sonner cors et trompettes ; monte à cheval et part avec son monde.

Au premier rang chevauchait un païen. C'était Abisme, insigne scélérat.

Point n'est félon aussi chargé de crimes.

Il ne croit pas en Dieu, fils de Marie ; a le corps noir comme la poix fondue ; et prise plus de tuer ou trahir que de gagner tout l'or de la Galice.

Nul ne le vit jamais s'ébattre et rire.

Mais il est brave et follement hardi ; et c'est par là qu'il plaît au roi Marsile.

A lui l'honneur de porter le Dragon, autour duquel les païens se rallient.

Turpin ne peut, lui, aimer tel coquin.

1. C'est par suite d'une erreur évidente que le manuscrit d'Oxford, contredit en ce point par tous les autres manuscrits, place ce couplet et le couplet suivant après le couplet 126.

Dès qu'il le voit, il songe à l'attaquer; et, très tranquille, il se dit à lui-même :

« Ce Sarrasin m'a l'air fort hérétique. Plutôt mourir que de ne pas l'occire. Fi des couards et de la couardise! »

144.

Notre archevêque engage la bataille, sur le cheval qu'il prit en Danemark, au roi Grossaille, après l'avoir tué.

C'est un cheval léger, fait pour la course.

La jambe est plate et les pieds sont moulés; la cuisse est courte et la croupe bien large; l'échine est haute et les flancs allongés; la queue est blanche et la crinière jaune; la tête est fauve et l'oreille petite.

Il n'est cheval de si belle encolure.

Turpin le pique et le lance au galop.

D'un prompt élan il tombe sur Abisme, et porte un coup à son brillant écu, où sont rubis, topazes, améthystes, cristaux de roche, escarboucles de feu, don d'un émir qu'on appelait Galafre, et qui, lui-même, étant au Val-Métas, l'avait reçu des propres mains du diable.

Tel est le coup asséné par Turpin qu'après l'écu ne vaut pas un denier.

De part en part il a percé son homme.

Le voilà mort. Il gît raide sur place.

On se disait : « L'archevêque est un brave. Avec Turpin la crosse est bien gardée. »

145.

Le preux Roland interpelle Olivier : « Mon compagnon, il en faut convenir, notre archevêque est très bon chevalier. Il n'en est pas de meilleur sous le ciel. Lance et épieu dans sa main font merveille. »

Lors Olivier : « Eh bien! courons l'aider. »

Et les Français recommencent la lutte. Tous frappent dur et la mêlée est rude.

Fort maltraités y furent les chrétiens.

LIVRE QUATRIÈME

LE DÉSASTRE

Inutiles efforts! Lutte impossible! Que dirons nous aux nôtres, quand, revenus dans nos pays, nous serons en leur présence? Nous leur dirons qu'on nous a menés en guerre contre des guerriers surhumains. En vain nous sommes le nombre, et multiplions nos coups. Ils restent impassibles. Un seul homme a détruit toute une armée. Sur le champ de bataille, criblé de traits, il est resté debout comme un chêne qui se tient sur ses racines et ne veut pas tomber. Fuyons! Mais quoi! nous tremblons toujours. Il semble que son ombre nous menace encore.

Epigramme grecque.

Dieu sommeille-t-il, lui qui avait coutume de veiller pour les chrétiens contre Mahomet?... Hélas! quels je vous ai vus, et quels je vous vois!

LE TEMPLIER et SICART DE MARVEJOLS (*treizième siècle*).

Avec quel respect je contemple ces collines funèbres! Ici un beau trépas couronna la vie du héros. A qui reviendra ce cor qui sonna tant de fois l'appel de la victoire? A qui reviendra cette épée qui fut la terreur des ennemis et le bouclier de la patrie? Grands morts, où sont vos pareils? O guerriers endormis dans les entrailles de cette terre, ne sortez-vous pas quelquefois de vos tombes muettes, pour apparaître sur ces montagnes?

OZEROFF.

I

LES HÉROS DÉCIMÉS; MÉLANCOLIE DE ROLAND

146[1].

Les Francs de France avaient perdu leurs armes.
Restaient pourtant quatre cents épées nues.

1. J'ai traduit les cinq couplets qui suivent sur le texte du ma-

On va frappant sur les casques luisants.

Dieu! que de fronts fendus par le milieu! Que de hauberts rompus et mis en pièces! On tranche tout, et pieds et poings et têtes.

Les mécréants s'écrient désespérés :

« Ah! ces Français, comme ils nous défigurent!

» Défendons-nous ; ou force est de mourir. »

147.

Le roi Marsile a entendu leurs plaintes. Il en frémit et s'écrie avec rage :

« Terre des Francs, Mahomet te détruise, puisque ta race a confondu la mienne et m'a ravi tant et tant de cités que tient ton roi à la barbe chenue.

» Il a conquis la Pouille et la Calabre, Constantinople et la Saxe peuplée...

» Plutôt mourir que fuir encor nous-mêmes! Sus aux Français! Qu'ils soient exterminés!

» Si Roland meurt, Charle en perdra la vie; si Roland vit, notre mort est certaine. »

148.

Les Sarrasins vont frappant de leurs lances sur les écus et les casques flambants.

nuscrit de Venise. Ce texte est cité par Théodore Müller (éditions de 1863 et de 1878), à côté du texte correspondant du manuscrit de Paris.

Fer et acier de partout s'entre-choquent et vers le ciel envoient mille étincelles.

Partout on voit tomber sang et cervelles.

Roland au cœur en a bien pesant deuil.

Voyant mourir tant de bons capitaines, il se souvient de la terre de France, et du bon roi Charlemagne son oncle; et le chagrin, bon gré mal gré, l'étreint.

149.

Il est pourtant en plein dans la mêlée; et, sans répit, brandit sa Durandal; fend les hauberts, met en morceaux les casques; tranche les corps et les poings et les têtes; et fait tomber les païens par dizaines, eux qui croyaient être si bons guerriers.

150.

De son côté Olivier, intrépide, sur les païens fait assaut de forts coups.

Il a tiré du fourreau Hauteclaire (hors Durandal il n'est meilleure épée); la tient au poing, et bravement se bat.

Le sang vermeil jusqu'aux bras lui dégoutte...

— « Dieu! dit Roland, que voilà un vrai brave!...

» Ah! noble ami, si loyal et si preux, voici le jour où devra prendre fin cette amitié qui nous liait tous deux. Voici le jour où l'un quittera l'autre. Notre empereur ne nous reverra plus.

» En douce France, oh! quel sera le deuil! Il n'est Français qui pour nous ne priera. Dans toute église oraisons seront faites. En paradis sera logée notre âme. »

Olivier court à travers la mêlée, pour chevaucher à côté de Roland.

L'un dit à l'autre : « Ami, viens par ici. S'il faut mourir, du moins mourons ensemble. »

151.

Il fait beau voir Roland et Olivier de leurs épées et frapper et tailler.

Près d'eux Turpin sème les coups de lance.

Combien de gens moururent de leurs mains! Le nombre en est consigné dans les chartes. La geste dit : plus de quatre milliers.

Dans quatre chocs tout prospère aux Français; mais le cinquième eut une issue terrible.

France y perdit tous ses bons chevaliers, hormis soixante à qui le ciel fit grâce.

Certe ils mourront; mais ils se vendront cher.

II

LA QUERELLE DES DEUX AMIS

152.

Le preux Roland voit cette immense perte.

Lors, appelant son ami Olivier :

« Cher compagnon, pour Dieu, — qu'il vous protège ! — voyez partout ces preux gisant à terre.

» Plaignons, hélas! la douce et belle France, qui va rester veuve de tels barons.

» Roi bien-aimé, que n'êtes-vous ici !...

» Cher Olivier, mon frère, comment faire? Par quel moyen lui mander des nouvelles? »

— « Je ne sais pas, murmura Olivier. Plutôt mourir qu'encourir déshonneur. »

153.

— « Ah! dit Roland, je vais sonner du cor. Charle en chemin l'ouïra retentir; et les Français reviendront, je vous jure. »

Mais Olivier :

« Ce serait grande honte; et le reproche irait à vos parents. Toute leur vie ils auraient à rougir.

» Quand j'en parlais, vous ne le fîtes pas; vous le ferez sans mon gré maintenant.

» Puis, pouvez-vous corner avec vigueur, ayant déjà les deux bras tout sanglants? »

— « Oui, dit Roland, j'ai donné de fiers coups... »

154.

« Ah! reprit-il, trop forte est la bataille : je vais corner; le roi Charle entendra. »

— « Vous savez bien que ce n'est pas d'un brave, dit Olivier.

» Quand je vous en priais, vous n'avez pas, ami, daigné le faire. Et cependant, si Charle était ici, nous n'aurions pas subi pareil dommage.

» Ceux de là-bas ne sont pas à blâmer. »

Il ajouta :

« Par cette mienne barbe, si je revois Aude ma gente sœur, vous ne l'aurez jamais pour votre femme. »

155.

Roland répond : « Pourquoi cette colère? »

Mais Olivier :

« A vous la faute, ami.

» Vaillance veut bon sens et non folie. Plus que fureur vaut la sage mesure.

» Quel mal a fait votre témérité !

» Ces Français morts le sont par votre faute.

» Charle de nous n'aura plus de service.

» Il serait là, lui, si vous m'eussiez cru ; et nous aurions gagné cette bataille.

» Pris ou tué serait le roi Marsile...

» Vous fûtes preux : mais c'est pour notre perte. Et plus n'aura votre aide Charlemagne, ce roi si grand que, jusqu'au jugement, on ne verra jamais homme pareil.

» C'est bien cruel. Vous y mourrez, Roland ; et sur la France en jaillira la honte.

» Puis, ici meurt notre amitié loyale : avant ce soir nous serons séparés. »

Roland l'entend, et son cœur s'attendrit. Ils s'aiment bien ; et l'un pour l'autre ils pleurent[1].

1. Roullant l'entend le cœur ly atendrie,
Ly un pour l'autre plore par compagnie.
(Manuscrit de Cambridge.)

Li uns por l'autre plore par amistié.
(Manuscrit de Lyon.)

III

LES APPELS DU COR

156.

Comme Olivier cherchait noise à Roland, Turpin avait entendu la dispute.

Piquant des deux de ses éperons d'or, il les aborde et se met à gronder :

« Sire Roland, et vous, sire Olivier, veuillez, pour Dieu, ne pas vous quereller !

» Votre olifant ne peut plus nous sauver.

» C'est bon pourtant que vous sonniez du cor.

» Que le roi vienne : il pourra nous venger ; et les païens n'auront pas gai retour.

» Quand nos Français auront mis pied à terre, et nous verront morts et coupés en pièces, ils nous prendront sur des chevaux de somme, en douce France, allongés dans des bières.

» Et là, pleurés avec deuil et pitié, puis mis sous terre aux parvis des moutiers, nous dormirons. Ni loups, ni porcs, ni chiens, de notre chair ne feront leur pâture. »

— « Vous dites bien, sire, » répond Roland.

157.

Roland met donc l'olifant à ses lèvres ; l'ajuste ferme et sonne à pleins poumons.

Hauts sont les monts ; et le son va très loin. L'écho répond à plus de trente lieues.

Charle l'entend ; ses compagnons l'entendent. « Ah ! dit le roi, nos gens livrent bataille ! »

Mais Ganelon parle à l'encontre, et dit :

— « D'une autre bouche on dirait : C'est mensonge. »

158.

Avec effort, grande peine et douleur, le preux Roland sonne son cor d'ivoire. Et de sa bouche a jailli le sang clair ; et de son front la tempe s'est rompue.

Mais combien loin porte le son du cor !

Charle l'entend qui passe aux défilés ; Naime l'entend ; tous les Français l'entendent.

— « Oui, dit le roi, c'est le cor de Roland. Il n'en sonna jamais qu'à la bataille. »

Ganelon dit :

« La bataille ! Allons donc ! Vous, un vieillard, tout fleuri et tout blanc, par tels propos vous semblez un enfant.

» Ignorez-vous tout l'orgueil de Roland?

» On est surpris que Dieu le souffre tant. N'a-t-il pas pris Noples sans votre aveu[1]?

» Les Sarrasins sortirent de la ville pour résister au bon vassal Roland.

» De son épée le tranchant les tua[2]; et puis Roland, pour qu'il n'y parût rien, fit à grande eau laver le pré sanglant.

» Il va cornant tout le jour pour un lièvre.

» Sans doute il rit et joue avec ses pairs.

» Qui, sous le ciel, l'oserait provoquer?

» Chevauchez donc. Pourquoi vous arrêter? La grande terre est bien loin devant nous. »

159.

Le preux Roland a la bouche sanglante ; et de son front les tempes sont rompues.

Il corne encore avec peine et douleur.

1. D'après les vieux récits, à un moment où Charlemagne le voulait près de lui pour livrer une grande bataille contre les Sarrasins, Roland s'échappa de l'armée en compagnie des autres pairs, pour aller prendre Noples qui était une ville d'Espagne. Il s'en empara, et mit à mort le roi, quoiqu'il sût que sa vie était chère à Charlemagne. L'empereur s'aperçut de la double désobéissance de son neveu, malgré tous ses efforts pour cacher son escapade et pour effacer la trace du sang qu'il avait eu le tort de répandre. Courroucé, il souffleta Roland avec son gant.

2. « Il les occit à s'espée tranchant » (manuscrit de Paris).

Charle l'entend ; tous les Français l'entendent.

— « Ah ! dit le roi, ce cor a longue haleine ! »

— « Roland, dit Naime, à coup sûr est en peine. On a bataille, en mon âme et conscience. Traître est celui qui veut donner le change.

» Sire, armez-vous ; criez le cri de France ; et secourez votre noble maison.

» N'oyez-vous pas la plainte de Roland ? »

IV

EN ROUTE POUR SECOURIR ROLAND!

160.

L'empereur-roi fait sonner tous ses cors. Francs, pied à terre! On s'arme avec hauberts, heaumes luisants, épées à garde d'or, riches écus, grandes et fortes lances, et gonfanons blancs et bleus et vermeils.

Puis, les barons, montés sur leurs chevaux, vont au galop le long des défilés.

Ils vont, disant chacun à son voisin :

« Puissions-nous voir Roland vivant encore! Quels rudes coups nous frapperons ensemble! »

Mais à quoi bon? Ils seront là trop tard.

161.

Le soir est clair, on dirait le plein jour.

Et au soleil les armures reluisent. Heaumes, hauberts, écus bien peints à fleurs, lances pointues et gonfanons dorés dardent au loin de beaux rayons de flamme.

L'empereur-roi chevauche avec colère.

Tout angoissés et dolents sont les cœurs. Pas un Français qui durement ne pleure; pas un qui n'ait grande peur pour Roland.

162.

Cependant Charle a fait arrêter Gane et l'a livré aux gens de sa cuisine.

Ayant mandé le maître queux Bégon :

« Gardez-moi bien, a-t-il dit, ce félon, qui a trahi et vendu ma maison. »

Bégon le prend et déchaîne à ses trousses cent marmitons, des meilleurs et des pires, qui, poils sur poils, lui arrachent la barbe.

Chacun le bat de quatre coups de poing; puis fait jouer le bâton et la verge.

Autour du cou on lui passe une chaîne. Et, mis aux fers comme serait un ours, il est jeté sur un cheval de charge.

C'est leur jouet qu'ils devront rendre à Charle[1].

1. La correction grotesque par laquelle Charlemagne humilie l'orgueilleux Ganelon, en attendant son jugement, introduit une note presque comique qui tranche avec la tenue très sévère de l'ensemble du poème qu'égaient tout au plus, ici et là, quelques pointes de saine jovialité, en particulier quand Turpin est en scène.

Délicate inspiration du trouvère! Le morceau qui dit la dégradation infligée au chevalier félon est en quelque sorte encastré dans

163.

Hauts sont les monts, et ténébreux et grands; profonds les vaux, rapides les torrents.

A l'olifant tous les clairons répondent, qui vont sonnant et derrière et devant.

L'empereur-roi chevauche avec furie.

Les Français sont dolents et courroucés; il n'en est pas qui ne pleure et lamente; il n'en est pas qui ne prie pour Roland.

Qu'il vive au moins jusqu'à ce qu'ils arrivent! Quand ils seront sur le champ de bataille, ah! comme ils vont bien frapper tous ensemble!

Mais à quoi bon? C'est en vain qu'ils s'empressent. Ils sont trop loin; ils seront là trop tard.

une série de strophes symphoniques qui disent la grande chevauchée des chevaliers fidèles, courant au secours de Roland.

Le couplet 162 et le précédent sont la traduction d'une tirade composée de vers qui ont tous même assonance et qui, par suite, ne constituent qu'un couplet, dans le texte original.

Il est manifeste que la dualité du développement et du ton justifie la division en deux couplets pour laquelle je me suis décidé.

Cinq ou six fois, au cours de ma traduction, j'ai été amené, comme ici, à diviser en deux couplets une tirade où je trouvais deux développements distincts.

En cela j'ai été fidèle à l'esprit du vieux poème où, presque toujours, chaque couplet a pour objet un développement unique et d'un tel relief qu'il pourrait fournir un sujet de tableau.

164.

Charle chevauche avec emportement. Sur sa cuirasse ondoie sa barbe blanche.

Les preux de France à franc étrier galopent. Tous sont dolents; tous ont la rage au cœur.

Là-bas, Roland tient tête aux Sarrasins; Roland se bat. Eux ne sont pas là-bas!

Restera-t-il une âme qui réchappe, si, par malheur, Roland tombe blessé?

Dieu! près de lui restent seuls soixante hommes. Mais ils sont tels que roi ni capitaine n'eut meilleurs preux jamais à son service.

V

LE VRAI CHEVALIER

165.

Jetant les yeux sur les monts, sur les landes, Roland ne voit que Francs étendus morts; et il les pleure en noble chevalier :

« Seigneurs barons, Dieu ait pitié de vous! Qu'en paradis il reçoive vos âmes! Qu'en saintes fleurs il leur donne repos!

» Non, je ne vis jamais meilleurs guerriers.

» Combien longtemps vous m'avez tous servi! Quels grands pays vous conquîtes à Charle! Ah! devait-il pour tels maux vous nourrir?

» Terre de France, bien doux pays vous êtes; mais aujourd'hui quel terrible désastre vient vous ravir tant d'hommes de haut prix!

» Leur triste mort fait de vous un désert.

» Malheur à moi! Car c'est de par ma faute, barons français, que je vous vois mourir.

» Je ne vous puis ni sauver ni défendre.

» Que Dieu vous aide! Il ne trompa jamais.

» Frère Olivier, je ne vous faudrai pas. Vous me verrez succomber avec vous.

» Je meurs de deuil si leur fer ne me tue.

» Allons, ami, frappons de nouveaux coups[1] ! »

166.

Le preux Roland rentre dans la mêlée.

L'épée au poing, il va, frappant en brave ; partage en deux le preux Faldron du Puy, et après lui, vingt-quatre Sarrasins, les mieux prisés de tous les mécréants.

Homme jamais ne prit telle revanche.

Comme les cerfs s'enfuient devant les chiens, les mécréants s'enfuient devant Roland.

Turpin lui dit :

« Vous allez vraiment bien!

» Telle valeur sied à un chevalier, sur bon cheval portant de bonnes armes.

» Qu'il soit ainsi fort et fier en bataille!

» Il ne vaut pas autrement trois deniers, et doit

1. Dans la dernière partie de ce couplet, j'ai joint au texte d'Oxford deux vers formés de ce que contiennent en plus les manuscrits de Paris, Lyon, Cambridge, Versailles, et le second manuscrit de Venise, qui, ici, concordent ensemble.



aller, moine, dans un moutier, le jour durant, pour nos péchés prier. »

Roland répond :

« Frappez, pas de quartier ! »

Les chevaliers renouvellent leurs coups. Mais des chrétiens bien grande perte est faite.

VI

LA LUTTE DÉSESPÉRÉE. MARSILE EN FUITE

167.

Quand il n'attend ni merci ni quartier, l'homme a main rude et se défend à mort. Aussi les Francs en fiers lions combattent.

Marsile vient avec l'air d'un baron, sur son cheval qu'il appelle Gaignon.

Piquant des deux, il va frapper Bevon, noble seigneur de Beaune et de Dijon; brise l'écu; du haubert rompt les mailles, et l'abat mort, sans plus d'autre façon.

Terrible, il tue Yvore avec Yvon, et puis encor Girard de Roussillon.

168.

Le preux Roland n'était pas loin de là.

— « Damné païen, dit-il, Dieu te maudisse, toi qui à tort me tues mes compagnons!

» Tu le paieras avant de nous quitter, et vas savoir le nom de mon épée. »

Alors il donne un vrai coup de baron, et, d'un clin d'œil, tranche au roi la main droite.

Puis de son fils, de Jurfaleu le blond, il prend la tête...

Et les païens s'écrient :

« Mahom, à l'aide! A l'aide, tous nos dieux!

» Ah! vengez-nous de Charle et des félons lâchés par lui sur la terre d'Espagne.

» Ils mourront tous plutôt qu'ils ne fuiront! »

La peur les tient : « Sauve qui peut! » crient-ils. Sauve qui peut! Et ils fuient par milliers.

Qu'on les rappelle, ils ne reviendront pas.

169[1].

Comme ses gens, s'enfuit le roi Marsile, à qui Roland a tranché son poing droit, et qui à terre a jeté son écu.

Il a le cœur tout dolent et colère d'avoir perdu la victoire et son fils.

Piquant des deux, il court, à toute bride, chercher abri dans son pays d'Espagne.

Ils sont vingt mille en fuite avec leur roi.

Nul jamais plus n'affrontera la France.

L'un dit à l'autre : « Il a vaincu Roland! »

1. Je traduis ce couplet sur le texte du manuscrit de Venise (cité par Müller dans son édition de 1878) en y ajoutant un vers du manuscrit de Paris.

VII

LE CALIFE ET SES CINQUANTE MILLE NOIRS ENTRENT EN SCÈNE

170.

Mais à quoi bon? Si Marsile est en fuite, il a laissé son oncle le calife, qui tient Carthage, Alferne, Garmalie, et l'Ethiopie, une terre maudite.

Il a sous lui des gens de race noire, au nez très gros, aux oreilles très larges.

Ils étaient bien plus de cinquante mille qui chevauchaient, fiers et pleins de colère, et qui jetaient le cri d'armes païen.

— « Ah! dit Roland, c'est l'heure du martyre.

» Nous n'avons plus que peu d'instants à vivre. Mais honte à qui ne se vend chèrement!

» Frappez, seigneurs, de vos épées fourbies; disputez bien et vos morts et vos vies : ne faisons pas honnir la douce France!

» Quand sur ce champ viendra messire Charle, et qu'il verra des païens tel massacre que pour

un nôtre ils sont quinze des leurs, il ne pourra laisser de nous bénir. »

171.

Lorsque Roland voit cette gent maudite, qui sur le corps n'a de blanc que les dents, et dont la peau est plus noire que l'encre, il parle ainsi :

« Je le vois à cette heure; c'est bien certain, nous mourrons aujourd'hui...

» Frappez, Français. Je vais ouvrir la route. »

— « Malheur à ceux qui seront en arrière ! » dit Olivier.

Et tous se précipitent.

172.

Dès qu'ils ont vu que les Francs sont si peu, les noirs en ont orgueil et réconfort.

— « Décidément, disent-ils, Charle a tort. »

Leur grand calife enfourche un cheval roux qu'il aiguillonne avec l'éperon d'or.

Sur Olivier il tombe par derrière; du blanc haubert il lui brise les mailles, et, le pressant, il enfonce sa lance, de part en part, du dos à la poitrine.

— « Voilà, je crois, dit-il, un coup mortel.

» Charle vous a joué un mauvais tour. Aurait-il dû vous laisser dans ces gorges ?

» Il nous fit tort ; il ne s'en louera pas. Rien que sur vous j'ai bien vengé les nôtres. »

173.

Olivier sent qu'il est blessé à mort.

Tenant au poing son épée d'acier brun, il la brandit et frappe le calife.

Voilà tranchée la pointe d'or du heaume ; voilà cristaux et pierreries à terre ; voilà fendue la tête jusqu'aux dents.

Olivier dit, au païen qui choît raide :

« Maudit sois-tu ! Je ne puis dire, certes, que l'empereur n'ait ici rien perdu.

» Mais toi, du moins, tu ne pourras jamais, ou à ta femme, ou à quelque autre dame, dans ton pays, te vanter d'avoir pris sur l'empereur la valeur d'un denier, ni d'avoir fait dommage à moi ou d'autres. »

Puis il s'écrie : « A moi, Roland ! A l'aide ! »

VIII

LA MORT D'OLIVIER

174.

Olivier sent qu'il est blessé à mort.

Ah! s'il pouvait assouvir sa vengeance!

Il frappe en preux au fort de la mêlée, mettant en deux des écus et des lances, des pieds, des poings, des côtes, des épaules.

Qui l'aurait vu démembrer les païens, les décimer, jeter l'un mort sur l'autre, d'un bon guerrier aurait le souvenir.

Il n'oublie pas la devise de Charle, et crie « Monjoie » d'une voix haute et claire.

Puis, appelant son ami et son pair :

— « Ami, dit-il, venez tout près de moi... Jour de douleur! Il faut nous séparer. »

175.

Roland regarde Olivier au visage. Il est pâli, décoloré, livide; le beau sang clair rejaillit de son corps, et par ruisseaux va arroser la terre.

— « Dieu! dit Roland. Que faire? Je ne sais.

» Tant de malheur après un tel courage!

» Jamais, ami, tu n'auras ton pareil...

» O douce France, ainsi te voilà veuve des bons guerriers qui faisaient ta grandeur!

» Comme tu es confondue et déchue!

» Ah! l'empereur va subir grand dommage. »

Et, ce disant, il perd la connaissance.

176.

Voilà Roland pâmé sur son cheval et Olivier mourant de sa blessure.

Tant il saignait, ses yeux se sont troublés; ni loin ni près il ne voit rien que vague, et ne saurait reconnaître quelqu'un.

En tâtonnant il rencontre Roland; frappe sur lui et fend, jusqu'au nasal, le heaume d'or orné de pierreries. Heureusement la tête reste sauve.

Le preux Roland à ce coup le regarde, et d'une voix bien douce et caressante :

« Ami, dit-il, l'avez-vous fait exprès?

» Je suis Roland, celui qui tant vous aime. Vous ne m'avez nullement défié. »

Olivier dit :

« Roland, je vous entends; mais sans vous voir. Que Dieu vous voie, ami!

» Pardonnez-moi de vous avoir frappé. »

Roland répond :

« Je ne suis point blessé.

» Je vous pardonne ici et devant Dieu. »

Et, ce disant, l'un vers l'autre ils s'inclinent.

Tel est l'amour qui joint ces deux amis. Mais la mort vient qui va les séparer.

177.

Olivier sent l'angoisse de la mort; son corps froidit; plus d'ouïe, plus de vue; et les deux yeux lui tournent dans la tête.

Lâchant la selle, il se prosterne à terre; il joint les mains; il tend les bras au ciel; à haute voix il accuse ses fautes; il prie que Dieu le mette en paradis, bénisse Charle, et puis la douce France, et puis Roland par-dessus tous les hommes.

Le cœur lui manque et sa tête s'incline : tout de son long sur le sol il s'affaisse; le voilà mort, il n'est plus de ce monde.

Roland le pleure et gémit de douleur. Il ne s'ouït jamais douleur plus grande.

178.

Quand Roland voit que son ami est mort, le corps raidi, la face contre terre, bien doucement il se prend à gémir :

« Cher compagnon, votre valeur vous perd.

» Que d'ans, de jours, nous passâmes ensemble, sans que jamais l'un fît du mal à l'autre!

» Toi mort, ami, ce m'est douleur de vivre. »

Parlant ainsi, le preux s'évanouit, sur son cheval qu'on nomme Veillantif; mais, retenu aux étriers d'or fin, il ne peut choir, où que son corps incline.

IX

ROLAND ET SON VASSAL GAUTIER

179.

Roland, sitôt qu'il a repris ses sens, et s'est remis de cette pâmoison, voit dans son plein la grandeur du désastre.

Les Francs sont morts; il les a tous perdus, excepté deux, l'archevêque et Gautier.

Gautier revient du haut de la montagne, où il tenait contre les Espagnols. Morts sont ses gens, par les païens vaincus.

Bon gré, mal gré, le comte a dû s'enfuir. Il court le val, criant :

« Roland, à l'aide !

» A l'aide ! A l'aide ! Où es-tu, vaillant comte ? Je n'ai jamais eu peur là où tu fus.

» C'est moi Gautier, qui conquis Maëlgut ; moi le neveu de Drouon le chenu ; moi ton vassal, aimé pour mon courage.

» Vois : mon haubert démaillé est en pièces ; rompue ma lance, et percé mon écu.

» J'ai tout le corps criblé de coups de lance ;

mais, si je meurs, ma mort leur coûte cher. »

Le preux Roland de loin l'a entendu; il éperonne et galope vers lui.

180[1].

— « Sire Gautier, dit le comte Roland, vous avez donc livré rude bataille?

» Je vous connais comme un vaillant vassal, et vous donnai mille bons chevaliers; c'étaient mes gens: je vous les redemande.

» Rendez-les-moi, car j'en ai grand besoin. »

— « Vous n'en verrez jamais plus un vivant. Au champ maudit je les ai laissés morts, » répond Gautier.

« Ils étaient tant là-haut, Arméniens, Turcs et Chananéens, sur leurs chevaux agiles d'Arabie!

» Ah! nous avons bataillé de tel cœur que pas un d'eux n'en fera vanterie.

» Saignants et morts ils sont soixante mille.

» Si nous avons perdu là tous nos Francs, nos coups d'épée du moins nous ont vengés.

» Je reparais, mon haubert mis en pièces, et si blessé au flanc et aux côtés que mon sang clair coule de toutes parts.

1. Extrait du manuscrit de Venise, cité par Müller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878.

» Je sens mon corps peu à peu défaillir, et je vois bien que ma mort est prochaine.

» Mais écoutez, Roland, je suis votre homme, et je vous tiens pour mon seigneur et maître : je vous en prie, ne blâmez pas ma fuite. »

181[1].

— « Loyal Gautier, je ne vous blâme pas, lui dit Roland : soyez le bienvenu; et en ces lieux où la mort nous attend, à mes côtés faites bonne besogne. »

— « S'il plaît à Dieu, je ne vous faudrai pas, répond Gautier, et mourrai près de vous. »

Roland se penche, et, coupant en morceaux son justaucorps tout baigné de sueur, bande les plaies que Gautier porte aux flancs.

1. D'après divers manuscrits, notamment le second manuscrit de Venise, cité par Müller dans son édition de 1878.

X

TROIS FRANÇAIS CONTRE UNE ARMÉE

182.

Roland est plein de douleur et de rage. Il court frappant dans l'épaisse mêlée.

Vingt mécréants tombent tués par lui.

Gautier s'applique à ne pas être en reste. Il en tue six; et Turpin en tue cinq.

Les païens crient :

« Ah! les maudits félons!

» Empêchons-les de repartir vivants.

» Honte sur qui ne fondra pas sur eux! Honte sur qui les laisserait s'enfuir! »

Et de partout des clameurs, des huées. Et de partout on tombe sur les Francs.

183.

Le preux Roland est un noble guerrier; Gautier de l'Hum est un bon chevalier; et l'archevêque est un brave éprouvé. Aucun ne veut faire manque aux deux autres; et chacun frappe au fort de la mêlée.

Que de païens! Ils sont bien mille à pied; et à cheval ils sont quarante mille, qui, par ma foi, n'osent plus approcher, lançant de loin lances, épieux pointus, flèches et dards, piques et javelots.

184[1].

Aux premiers coups Gautier occis s'affaisse.

Tout est fini : le vassal de Roland ne pourra plus l'aider de son épée.

Pendant qu'il râle et rend le dernier souffle, des souvenirs lui remontent au cœur. Son œil mi-clos revoit la douce France, sa femme aimée, ses chers petits enfants.

Il est navré, pensant qu'il meurt, hélas! et meurt sans voir les ennemis en fuite.

185.

Quant à Turpin, son écu est percé, brisé son heaume, et sanglante sa tête.

Il a le corps blessé par quatre lances, qui ont rompu son haubert démaillé; et son cheval s'abat tué sous lui.

Quelle pitié! L'archevêque est à terre.

1. Pour ce couplet additionnel, je me suis inspiré de divers textes.

186.

Lorsque Turpin se sent jeté à terre, le corps atteint de quatre coups de lance, il se redresse en un instant, le brave; cherche des yeux Roland et court à lui.

— « Roland, dit-il, je ne suis pas vaincu. Jamais, vivant, bon vassal ne se rend! »

Il met au clair son épée d'acier brun, nommée Almace, et fond dans la mêlée, où sans répit il frappe mille coups.

Ainsi l'a dit Charlemagne, bon juge.

Turpin de Reims ne fit grâce à personne; et l'empereur trouva autour de lui quatre cents morts, les uns coupés en deux, d'autres percés, d'autres décapités.

C'est rapporté dans la Geste, et conté par un témoin pour qui Dieu fit miracles... Ce narrateur est le baron saint Gilles. Il l'écrivit dans le moutier de Laon.

Qui ne le sait est ignorant des choses[1].

1. Suivant la tradition, un seul combattant échappa à la grande tuerie de Roncevaux et put aller raconter le désastre de Charlemagne.

Voilà une parité, s'ajoutant à bien d'autres, entre l'histoire des héros de Roncevaux et l'histoire des héros des Thermopyles.

Cet heureux combattant était saint Gilles.

Je traduis, dans une chanson des premières années du quatorzième siècle, intitulée *Hugues Capet*, quelques vers qui s'appliquent à Gilles et rappellent le fait :

« Quand le baron Hugues le rencontra, ce solitaire avait cent ans et plus.

» C'est du vivant du grand roi Charlemagne qu'il s'était fait ermite dans les bois.

» Il se trouvait au val de Roncevaux lorsque Roland et les pairs succombèrent... Et, quand il vit l'effroyable désastre, il fit le vœu que, s'il plaisait à Dieu de le sauver, par un prodige insigne, du fer mortel des païens malotrus, il irait vivre en reclus loin du monde. »

Saint Gilles fut très populaire et renommé pour ses miracles. On racontait notamment ceci. Charlemagne s'était laissé aller à commettre un gros péché qu'il avait à cœur de cacher à tout le monde et dont il ne voulut pas se confesser. Mais saint Gilles pénétra quel était ce péché. Il le connut par un parchemin tombé du ciel où il en trouva le détail tout écrit. Telles furent ses prières qu'en sa faveur Dieu voulut bien absoudre Charlemagne.

A l'exemple de l'auteur de *Roland* alléguant ici l'autorité de saint Gilles, témoin oculaire de l'événement, les trouvères ont toujours le souci de donner à leurs chants un cachet d'authenticité :

« Un moine, appartenant au moutier saint Denis, mit au point ce récit et tira tout au clair, d'après un manuscrit qui avait bien cent ans. » (*Chanson de Guillaume.*)

« Point de mensonge ici ; nul clerc n'y peut redire. » (*Chanson de la prise d'Orange.*)

« Tout dévot pélerin qui se rend à Saint-Jacques peut y vérifier que cette histoire est vraie. » (*Chanson d'Amy et Amile.*)

« Seigneurs, notre chanson est exempte de fables. C'est pure vérité. » (*Le Chevalier au Cygne.*)

« Un joli jour d'avril, j'allai à Saint-Denis. Un moine m'y montra le livre des histoires. Je lus et consignai par écrit, avec soin, l'histoire dite au vrai de Berte et de Pépin qu'ont tant dénaturée de maladroits jongleurs. » (*Berte aux grands pieds.*)

« L'histoire en est au moutier saint Denis », telle est la référence qu'on retrouve le plus souvent dans les vieilles chansons de geste.

XI

L'APPROCHE DE CHARLEMAGNE ET LA DÉBANDADE DES NOIRS

187.

Le preux Roland se bat en gentilhomme. Mais tout suant et tout chaud est son corps. Puis, dans la tête il a mal et douleur : car, en cornant, il s'est rompu les tempes.

Encor veut-il voir si Charle viendra : il prend son cor et faiblement en sonne.

Charle l'entend. Il s'arrête et écoute :

« Seigneurs, dit-il, tout va bien mal pour nous ; nous allons perdre aujourd'hui mon neveu. Les faibles sons qu'il tire de son cor marquent qu'il n'a que peu d'instants à vivre.

» Pour être à temps, pressez vos destriers ; faites sonner tous vos clairons ensemble ! »

Lors les clairons, qui sont soixante mille, sonnent si haut que les monts en résonnent ; et la vallée répond à la montagne.

A ce grand bruit, les païens ne rient pas.

L'un dit à l'autre :

« Ah ! voilà Charlemagne.

188.

» C'est l'empereur! Il revient sur ses pas. De ceux de France on entend les trompettes.

» Charle arrivant, c'est pour nous la déroute.

» Roland vivant, c'est la guerre sans fin; c'est notre Espagne envahie et perdue. »

Lors, quatre cents des meilleurs de l'armée, la lance au poing, bien couverts de leurs heaumes, contre Roland s'unissent et s'élancent, pour lui livrer le plus terrible assaut.

En vérité le comte a fort à faire.

189.

Le preux Roland voit venir l'avalanche; il en est fier, se sent fort et est prêt. Pas de recul, tant qu'il sera vivant.

Très fièrement campé sur Veillantif, qu'il pique bien de ses éperons d'or, il a fondu sur les masses païennes.

Avec lui va l'archevêque Turpin.

— « Ah! sauvons-nous! clament les Sarrasins. De ceux de France on entend les trompettes. Oyez, amis : l'empereur Charle arrive. Il va venir, le grand roi des Français! »

190.

Jamais Roland n'aima les gens couards, ou orgueilleux, ou de méchant vouloir. Nul chevalier ne lui plaît s'il n'est brave.

Apostrophant l'archevêque Turpin :

« Quoi! Vous à pied, moi je suis à cheval! En bon ami, je veux faire ici halte; soit bien, soit mal, tout nous sera commun.

» Il n'est vivant qui me fît vous laisser!

» A ces païens rendons l'assaut ensemble. Entre vos mains Almace fait merveille. Illustrez-la. Vive ma Durandal! Aucune épée ne donne si bons coups. »

Turpin répond :

« Honte à qui bien ne frappe!

» Charle revient qui saura nous venger. »

191.

— « Funeste jour! disent les Sarrasins. Jour de malheur! Nous sommes nés maudits.

» Voilà tués nos seigneurs et nos pairs; et voici Charle avec sa grande armée!

» Oyez des Francs les trompettes qui sonnent, et le grand bruit que fait leur cri Monjoie.

» Le preux Roland est de si fier courage

qu'homme de chair n'en saurait triompher.

» Sans l'aborder, lançons des traits sur lui. »

Aussitôt dards et flèches empennées, épieux pointus, lances et javelots, pleuvent de loin sur le bon chevalier.

Ils ont troué son écu mis en pièces; ils ont rompu son haubert démaillé.

Mais dans son corps ils ne l'ont point atteint.

Pour Veillantif, en trente endroits blessé, il tombe mort sous Roland qui le monte.

192[1].

Les Sarrasins pourtant tournent le dos, laissant Roland seul, à pied et debout.

Les Sarrasins s'enfuient, la peur au ventre.

— « Ah! disent-ils, Roland nous a vaincus; et l'empereur va bientôt reparaître.

» De son armée écoutez les trompettes!

» Attendre plus serait vouloir mourir. »

1. Extrait du manuscrit de Versailles. Cité par Müller dans son édition de 1878.

XII

LA BÉNÉDICTION DES CADAVRES

193.

Les païens fuient, courroucés, pleins de rage, s'acheminant en hâte vers l'Espagne.

Le preux Roland ne saurait les poursuivre. Son destrier Veillantif gît à terre. Bon gré, mal gré, il est resté à pied.

Il va aider l'archevêque Turpin; tranche les lacs qui retiennent son heaume, et lui défait son blanc haubert léger; puis en morceaux coupe son justaucorps, pour lui bander ses larges plaies béantes.

Contre son cœur il le presse avec force; et, doucement, l'étend sur l'herbe verte.

Lors, le priant d'un ton de voix bien tendre :

« Ah! lui dit-il, donnez-m'en le congé, cher gentilhomme; et tous ces compagnons, tous tant aimés et tous morts aujourd'hui, ne seront pas laissés à l'abandon.

» Je veux aller quérir leurs pauvres corps, les

reconnaître et vous les apporter, les déposant tout rangés devant vous. »

Turpin répond :

« Allez et revenez.

» Dieu soit béni ! Le champ est vôtre et mien. »

194.

Roland tout seul court le champ de bataille; fouille la plaine et fouille la montagne...

Il trouve Yvon et son ami Yvore; et puis Gérin et son ami Gérier; et puis Otto et le preux Béranger; et puis Samson et le fier Anséis, et puis le vieux Gérard de Roussillon, et puis enfin le Gascon Angelier.

L'un après l'autre il prend les dix barons; il les apporte auprès de l'archevêque, et les dépose en rang à ses genoux.

Turpin ne peut se tenir de pleurer.

Levant sa main, il les bénit et dit :

« Nobles barons, vous eûtes du malheur...

» Au Paradis que Dieu mette vos âmes! Reposez-y parmi les saintes fleurs, environnés des rayons de sa gloire.

» Je meurs aussi, et j'en ai grande angoisse. Plus ne verrai le puissant empereur. »

195.

Roland repart fouiller le champ funèbre; trouve le corps d'Olivier son ami; contre son cœur le serre étroitement, et, comme il peut, retourne à l'archevêque.

Sur un écu, côte à côte des autres, bien doucement il couche le cher mort.

Turpin sur lui fait le signe de croix.

— « Je te bénis, dit-il, et je t'absous. »

Alors les pleurs et la pitié redoublent.

— « Beau compagnon, dit Roland, cher ami, qui fûtes fils du bon comte Rénier, maître et seigneur de la terre de Gênes, vous n'irez plus aux champs pour Charlemagne...

» Epouvantail de la gent mécréante, et des chrétiens valeureux champion, bénin au juste et terrible au méchant, vous fûtes tel que, pour frapper grands coups, percer écus, briser hauberts et lances, aux braves gens donner sages conseils, garder les bons et terrasser les traîtres, en nul pays ne fut meilleur baron! »

196.

Roland voit donc gisant morts les dix pairs, et Olivier qu'il avait tant aimé...

A cette vue il s'attendrit et pleure; et son visage est tout décoloré.

Tel est son deuil qu'il ne peut se tenir; bon gré mal gré, il tombe évanoui.

— « Pauvre baron! » murmure l'archevêque.

XIII

LA MORT DE L'ARCHEVÊQUE TURPIN

197.

Quand Turpin voit Roland s'évanouir, il a douleur plus grande que jamais.

Tendant la main, il saisit l'olifant, pour s'en servir ainsi que d'une coupe.

A Roncevaux se trouve une eau courante : il veut aller en prendre pour Roland.

A petits pas il s'en va chancelant; il est si faible! il ne peut avancer... Avec son sang ses forces sont parties.

A peine a-t-il parcouru un arpent, le cœur lui manque; et il tombe en avant.

Il agonise, étranglé par la mort.

198.

Pourtant Roland reprend la connaissance; il se redresse...

Hélas! quelle douleur!

Où qu'il regarde, en amont, en aval, il voit les siens couchés sur l'herbe verte; et puis là-bas, il aperçoit, gisant, le saint prélat, représentant de Dieu.

Turpin criait, les yeux levés en haut : « Mea culpa! C'est ma faute! ma faute! » et étendait vers le ciel ses mains jointes, priant que Dieu le prît en paradis...

199.

Mort est Turpin, le serviteur de Charle, qui, par grands coups d'épée et beaux sermons, fit aux païens une éternelle guerre.

Dieu lui octroie sa bénédiction!

200[1].

Quand Roland voit que l'archevêque est mort, il en éprouve une douleur si forte, qu'Olivier seul lui causa plus grand deuil.

Il dit des mots à vous fendre le cœur, et crie, oyant les clairons retentir :

« Chevauche, Charle! Ah, pourquoi tardes-tu? Ici les tiens ont peiné et sont morts.

1. Couplet traduit d'après les textes du manuscrit de Venise et du manuscrit de Paris.

» Du moins Marsile est en pleine déroute.

» Il nous paie cher! Pour chaque mort français, les Sarrasins en comptent plus de quinze.

» Jamais de nous ne rougiront les nôtres. »

201.

Le preux Roland voit l'archevêque à terre; il voit sortir de son corps les entrailles, et sur son front bouillonner sa cervelle.

Lors, lui croisant ses mains blanches et belles, sur la poitrine, entre les deux mamelles, il fait sa plainte, à la mode de France[1] :

« Preux chevalier de très noble lignée, je vous confie au Père tout-puissant, le glorieux seigneur du Paradis.

» Non, jamais Dieu ni la France n'auront un serviteur de volonté meilleure.

» Jamais, depuis le vieux temps des apôtres, on n'avait vu de prophète pareil, gardant la loi et ramenant les hommes...

1. « *A la lei de sa tere.* » Faire des regrets, c'est-à-dire honorer les morts par des plaintes et des éloges formant une sorte de raccourci d'oraison funèbre, était l'usage de France, usage dont il reste encore des traces dans certains pays du Midi, notamment dans la région pyrénéenne.

Olivier a eu tout à l'heure son *regret;* Turpin a ici le sien.



» Puisse votre âme, exempte de douleur, du paradis se voir ouvrir les portes! »

Mort est Turpin, le serviteur de Charle, qui, par combats et belles oraisons, fut en tout temps notre bon champion.

Dieu le bénisse et lui donne pardon!

XIV

ROLAND PRÊT A MOURIR, ET LE SARRASIN QUI FAIT LE MORT

202.

Roland sent bien qu'il va mourir lui-même, car son cerveau lui sort par les oreilles.

A jointes mains il prie Dieu pour ses pairs, et le supplie de les prendre en sa gloire.

Il songe ensuite à sa propre personne, et fait prière à l'ange Gabriel de l'assister près du père céleste.

Après, voulant demeurer sans reproche, de la main gauche il prend son olifant; de la main droite il prend sa Durandal; marche plus loin que la portée d'un arc; entre en Espagne, et va dans un guéret, gravir un tertre où sont, sous deux beaux arbres, quatre perrons qui de marbre sont faits.

Près d'un perron il tombe à la renverse...

Voilà Roland gisant sur l'herbe verte. Il s'est pâmé : la mort est là qui vient.

203.

Hauts sont les monts, et très hauts sont les arbres. Le long du sol luisent quatre perrons; et tout auprès de ces perrons de marbre, le comte gît, pâmé sur l'herbe verte.

Un Sarrasin est là qui le regarde, faisant le mort, couché sous des cadavres, souillé de sang au corps et au visage.

Debout soudain, il se dresse, il accourt; et beau, et fort, tout bouillant de courage, ivre d'orgueil et de mortelle rage, il met la main sur Roland, corps et armes :

— « Vaincu, crie-t-il, le neveu du roi Charle! Et cette épée ira en Arabie. »

[1] Mais aussitôt qu'il touche à Durandal, voici Roland qui reprend connaissance.

204.

Roland sent bien qu'on lui prend son épée... Il ouvre l'œil et ne dit que ce mot :

« A mon escient, tu n'es pas un des nôtres. »

1. Le manuscrit de Venise ajoute que le païen prend en son poing l'épée et tire la barbe à Roland.

Prist ella in ses pungs; à Rollant tira sa barbe.

Mais j'ai cru devoir ici m'en tenir au texte d'Oxford.

Avec son cor qu'il entendait garder, il fend le casque au cimier d'or gemmé, brise l'armure et la tête et les os, et fait jaillir les deux yeux du païen; puis, raide mort, à ses pieds, le retourne, en lui disant :

« Drôle, tu osas trop.

» Toi, me toucher à tort ou à raison!

» Qui le saura te tiendra pour un fou...

» Ah! j'ai fendu le pavillon du cor; l'or, les cristaux en sont tombés à terre... »

XV

ROLAND ET SA DURANDAL

205.

Roland sent bien que la mort le talonne.

Par grand effort il se remet sur pied. Sa vue se perd ; sa peau se décolore : il tient quand même.

Une roche était là.

Voulant briser sa bonne Durandal, Roland dix fois, de douleur, de colère, à rudes coups frappa la roche brune.

L'acier grinçait sans rompre ou s'ébrécher.

— « Sainte Marie, aidez-moi ! dit Roland.

[1] » Ah ! Durandal, bonne et si malheureuse ! je vais mourir ; vous n'aurez plus mes soins.

» J'ai en souci votre honneur, à cette heure où il me faut me séparer de vous.

» J'ai avec vous tant gagné de batailles ! J'ai

1. Ici il y a deux textes et deux sens possibles. Je les ai combinés ensemble, dans ce paragraphe et le suivant. En d'autres endroits, notamment dans les couplets 195 et 202, dans le récit de la mort de Turpin et dans le récit du grand deuil de Charlemagne, j'ai procédé de même. Quand s'offrent deux textes ne s'excluant pas l'un l'autre et également plausibles, je traduis l'un et l'autre.

avec vous tant conquis de royaumes, que tient mon roi à la barbe chenue!

» Ne tombez pas aux mains de qui peut fuir, vous si longtemps au poing d'un bon vassal.

» Plus n'en aura de tel la libre France. »

206.

Il frappe encor le perron de sardoine.

Mais l'acier crie sans rompre ou s'ébrécher...

Quand Roland vit l'épée toujours intacte, il se remit à la plaindre en lui-même :

« Ah! Durandal, que tu es claire et blanche! que tu reluis et flamboies au soleil!

» Le roi était dans les vaux de Maurienne quand Dieu, du ciel, lui manda par son ange de te donner à un bon capitaine.

» Lors le grand roi te mit à ma ceinture.

» Je lui conquis, par toi, Poitou et Maine; je lui conquis et Anjou et Bretagne; je lui conquis Provence et Aquitaine; je lui conquis la libre Normandie, la Lombardie et toute la Romagne; je lui conquis la Pouille, la Calabre, et la Bourgogne et la terre d'Espagne; je lui conquis la Bavière et les Flandres, et la Hongrie et toute la Pologne...

» Par toi je fis Charle seigneur et maître et dans la Saxe et à Constantinople ; je lui conquis Irlande, Ecosse, Galles, et l'Angleterre, adjointe à son domaine...

» Oh! qu'avec toi j'en ai gagné de terres et de pays que tient le roi chenu!

» Ah! j'ai pour toi bien pesante douleur.

» La mort, plutôt que de te laisser prendre!

» Dieu, épargnez telle honte à la France. »

207.

Il frappe encor sur une roche grise dont il abat un énorme morceau.

Sans se briser ni rompre, l'épée grince, et rebondit vers le ciel avec force.

Roland voit bien qu'il ne peut la briser.

Tout doucement il la plaint en lui-même :

« Ah! Durandal, que tu es belle et sainte!

» Ton pommeau d'or contient tant de reliques, dent de saint Pierre et sang de saint Basile, cheveux qu'avait monseigneur saint Denis, tissu porté par la vierge Marie!

» Toi aux païens! Ce ne serait pas juste... Aux chrétiens seuls il sied de vous servir...

» Que de pays par vous conquis à Charle, pays

qui sont la force et la richesse de l'empereur à la barbe fleurie!

» Ah! qu'un couard jamais ne vous possède!...

» Bon seigneur Dieu, notre glorieux père, ne laissez pas honnir la douce France[1]! »

1. Au couplet 205, Roland dit *vous* à Durandal; au couplet 206 il lui dit *tu;* au couplet 207 il continue d'abord à dire *tu*, et à la fin, il dit *vous*. Exquis alliage de tendresse et de révérence!

XVI

LA MORT DE ROLAND

208.

Roland sent bien que la mort l'envahit, et du cerveau lui descend sur le cœur.

Il va courant se jeter sous un pin[1]. Et là, couché le flanc sur l'herbe verte, posant sous lui son cor et son épée, vers les païens il tient tournée la tête.

S'il fait ainsi, c'est qu'il veut être sûr que le roi Charle et que tous les Français diront : « Le preux est mort en conquérant. »

Roland répète en frappant sa poitrine : « Mea culpa! Ma faute! c'est ma faute! » et tend son gant au ciel pour ses péchés.

Le gage offert témoigne que le preux est repentant et se soumet à Dieu.

1. M. Camille Jullian dit, dans une lettre à M. Gaston Deschamps : « J'ai toujours cru que l'auteur de la *Chanson de Roland* a vu les lieux et fait le pieux pèlerinage du martyre de son héros. Or, vous avez été à Roncevaux, vous avez cherché le pin où Roland s'est appuyé, et vous n'avez rien vu. S'il n'y a pas de pins maintenant, je crois qu'il y en a eu, au onzième siècle. Je trouve çà et là d'assez nombreux documents mentionnant les bois sapinèdes et autres des Pyrénées (Béarn et pays Basque). Les Pyrénées portaient jadis, si je ne me trompe, le surnom de *pinifertæ*, « *fournies de pins* » : « *qua pinifertæ stant Pyrenæ vertices.* »

(Voir le journal *le Temps*, 16 décembre 1900.)

209.

Roland sent bien que son temps est fini...

Face à l'Espagne, au haut d'un pic aigu, il est gisant.

Sa main bat sa poitrine :

« Mea culpa! Pardonne-moi, mon Dieu! Pardonne-moi, au nom de tes vertus, tous mes péchés, les grands et les petits, que j'ai commis, dès l'heure où je fus né, jusqu'à ce jour où la mort me terrasse. »

Il tend vers Dieu le gant de sa main droite... Anges du ciel, descendez vers Roland!...

Près de Roland sont descendus les anges.

210.

Le preux Roland est gisant sous un pin, et vers l'Espagne a tourné son visage.

Il lui revient nombreuses souvenances de tant de lieux dont il fit la conquête, de douce France et de ses chers parents, de son seigneur Charle qui l'a nourri.

Bon gré mal gré, il en pleure et soupire.

Mais il le fait, sans se mettre en oubli, se confessant, criant à Dieu merci :

« Vrai père, ô toi qui ne trompas jamais, qui fis lever d'entre les morts Lazare, et qui sauvas Da-

niel des lions, sauve mon âme ; ôtes-en tous périls pour les péchés que j'ai faits dans ma vie ! »

Il offre à Dieu le gant de sa main droite ; et de sa main saint Gabriel le prend.

Lors, sur son bras laissant tomber sa tête, il s'en alla, mains jointes, à sa fin...

Dieu près de lui envoie ses chérubins et saint Michel qu'on nomme du Péril.

Les chérubins, Michel et Gabriel, au paradis portent l'âme du comte.

Porté au ciel sur les ailes des anges, qui vont chantant les éternelles joies, devant Jésus est déposé Roland[1].

1. Angle empené le porterent cantant
En Paradis ou a de joies tant :
Devant Jhesu il poserent Rollant

(Second manuscrit de Venise et manuscrit de Versailles.)

A propos du sublime récit de la mort de Roland, on s'est étonné à tort de l'érudition biblique dont le héros fait preuve dans sa dernière prière.

Edmond Le Blant, de l'Institut, dans son Etude sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles, tardivement recueillis et réunis, aux Aliscamps, vers la fin du siècle dernier, constate que les bas-reliefs de ces monuments du cinquième et du sixième siècle, représentaient en général des scènes empruntées à l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, telles que *Daniel resté sain et sauf dans la fosse aux lions, et Lazare ressuscité. A ces représentations figurées correspondaient les liturgies funéraires, universellement connues, qui inspirèrent le cri suprême mis dans la bouche de Roland.*

LIVRE CINQUIÈME

LA REVANCHE

Qu'est la France? Une grande, une forte famille.
Ne laissons pas ternir son étoile qui brille!
Bretons, Picards, Normands, Gascons ou Marseillais,
Frères, ne faisons qu'un... et frappons en Français!

JASMIN.

Charlemagne mourut entouré d'une gloire immense. Ce qui en subsista ce ne furent point les traits qui maintenant nous étonnent : la puissance de son génie organisateur et cet amour des lettres si admirable chez un Germain, lui-même, peu lettré. Comme il arrive à toutes les époques de civilisation imparfaite, les populations, un temps réunies sous son empire, demeurèrent frappées de l'éclat de ses conquêtes; et cette première impression alla grandissant par l'effet de deux sentiments qui sont l'aliment du patriotisme : le souvenir de la grandeur passée et la haine de l'étranger. Les récits des guerres formidables du grand empereur, rapidement amplifiés, prirent bientôt la forme de la poésie; et ainsi, après un temps très court, apparurent sur plusieurs points de l'empire des chants héroïques.

Paul MEYER.

Le principal charme de cette vieille littérature est la simplicité, cette simplicité qu'ont les personnes de grand sens avant que l'habitude de réfléchir soit devenue l'habitude prédominante de l'esprit... Notre admiration de l'antique n'est pas l'admiration du vieux, mais du naturel.

EMERSON.

I

CHARLEMAGNE A RONCEVAUX

211.

Roland est mort : Dieu a son âme aux cieux...
Cependant Charle arrive à Roncevaux.
Là, pas de route ou de petit sentier, pas de coin

vide ou d'une aune ou d'un pied, où l'on ne voie Français et Sarrasins, étendus morts.

Et l'empereur s'écrie :

« Mon beau neveu, Roland, où êtes-vous?

» Où sont Turpin et le comte Olivier? Où sont Gérin et son ami Gérier? Où sont Otto, le comte Béranger, Ivore, Ivon, que tant je chérissais, le duc Samson et le fier Anséis?

» Qu'est devenu le Gascon Angelier? Où est le vieux Gérard de Roussillon?

» Les douze pairs laissés derrière moi, où donc sont-ils? »

Hélas! Il crie en vain...

Nul ne répond.

« Dieu, puis-je assez gémir, d'être arrivé trop tard pour la bataille! » dit Charlemagne. Et, tout désespéré, les yeux en pleurs, il s'arrache la barbe.

Ses chevaliers versent aussi des larmes; ils sont bien mille à terre évanouis.

« C'est grand'pitié! » s'écriait le duc Naime.

212.

Pas un baron, pas un seul chevalier qui de regret ne pleure amèrement.

Ce sont leurs fils, leurs frères, leurs neveux, et des amis, des alliés, qu'ils pleurent.

Ils sont plusieurs qui tombent tout pâmés.

Mais le duc Naime agit en preux très sage; et, le premier, il dit à l'empereur :

« Voyez là-bas, sire, à deux lieues de nous; voyez combien poudroient les grands chemins : ils sont couverts de hordes sarrasines...

» Donç, chevauchez! vengez notre douleur!

— « Hé Dieu! dit Charle, ils ne sont que trop loin...

» Faites-moi droit et rendez-moi l'honneur, grand Dieu du ciel! Mort à tous ces païens! De douce France ils m'ont ravi la fleur. »

213.

Le roi commande Othon et Gebouïn, Thibaut de Reims et le comte Milon :

« Gardez ce champ, ces vallées et ces monts; laissez les morts étendus comme ils sont...

» Qu'aucun lion ou animal quelconque, qu'aucun valet ou écuyer n'y touche!

» Je le défends.

» Qu'ils restent respectés, jusqu'à ce que Dieu ici nous ramène! »

Eux, pleins d'amour, répondent doucement :

« Nous le ferons, droit empereur, cher sire. »

Mille des leurs demeurent avec eux.

II

LA POURSUITE

214.

Le vaillant roi fait sonner ses clairons :

Tous à cheval!

La grande armée s'ébranle; et va courant sur le dos des païens. Chacun s'empresse à leur faire la chasse.

Mais Charle voit que le soir va tomber.

Lors, de cheval il descend en un pré, sur l'herbe verte, et prosterné à terre, à jointes mains il prie le seigneur Dieu qu'à son soleil pour lui il dise « Arrête! »; que la nuit tarde, et que le jour demeure.

Voici venir son ange coutumier, qui promptement le rassure en ces termes :

« Charle, chevauche; et le jour te luira! La fleur de France est morte. Dieu le sait... Du peuple impie tu pourras te venger. »

Il dit; le roi remonte sur sa selle[1].

1. Dans l'*Iliade*, quand la nuit met fin au combat, l'impétueux

215.

Quel grand miracle est fait pour Charlemagne! Le clair soleil immobile s'arrête.

Les païens fuient; les Français les poursuivent; au Val-Ténèbre enfin ils les atteignent; et, les poussant jusque sur Saragosse, l'épée aux reins, ils les tuent par milliers.

Grands sont les coups; terrible est le massacre. Voies et chemins sont coupés aux païens, quand, devant eux, paraît le cours de l'Ebre...

Ajax ne peut s'y résigner. Que Jupiter prenne parti contre les Grecs! Mais qu'il fasse luire encore son soleil!

— « O Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous! » s'écrie le héros.

Dans la Bible, au livre de Josué, il est dit :

En ce jour, Josué parla à l'Eternel, et l'Eternel livra les Amorrhéens aux enfants d'Israël.

Josué dit devant tout Israël : « Arrête-toi, soleil, sur Gabaon; » et toi, lune, demeure dans la vallée! »

Et le soleil s'arrêta, et la lune demeura dans la vallée d'Aïalon, jusqu'à ce que fût terminée la victoire, la victoire vengeresse d'Israël.

Aussi est-il écrit dans le livre des chants héroïques : « Le soleil s'est arrêté au milieu du ciel; il n'est pas allé se reposer; et pourtant le jour avait atteint son terme. Il n'y a jamais eu un jour comme celui-là. Pas un pareil ne l'a précédé, pas un pareil ne le suivra, ce jour, pendant lequel Dieu lui-même obéit à la parole d'un héros, pendant lequel Jéhovah lui-même combattit avec un homme pour Israël. »

L'eau est profonde et le courant rapide; pas de bateaux, de barques, de chalands.

Les Sarrasins, invoquant Tervagant, sautent dans l'eau.

Mais nul salut pour eux...

Les mieux armés, étant les plus pesants, tout aussitôt coulent au fond du fleuve.

D'autres, légers, vont flottant à vau-l'eau.

Chance inutile! Ils boivent tant et tant, qu'ils sont noyés dans d'horribles angoisses.

Chacun leur dit : « Rappelez-vous Roland! »

III

LE CAMPEMENT, ET LE SOMMEIL PROPHÉTIQUE DE CHARLEMAGNE

216.

Sitôt qu'il voit que les païens sont morts, plusieurs occis et la plupart noyés, laissant butin très grand aux chevaliers, le noble roi descend de son cheval, se courbe à terre et dit à Dieu merci.

Il se redresse; et le soleil se couche...

— « Or çà, dit-il, prenons gîte; c'est l'heure. Il est trop tard pour gagner Roncevaux.

» Puis, nos chevaux sont las et épuisés; enlevez-leur les selles et les freins, et par ces prés laissez-les rafraîchir. »

Chacun répond : « Sire, vous dites bien. »

217.

Les chevaliers, campés au bord de l'Ebre, à leurs chevaux ayant ôté leurs selles, et détaché les freins d'or de leurs têtes, les envoient paître aux prés, dans l'herbe fraîche; ils ne sauraient leur donner d'autres soins...

Après, bien las, sur la terre ils s'endorment.

Pour cette nuit, on ne fit pas le guet.

218.

L'empereur-roi s'est couché dans un pré.

Voulant rester armé toute la nuit, il a posé sa lance à son chevet; a revêtu son blanc haubert brodé; lacé son beaume où reluit l'or gemmé, et ceint l'épée sans pareille, Joyeuse, qui, dans sa lame, étincelle de feux, dont trente fois par jour la couleur change.

Nous savons tous l'histoire de la lance qui sur la croix perça Notre-Seigneur... Grâces à Dieu, le roi en a la pointe. Il la fit mettre au creux du pommeau d'or de son épée qu'il appelle Joyeuse, vu sa bonté et vu ce grand honneur.

Les barons francs doivent s'en souvenir : car c'est de là que vient leur cri Mon-Joye; et nulle gent ne peut leur tenir tête[1].

1. Une curieuse chanson du douzième siècle, le *Voyage de Charlemagne*, nous montre l'empereur allant, avec ses barons, à Constantinople pour y voir Hugues le Fort, et pour s'assurer s'il est vrai, comme le lui a dit la reine, que ce souverain a plus belle mine que lui sous sa couronne.

Il passe à Jérusalem et visite le saint-sépulcre. Grand accueil lui est fait par le patriarche qui lui donne les reliques de la Passion.

Dans la chanson de *Fierabras*, qui date du treizième siècle, ce n'est pas par libre donation, c'est par droit de conquête que l'empereur

219.

La nuit est claire et la lune au ciel brille.

Charle est couché; mais a grand poids au cœur.

Il se rappelle Olivier et Roland, puis tous les pairs et tant de gens de France qu'à Roncevaux il a laissés sanglants!

Tel est son deuil qu'il en pleure et sanglote.

Et il prie Dieu d'être bon à ces âmes.

Mais il est las; car il a tant peiné! Il n'en peut plus; et lui aussi s'endort.

Par tous les prés ce n'est que gens qui dorment...

Pas un cheval ne peut tenir debout : qui veut de l'herbe, il la broute couché.

Beaucoup apprit qui bien connut la peine[1].

acquiert ces reliques. Un Sarrasin, de stature et de force gigantesque, est le maître du saint-sépulcre. Olivier et lui se défient et combattent. A plusieurs reprises Fierabras est blessé à mort par l'ami de Roland; mais, chaque fois, il se guérit de ses blessures en les frottant avec le baume qui servit à l'ensevelissement du Christ. Enfin Olivier finit par s'emparer du baume merveilleux et terrasse son ennemi. Celui-ci demande merci et se fait chrétien. Suivent divers incidents qui aboutissent à la remise des reliques de la Passion entre les mains de Charlemagne.

1. Quand Musset écrivit :

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,

soupçonna-t-il qu'il ne faisait que traduire un vers de la Chanson de Roland :

> « Mult ad apris qui bien conuist ahan. »

220.

Comme un mortel que la douleur travaille, Charle dormait, lorsque saint Gabriel, chargé par Dieu de garder l'empereur, et chaque nuit assis à son chevet, lui annonça, par un songe sinistre, les grands combats apprêtés contre lui.

Quel grave avis que cette vision!

Charle, levant ses regards vers le ciel, voit se mêler vents, orages, gelées, coups de tonnerre, effroyables tempêtes...

Flammes et feux éclairent la tourmente.

Ce grand chaos s'abat sur son armée.

Tout aussitôt, il voit le bois des lances, frêne ou pommier, s'allumer et flamber; les boucles d'or des écus s'embraser.

Ce n'est qu'épieux qui sont réduits en cendre; heaumes, hauberts dont l'acier grince et casse; bons chevaliers qui clament leur détresse.

Il aperçoit des ours, des léopards; puis des dragons, des gîvres, des serpents, et des griffons assemblés par milliers, monstres d'enfer qui, la gueule béante, sur les Français se jettent tous ensemble.

Les Français crient : « Charlemagne, au secours! »

Lui, tout dolent et saisi de pitié, y veut aller; mais il est retenu.

D'une forêt s'élance un grand lion, très orgueilleux, très méchant, très féroce, qui fond sur Charle et s'acharne.

Ils combattent.

Chaque lutteur prend l'autre à bras-le-corps. Lequel l'emporte ou succombe? On ne sait.

Et l'empereur ne se réveille pas.

221.

Un autre songe à celui-là succède.

Charle se voit sur un perron, à Aix, tenant un ours par une double chaîne, lorsque trente ours, du côté des Ardennes, viennent, parlant tout comme font les hommes :

— « Rendez-le-nous, sire, lui disaient-ils. Le retenir plus longtemps n'est pas juste. C'est un parent; nous lui devons secours. »

Mais du palais un lévrier accourt; va sur les ours; assaille le plus fort.

Alors a lieu un terrible combat, sur l'herbe verte, à part des autres ours. Charle, témoin de

cette belle lutte, ne sait qui est ou vainqueur ou vaincu.

L'ange de Dieu montre au baron ces choses. Lui toujours dort jusqu'à l'aube du jour[1].

1. Des deux visions successives que l'ange Gabriel suggère à Charlemagne, l'une vise *la revanche* et annonce la grande bataille avec le lion de l'Islam, l'émir Baligant; l'autre vise *l'expiation* et figure les incidents du procès de Ganelon.

IV

DÉSESPOIR ET FUREUR A SARAGOSSE

222.

Marsile en fuite arrive à Saragosse; met pied à terre auprès d'un olivier; rend son épée, sa cuirasse et son casque; et, tout piteux, sur le gazon se couche.

Plus de main droite; et du bras mutilé le sang vermeil jaillit à grosses gouttes.

Il voit ce sang, et se pâme d'angoisse.

Venue à lui, sa femme Bramimonde crie, se lamente et pleure amèrement.

Ils sont bien là plus de trente mille hommes, maudissant Charle et maudissant la France.

Dans une grotte est Apollon leur dieu.

Tous d'y courir. Ils l'insultent, l'outragent :

« Quoi! méchant dieu! Tu nous fais telle honte! Lui, notre roi, tu le laisses confondre! Pourquoi traiter si mal qui te sert bien? »

Et, lui ôtant son sceptre et sa couronne, à un pilier on le pend par les mains; puis on l'enlève,

on le renverse à terre; il est foulé, bâtonné, mis en pièces.

A Tervagant on prend son escarboucle.

Pour Mahomet, on le jette à la fosse : chiens et pourceaux l'y piétinent, l'y mordent.

223.

Marsile, ayant recouvré connaissance, se fait porter dans sa chambre voûtée, que décoraient maintes inscriptions et maints tableaux peints de mille couleurs.

Là, toute en pleurs, s'arrachant les cheveux, jetait ses cris la reine Bramimonde :

« Ah! Saragosse, aujourd'hui démunie du noble roi qui t'eut sous sa tutelle!

» Vraiment nos dieux ne sont que des félons, eux qui lui ont failli dans la bataille.

» L'émir nous reste. Ah! il sera un lâche s'il ne combat cette race hardie.

» Comme ils sont fiers! Comme ils bravent la mort!

» Combien vaillant et combien téméraire leur empereur à la barbe fleurie!

» Si l'on se bat, il ne s'enfuira point...

» Pourquoi n'est-il personne qui le tue? »

V

L'ARRIVÉE DU GRAND ÉMIR

224.

[1] L'empereur Charle aura bientôt bataille.

Le grand émir, qui siège à Babylone et sous sa loi tient quarante royaumes, sur ses vaisseaux innombrables arrive.

1. Ici commence l'épisode de la guerre de Baligant qui va, ci-après, du couplet 224 au couplet 238 et se continuera du couplet 249 au couplet 297.

Cet épisode ne se trouve pas dans le manuscrit de Lyon; et certains commentateurs, tels que M. Scholle, pensent qu'il ne faisait pas partie de la version originale.

De là vient que des éditeurs et des traducteurs de la *Chanson de Roland* l'ont supprimé.

J'ai cru devoir le maintenir, sans toutefois m'astreindre, comme dans le reste du poème, à tout rendre scrupuleusement vers par vers.

Selon moi, la mise en présence du chef de l'Islam et du chef de la Chrétienté vengeant sur lui les morts de Roncevaux, est un élément essentiel de la Chanson de Roland, destinée à glorifier Charlemagne en même temps que le premier de ses preux.

Je ne m'explique pas comment Vitet et d'autres ont pu voir là un hors-d'œuvre.

Qu'on critique quelques longueurs de l'épisode; mais qu'on n'en conteste pas l'à-propos!

Qu'on n'en conteste pas non plus les éclatantes beautés! Je voudrais bien que ma traduction les eût un peu mises en lumière.

C'est Baligant, vieillard des temps antiques, le survivant de Virgile et d'Homère[1].

Un jour de mai, le premier jour d'été, il est parti du port d'Alexandrie et a lancé sur mer sa grande armée.

225.

Il vient en hâte. Oh! que grande est sa flotte! Comme elle cingle et vole sur les eaux!

Au haut des mâts et sur les longues vergues, brillent partout lanternes, escarboucles, jetant au loin une telle lumière que, par la nuit, la mer en est plus belle[2].

Déjà il touche à la terre d'Espagne.

226.

Le vieil émir, sans un moment de halte, quitte la mer; entre dans les eaux douces; laisse derrière et Marbrise et Marbrouse; remonte l'Èbre avec tous ses navires, illuminés par le feu des fanaux dont les clartés font de la nuit le jour, et tout au loin

1. « Ço est l'amirailz li vielz d'antiquitet,
Tut survesquit e Virgilie e Homer. »

2. Dans son édition critique du texte d'Oxford, M. Boehmer, dont l'ingéniosité est quelquefois bien aventureuse, a heureusement substitué ici à la leçon de Génin, *tule la noit*, ces mots : *par mi la noit.*

dans la contrée rayonnent; navigue à force, et touche à Saragosse.

227.

Clair est le jour et brillant le soleil, quand l'émir sort de son riche vaisseau, suivi de rois, de comtes et de ducs.

Sous un laurier, au milieu d'une plaine, on met sur l'herbe un tapis de soie blanche, et on dépose un beau fauteuil d'ivoire.

L'émir s'assied, et tous restent debout.

— « Or çà, dit-il, finissons-en, mes braves, avec le roi qui commande aux Français.

» J'entends qu'il n'ait licence de manger que si tel est, à moi, mon bon plaisir.

» Je le verrai ou soumis à mes pieds, ou raide mort. »

Et, en disant ces mots, de son gant droit il frappe son genou.

VI

BALIGANT, MARSILE ET BRAMIMONDE

228.

Tout ce qu'il dit, Baligant l'exécute; et, pour tout l'or qui reluit sous le ciel, il n'est pas homme à lâcher son dessein.

Ayant mandé deux de ses chevaliers, l'un Clarifan et l'autre Clarien :

— « Vous êtes fils, leur dit-il, d'un bon roi, qui volontiers faisait tous mes messages.

» Partez, tous deux ; allez, à Saragosse, dire à Marsile : *Un grand secours vous vient; Baligant va guerroyer contre Charle. Si l'empereur ne se jette à ses pieds et ne renie le culte des chrétiens, il y perdra sa couronne et sa vie. Pour vous, venez au camp de Baligant, y rendre hommage à votre suzerain.* »

— « Sire, bien dit ! » crièrent les païens.

229.

Les deux barons tout aussitôt chevauchent.

Ils ont passé dix portes, quatre ponts, toutes

les rues où les bourgeois se tiennent, quand, parvenus vers le haut de la ville, près du palais, ils entendent des cris.

Toute une foule en pleurs se désespère :

« Ah, malheureux ! Qu'allons-nous devenir ? L'Espagne est donc aux mains de ces Français !

» Blessé le roi ! Mort Jurfaleu le blond ! »

230.

Les deux seigneurs près du perron descendent; et, se tenant par leurs riches manteaux, l'air très courtois, ils montent au donjon où de Marsile est la chambre voûtée.

— « Que Mahomet, Tervagant, Apollon, sauvent le roi et conservent la reine ! »

A ce salut Bramimonde répond :

« Qu'avez-vous dit ? Nos trois dieux sont des lâches ! A Roncevaux ils nous ont laissé battre ; et mon mari a perdu sa main droite. C'est ce Roland qui a fait tout le mal. L'Espagne à Charle, hélas ! sera soumise.

» Que devenir, malheureuse, chétive ? Que n'ai-je là quelqu'un pour me tuer ? »

231.

Clarien dit :

« Dame, ne parlez tant !

» Voici venir notre puissant émir, qui vaincra Charle, et, jusque dans sa France, le poursuivra pour le mettre à ses pieds demandant grâce ou subissant la mort. »

— « Pas tant d'espoir! répondit Bramimonde. L'empereur Charle est un preux intrépide, et qui mourrait plutôt que de s'enfuir.

» Devant ce roi, qui seul ne craint personne, sont des enfants tous les rois de la terre. »

232.

Marsile alors, interrompant sa femme :

« Laissez cela, et ne parlez qu'à moi, bons messagers envoyés par l'émir.

» C'est vrai, je suis en mortelle détresse.

» Hier soir encor je possédais un fils. Il est tué. Je n'ai plus d'héritier. Ni fils, ni fille. Informez donc l'émir que, s'il le veut, l'Espagne sera sienne : que seulement il en chasse les Francs!

» Apportez-lui les clefs de Saragosse. »

— « Voilà le vrai », dirent les messagers.

233.

— « Qu'il tienne bon! reprit le roi Marsile.

» Vous lui direz que l'empereur des Francs,

qui tant de fois mit à mort mes soldats, prit mes cités et dévasta mes terres, est maintenant sur les rives de l'Èbre.

» J'ai bien compté : ils ne sont qu'à sept lieues.

» Que Baligant mène là son armée et se prépare à leur livrer bataille ! »

234.

Les messagers très humblement s'inclinent; puis, chevauchant, ils rejoignent l'émir :

« Sire, voici les clefs de Saragosse. »

Baligant dit : « Que se passe-t-il donc ? Où est le roi qu'ici j'avais mandé ? »

Clarien répond :

« Il est navré à mort.

» On l'a vaincu. Avec sa Durandal, le pair Roland a tranché son poing droit; tué son fils qu'il aimait chèrement; battu les preux qui lui faisaient escorte.

» Il a dû fuir; et tous ses chevaliers, que poursuivaient Charlemagne et son monde, sont ou tués ou bien noyés dans l'Èbre.

» Quant aux Français, ils campent sur la rive, tout près d'ici, à sept lieues de la ville. »

Le fier émir devient pensif et sombre.

235.

Pensif et sombre est devenu l'émir. Mais son orgueil surmonte sa douleur.

Il se redresse :

« Allons, pas de retard !

» Tous à cheval ! Je vengerai Marsile. Tête pour main. L'empereur périra. »

236.

Baligant met en branle tout son monde dont il confie le soin à Gémalfin ; fait amener son coursier au poil brun ; et, chevauchant, arrive à Saragosse.

Quatre seigneurs lui tiennent l'étrier ; et il descend sur un perron de marbre.

A peine est-il vers le haut du palais que Bramimonde à ses devants s'élance.

— « Sire, dit-elle, ayez pitié de nous. Honte et malheur ! Mon seigneur est perdu. »

Et elle tombe aux pieds de Baligant.

Il la relève ; ils sont tous deux émus, et vont dolents trouver le roi Marsile.

237.

Le pauvre roi, dès qu'il voit Baligant, se fait dresser à bras sur son séant.

Après, prenant un gant de sa main gauche :

« Émir, dit-il, à vous toute ma terre ! J'ai tout perdu, et moi-même et mon peuple. »

L'émir répond : « Ma douleur en est grande. Mais je ne puis plus longtemps vous parler ; car, je le sais, Charle n'attendrait pas. C'est entendu : j'accepte votre gant. »

Et tout en pleurs, tant son cœur est en deuil, l'émir descend les degrés du palais ; court au galop rejoindre son armée ; puis part, criant : « En avant ! Sus aux Francs ! »

VII

LE GRAND DEUIL DE CHARLEMAGNE ET LES HONNEURS RENDUS AUX MORTS DE RONCEVAUX

238.

Pourtant, à l'heure où luit la première aube, l'empereur Charle est sorti du sommeil. Saint Gabriel, son gardien de par Dieu, a fait sur lui le signe de la croix. Le roi se lève et laisse là ses armes.

Ses chevaliers se désarment aussi : et, dévorant la route longue et large, tous les Français à grand'hâte chevauchent.

Ils vont là-bas où tombèrent les preux, à Roncevaux, voir l'immense désastre.

239.

A Roncevaux le roi est revenu.

Partout des morts. Il commence à pleurer, et dit aux Francs :

« Ralentissez le pas ; car c'est à moi d'aller seul en avant, pour mon neveu que je voudrais trouver.

» Un jour, à Aix, jour de fête annuelle, —

c'était Noël, Pâque ou la Pentecôte, — mes vaillants preux se vantaient à l'envi de grands combats, de terribles assauts; voici comment j'ouïs parler Roland :

« Moi, si je meurs en pays étranger, j'aurai laissé mes pairs derrière moi, et finirai ainsi qu'un conquérant, premier de tous et face à l'ennemi. »

» Brave Roland! »

Et prenant les devants si loin que porte un bâtonnet qu'on jette, l'empereur-roi gravit une colline.

240.

L'empereur va, cherchant s'il voit Roland, et, par les prés, trouve fleurs et gazons tout empourprés du sang de nos barons.

Pris de pitié, il pleure à chaudes larmes.

Mais le voilà tout en haut, sous deux arbres.

Il reconnaît les coups de Durandal qui sur le roc a fait trois grandes brèches, et voit Roland qui gît sur l'herbe verte.

Il est navré, — fut-il douleur plus juste? — met pied à terre, et court, sans s'arrêter, entre ses bras prendre ce pauvre corps. Puis, tout dolent, il tombe évanoui.

241.

Charle pourtant recouvre connaissance.

Naime le duc, et le comte Acelin, Geoffroy d'Anjou et son frère Thierri, prenant le roi, le dressent contre un pin.

Mais lui, les yeux à terre où gît Roland, bien doucement se prend à le pleurer :

« Ami Roland, Dieu t'ait en sa merci !

» Jamais ne fut sur terre un chevalier qui fit si bien dans les grandes batailles.

» Ah ! mon honneur tourne vers son déclin ! »

Et derechef Charle s'évanouit.

242.

Quand l'empereur recouvre connaissance, ses quatre preux de leurs mains le soutiennent.

Les yeux à terre, il y voit son neveu, dont le corps gît, gaillard, mais sans couleur. Ses yeux tournés sont tout enténébrés.

Charle le plaint par foi et par amour :

« Dieu mette, ami, ton âme dans les fleurs, au Paradis, parmi les glorieux !

» Combien à tort tu vins ici, Seigneur !

» Ah ! chaque jour je pleurerai sur toi.

» Morte est ma force et morte ma grandeur.

» Qui désormais soutiendra mon honneur?

» Non, je n'ai plus des amis ; plus un seul. J'ai des parents ; mais pas un qui te vaille ! »

Et il s'arrache à deux mains les cheveux...

Cent mille Francs en ont douleur si grande qu'il n'en est pas qui ne verse des pleurs.

243.

— « Ami Roland, je vais rentrer en France.

» Quand je serai dans ma ville de Laon, d'ici, de là viendront des étrangers, demandant tous : Où est le vaillant preux ?

» Je leur dirai : Il est mort en Espagne. Et grand sera le poids de ma douleur.

» Oui, désormais, chaque jour de mon règne sera un jour de plaintes et de larmes.

244.

» Ami Roland, vrai preux, belle jeunesse, quand je serai à ma chapelle d'Aix, des gens viendront quérir de tes nouvelles.

» Je les dirai, étranges et cruelles : Mort, il est mort, l'homme aux mille conquêtes.

» Ah ! maintenant, révoltez-vous, Saxons, gens de Hongrie et gens de Bulgarie, peuples de Rome,

ou Palerme, ou la Pouille, païens d'Afrique et de Califernie !

» Mon deuil, mes maux vont chaque jour s'accroître.

» Qui conduira mes armées aux triomphes, quand meurt celui qui en était la tête ?

» Que te voilà déserte, ô douce France !

» Si grand mon deuil, je voudrais n'être plus. »

Et des deux mains il tord sa barbe blanche, frappe sa tête, arrache ses cheveux.

Cent mille Francs s'en pâment contre terre.

245.

« Ami Roland, tu as donc rendu l'âme ! Que Dieu la mette en son saint Paradis !

» Ami Roland, comme ta vie fut brève ! En la prenant on nous prit notre honneur.

» Qui t'a fait mort fait la France mourante. J'ai si grand deuil que je voudrais mourir.

» Ainsi les miens ont succombé pour moi...

» Ah ! fasse Dieu, fils de sainte Marie, qu'avant que j'entre aux défilés de Cize, mon âme soit séparée de mon corps, pour être mise à côté de leurs âmes ! Près de leurs chairs, qu'enfouie soit ma chair ! »

Les yeux en pleurs, il arrache sa barbe.

Naime s'écrie : « Quelle douleur terrible ! »

246.

— « Sire empereur, dit le comte d'Anjou, votre douleur se démène trop fort.

» Dites plutôt qu'on cherche tous les nôtres, qui gisent morts sur le champ de bataille. Sur un charnier faites porter leurs restes. »

Le roi répond : « Sonnez de votre cor. »

247.

Geoffroi d'Anjou a sonné de son cor. De par le roi, chacun met pied à terre, pour retrouver les cadavres des siens ; et tous les corps sont mis dans un charnier.

Au camp étaient maints évêques, chanoines, moines, abbés et prêtres tonsurés.

On donne aux morts l'absoute au nom de Dieu ; on fait brûler la myrrhe et les parfums.

Avec amour les corps sont encensés, puis enterrés très honorablement, et puis laissés. Que pouvait-on de plus ?

248.

L'empereur veut qu'on mette à part Roland, et Olivier, et Turpin l'archevêque.

Il fait ouvrir devant lui leurs cadavres.

Les cœurs sont pris dans des tissus de soie; les corps sont mis dans leurs blancs lits de marbre, enveloppés avec des peaux de cerfs, et bien lavés avec vin et piment.

Le roi prescrit que Thibault, Gebouïn, Milon le comte et Othon le marquis, sur trois grands chars emmènent les trois corps, tout recouverts d'un tapis de Glaza[1].

1. Diverses chansons de geste, notamment *Garin le Lorrain* (douzième siècle), nous fournissent des détails sur la manière dont il était procédé envers les morts qu'on voulait beaucoup honorer.

Après avoir ouvert leur corps, on recueillait les entrailles dans une riche étoffe de soie pour les déposer dans une ouverture creusée au pied d'un autel.

L'intérieur du cadavre était lavé avec un mélange de vin et d'épices; puis le corps était recousu, enveloppé d'une fine toile, et enfermé dans un sac de cuir. On choisissait la peau de cerf de préférence à toute autre.

Autour du corps, placé sur une espèce de catafalque, on disposait des candélabres de bronze et d'or où de nombreux cierges étaient allumés.

Des prêtres revêtus d'aubes et de chapes, des clercs avec croix et encensoirs, venaient chanter les prières des trépassés et les vigiles, pendant que les parents et amis du mort le veillaient, agenouillés ou assis à son chevet.

Finalement le corps était porté avec solennité dans quelque moutier dont le défunt avait été le bienfaiteur.

Il était fréquent que l'image du mort fût taillée sur le marbre de son tombeau. Des lettres tracées tout autour disaient qui il avait été.

Quelquefois une rente perpétuelle était affectée au paiement d'un chapelain et avait pour objet d'assurer au mort des messes quotidiennes « jusqu'au jour du jugement ».

VIII

EMPEREUR CONTRE ÉMIR

249.

Le roi déjà pensait à repartir, quand apparut l'avant-garde païenne.

Des premiers rangs sortent deux messagers, venant à Charle annoncer la bataille :

« Orgueilleux roi, te voilà en nos mains. Vois Baligant qui après toi chevauche ; vois sur ses pas sa grande armée d'Arabes : on va savoir si tu es un vaillant. »

Charle le roi se prend alors la barbe : il se souvient de son deuil, de ses pertes.

Puis, sur les siens, il jette un fier regard ; et il s'écrie d'une voix haute et forte : « Barons français, à cheval et aux armes ! »

250.

L'empereur, prompt à s'armer le premier, lace son heaume ; endosse son haubert ; ceint au côté sa claire épée *Joyeuse*, dont les feux d'or comme un soleil rayonnent ; pend à son cou son écu de Girone ; brandit sa lance aiguisée à Blandonne ;

prend par la bride et monte Tencendur (le bon cheval qu'il conquit sous Marsune, quand il tua Malpalin de Narbonne), et, le lançant à grands coups d'éperon, fait un galop vu de cent milliers d'hommes.

Puis, il prie Dieu et l'apôtre de Rome.

251.

Comme leur roi s'arment les chevaliers.

Quels fiers soldats! Comme ils sont équipés, avec chevaux et armes avenantes!

Les gonfanons leur pendent sur les heaumes. L'acier reluit. Les vifs coursiers trépignent. Chaque homme en selle avec grâce se tient.

L'empereur voit leur belle contenance; et, avisant Anselme de Mayence, Naime le duc, Jozeran de Provence :

« En tels guerriers qui n'aurait confiance? dit-il. Bien fou qui désespérerait!

» Si ces païens ne battent en retraite, ils paieront cher pour la mort de Roland. »

Naime répond : « Sire, que Dieu le veuille! »

252.

Ayant mandé Rabel et Guinemant, Charle leur dit :

« Seigneurs, tenez la place de mes deux pairs Olivier et Roland. A l'un l'épée; à l'autre l'olifant! Et chevauchez en tête de l'armée.

» Derrière vous quinze mille des Francs, tous jouvenceaux et de nos plus vaillants, iront, suivis par autres quinze mille, que guideront Gébouïn et Laurent. »

253[1].

Les Français sont trois cent cinquante mille, que l'empereur partage en dix colonnes.

Deux corps d'armée comptent quinze mille hommes; et trois, vingt mille. Un en a trente mille. Les deux suivants en ont quarante mille. Dans le neuvième, ils sont cinquante mille.

254.

Il est un corps qui prime tous les autres; c'est le dixième : il comprend cent mille hommes, aux chefs fleuris, aux barbes toutes blanches, très fiers

1. Le texte original consacre à l'énumération des forces de Charlemagne huit couplets surchargés par des longueurs insignifiantes et comprenant soixante-dix vers. Je les ai réduits à trois couplets comprenant cinquante vers. Plus loin, j'ai procédé de même pour l'énumération des forces de Baligant. Elle tient trois couplets que j'ai ramenés à un. — Ce sont les deux seules réductions de ce genre que je me sois permises dans tout le cours de cette traduction.

d'allure et de très grand courage, nobles barons, excellents capitaines bardés de fer jusqu'au bout de leurs ongles.

Ces vétérans forment la vieille garde qui suit partout l'empereur Charlemagne.

Ils ont vêtu leurs solides hauberts, ceint leurs épées ou d'Espagne ou de France, pendu au cou leurs écus où reluisent divers signaux qui les font reconnaître, pris au poing droit le long bois de leurs lances et enfourché leurs destriers rapides.

Au milieu d'eux, non loin de Charlemagne, Geoffroy d'Anjou va portant l'oriflamme qui, pour Saint Pierre, était nommée Romaine, et en ce jour prit le nom de Monjoie[1].

1. Gefreid d'Anjou portet l'orie flambe;
Seint Piere fut, si aveit num Romaine,
Mais de Munjoie iloec out pris eschange.

Le vers *Seint Piere fut, si aveit num Romaine*, a paru très énigmatique; et c'est en le supprimant que maints Rolandistes, rajeunisseurs ou traducteurs, ont tranché la difficulté.

A Saint-Jean-de-Latran, à Rome, se trouvent deux très curieuses mosaïques remontant au neuvième siècle, et dont la restauration, parait-il, a été faite d'après des reproductions anciennes, notamment d'après un dessin colorié conservé à la bibliothèque du Vatican.

Une mosaïque représente saint Pierre remettant un étendard vert à Charlemagne qui, en même temps que le pape Léon III, est prosterné devant l'apôtre; et au-dessous on lit ces mots en latin : « O bienheureux Pierre, donne vie au pape Léon; donne victoire au roi

255.

La grande armée comprend dans ses dix corps, groupés selon le pays et la race :

Charle ». L'autre mosaïque représente le Christ remettant à Charlemagne un étendard rouge.

La bannière verte est l'étendard de la ville des Papes; la bannière rouge est l'étendard de l'empire de Charlemagne.

Pour l'auteur de Roland, semble-t-il, les deux bannières n'en font qu'une, qui s'appelait d'abord *Romaine*, et qui, à partir de la grande bataille de Saragosse qu'il raconte, prit le nom de *Monjoie*, conforme au cri *Monjoie* dont on a vu l'explication au couplet 218.

Un fait certain, c'est que, dès la fin du onzième siècle, il s'était établi une tradition rattachant l'oriflamme capétienne à l'oriflamme carlovingienne, quoiqu'il n'y ait rien de commun entre la rouge bannière de l'Empire et l'étendard rouge que nos anciens rois allaient recevoir des mains de l'abbé du monastère Saint-Denis, quand ils partaient pour la guerre.

M. Marius Sepet a expliqué le cri de guerre *Montjoie*, entendu selon l'orthographe ordinaire, par l'histoire de la *bannière romaine*, au moyen de conjectures ingénieuses dont voici une esquisse sommaire.

La bannière de Charlemagne lui aurait été solennellement remise par le pape Léon III sur la colline du Vatican. Or, cette colline était appelée *Montjoie* (*Mont de la Joie*), parce que c'est par cette colline que, sous les Césars, les empereurs faisaient à Rome leurs entrées triomphales, et que, sous les papes, les pèlerins joyeux apercevaient pour la première fois la basilique des apôtres. Pour perpétuer à jamais la mémoire de la cérémonie et du lieu de sa célébration, le nom de *Montjoie* fut donné à la bannière *romaine* que reçut Charlemagne: et le cri « *Montjoie!* » fut adopté par les Français.

Plus tard, quand fut arborée l'oriflamme de Saint-Denis, on adopta comme de raison le cri « *Saint-Denis!* » mais sans renoncer au

Des Bavarois, soldats de fière mine, fermes au poste et guerroyant en braves, que l'empereur aime par-dessus tous, mais moins pourtant que ses hommes de France, les conquérants de tant de beaux royaumes;

Des Allemands, bien montés, bien armés, prêts à mourir plutôt que reculer;

De blonds Normands, aux beaux chevaux rapides, se tenant bien sur le champ de bataille, où ils mourront mais ne se rendront pas; car il n'est point de race plus guerrière;

De forts Bretons, qui, gonfanons au vent, ont à cheval tout l'air de vrais barons;

Des Poitevins, des enfants de l'Auvergne, aux bons chevaux et aux belles armures;

De roux Flamands, de solides Frisons, qu'on ne verra jamais tourner le dos;

Des Bourguignons et des Lorrains qui portent de forts épieux dont le bois est très court; et qui

vieux cri *Montjoie!* De là le cri « *Montjoie Saint-Denis!* » qui a si longtemps retenti sur nos champs de bataille.

(Lire, outre le *Drapeau de la France* de M. Marius Sepet, le curieux et savant ouvrage de M. Gustave Desjardins : *Recherches sur les drapeaux français*. M. Gustave Desjardins a notamment émis des doutes très motivés sur l'exactitude des inscriptions de la mosaïque qui contient l'oriflamme de Charlemagne. Peut-être serat-il amené à étendre plus loin ses doutes.)

bientôt donneront de fiers coups, tels qu'on verra les païens confondus, s'ils ont le cœur d'affronter pareils preux ;

Des barons Francs de haute contenance, de corps gaillard et d'âme valeureuse, qui au combat feront riche besogne.

Charle debout, dans le val, sur un tertre, vers l'horizon étendant sa main droite, leur donne à tous sa bénédiction.

Ils crient : « Monjoie ! Bataille ! La bataille ! »

256.

Sur le gazon l'empereur se prosterne; tourne ses yeux vers le soleil levant, et dit à Dieu du plus profond du cœur :

« Sois ma défense, ô Dieu, notre vrai père ; toi qui sauvas Jonas de la baleine ; les trois enfants du feu de la fournaise ; et Daniel de la dent des lions, qui dans la fosse allaient le dévorer !

» Que ton amour sur moi veille aujourd'hui ; et fais de nous les vengeurs de Roland ! »

Ainsi prie-t-il; ensuite il se relève ; fait sur son front un grand signe de croix ; d'un bond rapide enfourche son cheval dont l'étrier était tenu par Naime ; et, lance au poing, le corps noble et gail-

lard, le front serein, l'œil brillant d'assurance, devant les siens fièrement il galope.

De-ci, de-là, les clairons retentissent.

Plus haut qu'eux tous, le cor de Roland sonne; et les Français touchés pleurent Roland.

257.

Très noblement chevauche l'empereur, sur son haubert faisant flotter sa barbe.

Ses chevaliers, qui tous l'aiment, l'imitent.

Ils ont passé ces grands monts, ces hauts rocs, ces vaux profonds, ces défilés horribles. Les voilà hors du ténébreux désert, et engagés dans la marche d'Espagne...

Ils y font halte au milieu d'une plaine.

IX

ÉMIR CONTRE EMPEREUR

258.

Ses éclaireurs ayant rejoint l'émir, un d'eux lui dit :

« Notre message est fait. Nous avons vu cet orgueilleux roi Charle. Fiers sont ses gens. Pas danger qu'ils lui faillent. Donc, armez-vous ; car la bataille est proche. »

— « Pour les vaillants c'est là bonnes nouvelles, dit Baligant. Que tout le monde s'arme ! Sonnez, clairons ; annoncez la bataille. »

259.

Parmi le bruit des tambours, des trompettes, l'émir revêt son haubert et son heaume ; et à sa gauche il ceint sa bonne épée, que de *Joyeuse* il prétend la rivale et qu'il a fait appeler *Précieuse*.

Son large écu doré lui pend au cou ; dans sa main droite est son énorme lance, dont le fer seul chargerait un mulet, et dont le bois semble être une massue.

Le brave émir a le corps fait au moule, le buste

fort, l'enfourchure très grande, les flancs étroits, les épaules très larges, le regard clair, les cheveux tout bouclés, la mine fière, et la barbe aussi blanche que les grands lis aux beaux jours de l'été.

Il a autant de sagesse et vertu qu'en peut avoir qui suit la loi païenne.

Quant au courage, il en a fait la preuve, en mille endroits, sur maints champs de bataille.

Dieu! quel baron, s'il eût été chrétien!

Si fortement il pique son cheval, que de ses flancs le sang clair a jailli.

Dans son galop il franchit un fossé qui avait bien cinquante pieds de large.

— « En voilà un qui nous défendra bien! crient les païens. Que les Français s'y frottent! Bon gré, mal gré, ils y perdront la vie. Charle est un fou de n'être point parti. »

260.

L'émir avait pour fils un chevalier qui, grand et fort, montrait par son cœur fier qu'un noble sang lui coulait dans les veines.

Ce vaillant preux était nommé Malprime.

— « Sire, dit-il, chevauchons! En avant! N'allons-nous pas voir bientôt Charlemagne? »

— « Tu le verras; car c'est un grand guerrier, dit Baligant; et, dans maintes histoires, il est parlé de lui avec honneur.

» Mais il n'a plus l'aide de son neveu; et contre nous il ne pourra tenir.

» Mort est Roland qui fut si bon vassal; mort Olivier, le preux et le courtois; morts tous ces pairs, les bien-aimés de Charle; morts avec eux vingt mille hommes de France.

» Aussi nombreux soient les gens qui lui restent, j'en fais peu cas : ils plieront comme un gant...

261.

» Oui, Charle vient avec dix corps d'armée. Mon messager, le Syrien, l'a vu; et, tout courant, est venu m'aviser.

» Brave est le preux qui fait sonner le cor qu'avait Roland quand il était en vie; brave est aussi le preux qui, près de lui, marche en faisant retentir la trompette.

» Tu les verras en tête de l'armée, les deux premiers, chevauchant côte à côte.

» Derrière eux sont quinze mille Français, tous jouvenceaux, que Charle nomme enfants. Ils

sont suivis par autres quinze mille, qui fièrement frapperont sur les nôtres. »

Malprime alors : « Honorez votre fils, en le laissant frapper le premier coup. »

262.

— « Beau fils, que peut te refuser un père? dit Baligant. J'accède à ton désir.

» Donc, emmenant Torleu, le roi de Perse, et Dapamort, le puissant roi des Wilzes, fais le premier assaut contre les Francs; et puisses-tu mater leur grand orgueil!

» Reviens vainqueur; tu auras beau salaire. Je te promets un pan de mon royaume : tout le pays qu'avait le roi Fleuri. »

Son fils se voit par avance investi...

— « Merci ! » dit-il... Pourtant, ce qui l'attend, c'est le tombeau, non pas l'investiture.

263[1].

Tous les païens se sont armés en hâte.

Ils se disaient :

« Entendez-vous ce son, qui vient de loin et au loin se prolonge? C'est l'olifant; c'est le cor de Roland...

1. Couplet formé d'après divers textes.

» Dieux, accordez à l'émir la victoire! Que Baligant rende muet ce cor, qui toujours sonne, et sonne et sonne encore! »

264.

L'émir chevauche à travers son armée où sont Persans, Esclavons, Prussiens, Russes, Hongrois, Thraces, Nègres, Avares, Chananéens, Maures et Nubiens, gens d'Arménie et gens de Jéricho.

Au premier rang sont ceux de Butentrot, pays d'où fut Judas qui vendit Dieu[1].

Là sont aussi les géants de Malprouse; les Milcenins qui ont si grosse tête, et dont l'échine est couverte de poils, rudes et longs comme la soie du porc; les Turcs; les Huns; les barbus de Val-

1. Dans le texte d'Oxford, Butentrot est nommé sans qu'il soit fait mention de Judas. Mais cette mention se trouve dans les deux manuscrits de Venise, ainsi que dans le manuscrit de Versailles et dans le manuscrit de Paris.

Le second manuscrit de Venise, le manuscrit de Versailles et le manuscrit de Paris remplacent *Butentrot* par *Boteroz* ou *Butancor*.

A propos de Butentrot, M. Paul Meyer rappelle les récits qui portent que, pendant la première croisade, *Tancrède traversa la ville de Buolentrot en Cappadoce, et franchit une porte qu'on appelait Judas;* Petit de Julleville se demande s'il ne s'agit pas de Butrinto en Epire; Théodore Müller constate que cette appellation pourrait aussi désigner une antique cité de l'île de Corfou, que d'anciennes chroniques anglaises mentionnent en ces termes : « Vieille place déserte, appelée Butesloc, *où naquit le traître Judas.* »

fonde, race toujours grande ennemie de Dieu; les cavaliers de Baldise la Longue; les forts guerriers d'Occiant la déserte, gens dont le cuir est dur comme le fer et leur tient lieu de haubert et de heaume, tous mécréants perfides et féroces.

L'émir chevauche avec très fière allure.

Derrière lui est son fils, vrai géant, suivi des rois Torleu et Dapamort.

265.

Devant ses pas Baligant fait porter le fier dragon, enseigne des païens; puis l'étendard Tervagant et Mahom; puis un portrait d'Apollon le félon[1].

Dix mécréants, hideux Chananéens, vont chevauchant autour de ces idoles.

Ces sermonneurs crient d'une voix très haute :

« Quiconque veut être aidé par nos dieux les prie et serve avec humilité! »

Et les païens de courber bas la tête et d'incliner leurs heaumes éclatants...

266.

— « Par Mahomet, dit l'émir, Charlemagne est vraiment fou d'oser nous affronter, quand notre

1. E l'estendart Tervagan e Mahum
E une ymagene Apollin le felun.

armée compte trente colonnes dont la plus faible a cinquante mille hommes.

» Vous trois, Torleu, Dapamort et Malprime, vous marcherez sur le front de l'armée et conduirez ces vingt-sept colonnes.

» Je n'en retiens que trois, mais les meilleures. Je les mettrai aux prises avec Charle et les barons qui lui feront cortège.

» Qu'il vienne donc! Qu'il se mesure à moi, corps contre corps! Et ses Francs, je le jure, verront tomber sa tête de son buste. »

X

LA DOUBLE APPROCHE

267.

Fiers de maintien, les Francs ont aperçu l'immense armée de l'émir Baligant, dont les soldats chevauchent en vrais preux, tambours battant et trompettes sonnant.

A ce spectacle, ils crient : « Mort aux païens! Gloutons, soyez aujourd'hui confondus!... Vive le roi! Dieu sauve Charlemagne; et que son nom nous mène à la victoire! »

268.

Les deux armées sont brillantes, superbes.

Ni bois, ni monts entre les combattants. Rien ne les peut cacher les uns aux autres : ils se voient bien des deux bouts de la plaine.

Près de l'émir marche Orfroie d'Oluferne, qui des païens porte la haute enseigne.

Baligant crie : « Allons, ma gent païenne! Chevauchez tous; courez à la bataille! »

Tout retentit d'un grand cri : « Précieuse! » Et les Français répondent par : « Monjoie!... »

L'empereur-roi fait sonner ses clairons, et l'olifant, qui plus qu'eux tous résonne.

— « La belle armée! se disent les païens. Ah! nous aurons forte et rude bataille! »

269.

Grande est la plaine et large la contrée...

Et de partout les heaumes resplendissent, tout recouverts d'or et de pierreries; et de partout les écus étincellent; et de partout les gonfanons s'agitent; et l'on entend le son clair des trompettes et les très longs appels de l'olifant.

270.

Baligant voit chevaucher l'empereur, tout entouré de chevaliers barbus dont les longs poils sur leurs hauberts s'étalent, tout blancs, ainsi que neige sur gelée.

— « Voyez l'orgueil de France la louée, dit le païen à Canabeu son frère. Comme ce Charle avec fierté chevauche! Et quel grand air ont ses barons barbus! Ils frapperont de rudes coups d'épée... La mêlée va être ardente et terrible. »

Alors il prend fièrement les devants; et, de plus loin que le jet d'un bâton, marche en avant du premier rang des siens.

— « Venez, crie-t-il, je vous montre la route! »

Et, brandissant le long bois de sa lance, vers Charlemagne il en tourne le fer.

271.

Charle le grand voit l'émir, le dragon, et tout ce flot de païens dont la foule, de-ci, de-là, inonde la contrée.

Ferme, intrépide, il crie à pleine voix :

« Barons français, vous êtes bons soldats; rappelez-vous vos anciennes victoires, et courez sus à ces lâches païens : toute leur loi ne vaut pas un denier.

» Ils sont nombreux... Eh bien, seigneurs, qu'importe?...

» Qui veut marcher, suive son empereur! »

— « Ah! brave roi, répondent les Français, aucun de nous ne vous fera défaut. »

Et Tencendur tout fier fait quatre sauts; et l'on chevauche en dévorant l'espace.

XI

LA SUPRÊME BATAILLE

272.

Clair fut le jour; brillant fut le soleil.

Les deux armées se déploient magnifiques. Voilà déjà les premiers rangs aux prises...

Tous les Français font jouer l'éperon; lâchent la bride à leurs chevaux courants, et frappent dru de leurs lances tranchantes.

273.

Quel preux hardi que le comte Rabel, qui, par le choix du grand empereur Charle, porte en sa main l'épée qu'avait Roland !

Des éperons il pique son cheval, et va frapper Torleu, le roi de Perse.

Ecu, haubert, rien ne pare un tel coup... Le fer doré traverse le païen. Le voilà qui, sur un buisson en fleurs, s'abat meurtri, teint de sang, raide mort.

Les Français crient : « Le Seigneur Dieu nous aide ! Servons bien Charle : il a le droit pour lui. »

274.

Fier et fougueux sous son habit de fer, s'en vient le preux que Charle a jugé digne de recevoir l'olifant de Roland.

C'est Guinemant. Il vise Dapamort...

La belle joute! On dirait des éclairs, tant sont brillants et rapides les coups.

Le bouclier où luisaient des fleurs peintes est mis en deux; le haubert est percé; le gonfanon du chevalier français pénètre entier dans le corps du païen.

Le puissant roi n'est plus rien qu'un cadavre...

Les Francs le voient; et, joyeux, ils s'écrient :

« Frappez, barons! Qu'aucun bras ne mollisse! Vous voyez bien que le droit est pour Charle, soldat du Christ contre la gent païenne... Voilà, voilà le jugement de Dieu! »

275.

Sur un cheval tout blanc voici Malprime, qui s'est jeté au fort de la mêlée.

Parmi les Francs il frappe de grands coups et fait des morts dont l'un n'attend pas l'autre.

Aussi l'émir, son père, s'écrie-t-il :

« Voyez, barons, mes amis, mes fidèles, voyez

mon fils comme il court après Charle! Que de barons il fait choir sur sa route! Je ne pouvais rêver meilleur soldat. »

Et chevauchant, il va, de son côté, du fer pointu de sa lance homicide amonceler cadavres sur cadavres.

276.

Qu'il était beau de voir ces deux armées entreheurter leurs bataillons immenses!

Que de grands coups frappe la gent païenne! Que de tronçons ou d'épées, ou de lances, ou de hauberts ou d'écus en morceaux!

Tant est le sol de cadavres jonché que le pied glisse, et l'herbe, tendre et verte, du sang des corps devient tout empourprée.

277.

L'émir aux siens fait un nouvel appel : « Frappez, barons; frappez sur ces chrétiens! »

Quelle bataille! Elle est si acharnée que nul n'a vu ni verra la pareille. Les combattants l'un à l'autre se collent. Rien que la mort ne les peut séparer.

L'émir aux siens fait encore un appel :

« C'est pour frapper que vous êtes ici. Frappez,

païens, frappez avec ardeur; et vous aurez femmes gentes et belles, et vous aurez honneurs, bons fiefs et terres. »

— « Frappons, crient-ils, faisons notre devoir. »

Ils frappent tant qu'ils y perdent leurs lances.

Lors du fourreau ils tirent leurs épées, qui par cent mille au clair soleil reluisent.

Et douloureuse, horrible est la mêlée... Ah! qui fut là vit une vraie bataille.

278.

L'empereur Charle exhorte ainsi ses Francs :

« Vous qui avez mon amour et ma foi, seigneurs barons, vous qui, pour votre chef, avez livré tant et tant de batailles, conquis de terre et détrôné de rois, je vous en dois, je le sais, le salaire. Eh bien, à vous mes biens et ma personne!

» Vengez vos fils, vos frères, vos amis, qui, l'autre soir, à Roncevaux tombèrent...

» Vous le savez, le bon droit est pour moi. »

— « Oui, crient les Francs, sire, vous avez droit! »

Ils sont vingt mille attroupés à sa suite, qui, d'une voix, lui promettent leur foi, et font serment que jamais aucun d'eux ne lui faudra pour mort ou pour détresse.

Et coups de lance et coups d'épée font rage.
On lutte à force ; et poignante est l'angoisse.

279.

Naime le duc s'aperçoit que Malprime court en tous sens et fait grandes tueries.

Il le regarde avec un œil terrible et fond sur lui d'un indomptable élan.

Il a bientôt démaillé son haubert ; lui plonge au corps, avec sa lance aiguë, le gonfanon aux banderoles jaunes ; et l'abat mort entre sept cents cadavres.

280.

Mais Canabeu, le frère de l'émir, tirant son glaive au pommeau de cristal, est là qui vient pour venger son neveu.

Sur le cimier il frappe le duc Naime ; tranche le heaume et fend, jusqu'à la chair, coiffe de maille et calotte de fer.

Rude est le coup. Naime en est étourdi.

Il va tomber. Mais Dieu lui vient en aide...

Il se cramponne au cou de son cheval ; et l'empereur accourt le secourir.

281.

Naime le duc est en très grande angoisse...

Le païen va frapper un second coup, quand Charle crie : « Halte-là, vil maraud. Ton mauvais coup t'aura porté malheur. »

Vaillant et prompt, il brise son écu; contre le cœur lui casse son haubert; pousse la lance à travers sa poitrine; et l'abat mort... La selle reste vide.

282.

Pourtant très grande est la douleur de Charle, qui voit le duc blessé et teint de sang.

— « Naime, dit-il, chevauchez près de moi. »

— « Ah! dit le duc, puissé-je vivre assez pour vous payer d'un si fameux service! »

Et tous les deux, par amour et par foi, vont chevauchant l'un à côté de l'autre.

Vingt mille Francs chevauchent à leur suite. Ils frappent ferme et jettent morts sur morts.

283.

L'émir, qui court à travers la bataille, a mis à mort le comte Guinemant, le preux Laurent, le marquis Gébouïn, le vieux Richard, seigneur de Normandie, et maints barons.

Tous ses païens l'admirent.

— « La bonne épée, crient-ils, que Précieuse!

Ah! nous avons un rude champion! Sus aux chrétiens! Frappez, barons, frappez! »

284.

Il fait beau voir les chevaliers arabes, ceux d'Occiant et ceux du pays Basque, de leurs épieux porter des coups terribles.

Mais ne craignez que les Français s'en aillent.

Ils ont pourtant subi bien grands dommages. Quels deuils encore avant qu'on se sépare! Jusques au soir quelle affreuse tuerie!

Des deux côtés les cadavres s'entassent.

285.

Païens, chrétiens, tous frappent à l'envi.

Qui aurait vu les lances fracassées perdre leur bois ou leur acier fourbi; les écus choir, le fer froisser le fer; les blancs hauberts résonner sous les coups; les boucliers sur les heaumes grincer; les chevaliers tomber ensanglantés, hurler, râler, contre terre mourir, saurait ce qu'est une grande douleur.

286.

— « O Apollon, Tervagant, Mahomet, crie Baligant, soyez-nous secourables!

» Je vous ferai des statues en or fin. Mais sur les Francs donnez-nous l'avantage ! »

Arrive alors son ami Gémalfin :

« Ah! lui dit-il, nos affaires vont mal. Mort votre fils; mort aussi votre frère : c'est l'empereur, je crois, qui l'a tué.

» J'ai reconnu Charle à sa grande taille.

» D'un vrai marquis il a la fière mine; ses poils sont blancs comme fleurs en avril. »

Alors l'émir penche sa tête sombre; il souffre tant qu'il en pense mourir.

287.

Enfin il dit à Jangleu d'outre-mer :

« Venez ici, Jangleu, que je vous parle... Vous possédez prudence et grand savoir; et j'ai toujours suivi votre conseil. Qu'en pensez-vous? Aurons-nous la victoire? »

— « Vous êtes mort, Baligant, dit Jangleu.

» Nos dieux, hélas! ne vous sauveront pas. Si fier est Charle et si preux sont ses hommes! Non, je ne vis jamais tels batailleurs...

» Faites pourtant tout ce qui reste à faire. »

288.

Alors l'émir étale fièrement, sur son haubert, sa

longue barbe blanche, dont le poil luit comme fleurs d'aubépine. Quoi qu'il arrive, il entend se montrer.

Dressé très haut sur son grand destrier et embouchant une claire trompette, il sonne tant que ses païens l'entendent.

Leurs bataillons de tous points se rallient.

Quels cris! Les uns semblent braire et hennir; d'autres, vrais chiens, et aboient et glapissent.

Ces enragés sur les Français s'élancent; au plus épais les rompent et les coupent; et d'un seul coup en jettent morts sept mille.

289.

Le comte Ogier jamais ne fut couard; il n'est meilleur baron qui porte armure.

Sitôt qu'il voit nos colonnes rompues, d'un bond rapide il court à Charlemagne, et fièrement lui fait ses remontrances :

« Voyez ces gens, comme ils tuent vos Français! Ne plaise à Dieu que vous portiez couronne, si votre épée ne venge telle honte! »

Charle se tait, et, pour toute réponse, avec fureur pique de l'éperon.

290.

Ah! de quel cœur frappe le vaillant roi!

A ses côtés donnent de rudes coups Geoffroy d'Anjou qui porte la bannière, Naime le duc et Ogier le Danois.

Le comte Ogier est vraiment un fier preux; il pousse droit son cheval tout fumant sur le païen qui porte le dragon; terrasse l'homme et foule l'étendard, l'étendard saint que les païens révèrent...

A cette vue, l'émir est hors de lui : il a donc tort; Charlemagne a donc droit[1] !

— « Pour Dieu, crie Charle, aidez-moi, mes barons! »

— « Le demander, disent-ils, c'est injure. Honte sur qui ne frappe à toute force! »

1. Mahométans et chrétiens (*voir ci-dessus le couplet* 274) croyaient que, dans les batailles, comme dans les combats judiciaires, Dieu donnait force au droit; et qu'ainsi la victoire révélait de quel côté était la justice.

Par cela même que nous ne voyons plus dans le duel et la guerre un jugement de Dieu, le duel et la guerre n'ont plus d'excuse.

XII

JOYEUSE CONTRE PRÉCIEUSE

291.

Le jour avance, et la soirée arrive.

Voici l'émir et le roi en présence : leur forte voix les fait se reconnaître; l'un crie *Monjoie*, et l'autre *Précieuse*.

S'entre-frappant sur leurs écus à fleurs, ils font assaut de rudes coups de lance...

L'écu brisé, le haubert démaillé, désarçonnés, leurs selles renversées, roi et émir tous deux tombent par terre; mais, aussitôt debout, ils se relèvent; et, plus ardents, dégainent leurs épées.

Rien ne peut plus arrêter ce combat; il doit finir par la mort d'un des deux.

292.

C'est un grand preux certes que Charlemagne; mais preux aussi et ne craignant personne est Baligant, l'émir de Babylone.

A grands éclairs leurs épées s'entre-croisent; et chaque écu reçoit des coups terribles.

Les deux boucliers sont bientôt mis en pièces...

Lors nu à nu, ils redoublent les coups. Sur leurs hauberts, sur leurs casques ils frappent. Des heaumes clairs sortent des étincelles.

Le combat dure... Il ne finira pas sans qu'un des deux ait avoué son tort.

293.

Le païen dit :

« Charle, rentre en toi-même! Sois repentant : tu m'as tué mon fils; et sans raison tu veux prendre mes terres. Deviens mon homme, et je te donne en fief tout ce pays jusques en Orient. »

Charle répond :

« Loin de moi telle honte! Paix ni amour ne sont dus aux païens. Mais crois et sers le Roi omnipotent; reçois la loi que Dieu nous a donnée; fais-toi chrétien, et nous serons amis. »

— « Tu me fais là un bien mauvais sermon, dit Baligant. Moi, me faire chrétien! Plutôt mourir du tranchant de l'épée[1]! »

Et le combat a repris de plus belle.

294.

L'émir était redoutablement fort.

1. *Miex voil morir de l'espée qui tranche.* Ce vers est du manuscrit de Paris.

Il asséna un si terrible coup sur l'acier brun du heaume impérial, qu'il le fendit, et, atteignit la tête. Le fer trancha des touffes de cheveux et arracha un grand lambeau de chair, qui était bien large comme la main.

L'os est à nu ; Charlemagne chancelle.

Il va tomber...

Lui vaincu, mis à mort!

Dieu le défend.

Descendant près de Charle, Gabriel dit : « O grand roi, que fais-tu? »

295.

Quand Charle entend la sainte voix de l'ange, il sort d'angoisse ; il ne craint plus la mort ; il sent renaître et sa vie et ses forces ; frappe l'émir avec l'épée de France ; brise son heaume, où les pierreries brillent ; lui fend le front ; fait jaillir sa cervelle ; et met en deux, jusqu'à la barbe blanche, son fier visage....

Il est mort sans retour.

— « Monjoie! » crie Charle ; et, content, il remonte sur son cheval que maintient le duc Naime.

Les païens fuient ; Dieu veut leur débandade ; et les Français ont tout ce qu'ils demandent.

296.

Les païens fuient. Le seigneur Dieu le veut.

L'armée s'empresse à leur donner la chasse.

— « Vengez vos deuils, barons, dit Charlemagne ; assouvissez le désir de vos cœurs : car ce matin j'ai vu pleurer vos yeux. »

Les Français crient : « Sire, cela nous va. »

Tous de frapper les plus grands coups qu'ils peuvent.

Peu de païens échappent à la mort.

XIII

A SARAGOSSE

297.

Il fait très chaud; la poussière s'élève; elle enveloppe et Français et païens, ceux-ci qui fuient, ceux-là qui les poursuivent.

Éperonnant à force leurs chevaux, ils sont chassés jusques à Saragosse.

Sur son donjon, est montée Bramimonde, avec les clercs et prêtres de sa loi, gens mal pensants qui n'ont pas la tonsure, prêchent le faux et sont haïs de Dieu.

La reine voit la déroute des siens, et crie en pleurs : « Au secours, Mahomet! »

Puis, se rendant près du lit de Marsile :

« Ah! noble roi, nos hommes sont vaincus; l'émir est mort, tué à grande honte. »

Marsile entend; se tourne vers le mur; pleure des yeux; se voile le visage; et meurt de deuil...

Aussitôt les démons prennent son âme esclave du péché.

298.

Ses ennemis ou tués ou en fuite, Charle vainqueur occupe Saragosse, dont ses soldats ont abattu les portes.

On ne peut plus défendre la cité : il le sait bien ; et fait entrer son monde, qui gîtera dans la ville conquise.

Fier est le roi à la barbe chenue.

Vient à ses pieds la reine Bramimonde qui crie merci et dit qu'elle se rend[1].

Elle remet les tours à Charlemagne, dix grandes tours et cinquante petites.

Tout réussit à qui a Dieu pour soi.

299.

Le jour s'achève et la nuit est venue ; la lune est claire et les étoiles flambent.

L'empereur-roi est maître à Saragosse...

Mille Français, par son commandement, de çà de là, courent toute la ville. Les mains armées de marteaux et de haches, ils vont fouillant mosquées et synagogues, pour y briser les statues des idoles.

1. J'ai traduit ici deux vers du manuscrit de Cambridge.

De leurs magies, de leurs sorcelleries il ne doit plus rester aucun vestige.

Qui croit en Dieu, le montre par ses actes. Ainsi fait Charle. Il veut que ses évêques, après avoir dûment béni les eaux, au baptistère amènent les païens.

S'il en est un qui veuille y contredire, il le fait pendre, ou brûler, ou occire.

Plus de cent mille ainsi sont baptisés, et faits chrétiens.

La reine est exceptée.

Elle sera menée en douce France. C'est par amour qu'il veut la convertir.

XIV

LE RETOUR A AIX PAR BORDEAUX ET BLAYE

300.

La nuit passée, le jour clair apparaît.

Ayant garni les tours de Saragosse de chevaliers qui garderont la ville, l'empereur part, avec toute l'armée ; et Bramimonde est emmenée captive : mais il ne veut lui faire que du bien...

Joie et fierté font battre tous les cœurs.

Vainqueurs et forts, on traverse Narbonne[1], et

1. Il n'était pas naturel de passer par Narbonne pour aller des Pyrénées à Bordeaux et à Blaye. Mais, comme la prise de Narbonne resta célèbre, le poète a peut-être tenu à la rattacher au retour de Charlemagne, sans d'ailleurs la raconter. Ce qui le ferait croire, c'est que le manuscrit de Venise donne, en cet endroit, un récit de la prise de Narbonne, heureusement renouvelé, au commencement du treizième siècle, par Bertrand de Bar-sur-Aube, dans sa chanson de geste, *Aimeri de Narbonne*. Cette chanson de geste a été publiée en 1887, d'après les manuscrits de Londres et de Paris, par M. Demaison. En 1845, elle avait été utilisée par Jubinal, dans sa nouvelle intitulée le *Château de Dannemarie ;* et c'est du récit de Jubinal que s'inspira Victor Hugo quand il écrivit, dans la *Légende des siècles*, son *Aymerillot*, poème infiniment supérieur à la vieille chanson de geste, semée de beaux traits, mais beaucoup trop diffuse.

> Charlemagne, empereur, à la barbe fleurie,
> Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :
> « Roncevaux ! Roncevaux ! O traître Ganelon ! »

puis Bordeaux, la cité de valeur, où sur l'autel du grand saint Séverin est déposé l'olifant, rempli

Car son neveu Roland est mort dans ce vallon...
Charle arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense, il regarde en rêvant;
Et, sur une montagne, au loin et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte...
« Mes enfants! mes lions! Saint Denis m'est témoin
» Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin! »
Le vieux Nayme frissonne à ce qu'il vient d'entendre :
« Alors achetez-la, car nul ne peut la prendre...
» Les preux sont harassés et du gîte envieux
» Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux... »

L'empereur offre Narbonne à chacun de ses capitaines; mais aucun ne veut se charger de la prendre.

Dans les raisons qu'il leur prête, Victor Hugo abuse des chevilles. C'est le faible de ce génie de faire alterner avec les superbes inspirations du poète le verbeux galimatias du rimeur.

« Nous mangions des souris, et, pour toutes ribottes,
» Nous avons dévoré beaucoup *de vieilles bottes...* »
— » Mais qu'importe? Es-tu pas *le grand aigle?* — *Un pigeon,*
» *Un moineau,* dit Eustache, *un pinson dans la haie.*
» Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paie;
» Or, je n'ai pas le sou; sur ce, pas un garçon
» *Qui me fasse crédit d'un coup d'estramaçon.*
» Leurs yeux *me donneront à peine une étincelle*
» Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle...
» Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir,
» On s'use, on se disloque, on finit par avoir
» La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule,
» Si bien qu'*étant parti vautour, on revient poule.*
» Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier!
» J'ai tant de gloire, ô roi, que *j'aspire au fumier.* . »
— « Tu rêves, dit le roi, comme *un clerc de Sorbonne,*
» Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne? »

Le joli anachronisme que cette Sorbonne, introduite ici pour rimer avec Narbonne!

Suit une page magnifiquement grandiose et épique :

Ils refusèrent tous. Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,

d'or. Les pèlerins qui vont là l'y verront.
En grands bateaux la Gironde franchie, on va à

Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté !
» O comtes paladins tombés dans ces vallées,
» O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
» Devant qui Satan même aurait crié merci,
» Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
» Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
» Paladins ! vous, du moins, votre épée était bonne ;
» Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
» Vous alliez en avant sans compter tous vos pas !
» O compagnons couchés dans la tombe profonde,
» Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !
» Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent ?
» Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
» Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
« De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
» Je ne sais point comment on porte des affronts !
» Je les jette à mes pieds ; je n'en veux pas !... Barons,
» Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
» Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne [1],
» Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
» Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en !
» Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
» Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne.
» Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
» Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous !
» Je ne veux plus de vous ! retournez chez vos femmes !
» Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
» C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
» Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.

1. « *Ralez vous en, Bourguignon et François,*
« *Et Angevins, Flamens et Avalois,*
» *Et Hanuyer, Poitevins et Mansois,*
» *Et Loherens, Bretons et Hurepois.*
« *Cil de Berril et tos les Champenois,*
« *Je remenrai ici en Nerbonois.*
» *Cant vos venrés au pais d'Orlenois,*
« *En dolce France tout droit en Loonois,*
» *S'on vos demande où est Karles li rois,*
» *Si respondés, por Deu, seigneurs François,*
» *Que lou laissastes à siege en Nerbonois.* »

(*Chanson d'*AIMERI DE NARBBONNE.)

Blaye, où on laisse Roland, et Olivier son noble compagnon, et l'archevêque aussi vaillant que sage.

» Je reste ici, rempli de joie et d'espérance !
» Et quand vous serez tous dans notre douce France,
» O vainqueurs des Saxons et des Aragonais,
» Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
» Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
» Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
» Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
« Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ? »
» Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
« Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
» Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
» Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! »
Ainsi Charles de France, appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.
Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs et dit :
« Que monsieur saint Denis garde le roi de France ! »
L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.
Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.
« Toi, que veux-tu, dit Charles, et qu'est-ce qui t'émeut ? »
— « Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
» L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
» L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne... »
— « Hé ! C'est Aymerillot, le petit compagnon ! »
— « Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom. »
— « Aymeri. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine,
» J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine ;
» Je sais lire en latin, et je suis bachelier :
» Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
» Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
» Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
» Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur :

Les trois barons, clos en de blancs cercueils, sont déposés dans l'église de Blaye, à Saint-Romain. Ils gisent là, les preux... Pour leur salu les litanies sont dites... Que tous les saints e Dieu leur fassent paix!

301.

Et derechef, à travers monts et vaux, Charle chevauche. Il chevauche si bien que jusqu'à Aix il ne s'arrête plus.

Là il descend au perron du palais.

A peine est-il monté dans le palais, que, par message, il convoque ses juges, nobles de Saxe, et Bavière et Lorraine; nobles de Frise, Allemagne et Bourgogne; et Poitevins, et Normands et Bretons; et ceux de France, entre tous les plus sages.

La Haute Cour va juger Ganelon.

» J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.
» Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »
Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria : « Tu seras, pour ce propos hautain,
» Aymeri de Narbonne et comte palatin!
» Et l'on te parlera d'une façon civile.
» Va, fils! » — Le lendemain Aymeri prit la ville.
(Voir *Légende des siècles*. — Hetzel, éditeur.)

M. Gaston Paris pense que, dans le passage de la Chanson de Roland qui nous occupe, il s'agit non pas de la ville de Narbonne, mais d'un fleuve que passa l'armée, l'Adour probablement.

Selon M. Camille Jullian, le trouvère a désigné ici, non la Narbonne de la région languedocienne, mais la Narbonne du pays basque, actuellement appelée *Arbonne* et située à cinq kilomètres sud de Biarritz.

LIVRE SIXIÈME

L'EXPIATION

C'est la loi du Christ rédempteur qu'il soit tiré sévère justice d'un traître. On l'écartèle avec des chevaux ; on livre aux flammes son corps en lambeaux ; et il arrive que là où se dispersent ses cendres, il ne croît plus d'herbe ; les arbres dépérissent ; toute semence jetée reste stérile.

Chanson de GIRART DE ROUSSILLON (*douzième siècle*).

Pire est le traître que le larron... Dieu tient son arc tendu, et frappe là où il veut frapper, et fait le coup qu'il doit faire. Au payement, ils viennent tous : le trompeur et le trompé ; Caïn ainsi qu'Abel. Et les traîtres seront détruits ; et les trahis seront bien venus.

Pierre CARDINAL (*treizième siècle*).

Vainement son orgueil l'a plongé dans un abîme d'ignominie et le livre à l'expiation suprême. Même tombé, ce superbe garde quelques rayons de sa splendeur première. Son visage est ravagé, et l'inquiétude siège sur ses joues flétries. Mais sous ses fiers sourcils brille un regard qui dit son intrépidité inflexible et son indomptable fierté. Tel un pin dont la tête a été excoriée par le feu du tonnerre. Son tronc, quoique nu, se dresse majestueux sur le sol calciné.

MILTON.

I

LA BELLE AUDE

302.

L'empereur Charle est rentré de l'Espagne ; il vient à Aix, le meilleur lieu de France ; monte au palais, et entre dans la salle.

Alors vers lui s'avance Aude la belle, disant : « Où est Roland, le capitaine, qui m'a juré de me prendre pour femme? »

Charle en est plein de douleur et d'angoisse; pleure des yeux, tire sa barbe blanche.

— « Sœur, chère amie, tu demandes nouvelles d'un homme mort, dit-il; mais va, belle Aude, je saurai bien te remplacer Roland.

» A toi Louis, je ne te puis mieux dire; Louis, mon fils, qui tiendra mes États. »

Aude répond :

« Ce propos m'est étrange.

» Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges, que, Roland mort, je reste encor vivante. »

Elle pâlit et tombe aux pieds de Charle. La voilà morte. A Dieu aille son âme!

Les barons francs en pleurent et la plaignent.

303.

Aude la belle est allée à sa fin.

Mais Charle croit qu'elle n'est que pâmée. Pris de pitié, il répand force larmes; lui prend les mains et la remet debout...

Sa tête, hélas! retombe sur l'épaule.

Aude est bien morte...

Et Charle qui le voit, autour du corps mande quatre comtesses.

Elle est portée en un moutier de nonnes.

Toute la nuit, jusqu'au jour on la veille; puis, sous l'autel, bellement on l'enterre.

Moult grand honneur lui fut rendu par Charle[1].

1. On remarquera comme un écho de la mort de la belle Aude dans les poèmes bretons et anglo-normands sur Tristan et Yseult au douzième siècle :

Tristan n'est plus. Yseult s'écrie :

« *Doux ami, quand je vous vois mort, — je n'ai droit ni pouvoir de vivre...*

» *Ni vous sans moi; ni moi sans vous!* »

Auprès de lui elle se met; — elle l'embrasse et puis s'étend; — et aussitôt elle rend l'âme...

Gens, priez pour la blonde Yseult.



II

GANELON ET SES JUGES

304.

L'empereur Charle est revenu à Aix.

Le traître Gane a été mis aux fers, dans la cité, en face du palais.

Là des valets le clouent à un poteau. Les mains liées par des courroies de cerf, il est battu à grands coups de bâtons et flagellé avec des nerfs de bœufs. De ses forfaits c'est le digne salaire...

Dans les douleurs il attend son procès.

305.

Comme il est dit dans l'ancienne chronique, Charle manda les hommes de ses terres, qui, rassemblés dans la chapelle d'Aix, en un grand jour, jour de très belle fête, — c'était, dit-on, le jour de saint Silvestre, — du vil félon commencèrent le plaid...

Or donc, oyez ce qu'il advint de Gane, mis en justice et traîné devant Charle.

306.

— « Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne, jugez-moi Gane et donnez force au droit...

» M'ayant suivi dans ma guerre d'Espagne, il m'a ravi vingt mille de mes Francs, et mon neveu que vous ne verrez plus, et Olivier, le preux et le courtois. Il a trahi enfin les douze pairs. Et tout cela, pourquoi? Pour de l'argent. »

Gane répond, fier et la tête haute :

« Sois-je maudit si je nie ce qui est. Ce que j'ai fait, je n'en fais pas mystère.

» Roland m'avait fait tort en mon avoir et condamné à douleur et trépas.

» Lui voulant mal, j'ai pu vouloir sa mort.

» Mais que ce soit trahison, je le nie. »

Et tous de dire : « On en tiendra conseil. »

307.

Devant le roi, Ganelon se tient droit, le corps gaillard, la face colorée. Qu'il fût loyal, on dirait un baron.

Il envisage et les Francs et ses juges, et ses parents qui sont trente avec lui; puis il s'écrie de sa voix la plus forte :

« Au nom de Dieu, barons, entendez-moi!

» Longtemps je fus dans l'armée près du roi, le servant bien, avec foi et amour...

» Mais, quand Roland se mit à me haïr, qu'il me choisit, pour souffrir et mourir, comme envoyé auprès du roi Marsile, pour me sauver j'eus recours à l'adresse.

» J'avais d'ailleurs déclaré défier le preux Roland, Olivier, tous les pairs. Le roi l'ouït, et ses barons l'ouïrent.

» Vengeance, soit! Mais trahison! Non pas. »

Et tous de dire : « On ira en conseil. »

III

GRACE POUR GANELON!

308.

Gane, aussitôt son procès commencé, a rassemblé trente de ses parents.

Il en est un que les autres écoutent; c'est Pinabel, du château de Sorence : il parle bien et par droites raisons; puis, bon guerrier, fait respecter ses armes.

Gane lui dit :

« Je me confie à vous. Arrachez-moi à la mort, à la honte. »

Lors Pinabel :

« Oui, vous resterez sauf.

» Je suis votre homme; et s'il est un Français, qui contre vous demande la potence, que l'empereur nous mette ensemble aux champs!

» L'épée au poing, je le démentirai. »

Le comte Gane à ses pieds lui rend grâce.

309.

Au conseil sont Saxons et Bavarois; nombreux

Teutons et nombreux Allemands; Français, Normands, Poitevins, Bourguignons.

Les Auvergnats sont les mieux disposés; et Pinabel les trouve favorables.

L'un dit à l'autre :

« Il faut en rester là...

» Trêve au procès! Faisons prière au roi que, cette fois, il fasse grâce à Gane, prêt à servir avec foi et amour.

» Roland est mort : on ne le verra plus... Argent ni or ne sauraient nous le rendre.

» Fou qui voudrait l'épreuve du combat. »

Et tous de dire : « Eh bien! nous l'accordons. »

Tous, hors Thierri, frère du duc Geoffroy.

310.

Vers l'empereur s'en viennent ses barons.

— « Roi, disent-ils, nous venons vous prier de décider que Ganelon soit quitte, et puisse ainsi, avec foi et amour, comme jadis servir son empereur.

» Laissez-le vivre : il est homme si noble!

» Roland est mort, on ne le verra plus; tous les trésors ne sauraient nous le rendre. »

Le roi leur dit : « Vous êtes tous félons! »

IV

THIERRI, LE TENANT DE CHARLEMAGNE, ET PINABEL, LE TENANT DE GANELON

311.

Le roi, voyant que tous lui font défaut, baisse la tête... et sombre est son visage.

— « Ah! s'écrie-t-il, je suis bien malheureux! »

Mais devant lui s'en vient un chevalier, Thierri d'Anjou, frère du duc Geoffroy.

Il a le corps maigre, frêle, allongé; les cheveux noirs et le visage brun. Sa taille n'est ni grande ni petite.

Courtoisement il dit à l'empereur :

« Beau sire roi, ne vous tourmentez pas...

» Vous le savez; je vous ai bien servi.

» Je siège ici du droit de mes ancêtres.

» Eh bien, je dis : Quelle que soit la faute, dont Ganelon à Roland fait reproche, votre intérêt devait sauver Roland.

» N'était-il pas homme à votre service?

» Qui l'a perdu a fait œuvre de traître... Gane est un traître, et de plus un parjure.

» Cela étant, je le condamne à mort.

» De félonie atteint et convaincu, qu'il soit pendu et que les chiens le mangent!

» S'il est quelqu'un des siens qui me démente, la bonne épée qui pend à ma ceinture va soutenir l'arrêt que je prononce. »

— « C'est bien parlé, Thierri », disent les Francs.

312.

Lors Pinabel devant le roi s'avance.

Grand, fort, agile, on voit que c'est un brave, sachant tuer son homme au premier coup.

Il dit au roi :

« Sire, le plaid est vôtre. Préservez-le des noises et du bruit.

» Voici Thierri qui a dit son arrêt : je dis qu'il ment, et prétends le combattre. »

En même temps, au poing droit de Thierri, Pinabel met le gant en peau de cerf.

— « Bien! dit le roi. Mais je veux bons otages. »

Trente parents s'offrent pour caution.

L'empereur dit : « J'accepte. » Et il prescrit qu'ils soient gardés tant que voudra justice.

313.

Quand Thierri voit que le combat est proche, il offre au roi le gant de sa main droite.

Le roi répond de Thierri par otages, et fait porter quatre bancs sur la place.

Là vont s'asseoir ceux qui doivent combattre.

Chacun approuve; et tout se passe en règle, sous les regards d'Ogier, juge du camp...

Les champions, Pinabel et Thierri, ont demandé leurs chevaux et leurs armes.

V

LE DUEL DES DEUX CHAMPIONS

314.

Bien confessés, et absous, et bénis, la messe ouïe, la communion faite, de riches dons offerts aux monastères, les champions sont prêts à s'aligner, et devant Charle ils se rendent tous deux.

Ils ont chaussé aux pieds leurs éperons; vêtu leurs corps de hauberts d'acier blanc, forts et légers; attaché sur leurs têtes leurs heaumes clairs cerclés de pierreries; ceint leurs épées à la garde d'or pur; pendu au cou leurs écus à quartiers; pris au poing droit leurs lances aiguisées, et enfourché leurs destriers rapides...

On vit alors cent mille chevaliers s'apitoyer sur Thierri pour Roland, et, l'œil en pleurs, souhaiter son triomphe.

Dieu seul connaît comment tout finira.

315.

Sous Aix s'étend une vaste prairie. C'est là que va s'engager le combat.

Les deux barons sont des preux intrépides, et leurs chevaux sont fringants et agiles.

Piquant des deux, ils leur lâchent les rênes, et avec force ils foncent l'un sur l'autre.

Leurs deux écus sont fracassés, brisés; leurs deux hauberts sont démaillés, rompus; les deux chevaux ont les sangles cassées : la selle tourne; et les cavaliers tombent.

Cent mille Francs voient ce spectacle et pleurent.

316.

Les deux barons sont donc jetés par terre. Lestes et prompts, sur leurs pieds ils se dressent...

Que Pinabel est fort, léger, agile!

L'un cherche l'autre : ils n'ont plus de chevaux; mais leurs épées, à la garde d'or pur, avec grands coups, sur les heaumes d'acier frappent sans trêve, afin de les trancher...

Quels rudes chocs! Ah! les chevaliers francs sont en grand trouble; et l'empereur s'écrie : « Faites, mon Dieu, éclater le bon droit! »

317.

— « Quitte le champ, Thierri, dit Pinabel; et tu



auras mon amour et ma foi; et tu seras comblé de mes trésors.

» Réconcilie Ganelon et le roi! »

Thierri répond :

« Loin de moi telle idée!

» Ainsi faisant, je serais un félon.

» Que Dieu prononce aujourd'hui entre nous! »

318.

Thierri reprend :

« Tu es un vrai baron, très fort, très grand, et le corps fait au moule; et tous tes pairs te réputent vaillant.

» Eh bien, renonce à ce fâcheux combat : avec le roi je te mettrai d'accord.

» Pour Ganelon, on en fera justice; et jamais plus il n'en sera parlé. »

Lors Pinabel :

« Moi céder! Dieu m'en garde!

» Je soutiendrai toute ma parenté, sans reculer devant homme qui vive.

» Plutôt mourir que mériter tel blâme! »

Et leurs épées à nouveau s'entre-choquent, frappant si fort les casques gemmés d'or, que le feu clair en jaillit vers le ciel.

Les séparer n'est plus chose possible : leur corps à corps doit finir par mort d'homme.

319.

Il frappe en preux, Pinabel de Sorence!

Sous ses grands coups l'armure de Thierri lance des feux dont la vive étincelle fait s'enflammer l'herbe sèche des prés.

Voici l'épée pointée sur son visage; elle a fendu son heaume de Provence; elle descend jusqu'au-dessous du front...

Pauvre Thierri! Il a sa joue en sang et son haubert déchiré jusqu'au ventre...

La mort est là... Mais Dieu va l'écarter.

320.

Thierri se sent blessé à la joue droite; et son sang clair rougit le pré herbu.

Il frappe alors Pinabel sur son heaume.

L'acier se fend du cimier au nasal; le crâne éclate et la cervelle en sort...

Thierri brandit son glaive ensanglanté, et abat mort le champion de Gane.

Ce coup donné, Thierri est bien vainqueur.

Les Français crient : « Le doigt de Dieu est là.

Il est de droit qu'on pende Ganelon et les parents qui répondent pour lui. »

321.

Dès que Thierri du combat sort vainqueur, auprès de lui s'en vient l'empereur Charle, accompagné de quarante barons, dont le duc Naime, Ogier de Danemark, Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye.

Le roi, prenant Thierri entre ses bras, l'essuie avec ses grandes peaux de martre, puis il les quitte et il en revêt d'autres.

Tout doucement on désarme Thierri ; et on le met sur une mule arabe.

Le baron part escorté et joyeux ; on entre à Aix ; on descend sur la place...

Il va falloir procéder aux supplices[1].

1. Dans la chanson de geste GEAIDON (*douzième siècle*), l'Angevin Thierri devient *le chevalier au geai* parce que, sur son heaume, serait venu se poser un geai, au moment où il terrassait Pinabel.

Un traître du lignage de Ganelon, Thibaut d'Aspremont, a résolu de perdre Charlemagne et Thierri. Il envoie à l'empereur des pommes qui lui sont remises comme un présent du chevalier au geai, et où a été subtilement mêlé un poison mortel.

Certain baron goûte les pommes avant l'empereur, et tombe foudroyé. Grande colère contre Thierri, soupçonné d'avoir voulu empoisonner Charlemagne.

L'empereur convoque sa cour, et s'adresse au chevalier :

« Geaidon, lui dit-il, avez-vous rien à réclamer? Vous a-t-il été fait quelque injustice?

— » Aucune, sire. Mon fief d'Angers me suffit; et je ne demande rien, sinon l'honneur de vous servir.

— » C'est trop d'audace! Tais-toi, félon. Tu as entrepris de me donner la mort...

— » Moi, sire! Un tel crime!

— » Oui, toi, en m'envoyant une corbeille de pommes empoisonnées.

— » Mensonge! On vous a trompé.

— » Il n'y a ici de menteur que toi! Sois-je maudit de Dieu si je prends un seul repas avant que ta mort ait expié ton attentat.

— » Sire, qui fut l'ami de Roland et le vainqueur de Pinabel est incapable de pareils forfaits. Un tel homme se sert de la lance, non du poison; et il ne s'attaque qu'aux ennemis, non à son seigneur. »

Lors intervint le vieux comte du Mans : « Oui, l'auteur de l'attentat mérite d'être brûlé vif. Mais, sire, est-il quelqu'un, dans votre cour, qui ose soutenir que c'est Geaidon? »

— « Moi! » cria un chevalier de haute taille, au visage coloré et à la barbe blonde. C'était Thibaut.

Défi. Combat.

L'épée à la main, Thierri force le traître à avouer son infamie; et puis « il l'envoie aux enfers rejoindre Ganelon ».

Dans la suite du poème, Thierri, victime de l'ingratitude de l'empereur, se retourne un moment contre lui. Il est admirablement secondé par un humble vassal nommé Gautier, véritable homme des bois, qui, armé d'une lourde hache et accompagné de ses sept fils, se voue à la défense de son seigneur.

Le chevalier au geai réussit à s'emparer de la personne de Charlemagne.

Mais la victoire ne fait que le ramener au devoir. Il se jette aux pieds de l'empereur pour lui demander grâce; et, tout repentant de ses fautes, finit par se faire ermite.

VI

LE SUPPLICE DE GANELON ET DE SES TRENTE PARENTS

322.

Charle a mandé ses comtes et ses ducs :

« Qu'opinez-vous sur ceux que j'ai gardés? Pour Ganelon ils sont venus au plaid ; pour Pinabel ils se sont faits otages. »

— « Qu'ils meurent tous! » répondent les Français...

Le roi commande un sien viguier, Basbrun, exécuteur de sa haute justice :

« Va, qu'ils soient tous au bois maudit pendus!

» Par cette barbe aux poils blancs et chenus, si un s'échappe, on te pend ; tu es mort. »

— « Ne craignez point : qu'ai-je autre chose à faire? » dit le viguier.

Aidé de cent valets, Basbrun les prend et les mène de force.

Bientôt après, les trente sont pendus...

Le traître ainsi se perd et perd autrui.

323.

L'accord est fait. Les juges Bavarois, les Poite-

vins, les Bretons, les Normands, les Allemands et surtout les Français, tous sont d'avis qu'il faut que Gane meure, dans des tourments sortant de l'ordinaire.

On fait venir quatre forts destriers, auxquels on lie Ganelon pieds et mains.

Ces étalons, emportés et agiles, sont fouettés par quatre valets d'armes et sont lancés devers une cavale, qu'on a placée au beau milieu d'un champ...

Ganelon souffre un terrible tourment : membres et nerfs sont tirés sans mesure ; de tout son corps la charpente est rompue ; et son sang clair inonde l'herbe verte...

Le voilà mort en félon avéré.

C'est le bon droit qu'un traître ait court triomphe[1].

1. Une tradition veut que Ganelon ait été le seigneur de Montigny, gros bourg fortifié du temps jadis, situé à deux lieues de Châteaudun et tout voisin de Cloyes. On l'appelait *Montigny-le-Ganelon*.

Dès le moyen âge, il y avait de fréquents combats à coups de fronde entre les enfants de Montigny et les enfants de Cloyes. Ceux-ci abordaient la lutte en criant :

Sus à Montigny-le-Ganelon
D'où est partie la grande trahison !

Au château de Montigny-le-Ganelon on vous montre une porte appelée de temps immémorial *la porte de Roland*.

Mais Ganelon n'était-il pas un Allemand? C'est l'opinion de quelques historiens, parmi lesquels Michelet.

De fait, dans des poèmes postérieurs à la Chanson de Roland, Ganelon fut représenté comme le petit-fils de Doon de Mayence; et les trouvères mirent en scène toute une collection de traîtres qui furent désignés comme membres de la famille de Ganelon, sous le nom de Mayençais.

VII

LE BAPTÊME DE BRAMIMONDE — PAS DE REPOS POUR CHARLEMAGNE

324.

Quand Charlemagne eut ainsi fait vengeance, il convoqua les évêques de France, ceux de Bavière et ceux de l'Allemagne :

— « J'ai au logis une noble captive, dit l'empereur. Elle a vu tant d'exemples, elle a ouï tant de très beaux sermons, qu'elle a la foi et veut être chrétienne.

» Baptisez-la pour qu'à Dieu soit son âme! »

— « Soit! dirent-ils. Il lui faut des marraines, qui toutes soient hautes et nobles dames. »

Aux bains à Aix est grande compagnie...

On baptisa la reine Sarrasine, en lui donnant le nom de Juliane.

Elle est chrétienne; et c'est à bon escient.

325.

[1] Quand l'empereur eut ainsi fait justice et apaisé

1. Fin admirable d'une admirable épopée! Charlemagne est le

son grand ressentiment, quand il eut fait Bramimonde chrétienne, le jour fini, la nuit sombre venue, il se coucha dans sa chambre voûtée.

Mais Gabriel de par Dieu vint lui dire :

« Roi, réunis les armées de l'empire ; et en Syrie cours à marches forcées porter secours au roi Vivien dans Imphe ; car les païens assiègent cette ville, et les chrétiens à grands cris t'y réclament. »

Mieux aimerait Charle n'y pas aller ; et l'œil en pleurs, tirant sa barbe blanche : « Dieu ! s'écrie-t-il, que ma vie est peineuse ! »

Ici finit la geste de Touroulde[1].

bras armé de la divinité. Travaillé en son corps et en son âme, il voudrait enfin prendre un peu de repos : « Marche ! » lui dit l'ange. Il souffre de repartir ; mais il repartira, et il passera les mers pour continuer sa tâche de soldat de la chrétienté.

1. Ci falt la geste que Turoldus declinet.

Les chansons et les chroniques consacrées au récit des faits et gestes de Charlemagne et de ses preux étaient appelées des *Gestes.*

S'agit-il ici de l'auteur qui *achève* (*declinet*) de composer cette geste ; du scribe qui achève de la copier ; du jongleur qui achève de la chanter ? On ne sait.

AUTOUR DE ROLAND

ECHOS DES CHANSONS DE GESTE DE LA VIEILLE FRANCE

Pourquoi ces troubadours feraient-ils les fiers pour quelques fades airs? Fi de leur maigre parler dolent! Qu'ils rentrent dans le néant! Je préfère les vieux joueurs de pipeaux qui quêtent par les chemins en chantant de mâles chansons.

Pierre d'Auvergne (*douzième siècle*).

Poètes, quand serez-vous enfin las de poétiser? Quand donc finira la vieille, l'éternelle chanson? La corne d'abondance n'est-elle pas vidée depuis longtemps? Toutes les fleurs ne sont-elles pas cueillies, toutes les sources épuisées? — Tant que le soleil inondera de ses feux les plaines azurées, tant que la nuit sèmera ses millions d'étoiles, tant que le printemps se parera de verdure, tant que les tombes s'ombrageront de cyprès et qu'il y aura des yeux pour pleurer et des cœurs pour souffrir, elle ne finira pas la vieille, l'éternelle chanson.

Anastase Grün.

Si l'on ouvre mon cœur à ma mort, on y lira l'idée qui m'a suivi : « Comment viendront les livres populaires? » Qui en fera? Difficulté énorme. Trois choses y sont requises qui vont bien peu ensemble : *le génie et le charme*, ne croyez pas qu'on puisse faire avaler au peuple rien de faible, de fade; *un tact d'expérience*, très fin, très sûr; et enfin, quelle contradiction! il y faudrait la divine *innocence*, l'enfantine sublimité, qu'on entrevoit parfois dans certaines jeunes créatures, mais pour un court moment, comme un éclair du ciel.

Michelet.

Pour certains érudits ce n'est pas un mince grief que d'avoir voulu écrire un livre lisible.

Paul Meyer.

AUTOUR DE ROLAND

I

LE JONGLEUR ET SON AUDITOIRE

Voici le jongleur sur la place publique. De la main gauche il appuie à son épaule un violon rudimentaire, appelé alors la vielle; et, de sa droite, il fait aller l'archet qui tire de l'instrument à quatre cordes des sons stridents pour appeler la foule.

De ci de là viennent autour de lui écuyers et chevaliers, clercs, bourgeois et serfs, dames, jouvencelles et enfants. On se presse, les uns assis en payant, les autres debout, libres de donner ou de ne pas donner quand se fera la collecte.

— « Çà, crie le jongleur; paix les grands et les petits! » Tout ce monde fait silence comme quand le prêtre monte à l'autel.

Avant de commencer sa mélopée, le jongleur annonce le morceau qu'il va dire :

Oyez, seigneurs, et que Dieu vous protège!
Je vais chanter comment mourut Roland...

Puis, s'accompagnant de la vielle, il module,

sur une mélodie très simple, le récit que l'on sait.

Quelle différence avec ce que débitent nos chanteurs de rues et de concerts !...

Dans un vieux texte, à propos des faits et gestes d'Ogier le Danois, il était dit qu'un *vielleur* étant allé à Montpellier chanter la vie de ce preux, il maniait à son gré les pensées du peuple et excitait en lui telle *fureur* et *amitié* que jeunes et vieux étaient enflammés du désir d'entreprendre les mêmes exploits et de courir les mêmes aventures où s'était illustré le vaillant Ogier.

Imaginez dès lors les impressions produites sur ces âmes fraîches, tendres et fortes, par les touchants détails de la mort d'Olivier, de la mort de Turpin et de la mort de Roland.

Ah! Français du vingtième siècle, fermez les yeux sur quelques gaucheries et goûtez les sublimités qui faisaient de vos pères des héros!

II

L'IDÉAL DU ROI DE FRANCE

De même façon que Dieu est le héros principal de la tragédie d'*Athalie*, la France est l'héroïne principale de l'épopée de Roncevaux. Objet d'amour et d'orgueil, de regrets et d'espérances, elle domine toute l'action et est tour à tour glorifiée dans Roland et dans Charlemagne.

Roland est l'homme de Charlemagne, et Charlemagne est l'homme de la France.

Cet empereur, dont ses ennemis disent, en exaltant sa majesté et ses victoires, qu'il a plus de deux cents ans, est le roi idéal, qui incarne le pays dans sa pérennité et sa grandeur.

Aux yeux de nos trouvères, le roi de France est le sergent de Dieu, faisant régner la loi et donnant force au droit.

> Dieu commanda le roi être en terre son sergent,
> Tenir droite justice et la loi mettre avant.

Sans doute la royauté est un privilège; mais c'est un privilège qui se paie par les plus lourdes charges.

De même que *noblesse oblige*, royauté oblige. Les chevaliers, protecteurs des petits, défenseurs

de « la grande terre », conquérants des pays infidèles, doivent au roi leurs sueurs et leur sang. Mais à son tour le roi, recours des opprimés, soldat de Dieu et de la France, doit périr pour les siens plutôt que de se laisser vaincre. De là le fier langage d'Ogier rappelant à Charlemagne qu'il n'a droit de porter la couronne qu'autant qu'il remplit sa charge, en bien guerroyant pour les Français et en les préservant de toute honte.

On se souvient du fameux dialogue : « Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi? »

La règle originelle était que nul ne fût élevé, dans l'échelle nobiliaire, que par autrui et pour autrui.

Dans la chanson de geste LE COURONNEMENT DE LOUIS, il est dit :

« Tout roi portant la couronne de France doit être sage et vaillant de son corps.

» S'il est quelqu'un qui lui fasse aucun tort, qu'il le pourchasse, en tous lieux, bois ou plaine, et le contraigne à se rendre ou mourir!

» S'il ne le fait, la France en perd sa gloire. La geste dit : « C'est à tort qu'il est roi. »

Et l'antique chanson nous représente Charlemagne, qui, devenu débile à force de travaux et d'années, a résolu d'abdiquer, du moment où il ne peut plus porter l'armure et conduire une armée.

Il songe à donner la couronne à son fils Louis;

et, dans la cathédrale d'Aix, en présence de ses évêques et de ses barons, il lui dit : « Beau fils, tu vois cette couronne de roi qui est sur l'autel. Je te la donnerai si tu t'engages à ne jamais commettre ni injustice, ni trahison, et à ne rien craindre, hors le péché. Si tu dois bien faire, prends la couronne et mets-la sur ta tête. Sinon, je défends que tu y touches. »

Louis l'entend ; et, frappé des obligations que lui imposera son métier de roi, il reste silencieux, confondu, comme cloué sur place.

L'empereur reprend : « Fils, cette couronne te fera empereur de Rome et te placera à la tête de millions d'hommes avec lesquels tu pourras mettre à la raison toute la gent païenne. Promets que tu iras sans trêve guerroyer contre les mécréants pour réunir leurs terres à la nôtre. Promets aussi que tu ne prendras jamais des profits illégitimes; que tu ne commettras, ni autoriseras le mal ; que tu relèveras l'humble et terrasseras l'orgueilleux ; que tu n'enlèveras pas à l'orphelin son patrimoine ; que tu ne t'approprieras point le denier de la veuve ; que tu feras droit à toute plainte accusant oppression. Sinon, je te défends, au nom de Dieu, de toucher à cette couronne. »

L'enfant restait toujours immobile.

— « Malheur à moi, s'écria alors Charlemagne. Ce couard n'est pas mon fils. Le faire roi serait péché. Qu'on le tonde et qu'on l'enferme en un

monastère! Il y tirera les cordes des cloches et sera marguillier[1]. »

Et l'empereur, qui veut conférer le pouvoir au plus digne, se laisse abuser par les intrigues du duc Arnéïs d'Orléans, qu'il s'apprête à charger de la lieutenance du royaume.

Mais voici que survient Guillaume au bras de fer, le fils de cet Aimeri qui, tout jeune, vint offrir ses services à l'empereur et prit la redoutable cité de Narbonne qu'aucun des barons de Charlemagne n'osait attaquer.

Guillaume soutient résolument la cause du jeune prince, timide, mais bien intentionné et point lâche. Il dénonce la perfidie d'Arnéïs; l'aplatit mort d'un coup de sa forte main; va à l'autel; prend la couronne, et la pose sur la tête de Louis, en disant : « Tenez, beau sire, au nom du roi du Ciel! Qu'il vous donne pouvoir de l'imiter sur la terre! »

Charlemagne, revenu de ses craintes, dit :

« Ce m'est grande joie que la couronne ne quitte pas ma maison, pourvu qu'elle soit bien portée.

» Merci, sire Guillaume. Restez le conseil et l'appui de Louis. Avec vous il apprendra à être

1. C'est ainsi que, dans la chanson de *Girard de Roussillon*, Odilon, l'oncle de Girard, dit à ses trois fils : « Enfants, montrez fierté et courage. Si l'un de vous s'avisait d'être lâche, Dieu m'est témoin que je le ferais jeter moine dans un moutier. »

vigilant et appliqué, prudent et hardi, redoutable au fort et bon au faible.

» Toi, fils, prends en baillie le royaume de France, et conserve en ton cœur ma suprême parole : Dieu institue le roi pour faire grand le peuple, et frapper l'injustice abattue sous ses pieds. Il forfait quand il est mauvais juge et pécheur. »

C'est ainsi que Charlemagne devance saint Louis disant à son fils qu'un prince n'est roi que pour garder le droit sans gauchir, être doux aux pauvres gens, servir le peuple et s'en faire aimer[1].

Peu de temps après, Charlemagne mourut ; et des traîtres entreprirent de déposséder Louis au profit du duc Acelin de Normandie.

En ce moment Guillaume était à Rome. Il venait de délivrer des Sarrasins Guaifier, le roi de la Pouille ; et il se disposait à épouser la fille de ce bon prince dont son épée avait sauvé le fief et la vie.

C'était le second dimanche d'après Pâques. Une

1. Voulant mettre en lumière l'idéal de la vieille monarchie, je laisse ici de côté certaines ombres.

Dans la chanson du *Couronnement de Louis*, Charlemagne sacrifie aux préjugés aristocratiques au point de dire à son fils : « Une chose que je veux te recommander, c'est d'avoir grand soin de ne jamais faire d'un vilain ton conseiller, qu'il soit fils de prévôt ou fils de voyer. Le vilain te trahirait pour le plus petit bénéfice. »

S'inspirant du même esprit, l'auteur de la chanson *Girard de Roussillon* insinue, à propos d'un traître, que trahir est la coutume des vilains : « Le comte, dit-il, ne devait-il pas s'attendre à ce qui lui advint?... Rien ne profite mal comme de faire chevalier un fils de vilain. »

grande foule était rassemblée dans l'église de Rome. Le pape, revêtu de ses habits pontificaux, tenait en ses mains l'anneau nuptial qui allait unir Guillaume à cette princesse toute vermeille et souriante, dont on disait que nul pèlerin, tant de terres qu'il eût parcourues, n'avait jamais vu sa pareille.

Tout à coup apparurent aux pieds de l'autel deux messagers venus à franc étrier du pays de France. Ils se jetèrent aux genoux de Guillaume et lui dirent : « Pour l'amour de Dieu, accourez aider le roi Louis! Charlemagne est mort; et des traîtres sont en train d'ôter la couronne à son fils! »

Guillaume jeta un tendre et triste regard sur la dame si gracieuse et si aimée qui s'apprêtait, avec un avenant sourire, à lui faire don de sa main et d'un royaume. Puis il reporta ses regards vers le pontife.

Le pape devina sa pensée et lui dit : « Oui, c'est votre devoir d'aller tout de suite secourir votre seigneur. Que la main de Dieu soit bénie! »

Lors Guillaume baisa la dame au clair visage. La dame, tout en pleurs, lui rendit son baiser. Doux baiser, le premier mais aussi le dernier; car, hélas! oncques plus ils ne devaient se voir. La princesse a en vain dissimulé son trouble. Sa mère, qui gaîment parait son lit de noces, allait bientôt la voir pâle en son lit de mort.

Pourtant Guillaume a quitté ses habits de fête, et chevauche, haubert au dos, lance au poing, vers l'abbaye Saint-Martin de Tours où on lui a appris que le fils de Charlemagne avait été emprisonné.

Sur son chemin il rallie des chevaliers qui, avec lui, serviront la cause du vrai roi.

Il rencontre bientôt les rebelles. Ils sont nombreux et forts. Mais, après des luttes multiples, il finit par les réduire. Acelin est mis à mort ; le monastère de Saint-Martin ouvre ses portes à Guillaume, et le prisonnier est déterré de son cachot.

Après s'être prosterné devant Louis, Guillaume, entouré d'une foule de chevaliers, s'écria : « Qu'on chasse à coups de pieds les moines félons qui, au lieu de lire leurs psautiers, se sont faits les geôliers du roi!... Sire, le trône vous est rendu... Nous tous, barons, promettons fidélité et bonne défense à l'héritier de Charlemagne. Respect au roi, le grand chevalier et le grand justicier de France! »

Huon de Bordeaux, autre chanson de geste, qui date de la fin du douzième siècle, et qui, par conséquent, est postérieure au *Couronnement de Louis*, évoque de même la figure de Charlemagne vieilli, songeant à abdiquer.

L'empereur dit à ses barons :

« Voilà soixante ans que j'ai été armé chevalier.

J'ai le poil tout blanc; et le corps me tremble sous l'hermine. Je ne puis plus ni chevaucher, ni guerroyer. Il me faut céder la place. »

— « Sire, lui disent les barons, nous sommes là pour garder vos châteaux et vos terres. Demeureriez-vous quarante ans infirme dans votre lit, vous resterez redouté. Gardez votre couronne ! »

— « Non, répond l'empereur, la couronne d'or ne ceindra plus ma tête...

» Vous savez que j'ai deux fils, Louis, qui est trop jeune, et Charlot.

» C'est sans doute Charlot que vous allez élire. Je l'aime bien. Et pourtant, il a des défauts qui me donnent crainte.

» Par celui qui nous jugera tous, je le préférerais mort que mauvais héritier de France. »

Il avise Charles qui est un beau chevalier dans la fleur de ses vingt-cinq ans, et qui se tient debout devant son père, un épervier au poing.

— « Viens çà, mon fils, et écoute mes conseils; car tu vas avoir à gouverner mon empire.

» Tiens et garde ton franc fief, comme le justicier suprême tient et garde son paradis, le franc royaume de justice.

» S'il se rencontre un homme, sous la chape du ciel, qui veuille te ravir un lambeau de la terre de France, ne serait-ce que la valeur d'un denier, que cet homme soit par toi mis à néant !

» Aie toujours en mépris les traîtres et les

lâches. N'aie accointance qu'avec les bons. C'est des bons que procède tout bien... »

A tous les degrés de la forte hiérarchie qui constituait le monde monarchique de la vieille France, l'idéal était que chacun se considérât comme né pour les autres.

Quand la réalité s'écarta par trop de cet idéal et qu'il fut manifeste que chacun agissait comme si les autres étaient nés pour lui, l'ancien régime fut condamné à mort.

Qui dit grandeur dit dépendance. A proportion que son rang l'élève, l'homme est plus tenu de se dévouer. Les chefs d'Etat n'ont des sujets que pour s'assujettir à protéger leur honneur et croître leur bonheur. Ils ne commandent que pour servir.

Si les serviteurs du peuple, quand ils étaient désignés par la naissance, n'eussent jamais manqué à leur vocation, on ne se serait pas avisé de les faire désigner par les suffrages du peuple, et la tradition eût été plus forte que tous les raisonnements.

III

LE FRANC PARLER D'UN VASSAL

L'apostrophe hardie du duc Ogier à son empereur, durant la grande bataille contre Baligant, est un exemple du franc parler des vassaux vis-à-vis de leurs suzerains.

Les exemples pareils abondent dans nos vieux poèmes. J'en rapporterai un d'après la chanson de geste intitulée : LE CHARROI DE NÎMES (*douzième siècle*).

Le comte Guillaume au bras de fer, escorté de quarante chevaliers faucons au poing, et suivi d'une bruyante meute de chiens, rentrait à Paris tout joyeux de sa chasse : il avait tué deux cerfs.

Sur le Petit-Pont[1] il rencontra son neveu Ber-

1. Le Paris d'alors, c'était l'île appelée la Cité. Ses murailles étaient enserrées par la Seine.

Le Petit-Pont, qui a conservé son vieux nom, unissait la Cité à la rive gauche. A l'autre bras de la Seine, le Grand-Pont, aujourd'hui pont Notre-Dame, unissait la Cité à la rive droite.

Ces deux ponts, faits de poutres et de planches, étaient fermés par de hautes portes et protégés par des tours de bois établies sur des massifs en maçonnerie.

A l'extrémité occidentale de la Cité, à l'endroit où est aujourd'hui le Palais de justice, était le château royal, flanqué d'un énorme donjon.

Dans ce château résidaient les rois mérovingiens quand ils ne préféraient pas demeurer hors de Paris, au milieu des jardins, au

trand qui lui dit : « Je reviens du palais où notre roi fait d'étranges choses. Il vient de distribuer des fiefs à tous ses barons. Il n'a oublié que vous. »

Guillaume eut un sourire amer. « J'irai parler à Louis », dit-il.

Bientôt après, on entendait sur les dalles de marbre du palais le pas retentissant du comte au bras de fer...

Il est en costume de chasse, avec quatre flèches à sa ceinture et son arc d'aubier à la main. Nul ne le voit qui ne s'épouvante de sa mine courroucée.

Lorsque le roi l'aperçut, il se leva et l'invita à s'asseoir.

château des Thermes, ancien palais des Césars, dont on peut voir encore les dernières ruines près du musée de Cluny.

Ce sont les Capétiens qui fixèrent définitivement la résidence des rois dans le Palais de la Cité, où saint Louis devait faire bâtir la Sainte-Chapelle.

Aux faubourgs, situés le long de la rive des deux bras de la Seine, étaient contigus de petits bourgs, tels que Saint-Marcel, Sainte-Geneviève, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Martin-des-Champs.

Ces bourgs avoisinaient de nombreuses abbayes avec églises et clochers. La plus considérable était celle de Saint-Germain qui fut nommée Saint-Germain-des-Prés, à cause du grand pré, connu depuis sous le nom de Pré-aux-Clercs, au milieu duquel elle fut édifiée, et dont la basilique servit de sépulture à des rois et à des reines de la race mérovingienne, avant l'époque où furent bâtis le monastère de Saint-Denis et son église abbatiale, devenue la grande nécropole des princes de France.

La plus grande partie du Paris actuel était couverte par la vaste forêt de Rouvray, dont le bois de Boulogne est un reste.

C'est sans doute dans cette forêt que Guillaume venait de faire la chasse au sanglier.

— « Je n'en ferai rien, répondit Guillaume. Mais j'ai deux mots à vous dire...

» Sire Louis, je t'ai infatigablement servi, non par des captations d'héritage au détriment de l'enfant ou de la veuve, mais par mes armes, en vrai baron.

» J'ai tué pour toi des multitudes de gentilshommes; et le péché m'en est entré au corps, car, quels qu'ils fussent, c'étaient des créatures de Dieu. Dieu ait leurs âmes et me donne pardon! »

Louis l'interrompit : « Prenez patience, sire Guillaume. Après l'hiver, l'été. Vos beaux jours viendront. Meure un de mes pairs, et vous aurez sa terre. »

Ces mots doublèrent la fureur de Guillaume.

— « Par le Christ pendu en croix, s'écria-t-il, voilà une bien longue attente, alors que j'ai à nourrir mon cheval et n'ai pas même où prendre le grain... Dieu! combien longtemps ne doit-il pas traîner par monts et par vaux, celui qui attend sa richesse de la mort d'autrui?

» N'est-ce pas à pleurer de rage? Il y a un an, un riche roi me mandait de passer à son service, et qu'il me donnerait, avec sa fille, la moitié de ses Etats. Que je l'eusse écouté, et je serais aujourd'hui de force à tenir tête au roi de France. »

Ici Louis, au risque de tout empirer, ne put s'empêcher de lancer cette repartie : « Sire Guil-

laume, sachez qu'il n'est aucun prince au monde, qui osât retenir un de mes hommes, sans le payer de sa vie ou de sa liberté. »

— « Ah Dieu ! reprit Guillaume, voilà le compte que l'on fait de nos plaintes ! Honni sois-je si je vous sers plus longtemps ! »

Et se tournant vers ceux de sa suite : « Vous, mes gentils hommes, allez prestement à mon logis tout appareiller. J'entends déménager de cette cour et de ce pays. »

Guillaume, qui avait une taille de géant, s'était dressé sur une dalle du foyer et s'accoudait sur son arc d'aubier. L'arc se brisa par le milieu. Ses tronçons volèrent en éclats jusqu'aux poutres et rasèrent le nez du roi, pendant que Guillaume continuait :

« Donc, voilà le prix de mes services ! Duels et batailles, c'est, paraît-il, chose de néant.

» Sire Louis, te souviens-tu du combat que je livrai pour toi contre Corsolt, sous les murs de Rome ? Cet émir était l'homme le plus fort de la terre. Il fracassa mon heaume, brisa mon nasal et me perça le nez de sa lance, tant et si bien qu'il m'a fait baptiser Guillaume au court nez.

» Sire Louis, te souviens-tu du combat de Pierrelatte, où je fis prisonnier le redouté Dagobert qui ne voulait pas te reconnaître ? Tiens, vois-le là-bas, tout affublé de ses peaux de martre. Que je sois proclamé menteur, s'il conteste mon dire !

» Sire Louis, te souviens-tu du jour où Charlemagne voulut te faire roi? Tu n'osais bouger, et un autre allait te voler la couronne. Qui donc abattit le duc Arnéïs et te couronna? C'est moi.

» Roi, il ne vous souvient guère de ces choses, quand vous faites sans moi le partage de vos terres.

» Sire Louis, as-tu oublié le Normand orgueilleux qui vint te chasser de ta cour et t'enfermer dans un moutier? Nul baron n'osait l'affronter. Moi, j'acquittai ma dette envers mon légitime seigneur par la mort de ce félon.

» Roi, il ne vous souvient guère de ce service quand vous faites sans moi le partage de vos terres.

» Sire Louis, tu as donc oublié Guy l'Allemand, qui vint te disputer et la France, et la Bourgogne, et ta cité de Laon. Je joutai avec lui, plantai ma lance dans sa poitrine et jetai son corps en pâture aux poissons du Tibre.

» Sire Louis, tu as donc oublié le jour où, à Rome, les gens d'Othon, au nombre de quinze mille, surprirent ton camp, coupèrent les cordes de ta tente et allaient mettre la main sur toi? Tu t'enfuyais à pied, de pavillon en pavillon; tu vaguais dans la grande presse, comme un misérable chien que mène la peur : « Au secours, Guillaume! » criais-tu. Moi, au lieu d'aller

me reposer, je m'étais mis en embuscade dans un bosquet, avec deux mille chevaliers, pour veiller sur mon roi; et c'est par moi que tu fus tiré d'affaire. Je te livrai Othon prisonnier. Depuis, tu es maître de Rome. A toi la puissance; à moi le mépris.

» Sire Louis, j'ai blanchi à ton service, et je n'y ai pas gagné un fétu. Peiner par voies et par chemins ne m'a rapporté que coups de lance.

» A moi seul, j'ai bien tué plus de vingt mille mécréants... Mais je suis de taille à me retourner contre toi. Je te retire mon amitié.

» Dieu ! Dire que j'ai moissonné tant de florissantes jeunesses, fait pleurer tant de mères, chargé ma conscience de tant de péchés qui me sont restés au ventre; et tout cela pour un mauvais roi ! »

— « Sire Guillaume, dit Louis, songez aux autres à qui je n'ai encore rien donné. Il y a bien soixante de vos pairs. »

— « Mes pairs! Tu en as menti, seigneur roi. Je n'ai pas de pairs dans toute la chrétienté. Il n'y a que toi au-dessus de qui je ne veuille pas m'estimer, parce que tu portes la couronne de France. Quant à ces soixante que tu as dit, prends-les ; fais-les descendre au pré, un à un, à cheval et en armes. Si je ne les tue pas tous, que je ne possède jamais un pouce de terre! Toi-même, tu peux y venir, si ça te va. »

Le roi inclinait la tête sur sa poitrine. Il y eut un silence.

— « Seigneur Guillaume, dit-il enfin, je vois bien que vous êtes en grande colère. »

— « C'est vrai, répondit le comte. Voilà comme on profite à servir un mauvais seigneur! Plus on fait, moins on gagne. »

— « Seigneur Guillaume, dit le roi, je sais combien vous m'avez défendu et aimé. Je me décide à vous faire un beau don. Prenez la terre du preux comte Foulque. »

— « Je n'en ferai rien, sire. Le comte a laissé deux enfants. Ils sont en état de bien tenir sa terre. Qu'ils la gardent! »

— « Puisque vous ne voulez pas enlever cette terre aux deux enfants, prenez celle d'Auberi de Bourgogne. »

— « Je n'en ferai rien, sire. Auberi a laissé un fils qui est si petit qu'il ne peut se chausser et se vêtir seul. Dieu veuille qu'il devienne vite grand et fort, et gouverne bien son héritage! »

— « Eh bien, si vous ne voulez pas déshériter cet enfant, prenez donc la terre du marquis Bérenger, mort naguère. »

A ces mots, Guillaume fut exaspéré; et de sa grande voix il dit :

« Voyez donc, nobles chevaliers, comme Louis, notre droiturier seigneur, traite à merveille qui le sert avec zèle !

» Voici l'histoire du marquis Bérenger :

» Doté d'un fief, il servit le roi de longues années, sans jamais faillir.

» En ces derniers temps, il est advenu que le roi, dans une bataille contre la gent sarrasine, a été jeté bas de son cheval. Le roi ne pouvait se remettre en selle; il était entouré; il était perdu.

» Le marquis Bérenger, au fort de la mêlée, vit comme son seigneur était malmené. Il accourut, bride abattue, l'épée au poing.

» Aussi terrible qu'un sanglier au milieu des chiens, le baron eut vite fait le vide autour du roi; et, descendant de son destrier, il hissa dessus son seigneur.

» Le roi se mit à fuir comme un lévrier couard. Bérenger resta. Et, à cette place, nous le vîmes tuer; nous le vîmes couper en morceaux, sans pouvoir, hélas! lui donner secours.

» Il a laissé un noble héritier, le petit Bérenger.

» Bien mauvais, n'est-ce pas, qui voudrait trahir cet enfant? Oui, par Dieu, plus mauvais qu'aucun félon ou renégat!

» Eh bien, c'est le fief de cet enfant que m'offre le roi Louis!

» Ce fief, sire, je n'en veux pas. Et entendez-moi tous! J'en jure par l'apôtre de Rome, il n'y a pas en France si hardi chevalier, s'il prend la terre

au petit Bérenger, qui n'y perde sa tête par l'épée que voici ! »

— « Grand merci, sire Guillaume », dirent les chevaliers appartenant au petit Bérenger. De ceux-là, il s'en trouvait dans la salle une centaine qui s'inclinèrent devant le noble comte.

Le roi Louis dit alors : « Sire Guillaume, puisque vous ne voulez pas du fief Bérenger, je vous offre la quatrième partie de mes revenus. A vous le quart de ce que la France met dans mon trésor. »

— « Des tas d'argent ! répondit le comte. Non. On dirait : « Voyez donc le fier Guillaume. Il rogne » et taille dans le trésor du roi. Il lui prend les » morceaux de la bouche. » N'en parlons plus ! »

Et, sortant de la salle, rouge de colère, il descendit à grands pas les marches du palais.

Au milieu de l'escalier, il fut abordé par son neveu Bertrand, et lui dit un mot de la dispute.

— « Oncle Guillaume, répondit Bertrand, gardez que Dieu ne vous punisse. Vous ne devez pas presser votre légitime seigneur; mais le servir et honorer, le garantir et défendre contre tous. »

— « Allonc donc ! j'ai usé ma vie à son service, et je n'y ai pas gagné un clou pour mon écu. Il oublie que mon bras l'a porté au trône... Ce que j'ai fait, je pourrais bien le défaire. »

— « Monseigneur, dit Bertrand, ce n'est pas

parler en vrai baron. Vous devez seconder votre légitime seigneur, et non le menacer. »

— « Ma foi, beau neveu, tu as raison, finit par dire Guillaume. On doit aimer la loyauté et s'y tenir. Ainsi le commande Dieu qui nous jugera tous... Après tout, j'entrevois un moyen de ne pas grever le roi et de cesser quand même d'être Guillaume-sans-Terre. »

Et, prenant son neveu par la main, le comte remonta les degrés du palais.

Quand il rentra dans la salle, le roi se leva et lui fit signe de s'asseoir à ses côtés.

— « Sire, dit Guillaume, laissez-moi debout. Je viens vous parler d'un présent dont je me suis avisé. »

— « Dieu soit béni, dit le roi, et parlez ! Ce que vous demanderez, vous l'aurez : serait-ce la moitié de mes Etats. »

Guillaume se prit à sourire. L'orage était dissipé ; la paix était faite.

— « Ce que je vous demande, sire, c'est la marche d'Espagne ; c'est Nîmes et Orange : Orange, la cité de grand renom, et sa contrée qui semble le paradis ; Nîmes avec ses hautes tours pointues, et le pays nîmois semé des grands prés le long du Rhône. A vous seront les trésors. A moi sera la terre. »

— « Mais cette terre ne m'appartient pas, dit Louis. Elle est aux mains des Sarrasins. »

— « Octroyez-la-moi : je saurai bien la conquérir.

» Je brûle de déloger les mécréants.

» Comme j'étais en pèlerinage à Saint-Gilles, la femme de mon hôte tomba à mes pieds et me dit : « Pitié, noble chevalier! Par Notre-Seigneur, » prenez cette terre en pitié! »

» Et, me faisant mettre la tête à la fenêtre, elle me montra toute la vaste plaine sillonnée de païens qui brûlaient villes, monastères et églises, torturaient femmes et enfants.

» Je fus attendri; je pleurai, et je fis le serment qu'un jour je reviendrais en bonne compagnie pour donner secours à tant de gens opprimés. »

— « Eh bien, dit le roi, voici mon gant. A vous ce pays. Allez le prendre. »

— « Çà donc, cria Guillaume, monté sur une table, qui veut gagner armures et destriers, terres et donjons? Bacheliers qui n'avez que chevaux éclopés et habits râpés, écuyers qui avez hâte d'être armés chevaliers, gentilshommes, qui que vous soyez, amis des aventures, venez tous avec moi courir les hasards d'une belle guerre. Nous défendrons la loi de Dieu! »

Et de partout il vint des compagnons à Guillaume.

Il partit à la tête de trente mille hommes.

Quand on fut arrivé sur les terres qui sont au delà de la Loire, Guillaume retourna le visage en arrière; il respira à pleins poumons les douces

brises de France, et il se prit à dire : « O doux vents qui venez des beaux lieux où sont mes parents et amis, soyez bénis par Notre-Seigneur Dieu comme un souffle du ciel ! Hélas ! reverrai-je jamais ceux que j'ai laissés là-bas dans la contrée où sont Chartres et Beauvais, Paris et Orléans ? »

Guillaume donna cours aux grosses larmes qui lui montaient aux yeux. Puis, la belle humeur lui revint. On traversa joyeux le Berri et l'Auvergne.

En route, après avoir passé le Puy, nos Français firent la rencontre d'un paysan qui, sur une charrette menée par trois bœufs, charroyait un gros tonneau plein de sel.

— « Eh, dit quelqu'un, si on avait mille tonneaux pareils, tout remplis de chevaliers, et qu'on pût les faire entrer à Nîmes, cela abrégerait bien notre expédition. »

Guillaume trouva l'idée bonne ; et il l'exécuta en faisant réquisitionner tous les tonneaux et tout le charroi qu'on put trouver.

Bientôt, presque sans coup férir, on fut maîtres de Nîmes[1].

1. Nos bons chevaliers ne dédaignaient pas d'ajouter les ruses aux prouesses.

Le même Guillaume, pour parvenir jusqu'à la reine sarrasine Orable, jugea opportun de se déguiser en Sarrasin ; et il se noircit le corps avec de l'encre, tant et si bien qu'il avait tout l'air d'un diable.

Dans la chanson de GAIDON, Charlemagne pénètre à Angers sous

La prise d'Orange coûta davantage. Mais enfin, après avoir perdu sous ses murs maints preux qui étaient la fleur de France, Guillaume, ancêtre illustre d'une illustre famille, devint le comte d'Orange.

Bon vassal, aussi droit en actes que vif en paroles, il fit hommage de ses conquêtes au roi de France, son légitime seigneur.

un costume de pèlerin, afin de juger par lui-même si cette place qu'il assiège est en état de faire longue résistance.

Dans la chanson d'Ogier le Danois, des mannequins armés de pied en cap sont installés sur les murs d'un château dégarni, pour faire croire qu'il possède de nombreux chevaliers.

Dans la chanson de Jean de Lanson (*douzième siècle*), Roland fait le mort et est couché dans une bière avec Durandal à ses côtés.

On court la nuit, sous le ciel étoilé, et on arrive avec le cercueil sous les murs de la bonne cité de Lanson.

Là, les Français, groupés autour de la bière, poussent des cris désespérés : « Hélas! disent-ils, noble duc de Lanson! Quel malheur! Roland vous a donc tué! Que feront les barons que vous avez tant aimés! »

Le guetteur du château a tout entendu. Il va aviser les principaux de la ville : « Seigneurs, réveillez-vous. Le duc Jean est tué. Des amis nous ramènent son cadavre. »

Tout le monde se met sur pied. Le pont est abaissé. Le cercueil et son escorte pénètrent dans la ville.

Alors Roland se redresse, brandit sa Durandal, et crie : « Frappez, chevaliers de France! »

Et les barons déguisés de tirer leurs épées qu'ils avaient cachées sous leurs tuniques.

Lanson était pris.

IV

LE PRESTIGE DES CHEVALIERS

La Chanson de Roland est une apothéose de la chevalerie.

Aux temps féodaux, c'était déchoir qu'être clerc. Aucune condition n'était au-dessus de celle des chevaliers.

Pour montrer quel était leur prestige, je résumerai ici un récit fait par Chrestien de Troyes, dans son PERCEVAL (*douzième siècle*).

Le jeune Perceval était élevé par sa mère dans un manoir perdu, au fond d'une forêt solitaire.

Un jour qu'il était allé voir les laboureurs de sa mère et qu'il s'amusait à lancer ses javelots, un grand bruit vint à ses oreilles.

C'étaient cinq chevaliers qui, avec grand fracas d'armures et de lances, venaient par la forêt.

— « Seraient-ce des diables qui font tout ce tumulte? se dit l'enfant. Ma mère m'a dit qu'il fallait se signer pour les chasser. Mais je ferai mieux. Dès qu'ils apparaîtront, je les atteindrai avec mes javelots. »

Or voici que, par la clairière, apparaissent les cinq chevaliers, avec leurs blancs hauberts, leurs

heaumes, leurs lances et leurs écus, qui étincellent au soleil.

L'enfant est pris d'admiration : « Mais ce sont là des anges! » s'écrie-t-il. Et il s'agenouille.

Les chevaliers s'arrêtent.

— « N'aie pas peur, mon enfant, » dit le chef de la troupe.

— « Je n'ai pas peur, dit Perceval. Mais n'êtes-vous pas des anges? »

— « Nous sommes des chevaliers. »

— « Des chevaliers? Qu'est-ce que cela? Ah! comme je voudrais vous ressembler et ainsi resplendir! »

— « N'as-tu pas vu passer tout à l'heure d'autres hommes à cheval? »

Mais l'enfant ne répondait pas.

Considérant et parcourant des mains la lance, puis l'écu, puis le haubert, il demandait : « Qu'est-ce que cela? Qu'en fait-on? »

— « Me voilà bien avancé, dit le chef. Je le questionne; et, au lieu de me répondre, c'est lui qui m'interroge. Tout de même ce garçon m'amuse. »

Et il lui expliqua comment la lance servait à frapper droit devant soi, l'écu à parer les coups, les mailles du haubert à protéger le corps.

— « Grâce à cet habit de fer, si tu me lançais des javelots, tu ne me ferais aucun mal. »

— « Ah! Dieu veuille que biches et cerfs n'aient jamais tels habits de fer. Je ne pourrais plus les tuer. »

— « Allons, réponds enfin à notre demande.

— « Un mot encore, beau sire. Etes-vous nés comme cela? »

— « Non. C'est le roi qui nous a donné des armes et nous a faits chevaliers... Eh bien, parle donc, as-tu vu nos hommes? »

— « Voyez cette hauteur. Là sont les laboureurs de ma mère qui ensemencent les terres. Si les gens que vous dites ont passé par là, ils vous le diront. Je vais vous conduire à eux. »

En effet, les laboureurs avaient vu passer des gens à cheval; et ils marquèrent le chemin qu'ils avaient pris.

— « A votre tour, dit Perceval, dites-moi où est ce roi qui fait les chevaliers. »

La troupe le renseigna et partit au galop.

Perceval de courir chez sa mère.

— « Ah ma mère, lui dit-il, vous m'aviez assuré qu'il n'y avait pas de créatures plus belles que les anges. J'en ai vu de plus belles. Ce sont des chevaliers. »

A ces mots, la pauvre mère se sentit défaillir.

— « Hélas! que je suis malheureuse! dit-elle en pleurant, moi qui voulais que tu n'entendisses jamais parler de chevalerie!

» Mon cher enfant, ton père, le meilleur des barons, reçut en un combat des blessures qui le mirent dans l'impossibilité de plus chevaucher. Tu avais deux frères nés bien longtemps avant toi. Ils furent tués par les Sarrasins le jour même où ils venaient d'être armés chevaliers. Ton père est mort du deuil de leur perte. Toi seul me restes. Tu es mon unique réconfort, mon unique joie, mon unique bien. »

Mais le jeune Perceval, tout à son idée, n'entendait pas ce que disait sa mère.

— « Donnez-moi vite à manger, lui répondit-il, et j'irai trouver ce roi qui fait les chevaliers. »

Force fut de l'équiper, et il partit se faire armer par le roi.

V

L'ARMEMENT D'UN CHEVALIER

— « Dame, dit le comte, voilà notre fils grand et fort. Il a poitrine large et bras alerte. Pas d'écuyer meilleur. N'est-il pas temps de le faire chevalier? »

— « Mais, cher sire, il est encore bien jeune. »

— « Il va sur ses dix-huit ans. Son heure est venue de chausser les éperons, de guerroyer et gloire conquérir. »

— « Alors souvenez-vous que la reine est notre parente; et, au lieu d'un baron quelconque, faites que ce soit le roi qui l'arme chevalier. »

— « Soit! Le roi sera son parrain. Nous allons lui envoyer notre fils avec belle escorte. »

Au bout de quelques jours, l'héritier du comte était à Paris, au château royal.

— « Bienvenu soit notre cousin! a dit la reine. Je l'habillerai richement. »

— « Et moi, dit le roi, je lui donnerai les plus belles armes qui soient. »

Le jour venu, on chauffa un bain; et le jeune homme resta quelques minutes dans la cuve.

Ce bain du corps signifiait la purification de l'âme, lavée de tout opprobre, de toute pusillani-

mité, de toute bassesse, bref de toutes les souillures de l'humanité vulgaire.

Le jeune homme, sortant de la cuve, fut revêtu des fins vêtements de soie et de fourrure dont lui faisait présent la bonne reine.

Son manteau fleuronné d'or et cousu d'hermine avait une longue et riche traîne.

— « Eh! murmura-t-il, le moyen de lutter et de courir sous ce manteau qui n'en finit pas! »

— « C'est, ma foi, vrai, dit le roi en souriant. Aussi bien, cette journée ne doit pas être donnée aux jeux et aux combats; mais au jeûne et à la prière. »

Puis, plus grave, le roi ajouta :

« Ces vêtements sont de trois couleurs; et ces couleurs ont un sens.

» Le blanc signifie qu'il te faut avoir une candeur que ne ternisse aucun mensonge.

» Le rouge symbolise cette fidélité à ton seigneur et à ton Dieu qui doit éclater en tous tes actes.

» Le noir est la couleur de la mort que tu as le devoir de ne pas craindre, te sachant immortel.

» Tout cela t'avertit qu'il faut entrer dans la chevalerie pour l'honorer; non pour t'en faire honneur. »

Le jeune homme assista, avec la reine, aux vêpres qui furent dites à la chapelle royale.

Le soir venu, il alla à Notre-Dame[1] pour y faire la veillée des armes. La reine, voulant l'édifier et le tenir en éveil, y avait envoyé deux vielleurs, qui, installés près du principal luminaire, chantèrent les faits et gestes de saint George et de saint Maurice. Il resta dans la grande église toute la nuit, demandant à Dieu de le garder de toute honte et de tout péril.

Quand il revint au palais, la messe ouïe et les offrandes faites, il y eut grande presse de gens qui voulaient voir armer le nouveau chevalier.

Sur le perron avait été étendu un splendide tapis d'Orient, où on étala les différentes pièces de l'armement, que le roi avait fait venir du trésor de Saint-Denis.

C'était, outre l'épée et les éperons, un haubert tout flamboyant dont les mailles serrées étaient légères et fortes; des chausses de fer blanches comme la marguerite des prés; des gantelets aux mailles souples; un heaume cerclé de pierreries; un écu cambré et long, tout vernissé de vert et de rouge, où des rayons se mariaient avec des fleurs d'argent sur un fond d'azur; une lance en bois de pommier et à forte pointe d'acier, dont l'enseigne, brodée somptueusement, était fixée par trois clous d'or.

1. L'église épiscopale de Notre-Dame, bâtie au quatrième siècle sur l'emplacement d'un temple païen, restaurée en 907, embellie en 1135, était située à l'extrémité sud du terrain qu'occupe l'église actuelle de Notre-Dame, entreprise en 1163 et terminée en 1235.

Le jeune homme fut armé, au son des trompettes.

Un baron des plus considérables lui attacha les éperons dorés.

Le roi en personne lui ceignit au flanc gauche l'épée, dont la fine lame était ornée de riches dessins et dont la poignée, incrustée d'or, renfermait une dent du bon saint Firmin.

Après quoi, le roi asséna au jeune homme, sur la nuque, avec la paume de la main, un coup très rude qui faillit le renverser.

A ce coup le jeune homme ne put s'empêcher de saisir son épée qu'il dégaina d'un demi-pied.

— « Quel enragé! dit le roi. Tu sais bien que ce coup au col te fait chevalier! Qui dit chevalier dit le contraire d'un efféminé. Donc il sied que la colée ne soit pas donnée de main morte.

» Te voilà désormais notre frère en chevalerie.

» Sois toujours preux et hardi. Montre, en toute occurrence, courtoisie et loyauté. Ne fais jamais défaut ni à ton vassal, ni à ton seigneur.

» Tu feras largesse aux pauvres gens; tu terrasseras les insolents; et tu honoreras les nobles chevaliers, qu'ils aient ou n'aient pas de terre.

» Pour les chevaliers peinent les manants; commercent les marchands; chantent messe les clercs. Au chevalier il appartient de faire prouesses.

» Si les vilains subissent redevances et corvées, selon le bon plaisir du seigneur; mettent en va-

leur ses grands domaines; respectent sa pêche et sa chasse; construisent à son gré routes, ponts et tours; lui fournissent bêtes et provisions à sa convenance, et lui rendent les mêmes hommages que le fidèle à son Dieu, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont peur de la potence qui est à la porte de son château, c'est parce que le seigneur, justicier en armes, protège terres et hommes, foyers et autels; affronte tous périls, et prodigue joyeusement sa vie dans le feu des combats. »

— « Sire, dit le jeune homme, tel vous me voulez, tel je serai. »

Là-dessus le roi baisa sur la bouche le nouveau chevalier.

Au bas du perron, deux écuyers tenaient prêt un fort et fougueux destrier dont le frein et la selle étaient garnis d'or.

D'un bond le nouveau chevalier enfourcha le cheval, sans toucher l'étrier. Lance au poing, écu au cou, il fit un temps de galop. Bientôt il s'arrêta court, pour s'escrimer, avec sa lance, contre un simulacre d'homme armé. Par son adresse, il prévint tous les coups que le mannequin donnait mécaniquement à quiconque ne le frappait pas comme il faut.

Le jeu de la quintaine fini, le chevalier fit caracoler son cheval et revint saluer le roi, puis la reine.

Tout le monde se montra émerveillé. Comme il

avait grand air! Comme il était bien campé! Son cheval et lui semblaient ne faire qu'un seul corps.

— « En voilà un, disait-on, qui sera habile à manier son destrier et à jouter contre l'ennemi. »

Le roi, qui voulait honorer son parent, fit encore d'autres chevaliers; mais avec moins de cérémonie. Il se contentait de dire à chacun, après lui avoir ceint l'épée et l'avoir violemment frappé du plat de la main derrière le cou : « Sois preux »; ou encore : « Aie vaillance, honneur et bonté. »

Il y avait là en grand nombre des jongleurs qui rivalisèrent de zèle. La reine leur prodigua les présents, surtout à ceux qui, au lieu d'être de simples faiseurs de tours, étaient musiciens et chanteurs. Elle aimait tant à les voir glorifier le vaillant et fustiger le lâche! Elle leur savait si bon gré de la liesse qu'ils apportaient aux âmes, ravies et comme renouvelées par leurs tendres complaintes, leurs contes joyeux et leurs récits épiques! Sans les jongleurs il n'était pas de belle fête.

Ensuite eut lieu au palais un grand festin où ne manquèrent ni bons cygnes poivrés, ni paons rôtis, ni fines venaisons.

Pendant que les seigneurs mangeaient et buvaient en écoutant les chants de la geste de Roland, le peuple continuait au dehors ses réjouissances. Il faisait beau voir la foule des garçons et

des filles mêler leurs danses, au son des violes et des flageolets.

Le nouveau chevalier était impatient de se montrer à son père et à sa mère.

Il reçut l'accolade du roi, et prit congé de la reine.

— « Beau cousin, lui dit-elle, en l'embrassant, vous avez de qui tenir. Votre père est un baron de haut prix; et j'ai ouï votre mère dire souvent : « Qui craint mort plus que honte n'a droit à sei- » gneurie. » Restez digne des vôtres. Montrez toujours droiture et bravoure. Aimez bien qui vous aime; et abattez vos ennemis.

» Je vous donne cet anneau. Qu'en le voyant il vous souvienne de moi et du roi. N'oubliez jamais qu'il y a en vous une part de notre chair et de notre sang. Chaque jour, je prierai Notre-Seigneur de vous avoir en sa garde. »

Une larme coula sur la joue du nouveau chevalier qui éperonna son cheval et partit d'un beau galop, se sentant regardé.

La reine ne cessa de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, ainsi que son escorte.

Elle pensait : « Le reverrai-je bientôt riche de terres et de renom? Puisse-t-il longtemps faire œuvre de chevalerie! »

Le nouveau chevalier songeait à la belle vie de chasses et de combats qui s'ouvrait devant lui. Son imagination voyait, en une vaste plaine, toute

une forêt de heaumes et de lances qui reluisaient au soleil; et il se disait : « A quand une superbe bataille? »

C'est chose bien curieuse que les diversités et l'évolution de l'idéal chevaleresque chez les Arabes, les Espagnols, les Français, les Allemands, les Anglais et les Italiens, du dixième au seizième siècle.

A côté d'un Rodrigue de Bivar, d'un Godefroi de Bouillon, d'un Saladin, d'un saint Louis, d'un Du Guesclin, d'un Prince Noir, et de maints héros ignorés, surabondèrent les chevaliers cupides, féroces et perfides. Il y eut plus de Bourbons que de Bayards. Etre sans peur leur suffisait. Ils n'avaient cure d'être sans reproche. Le point d'honneur comptait plus que l'honneur.

Mais le peuple, à la suite de la plupart des historiens, a eu le parti pris de fermer les yeux sur tant de barbaries dont souffrirent nos pères; et, ébloui par l'éclat de grandes figures, il a modelé tous les preux de la chevalerie sur le type du guerrier courtois, loyal, désintéressé, juste, humain, secourable à la veuve et à l'orphelin, délicat dans la tendresse, doux aux faibles et aux vaincus.

Le peuple n'a pas tout à fait tort. Oui, la chevalerie n'a pas déraciné le mal; mais sans elle combien n'aurait-il pas été pire? Elle a été, à tout prendre, une grande école de généreuse virilité.

Et qui peut nier ses bienfaisants effets sur les

seigneurs féodaux du onzième siècle, d'où date notre Chanson de Roland, tableau fidèle de leurs mœurs?

L'institution de la chevalerie, qui devait plus tard se compliquer et se raffiner, puis finalement s'affadir et se corrompre dans des sentimentalités et des extravagances où se gaspillèrent des trésors d'énergie, existait déjà, en ses traits essentiels, des deux côtés des Pyrénées, avec un mélange de brutalité et d'héroïsme, très distinct du chimérique esprit de galanterie et d'aventure des prototypes de Don Quichotte.

Un Grandonis, un Margariz et un Baligant, du côté des Sarrasins, un Roland, un Olivier et un Charlemagne, du côté des Français, sont des chevaliers d'une autre allure qu'un Amadis.

VI

L'ÉVÊQUE CHEVALIER

Turpin, dans la Chanson de Roland, exalte le chevalier qui, solide sur son cheval de bataille, oppose aux coups un rempart de fer, et, lance baissée, va semant la mort.

Lui-même se distingue par la sérénité de son courage et par la jovialité dont il assaisonne ses prouesses. Ne voit-il pas le paradis ouvert sur sa tête?

Quel entrain dans son combat contre le redoutable Abysme! Avec quelle bonne humeur il donne et voit donner à la gent païenne de mortels assauts! Il s'y complaît et les juge en connaisseur.

Mais, humain quand même, l'archevêque se refuse à toute œuvre homicide, dès qu'il n'a plus devant lui des mécréants.

Charlemagne voulut charger Turpin d'exécuter Richard, un des quatre fils Aimon.

— « Seigneur archevêque, lui dit-il, vous me devez service en bon vassal. Je vous donne mission de mettre à mort ce révolté. Vous n'y perdrez point. Par saint Denis, j'engage ma foi que le premier pape qui montera sur le siège de Rome, ce sera vous. »

Turpin répondit : « Fi d'un honneur que j'ob-

tiendrais en me déshonorant! Sire, quand j'ai chanté la messe, je vais joyeusement à la bataille contre ces mécréants de Sarrasins; et, plus il en meurt, plus j'ai de plaisir. Mais jamais les mains que voilà ne verseront le sang chrétien. »

Une autre fois, Turpin donna joliment le change à Charlemagne pour sauver la vie d'Ogier.

Sans doute le baron était un rebelle. Mais il n'était point un hérétique. Cela suffisait pour le faire bénéficier de la charité de l'archevêque.

— « Qu'on le pende! » s'était écrié Charlemagne.

— « Sire, dit Turpin, ne feriez-vous pas mieux de vous délivrer d'Ogier sans éclat? Ce sont mes gens qui, le surprenant pendant son sommeil, se sont rendus maîtres de lui. Eh bien, je vais le mettre dans la prison de ma bonne ville de Reims. Vous savez que ce géant est un gros mangeur, qui dévore en vingt-quatre heures plus que deux chevaliers en une semaine. Par mon ordre, il n'aura chaque jour qu'un quartier de pain et une demi-coupe de vin. A ce régime, il ne peut qu'être bientôt affamé, et passer tout naturellement de vie à trépas. »

— « Soit! » dit Charlemagne.

L'évêque, fidèle à sa parole, ne donna chaque jour au prisonnier qu'un quartier de pain; mais il faisait cuire des pains énormes dont chacun contenait bien un demi-setier de froment.

Il ne lui donna chaque jour qu'une demi-coupe de vin; mais la coupe employée à son usage avait la capacité de vingt coupes ordinaires.

Puis, ayant gardé sur ce point un silence prudent, il ne se faisait pas faute d'envoyer au prisonnier de gros rôtis et du gibier à profusion.

Ogier recevait maintes visites et festinait en bonne compagnie dans son confortable cachot, pendant que l'empereur se le représentait en train d'expirer de consomption.

La Chanson d'Aspremont (*douzième siècle*) nous apprend que Turpin était « un Français de France », c'est-à-dire qu'il était né en deçà de la Loire, dans la région de l'Ile-de-France. Il avait été moine à Jumièges, en Normandie, avant d'être sacré évêque.

C'est un discours du pape qui décida sa vocation guerrière.

On luttait contre les Sarrasins; et tout semblait désespéré.

En tête de l'armée marchait d'un pas ferme l'évêque Turpin qui portait le bois de la sainte croix.

Tout à coup, ce bois apparaît grandi jusqu'au ciel et illuminé comme un soleil.

Le pape était là qui dit aux chevaliers :

« Chrétiens, à cette croix que vous voyez luire et flamboyer, à cette croix qui est un objet d'hor-

reur pour les mécréants d'Afrique, votre Dieu se laissa attacher, les pieds et les mains percés de clous.

» Il vint en ce monde pour sauver tout son peuple, et, durant trente-trois ans, vécut parmi les hommes.

» Nous lui sommes redevables d'un double héritage : la terre dont il nous a fait maîtres, et le ciel, si indiciblement beau, qu'il nous tient en réserve.

» Or les Sarrasins prétendent nous frustrer de notre patrimoine terrestre et de notre patrimoine céleste. Ils voudraient nous exproprier de nos domaines et nous jeter en de vilains cachots où nous ne pourrions plus ouïr ni messes ni matines.

» Leur perte sera notre salut.

» Sans doute tuer est un mal qui afflige le cœur de Dieu. Mais c'est un mal bienfaisant du moment où vous tuez vos ennemis païens, envahisseurs de la chrétienté.

» Souvenons-nous de Notre-Seigneur ! Il laissait pendre et pâtir sur la croix son pauvre corps, tout saignant de quatre plaies. Survint un aveugle qui lui fit une cinquième plaie. Jésus en sua sang et eau. De cette sueur l'aveugle baigna ses yeux ; et ses yeux se rouvrirent. Il cria merci à Dieu ; et Dieu lui octroya pardon.

» Voulez-vous même pardon pour vos fautes ? Bataillez ferme contre ces mécréants.

» A qui pour lui souffrira martyre Dieu ouvrira son Paradis. »

Lors Turpin, s'avançant vers le pape : « Prenez, lui dit-il, le bois de la sainte croix. J'ai blanc haubert et fort destrier; j'ai bonne épée et bon heaume d'acier; je suis évêque, et me fais chevalier. »

VII

MUTUELLE AFFECTION DU CHEVAL ET DU CHEVALIER

Après son épée, qui lui était chère et sacrée, le meilleur ami du chevalier était son destrier. Le cheval a sa belle part dans les intrépides élans des preux ; et nous avons vu Tencendur, le coursier de Charlemagne, sauter de joie parce qu'il pressentait le combat.

La chanson d'Aïol (*douzième siècle*) nous fait faire connaissance avec le cheval Marchegai, piètre de prestance, mais généreux comme pas un.

— « Mon père, a dit le jeune Aïol au comte Elie, je veux aller en France vous reconquérir, auprès du roi Louis, les fiefs qui vous sont dus. »

— « Pars, mon fils ; et souviens-toi que, si nous sommes pauvres, nous nous relevons par l'honneur. Je ne puis mettre que quatre sous dans ton aumônière. Tu auras vite dépensé ces quarante-huit deniers. Mais, à qui n'a plus rien sur terre, Dieu reste aux cieux. Voilà ma grande lance qui est toute tordue et enfumée ; mon écu poudreux et usé ; mon haubert mal fourbi ; et mon heaume rouillé. Prends-les, et amène Marchegai. Console-toi s'il est décharné, déferré des quatre pieds, mal étrillé, et mal harnaché. Je te réponds

que tu ne rencontreras pas son pareil pour l'agilité à la course et les bons services. »

Aïol quitte les landes de Gascogne, et, secondé à merveille par Marchegai, fait ses premières armes contre des chevaliers sarrasins ; puis extermine des bandits et restitue à des moines les trésors qu'on venait de leur enlever.

Quand il arrive à Poitiers, populace, bourgeois, sergents et écuyers, tout le monde se moque de ce chevalier en si misérable équipage : « Son écu remonte sans doute à Esaü ! Son cheval vient certainement des écuries du roi David ! C'est un savetier déguisé en chevalier ! »

Aïol parle doucement aux railleurs : « Frères, je ne vous ai pas fait de vilenies. Pourquoi m'en faites-vous ? Laissez-moi passer. Ce n'est pas pour des combats de langue que j'ai quitté mon pays et mon père. »

Marchegai est moins endurant. D'une ruade il casse la mâchoire à un des ribauds qui insultent son maître.

A Orléans, nouvelles risées : « Seigneur chevalier, donnez-moi votre lance pour en faire une quenouille à ma femme : je vous en offre quatre deniers ! Sire chevalier, ne seriez-vous pas un charbonnier qui vient débiter du charbon en notre bonne ville ? »

Quelques-uns s'enhardissent jusqu'à lui jeter des ordures.

Aïol a le cœur gros; mais il va son chemin.

Marchegai ne l'entend pas de même. De son pied droit qui est très fort, il casse quatre côtes au plus impertinent des gouailleurs et l'envoie rouler à plusieurs pas de là.

Bientôt après, Aïol aperçut aux fenêtres du grand palais un seigneur qui le montrait du doigt, s'amusait de sa lance torte et disait : « Que peut donc prétendre un chevalier si mal équipé? »

Il demanda bien courtoisement à un Orléanais qui était ce seigneur.

— « C'est le roi de France », lui fut-il répondu.

— « Ah! pensa Aïol, tout le monde me fera donc reproche de ma pauvreté! Pourtant je me sens le cœur bon. Dieu, donnez-moi occasion de montrer au roi Louis que l'armure ne fait pas le chevalier! »

A ce moment Marchegai tressaillit. Il flairait le combat.

Au grand galop étaient arrivés quatre chevaliers qui s'arrêtèrent aux portes de la ville, et, d'une voix très haute, portèrent un défi aux chevaliers du roi, au nom du duc de Berry.

Le roi fit défense à ses barons de répondre à cet appel avant l'heure par lui désignée.

— « Moi, je ne suis pas de l'armée du roi, pensa Aïol; et j'ai les coudées franches. En avant contre les provocateurs! »

Marchegai impatient galope comme un cerf.

Le voilà arrivé à la porte donnant sur la route de Bourges.

— « Ouvrez-moi! » dit Aïol au portier.

Le portier fit semblant de ne pas entendre.

En même temps, le chevalier était assailli par une nuée d'enfants. Ils étaient bien une centaine, grands et petits, qui lui jetaient des savates, des cailloux, des trognons de pommes.

— « Laissez-moi, mes enfants, leur dit Aïol, avec douceur. Parce que je suis pauvre et n'ai ici ni parents ni amis, ce n'est pas une raison de me honnir. Rentrez en vos logis; et que Dieu vous pardonne! »

La pitié prit les enfants, et ils se dispersèrent.

— « Ouvrez-moi la porte! » cria de nouveau Aïol.

— « Nenni, dit le portier goguenard. Vous pouvez ramener votre cheval à l'écurie. »

Marchegai regardait le portier de mauvais œil; d'un coup de pied il le jeta par terre.

— « Vous a-t-il fait mal? » dit Aïol.

— « Au diable votre destrier! répondit l'homme. Il a trop mangé d'avoine. »

— « Peut-être bien. »

— « Il a d'ailleurs tout l'air d'un roussin de paysan fraîchement dételé de la charrue. »

Pour le coup, Aïol ne garda pas la patience qu'il avait montrée quand on l'injuriait lui-même.

— « Ribaud, dit-il, n'outrage pas Marchegai.

Il n'y a pas eu un coursier pareil depuis le cheval de Charlemagne. »

Et, tirant à moitié son épée du fourreau, Aïol ajouta : « Allons, portier, ouvre de bon vouloir! Ne me force pas à te couper le cou. »

A la vue de l'acier qui flamboie, le portier est transi de peur et déverrouille la porte.

Mais tout aussitôt, avec la barre de fer, il frappe Aïol à la tête.

Un autre aurait été assommé du coup. Aïol s'en aperçoit à peine. Il est tout à la joie d'avoir le champ libre pour courir sus aux quatre chevaliers du duc de Berry; et, il murmure, entre ses dents, une ardente prière pour que Dieu lui donne quelque gloire après tant d'affronts.

Quant à Marchegai, il fait de tels bonds qu'en un clin d'œil il a franchi le pont de la Loire.

Des remparts d'Orléans, on regardait faire Aïol : « Il a la tête fêlée », disait l'un. « Il a trop bu », disait l'autre. Et de partout ce n'étaient que huées ou éclats de rire.

Les chevaliers du duc de Berry se sont retournés. Quoi! un seul homme contre quatre! Et quel pitoyable armement! Par avance ils discutent du partage qu'ils feront des dépouilles de leur assaillant : A moi le cheval! A moi le haubert! A moi l'écu! A moi le heaume!

Ils avaient mal fait leur compte. Aïol les terrassa tour à tour...

Marchegai hennissait et dressait fièrement sa tête, orgueilleux du triomphe de son maître où il avait eu sa bonne part.

Et du haut de son donjon Louis disait : « Mais c'est un grand preux que ce chevalier dont nous nous moquions. Et quel destrier que son cheval !... Voilà qui nous rappelle que le cœur réside où Dieu l'a mis, et n'est pas une parure qu'on porte sur le corps. Tel est brave sous des guenilles ; et tel est lâche sous des broderies d'or. »

Quelques moments après, le roi Louis, entourant de son bras le cou d'Aïol, lui donnait de magnifiques armes pour lui-même et un splendide harnachement pour Marchegai.

Maints autres présents suivirent. Le bon fils les envoya à son père.

Dans la CHANSON D'OGIER LE DANOIS (*douzième siècle*) est mis en scène un beau destrier, qui est le digne auxiliaire du héros.

Entre autres exploits, on se racontait le furieux galop du valeureux Broiefort, faisant, sous une grêle de traits, des bonds de treize pieds ; sauvant son maître d'une armée de cent mille hommes, et l'amenant, criblé de blessures, mais plein de vie, au château bien fortifié de Castelfort.

Puis, quel flair du danger ! Un jour, Ogier endormi allait être surpris. Aussitôt Broiefort de

piaffer à ses oreilles tant et tant que le duc se réveilla et se mit en garde.

Lors du siège de Castelfort qu'il défend victorieusement contre tous les assauts, Guillaume a dans Broiefort le plus précieux des auxiliaires.

Mais le nombre des chevaliers s'est réduit de plus en plus. Ils n'étaient que trois cents; ils ne sont plus que deux cents; ils ne sont plus que cent; ils ne sont plus que cinquante; ils ne sont plus que dix; et le jour arrive où Ogier reste seul, sans sergent, sans écuyer, obligé de moudre son blé, de cuire son pain, de ferrer son cheval, n'ayant d'aide que Dieu.

Avec des morceaux de bois qu'il ajuste et revêt d'armures, le duc s'avise de fabriquer de faux chevaliers qui, bien campés sur les créneaux, en imposeront aux assiégeants; et, pour faire des barbes postiches à ses guerriers de bois, il coupe la longue queue de Broiefort. Le bon cheval se résigne complaisamment à cette mutilation...

Tombé quand même aux mains de ses ennemis, Ogier fut pendant sept ans séparé de Broiefort.

Sitôt finie sa longue captivité, le duc partit chercher son grand destrier, dont l'abbé de Saint-Faron de Meaux était devenu possesseur.

Quelle joie quand il l'aperçut de loin, près des murs de l'abbaye!

Mais quoi! Le fort cheval était tout pelé, amaigri, efflanqué.

Le duc caressa doucement son poitrail et dit en gémissant : « Pauvre Broiefort! Voilà donc comme je te revois! Tu fus si valeureux, si intelligent, si solide! Quand j'étais monté sur ton corps, Dieu me pardonne, je me sentais plus en assurance que si j'eusse été dans l'enceinte d'une forte tour. »

De son côté Broiefort a tout de suite reconnu Ogier, si changé soit-il; car, disent nos vieilles chansons, « le cheval reconnaît son maître, plutôt que femme son mari[1] ».

Broïefort hennit; gratte le sol; puis s'étend humblement par terre comme pour rendre hommage à son seigneur.

Le duc était pris de grande pitié.

« S'il n'eût pleuré, dit la geste, le cœur lui eût crevé[2]. »

Aussi intéressant que Broiefort est Baucent, le destrier de Guillaume au bras de fer et au court nez.

Baucent, le cheval à longue haleine, fut monté par Guillaume dès le temps de ses premières armes, avant qu'on l'eût fait chevalier.

Le jeune Guillaume étant tombé aux mains des Sarrasins, Beaucent, privé de son cavalier, mon-

1. *Il le conut plus tost que feme son baron.*
2. *S'il ne plorast, li cuers li fust crevés.*

trait sa tristesse par ses mornes regards et son immobilité.

Il regrettait son maître comme s'il eût possédé l'entendement et le cœur d'un homme.

Bientôt délivré, Guillaume déclara qu'à sa joie se mêlait un chagrin : le chagrin d'avoir perdu Baucent.

— « Nous l'avons trouvé, dit son père ; et on va te l'amener. »

Mais Baucent avait déjà entendu la voix de Guillaume. Il s'élança d'une telle force qu'il renversa cinq écuyers qui le retenaient.

D'un bond le coursier fut près de son maître. Jamais amis ne se firent plus de caresses que Baucent et Guillaume...

Le vaillant destrier resta le fidèle compagnon de Guillaume dans toutes ses guerres.

A la suite des grandes tueries de la bataille contre le calife Abdérame, Baucent surmené semblait être à bout de forces.

Et pourtant, de toutes parts, surgissaient des Sarrasins. Il s'agissait de chercher le salut du côté d'Orange.

Guillaume descendit de son cheval tout baigné de sueur, et lui frotta les flancs.

— « Pauvre Baucent, dit-il, tu es exténué. De par Dieu, je ne puis te blâmer ; car, toute cette journée, tu m'as servi à merveille, faisant d'innombrables galops. Merci, bon cheval, pour tes services !

Que nous réussissions à gagner Orange, tu ne mangeras plus que de l'orge criblé, et tu ne boiras que dans un vase doré. Si tu devais mourir ici, je ne m'en consolerais pas. »

Baucent l'entend ; et il fronce les narines ; dresse l'oreille ; secoue la tête ; frappe du pied la terre. Au bout d'un moment, il a repris haleine ; les forces lui sont revenues, et il se met à hennir comme s'il sortait de l'écurie tout frais et ferré de neuf.

Guillaume en a plus de joie que si on lui eût fait cadeau de quatorze cités.

Il se remet en selle et abat encore maints Sarrasins qui essayaient de lui barrer la route d'Orange.

— « Voici de nouveaux ennemis, disait-il à son cheval. Dieu merci, Baucent, tu demeures alerte et tu as grand vouloir de me servir. Nous aurons encore à soutenir de formidables combats. »

Baucent fait toujours bonne besogne ; mais il perd de son sang ; il va finir par s'abattre.

A ce moment Guillaume avise Aarofle et son beau coursier.

Le marquis au court nez et le redoutable émir croisent le fer.

Au bout de quelques instants de forte lutte, le Sarrasin chancelle et tombe à la renverse.

Avec sa bonne épée Joyeuse, qu'il a héritée de Charlemagne, Guillaume lui a séparé toute la cuisse du corps.

— « Glouton, fais-toi faire des béquilles ! dit-il. Dorénavant, on s'apercevra que tu as rencontré le comte Guillaume. »

En même temps, il s'élance sur le dos de Folatise, le superbe destrier du Sarrasin.

Le Sarrasin en gémit.

Pour l'Arabe, le cheval, compagnon de ses éternelles courses et de ses éternels combats, est l'ami qu'on choie comme un membre de la famille ; l'oiseau sans ailes qui, selon la parole du Coran, porte pendus aux crins de son cou tous les biens de ce monde.

— « Ah ! Folatise, s'écrie Aarofle, toi qui cours plus vite que cerf ou chevreuil, toi qui as tant galopé par monts et par vaux sans jamais suer de fatigue, toi qui as le sabot plus dur que l'acier, ta perte m'est un malheur aussi grand que le coup qui m'a mutilé pour la vie. »

Cependant Guillaume donne ses soins à Baucent. Il lui ôte le frein et la selle pour qu'il puisse mieux courir ; et, éperonnant Folatise, il part, suivi par son fidèle destrier, dont le sang rougit les chemins.

Survinrent de nouveaux Sarrasins.

Ils se rendirent maîtres du pauvre Baucent et le massacrèrent.

Guillaume le vengea et le pleura.

La chanson de geste Renaud de Montauban (*treizième siècle*) met en scène un quatrième cheval,

bien autrement populaire que Baucent, Broiefort et Marchegai. C'est Bayard.

L'imagerie a vulgarisé l'histoire des quatre fils Aimon et du merveilleux destrier.

Quand les quatre frères, fuyant la colère de Charlemagne, vont se réfugier dans la forêt des Ardennes; quand, décharnés et demi-nus sous la bise de l'hiver, ils supportent toutes les privations; quand, méconnaissables, ils vont revoir leur mère qui les a tant pleurés, Bayard est, à côté d'eux, le cinquième héros de leur histoire.

Son rôle grandit à proportion que s'accentue la lutte héroïque de Renaud et de ses frères contre Charlemagne.

L'un des quatre frères a été pris par l'empereur. Il a été mis à la potence; il est sur le point d'expirer. Mais Bayard va réveiller Renaud en frappant du sabot l'écu de son maître. Le preux, sorti du sommeil, aperçoit au loin le pendu de Monfaucon. Et en avant! Bayard galope avec des sauts gigantesques qui font étinceler le sol sous ses pieds, si bien que Renaud arrive assez tôt pour détacher du gibet son cadet Richard et tuer ses bourreaux.

Plus tard Maugis, le cousin des quatre frères, leur a livré l'empereur désarmé et endormi.

Richard propose de le tuer.

— « Non! s'écrie Renaud. Ne portons pas la main sur notre seigneur! »

Et Charlemagne, à son réveil, voit les quatre frères agenouillés devant lui.

Renaud l'implore pour la paix. Il se déciderait à lui abandonner le bon cheval Bayard, en même temps que le château de Montauban.

Mais Charlemagne réclame en outre Maugis.

Le fier empereur a beau être au pouvoir des quatre frères. Rien ne fait fléchir ses exigences.

Ils lui donnent quand même la liberté...

Charlemagne continue à les combattre; et il les affame si bien dans leur château que les enfants à la mamelle ne tètent plus que du sang.

Depuis plusieurs jours les chevaliers, faute d'autre nourriture, s'étaient résignés à tuer leurs chevaux.

Ne fallait-il pas tuer aussi Bayard?

— « Tuez-le, père, pour nous sauver de la mort! » dirent à Renaud ses fils.

— « Oui, il faut le sacrifier, » dit la femme de Renaud, qui, elle-même, avait songé à se mutiler pour nourrir de sa chair ses enfants.

Renaud s'arma d'un coutelas. Mais il ne put tenir ferme devant la caresse du regard de Bayard; il renonça à lui donner la mort et se borna à pratiquer sur lui une saignée qu'il renouvela les jours suivants pour soutenir les siens.

Le bon cheval s'y prêta avec amour.

Pauvre cheval! De plus en plus, il n'était qu'un squelette. Il allait mourir.....

Tous seraient morts, si, sur ces entrefaites, Renaud n'eût appris l'existence d'un souterrain dont l'issue était à une grande distance de Montauban et de l'armée de Charlemagne. Il s'y engagea avec ses trois frères, sa femme, ses deux enfants et Bayard. Ils étaient sauvés.

L'empereur ne consentirait-il pas enfin à faire la paix?

Renaud, toujours désireux de conciliation, était disposé à tout, sauf à livrer Maugis.

Charlemagne se décida, non toutefois sans poser de dures conditions. Il exigea que Renaud s'exilât, et que Bayard lui fût abandonné.

Mis en possession du merveilleux cheval, l'empereur le fit jeter dans la Meuse, avec une énorme pierre au cou.

Mais Bayard, de son dur sabot, brisa l'énorme pierre; surnagea, et gagna la rive..

Il ne saurait rejoindre son maître qui vient de franchir les mers pour aller au Saint-Sépulcre. Du moins, il ira là où ils vécurent et souffrirent ensemble, dans la forêt des Ardennes...

Le bon peuple raconte que Bayard y est toujours. A diverses époques de l'année, surtout à la Saint-Jean, on l'aperçoit courant d'un galop furieux à travers les clairières, et, de loin en loin, on entend ses sauvages hennissements.

Encor i est Baiars, se l'istoire ne ment,
Et encor li voit on, à feste saint Jehan,
Par toutes les anées hanir moult clerement...

Hier encore, des vieillards, voisins de cette forêt mystérieuse des Ardennes, que fréquentèrent tout enfants Turenne et Godefroy de Bouillon, assuraient qu'ils avaient vu passer le cheval enchanté, aux tristes jours de Waterloo et de Sedan; et ils se rappelaient que leurs pères l'avaient vu passer aux grands jours de Rocroi et de Valmy.

Les naseaux fumants, la crinière en feu, il bondissait par-dessus ravins, rochers et torrents; traversait comme un éclair les sombres taillis, et remplissait les échos de ses hennissements sonores, désespérés quand c'était la défaite, triomphants quand c'était la victoire[1].

1. Les chansons de geste n'ont pas seulement illustré des chevaux. Elles ont aussi illustré des chiens. Tel le chien de la forêt de Bondy, vulgairement appelé le *chien de Montargis*, parce que c'est à Montargis que se trouvait la peinture qui a popularisé son histoire.

La chanson de MACAIRE (*treizième siècle*) nous montre un seigneur de ce nom calomniant la reine Sibille, femme de Charlemagne, aussi pure et douce que le sera Geneviève de Brabant; provoquant son exil à défaut de sa mort; essayant en vain de s'emparer d'elle; tuant, dans la forêt, Aubri l'écuyer qui la guide; dénoncé par le chien d'Aubri; obligé de se défendre en champ clos contre l'animal dénonciateur, à la façon d'un chevalier aligné contre un autre chevalier; réduit par la continuité des morsures du vaillant levrier à faire l'aveu de son double forfait, et l'expiant par la mort.

C'est ainsi qu'en divers temps, d'autres chiens, s'il faut en croire de multiples récits, notamment des récits de Plutarque et de saint

23.

Il faut songer à tant de perfections des Bayard, des Baucent, des Broiefort, des Marchegai, des Tencendur, des Veillantif, pour comprendre cette idolâtrie du cheval, qui fut commune à beaucoup de chevaliers.

Dans la chanson de geste **Girbert de Metz** (*treizième siècle*), il s'agit de marier le vainqueur de Cologne avec la gracieuse fille du roi Anséis délivré par lui. Mais le mariage n'attire pas Girbert; et il n'a d'yeux que pour son destrier Flori.

— « A la fenêtre, à côté de sa mère, — vois donc, Girbert, la fille d'Anséis, — blanche de chair comme une fleur de lis. — Peut-on trouver femme plus avenante? »

— « Dieu! dit Girbert, quel cheval est Flori! — Peut-on trouver plus rapide coursier? »

— « Vois! dit Gérin. Qui ne serait touché — par ce regard et ces fraîches couleurs? — Elle sera une femme accomplie. »

— « Vrai, dit Girbert, il n'est cheval sur terre, — qui vaille autant que Flori, ma conquête... »

Ambroise, étaient devenus, dans des circonstances analogues, les dénonciateurs du crime et les auxiliaires de la justice.

Aux dernières pages de cette même histoire de la reine Sibille, à propos du paysan Varocher, bon gros serf, vulgaire de mine, mais noble de cœur, qui s'était fait le guide et le champion de l'innocente persécutée et fut, pour ce beau service, armé chevalier, les narrateurs ont mis en scène un âne, aussi intelligente qu'excellente créature. Prompt à reconnaître son maître après un long temps et à manifester sa joie en sa langue, il rappelle de loin le vieux chien d'Ulysse, qui, quand son maître reparut après vingt ans d'absence, fut le premier à le reconnaître, le caressa et expira.

VIII

LA FEMME D'UN ROI DE FRANCE

Dans la Chanson de Roland, Bramimonde, femme du roi Marsile, est sans ressort et sans force en face de l'adversité, et se contente d'étaler une affliction touchante où rien de viril ne se mêle.

Affolée par les malheurs de son mari et de son pays, prodigue de cris et de larmes, elle accuse ses dieux et s'accommode de les renier, parce que, en retour des prières, ils n'ont pas donné la victoire.

Avec Bramimonde, l'épouse païenne, contrastent, chez nos trouvères, plusieurs épouses chrétiennes qui, dans des fortunes diverses, opposent au malheur cette magnanimité dont la chevalerie faisait la reine des vertus.

Je rappellerai ici trois femmes, l'une épouse du roi de France, les deux autres épouses de deux grands vassaux du roi.

C'est au treizième siècle que le trouvère Adenez-le-Roi, attaché comme ménestrel à la cour de Henri III, duc de Flandre et de Brabant, écrivit la chanson de geste Berte aux grands pieds.

Le roi de France Pépin avait entendu beaucoup parler du roi et de la reine de Hongrie.

On contait que tout avait été mis en œuvre pour empêcher le roi Flore d'épouser Blanchefleur. Ses parents s'étaient même avisés de lui persuader, à son retour d'un long voyage, que sa fiancée était morte et enterrée. Mais Flore, incrédule, fit ouvrir le tombeau qui se trouva vide; s'en alla chercher Blanchefleur par le vaste monde; réussit à la trouver à Babylone où on l'avait cachée, et la fit reine.

On contait, en même temps, que ces deux parfaits époux possédaient une fille merveilleusement belle et bonne; savante en tous les travaux de femme; très instruite des vieilles histoires, et dressée par des maîtres français à parler la langue française.

Pépin envoya une ambassade à Flore et à Blanchefleur pour demander la main de Berte, la princesse à la chair plus blanche que la blanche hermine, et aux cheveux plus blonds que les blonds épis.

Blanchefleur fit part à sa fille des vœux du roi de France :

— « La France est bien loin, lui dit-elle. Mais c'est un beau royaume; et en nul pays il n'est peuple plus franc et plus doux.

» Pépin est petit. Mais combien fort et combien brave! Or, ma fille, c'est la beauté de l'homme d'avoir vigueur et courage.

» Une histoire te fera connaître le roi de France.

» Informé des railleries qu'on faisait de sa taille, Pépin le Bref fit un jour amener un taureau sauvage et un grand lion qu'il déchaîna l'un contre l'autre.

» Le lion ayant terrassé le taureau : « Que les « vaillants chevaliers se révèlent ! s'écria le roi. « Voyons, qui va séparer le lion du taureau? »

» Tous furent glacés de crainte.

— « Impossible, disait-on. Quel homme oserait « telle entreprise? »

— « Moi ! » dit Pépin, et il se jeta dans l'arène.

» Lion et taureau, tour à tour, fondirent sur lui. Il repoussa leurs terribles assauts; et coupa la tête du lion, puis celle du taureau.

— « Ah, sire, s'écrièrent alors les seigneurs; « vous êtes le plus grand des hommes. Qui dé- « sormais pourra prétendre que vous n'êtes pas « né pour commander à tous? »

» Ma fille, tel est Pépin qui te veut pour femme. Le veux-tu? »

— « Oui, dit Berte; et jamais je n'aimerai sur terre d'autre homme que Pépin. »

Au bout de quelques jours, Berte, en compagnie des messagers de Pépin, prenait congé de ses parents en pleurs.

— « Ma fille, lui dit le roi Flore, ressemble en tout à ta mère; je ne te puis mieux dire. »

Quand la nouvelle reine entra à Paris pour être conduite à l'autel, hommes et femmes accoururent lui faire fête à la suite du cortège royal; les cloches des églises sonnèrent à toute volée; les rues furent jonchées de verdure et les maisons tapissées de fleurs. On se récriait d'admiration à l'aspect de cette fiancée de seize ans, plaisante comme un bouton de rose qui n'a pas encore déplié ses feuilles; et on disait :

Le roi a bien choisi; soyons tous en liesse :
Nous aurons dame gente et de belle jeunesse.

Le mariage fut solennellement célébré au milieu de la cour resplendissante d'armes, de bannières, de parures et de joyaux.

La reine Blanchefleur, en se séparant de sa fille, l'avait confiée à trois personnes bien indignes de la foi qu'elle avait en elles.

C'était Tibert, un sien cousin; Margiste, une ancienne serve, et la fille de Margiste, Aliste, que la nature avait faite toute pareille à Berte de corps et d'allure; qui, pour cette raison, avait été élevée avec elle et comme elle; mais qui, au fond de l'âme, était méchante, ambitieuse et fausse.

Margiste, recourant aux pires impostures, trouva moyen de terroriser l'innocente mariée; et, pendant que celle-ci redoutait l'approche du roi, lui

substitua sa propre fille près de Pépin abusé par une fatale ressemblance.

Aliste, prise pour la reine, profita d'une absence de Pépin pour se faire volontairement une large blessure, et s'arrangea de telle manière que Berte retirât de sa chair meurtrie le couteau ensanglanté, juste au moment où le roi accourait à ses cris.

Margiste, désignant Berte, qui tenait le couteau ensanglanté, dit à Pépin, sans être entendue de Berte :

« Je suis la plus malheureuse des mères. Voilà ma fille qui, par vilaine jalousie, a voulu tuer la reine. Faites-la mourir ! Ce sera justice. »

— « Qu'elle meure ! » cria Pépin, outré de colère.

Déjà Tibert avait bâillonné la prétendue Aliste qui n'était autre que la pauvre Berte. Il l'attacha solidement ; et, accompagné de trois sergents, il l'emporta loin de Paris, avec mission de la faire périr si mystérieusement qu'il ne fût plus parlé d'elle.

Les quatre hommes chevauchèrent droit devant eux, et arrivèrent bientôt, avec leur fardeau vivant, dans la forêt du Mans.

Quand on fut parvenu au plus épais des bois, Tibert dit : « Arrêtons-nous. C'est ici qu'il faut exécuter l'ordre du roi. »

On releva le drap qui couvrait Berte, et on lui ôta le bâillon.

— « Fille, lui dit Tibert, de par la volonté royale, il vous faut mourir. »

— « Mais je suis innocente, s'écria Berte. Vous savez bien que je suis pure de tout mal. Pitié ! »

Tibert dégaina son épée, sans écouter la pauvre fille.

Berte, le voyant impitoyable, s'adressa aux trois sergents et leur dit :

« Sauvez-moi, bonnes gens !... S'il faut, hélas ! que je périsse, dites au roi que je l'ai aimé de tout mon cœur dans la mort, comme je l'aurais aimé de tout mon cœur dans la vie. »

En entendant ces mots, en voyant le visage de cette malheureuse, belle comme un astre qui se lève, mais en ce moment toute pâle et mouillée de larmes, un des sergents, Morand, fut saisi de pitié.

Il dit à Tibert : « Vous ne la tuerez pas ; ou je jure que vous allez trouver ici votre tombeau. »

Les deux autres sergents étaient touchés de compassion comme Morand. Enhardis par ses paroles, ils s'employèrent à contenir Tibert qui avait levé son épée nue.

Pendant ce temps, Morand détachait les liens qui retenaient Berte.

— « Vous voilà libre, lui dit-il. Fuyez. Et que Dieu vous conduise ! »

Entre Tibert et les trois sergents il fut convenu

qu'on conterait à Pépin que la criminelle Aliste avait péri.

Une tempête venait d'éclater.

Sous la pluie et à la lueur des éclairs Berte toute frissonnante se mit à courir dans le bois.

Elle fuyait ses bourreaux, sans savoir où aller. A sa droite, à sa gauche, devant, derrière, elle ne voyait qu'arbres touffus, et pas de sentier.

Rendue de fatigue, elle s'arrêta près d'une roche; s'assit sur un tapis de mousse, et se prit à pleurer.

— « Ah! mon père, ma mère, murmurait-elle à travers ses sanglots, en quelle peine je suis!

» Comme le cœur vous saignerait si vous pouviez voir ce qu'il est advenu de votre Berte. »

Puis, les mains jointes, elle pria : « Mon Dieu, sainte mère de Dieu, sauvez-moi de la mort; sauvez-moi surtout de la honte! »

La nuit venait.

Les moindres femmes de France avaient un lit, si pauvre fût-il; des draps pour se couvrir; un oreiller pour reposer leur tête.

La reine de France dut se faire une couche avec un tas de feuilles.

Comme la nuit fut longue! Berte ne cessait de songer à ce qu'elle allait devenir. Ne mourrait-elle pas de froid, ou de faim, ou de la dent de quelque bête féroce?

Après une longue insomnie, et malgré sa peur, vaincue par la fatigue, elle s'endormit.

C'était quitter une peine pour entrer dans une autre; car les songes les plus cruels attristèrent son sommeil.

Le froid la réveilla. Elle tremblait de tous ses membres.

Le ciel s'était éclairci; la lune s'était levée, claire et pure. Un moment, Berte crut que le jour était venu; mais puis s'aperçut que la nuit durait encore. Elle se mit à marcher quand même. Où irai-je, pensait-elle, pour trouver à manger? J'ai si grand'faim!

Et de nouveau elle pleura. Elle revoyait son palais de Hongrie où tout bien avait abondé pour elle, puis son père, sa mère qui lui avaient toujours prodigué leurs soins et leurs baisers.

Elle songea aussi à Pépin, à ce roi qu'avait tant exalté son imagination de jeune fiancée, qui avait reçu ses serments d'épousée, et qui, avec tant d'injustice, par égarement d'esprit sans doute, avait ordonné sa mort.

« Ne suis-je pas sa femme devant Dieu? se dit-elle. Quelque mauvais traitement qu'il m'ait fait, je dois le révérer et aimer. Je lui sacrifierai et mon bonheur et ma vie. Je ne veux pas que, de mon fait, il soit rien retranché à la haute idée qu'on a de lui. Si la nécessité m'y force, j'irai mendier mon pain de porte en porte; mais, je le

juré, jamais je ne dirai à personne que je suis la femme de Pépin; non, jamais, excepté pourtant qu'il le fallût pour éviter de mal faire[1]. »

1. La chanson de geste PARISE LA DUCHESSE (*treizième siècle*) met en scène une femme qui, elle aussi, victime des traîtres et de la calomnie, pardonne tendrement à son mari dont elle accepte avec résignation les cruels arrêts.

Parise est une orpheline, devenue duchesse par son mariage avec le duc Raymond de Saint-Gilles, seigneur de Beaucaire, Tarascon, Valence et autres lieux.

Des traîtres réussissent à la perdre près de Raymond. Son mari ne voit plus en elle qu'une criminelle, une empoisonneuse. Il est sur le point de la faire brûler vive. Par pitié, il se contente de la bannir.

Au moment de son départ clandestin, à une heure avancée de la nuit, la pauvre exilée dit aux bons chevaliers qui l'accompagnaient : « Attendez. Je veux revoir mon seigneur. »

En vain ils lui firent remarquer combien elle s'exposait et les exposait. « Il faut que je l'aie devant les yeux une dernière fois, » dit-elle.

Et, profitant des ténèbres, elle se glissa furtivement au milieu des hommes d'armes endormis, et arriva jusqu'au lit de Raymond.

Grevé de douleur et las de pleurer, le duc avait fini par trouver le sommeil. Devant lui brûlaient deux grands cierges.

A leur clarté, la duchesse le contempla un long moment. Elle avait peur de l'éveiller et n'osait le toucher. Très doucement, elle déposa sur sa face un suave baiser; puis fit sur lui le signe de la croix.

En même temps, elle disait en sa pensée : « Que Dieu vous garde, cher sire! Quelle douleur! Nous voici séparés à toujours. Vous ne me reverrez jamais. »

Peu s'en faut qu'elle ne défaille, tant son cœur est serré. Elle fait un pas pour s'éloigner; elle se retourne pour regarder encore Raymond; elle tombe à genoux; elle demande au ciel qu'il préserve le duc de tous maux; enfin, d'un prompt élan, elle se lève et part.

Heureusement, un vieux et féal chevalier, Clarembaut, s'est dévoué à la cause de la duchesse. Il recommande Parise à ses quatorze fils, et ordonne aux dix aînés de l'accompagner dans toutes ses traverses. Lui-même fait merveilles pour elle.

Après maintes péripéties, le duc rendit justice à Parise. Les deux époux furent réunis; et les traîtres expièrent dans les flammes leur forfait.

En même temps qu'elle se parlait à elle-même, Berte continuait d'errer au hasard, le souffle haletant, la robe déchirée par les épines, les pieds ensanglantés, le corps toujours endolori par la froidure, au milieu du silence de la nuit que troublaient seuls les hurlements des loups et les cris des chats-huants.

Elle trouva enfin un petit sentier au bout duquel s'offrit à ses yeux un ermitage qu'éclairaient les premiers rayons du soleil. Elle hâta le pas, et fut vite arrivée devant la porte. Un petit marteau y était suspendu. Au premier coup qu'elle frappa, l'ermite ouvrit le guichet : « Au nom de Dieu, lui dit-elle, donnez-moi un abri et du pain. J'ai grand besoin de me réchauffer et d'apaiser ma faim. »

L'ermite fut tout surpris et dit : « Comment se peut-il qu'une si tendre créature soit à cette heure en ces lieux où ne passent que loups et sangliers? »

— « Je suis une femme accablée de maux, répondit-elle. Prenez-moi en pitié. »

— « Femme, reprit l'ermite, il n'est pas permis qu'une personne de votre sexe entre en ma demeure. Vous y admettre serait violer mon vœu. Mais voici de quoi vous soutenir. »

Il lui donna un pain fait d'avoine et tout mêlé de paille. Berte était si affamée que ce mauvais pain noir lui parut aussi bon que les meilleurs mets de la table du roi Flore.

— « Femme, ajouta l'ermite, si haut qu'il soit,

Dieu voit tout et garde remède à tout. Plus on a à souffrir, plus on doit l'adorer. Confiez-vous à lui, et suivez ce chemin. Il vous mènera à une maisonnette où sont de braves gens. Ils s'empresseront de vous héberger. »

Bientôt après, Berte arrivait dans la maison du paysan Simon, qui était une espèce de cantonnier appelé alors voyer.

Le voyer Simon et sa femme Constance, personne de bon cœur et de bon jugement, firent charitable accueil à la dolente Berte.

Elle conta qu'elle avait eu de grandes tribulations, sans dire, ni de qui elle était la fille, ni de qui elle était la femme.

Les deux filles du voyer, Eglantine et Isabelle, pleurèrent de pitié en voyant si malheureuse cette jouvencelle, encore plus jeune qu'elles, et si douce, si avenante !

On eût vite fait de la réchauffer et de la réconforter.

Simon soufflait le feu; Eglantine et Isabelle frottaient son corps glacé et lui étendaient des peaux sur la poitrine; Constance tuait et apprêtait un poulet, bientôt servi avec du pain blanc et du vin accompagné d'eau fraîche.

Simon et sa femme se mirent à aimer Berte comme leur fille. Eglantine et Isabelle l'aimèrent comme leur sœur.

— « Je vous servirai bien, disait Berte à ses

hôtes. Ma mère était une bonne ouvrière et je veux enseigner aux deux sœurs que Dieu me donne quelques travaux d'aiguille. »

Elle apprit à Isabelle et à Eglantine l'art d'exécuter les ouvrages les plus fins, vendus ensuite pour un bon prix dans la ville du Mans.

Elle-même, belle comme la rose printanière, mais active comme la fourmi, ne cessait de s'occuper de travaux manuels, quand elle avait aidé aux soins du ménage. Le jour, elle brodait; le soir, elle filait. Et on n'ignore pas que nos pères, quand ils voulaient évoquer un poétique souvenir, parlaient du « temps où la reine Berte filait ».

Il y avait neuf ans que Berte, aimante et aimée, menait une existence de travail, de paix et de mystère, dans la maison du voyer Simon, où elle avait apporté la prospérité et la joie, quand il lui advint une aventure qui changea sa destinée.

A Paris, la nouvelle que la prétendue Aliste avait été mise à mort dans la forêt du Mans, avait assuré le triomphe de la fausse Berte, auprès de Pépin trompé.

Margiste et elle, d'accord avec Tibert, se prévalurent de la confiance du roi pour mettre la France en coupe réglée.

Tandis que le roi guerroyait, la reine multipliait les impôts; et le nécessaire des pauvres gens payait le luxe fastueux de ses fêtes.

De temps en temps, elle avait soin d'envoyer au roi Flore et à Blanchefleur des messages qui leur apportaient des nouvelles de la reine Berte et les entretenaient dans cette illusion que leur fille régnait heureuse sur la France.

Mais, après plus de huit années passées sans voir sa fille, Blanchefleur fut prise d'un violent désir de la serrer dans ses bras. Elle quitta le roi Flore et la Hongrie, pour venir en France, avec une suite de cent chevaliers.

Quel ne fut pas son étonnement quand, en traversant les terres françaises, elle constata, à divers signes, la grande impopularité de sa fille !

Blanchefleur comptait être la bienvenue comme mère de la reine; et voici que, sur ses pas, elle ne récoltait que malédictions.

Comment se pouvait-il qu'on proclamât méchante et cupide, cette Berte qu'elle avait connue si bonne et si généreuse?

— « Ah, pensait-elle, quel démon a ainsi changé ma fille, et l'a faite dure au pauvre monde? Devrais-je y dépenser tout mon bien, je restituerai au bon peuple ce qu'elle lui a ravi. »

Quand elle arriva à Paris, en l'absence de Pépin, elle voulut voir tout de suite sa fille. Elle ne le put. Tibert et Margiste déclarèrent que la reine était atteinte d'une fièvre pestilentielle, et que le médecin de la cour lui interdisait de se montrer à âme qui vive. En même temps, ils s'occupaient de

nouer un complot qui les délivrât de cette mère encombrante. Mais Blanchefleur ne laissa pas à ces misérables le temps de mener leur trame jusqu'au bout.

Pressée par son amour maternel et avec l'aide de ses chevaliers, elle força la porte des appartements de la reine et parvint jusqu'à elle.

Aliste, couchée, tremblait d'être reconnue et cachait sa tête dans son lit.

Blanchefleur, d'un tour de main, enleva les couvertures et découvrit la fausse reine.

— « Mensonge! Infamie! s'écria-t-elle. Ce n'est pas Berte! C'est Aliste! Qu'as-tu fait, misérable? Qu'est devenue mon enfant! »

Aliste pleurait, désespérée.

Le roi qui arriva sur ces entrefaites fut mis au courant de ce qui venait de se passer. Morand et les deux autres sergents parlèrent. Margiste et Tibert avouèrent. Tibert fut pendu; Margiste fut brûlée. Quant à Aliste, elle s'ensevelit nonne au moutier de Montmartre.

Morand et d'autres furent envoyés dans la contrée du Mans et dans les régions voisines, en quête de Berte; mais nulle part on ne la trouva. La fileuse de la maison du voyer se montrait peu; taisait à tous qui elle était; et se faisait passer pour une humble ouvrière. Personne n'eut l'idée de soupçonner en elle la reine de France.

On se persuada que Berte était morte; et sa

mère inconsolable tomba dans un état de langueur qui la mena aux portes du tombeau.

Pendant sa longue maladie, Pépin lui prodigua ses soins.

Quand vint enfin la convalescence, elle s'apprêta à quitter cette France qui lui avait enlevé la chère fille qui, avec le roi Flore, était son trésor sur la terre.

Mais voici que l'avant-veille du jour fixé pour son départ, Pépin, étant à la chasse, fut attiré par la poursuite d'un cerf jusqu'au voisinage d'une antique chapelle qui n'était pas très éloignée de la chaumière du voyer Simon.

Berte, selon sa coutume, y était allée prier pour sa mère et son père, et aussi pour son mari le roi de France.

Quand elle en sortit, Pépin la remarqua et l'interrogea.

— « Belle fille, quel âge avez-vous?

— » Vingt-cinq ans.

— » Où restez-vous?

— » Là, tout près, chez mon oncle, Simon le voyer, qui est bon et sage homme.

— » Ne songez-vous pas à prendre mari?

— » Je suis mariée à Dieu qui ne trompe jamais », dit Berte en baissant les yeux.

Il continua à lui parler, faisant son éloge.

Toute rougissante, elle murmurait de brèves réponses, sans reconnaître le roi qui était bien changé



comme elle, et dont la petite taille n'apparaissait pas parce qu'il était à cheval.

Plus Pépin regardait Berte, plus il l'admirait.

Il finit par lui dire : « Vous m'agréez et je vous veux pour femme. »

Berte se récria.

— « Je veux vous faire ma femme », répéta-t-il; et, comme elle voulait s'enfuir, il prescrivit à un de ses serviteurs de la retenir.

Berte pensa alors : « Je n'ai qu'un moyen de me soustraire à la violence, c'est de découvrir qui je suis. »

Le roi avait sauté de cheval à terre et, prenant les mains de Berte qui n'osait le regarder, il lui disait d'un ton impérieux : « On ne désobéit pas à un puissant chevalier tel que moi. Vous ferez ma volonté. »

Il ajouta en se radoucissant : « Ce sera faire votre bonheur. Vous habiterez un beau palais; vous aurez de splendides joyaux; et, quelque satisfaction que vous désiriez, je vous la procurerai. »

De telles promesses, Berte ne faisait pas plus de cas que d'un chardon. Elle soupirait et pleurait.

Les larmes qui perlaient sur ce riant et clair visage, où on aurait pu se mirer, ne faisaient que la rendre plus belle; et Pépin insistait de plus en plus.

Bien convaincue qu'il lui était impossible de se

sauver autrement, Berte dit : « Puisqu'il m'est force de vous l'avouer, sachez, seigneur, que je suis la femme du roi de France. Ne touchez pas à la reine! »

— « Qu'avez-vous dit? » s'écria Pépin.

— « Je suis la fille du roi Flore et de la reine Blanchefleur. Je suis la femme du roi Pépin. Vous voyez bien que jamais je ne serai votre femme. J'aimerais mieux être morte. Gardez mon secret, et laissez-moi aller. »

A ces mots, Pépin resta stupéfait. Peu s'en fallut qu'il ne se fît connaître. Mais, songeant qu'une femme l'avait trompé, il se demanda si celle-ci ne le trompait pas aussi.

Il se remit en selle, tourna la bride de son cheval, et quitta Berte.

Il avait hâte de revoir la reine Blanchefleur, de tout lui dire et de l'amener avec lui chez le voyer Simon. Elle saurait bien reconnaître sa fille.

Comme Blanchefleur était impatiente d'arriver! Elle ne pouvait plus ni dormir, ni boire, ni manger.

Trois jours s'étaient écoulés et le soir était venu quand le roi de France et la femme du roi Flore arrivèrent chez le voyer Simon.

Une jeune fille était assise au coin du foyer et filait.

C'était Berte.

Elle leva les yeux et aperçut la reine Blanchefleur.

— « Ma mère! » s'écria-t-elle.

— « Berte! » dit Blanchefleur. Et elle s'évanouit dans les bras de son enfant.

Bientôt remise, elle couvrit sa fille de ses baisers, et, comme elle, se mit à pleurer de joie.

— « Ah! ma femme honorée et aimée, pardonnez-moi, dit Pépin, en se jetant aux genoux de Berte; et puissé-je vivre assez longtemps pour réparer tout le mal que je vous ai causé. Reine de France, dites que vous m'aimez encore. »

— « Cher sire, je n'ai jamais cessé de vous aimer », dit Berte.

Cette nuit-là, Pépin, Blanchefleur et sa suite couchèrent tant bien que mal dans la chaumière de Simon.

Le lendemain on partait pour Paris.

Berte voulut emmener dans sa cour Eglantine, Isabelle, la bonne Constance et son mari Simon, qui fut fait chevalier.

Elle devint l'idole du peuple de France; elle fit le bonheur de Pépin; elle eut pour fils Charlemagne, et pour fille Gillie, la mère de Roland[1].

1. Villon, dans sa *Ballade des dames du temps jadis*, cite Berte aux grands pieds, à côté d'Héloïse, de la reine Blanche et de Jeanne d'Arc.

Où est la très sage Héloïs?...
La reine Blanche comme un lys

Qui chantait à voix de sirène,
Berthe aux grands pieds, Biétrix, Allis,
Haremburge qui tint le Maine,
Et Jeanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen ;
Où sont-ils, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan !

Allis et Biétrix désignent peut-être la douce Aélis et la belle Béatrix dont il sera parlé ci-après.

Au quinzième siècle, les vieilles chansons de geste étaient encore très populaires en France.

IX

UNE FEMME DE CHEVALIER

A côté de la reine Berte, Guibourg, femme de Guillaume d'Orange, et Berthe, femme de Girard de Roussillon, complètent la trinité des épouses héroïques dépeintes par nos vieux trouvères.

Quatre chansons de geste, la PRISE D'ORANGE, le VŒU DE VIVIEN, la BATAILLE D'ALISCAMPS, GUILLAUME MOINE, nous font connaître comment la païenne Orable, reine d'Orange, laissa prendre par Guillaume sa ville et son cœur; fut baptisée sous le nom de Guibourg; épousa le marquis au court nez; vécut en femme forte; et mourut si regrettée de son mari que, quand elle quitta la vie, il voulut quitter le monde.

En ce jour, à Aliscamps[1] près d'Arles, il y eut grande douleur, et horrible bataille, et innombrables morts.

— « Prévenons Guillaume de notre désastre! » dirent les chrétiens.

Guillaume était en sa ville ensoleillée et fleurie d'Orange, tranquille et heureux près de Guibourg

1. A propos de l'antique cimetière d'*Aliscamps* (*Campi Alysii*, *Champs Elysées*), la légende conte qu'en cet endroit, par un miracle de Dieu, apparurent soudain des sarcophages dans lesquels purent être déposés les restes des chrétiens vaincus.

sa noble épouse, quand un messager apporta la triste nouvelle.

— « Pas un de vos amis ne reviendra, dit cet homme. Les Sarrasins sont en si grand nombre que le plus docte clerc ne saurait les compter. »

Guibourg se mit à verser d'abondantes larmes. Guillaume était muet de colère et de douleur.

— « Vengeance! » s'écria-t-il enfin.

Il reprit : « Mais comment faire? Je n'ai que cinq cents hommes sous la main. Et pas un denier dans mes coffres! »

— « Sire, dit Guibourg, je possède un riche trésor. Il est à vous jusqu'au dernier sou. »

Bientôt Guillaume eut réuni dix mille combattants, hébergés et payés avec l'or de l'ancienne princesse sarrasine.

Elle-même voulut armer son mari. Il en coûtait au guerrier de quitter sa femme, qui, avec son sourire d'une douceur pareille à celle du printemps, sa taille élancée comme un peuplier, ses joues vermeilles comme la pourpre du soleil levant, son regard aussi brillant que la prunelle d'un jeune faucon, était le plaisir de ses yeux[1]. Elle cacha son propre deuil pour ne pas augmenter le

1. Inutile de dire que Guibourg, née sous le soleil d'Afrique, est dotée par les trouvères d'un clair visage et de cheveux d'or fin. Les brunes semblent être exclues de nos vieilles chansons de geste. Pas d'héroïne qui ne soit blonde.

sien, et lui adressa ce dernier adieu : « Revenez vainqueur! »

A Aliscamps Guillaume fit un grand carnage de Sarrasins; mais ils étaient trop! Son monde décimé, il dut tourner le dos; et, s'il ne se fût déguisé en changeant son armure contre celle d'un émir tué par lui, il aurait été tué lui-même.

Le voilà revenu aux portes d'Orange et sauvé, par la rapidité de son cheval, de la poursuite d'un millier de païens qui l'avaient quand même reconnu.

— « Ami, crie-t-il au portier, ouvre la porte; baisse le pont! »

Le portier a regardé par la fenêtre de la tourelle et a aperçu les armes sarrasines du comte.

— « Arrière, mécréant! dit-il. Et puisses-tu rencontrer sire Guillaume qui te fera ton affaire! »

— « Mais c'est moi Guillaume! »

Le portier déconcerté va aviser Guibourg : « Dame, venez aux créneaux. Vous verrez un païen d'énorme stature qui prétend être Guillaume. Il revient sûrement d'une bataille. J'ai vu ses bras rouges de sang. »

Guibourg, toute pâle, a quitté son palais pour monter aux créneaux. Elle regarde le cavalier qui est au bord du fossé et ne reconnaît pas Guillaume.

— « Vassal, dit-elle, que voulez-vous? »

— « Dame Guibourg, faites abattre le pont-levis. Mille païens sont à mes trousses. N'entendez-vous pas résonner la terre du galop de leurs chevaux? Hâtez-vous! »

— « Vassal, vous n'entrerez pas! Il n'y a d'hommes en ces lieux que ce portier et un clerc tonsuré. Ni porte ni guichet ne s'ouvriront jusqu'au retour de mon bien-aimé Guillaume. Que Dieu le protège! »

Le fier comte a baissé la tête et sur ses joues quelques larmes ont coulé goutte à goutte.

— « Mais c'est moi Guillaume! s'écrie-t-il, en se redressant. Ne me reconnaissez-vous pas? »

— « Tu mens, Sarrasin! dit Guibourg. Par saint Pierre, la porte restera fermée. »

— « Dame Guibourg, reconnaissez-moi! Ne tardez plus! Ne voyez-vous pas comme la colline s'emplit de Sarrasins? »

— « Je vois que vous n'êtes pas Guillaume! Jamais Guillaume n'eut peur des païens. Vous avez bien sa taille et son parler. Mais que prouve cette ressemblance? Désarmez votre tête! Je n'ouvrirai point tant que je n'aurai pas aperçu la grande cicatrice que mon Guillaume a sur le nez. »

Pour lors, le comte, tout enragé d'attendre, se mit à délacer son heaume :

— « Regardez-moi donc, et que j'entre! »

Mais Guibourg venait d'apercevoir à une courte

distance une troupe de Sarrasins qui menaient devant eux des Français tout garrottés.

Les pauvres prisonniers criaient sous les coups.

— « Non, dit-elle, tu n'es pas le baron Guillaume! tu n'es pas le vaillant Bras de fer! Ce n'est pas lui qui laisserait emmener et frapper des chrétiens! »

— « Dieu! pensa le comte, à quelle épreuve elle me met! Eh bien, dussé-je y laisser des membres de mon corps, dussé-je y laisser la tête, je vais revenir à l'attaque sous ses yeux. Je lui dois bien de peiner un peu pour l'amour d'elle. »

Le bon chevalier lace son heaume; éperonne son cheval, et court sur les Sarrasins. Il tranche la tête au premier qui s'offre; pourfend le second; renverse blessé le troisième; coupe en deux le quatrième. Les captifs qu'il détache saisissent les armes des païens terrassés et frappent avec lui. Les Sarrasins sont déconcertés. L'épouvante les gagne. Ils fuient.

Guillaume, l'épée haute, va les poursuivre.

— « Venez, beau sire, cria Guibourg. C'est bien vous Guillaume! Laissez ces Sarrasins. Vous leur avez fait assez de mal! D'innombrables païens descendent des hauteurs. Guillaume, entrez vite! »

Le pont-levis est abaissé; et Guillaume, avec les captifs délivrés, rentre dans Orange.

Il était temps. De tous côtés arrivaient de longues chevauchées de Sarrasins.

Voilà que les mille de la première heure se sont augmentés de milliers et de milliers. Ils ravagent la contrée; cernent le château, et jurent de n'avoir pas de répit jusqu'à ce qu'Orange soit en leur pouvoir.

Cependant Guillaume monte au palais avec Guibourg; et elle lui demande :

— « Où sont les barons, où sont les vassaux, où sont les hommes d'armes partis avec vous? »

Le cœur gros, Guillaume se tait.

— « Sire Guillaume, dit-elle, je suis votre femme. Par serment, devant Dieu, vous avez fait de moi la moitié de vous-même. Vous devez ne rien me cacher. Sinon, vous n'êtes pas Guillaume... Mon Guillaume devait revenir en compagnie de ses barons; escorté par les chants de fête des jongleurs et par les cris de joie de ses vassaux triomphants! Non, je ne vous reconnais pas; et j'en suis toute effrayée. »

— « Ah Dieu! s'écria Guillaume, ce qu'elle dit n'est que trop vrai; et ma vie ne sera plus que douleur. Noble comtesse, je ne puis davantage vous le céler. Nous avons été battus à Aliscamps; mes compagnons sont tués; et je n'ai dû mon salut qu'à la fuite. »

A ces mots Guibourg pâlit et tombe raide comme un cadavre.

Elle ne revient à elle que pour s'écrier d'une voix gémissante : « Que je suis malheureuse!

Parlez, sire! où est Bertrand? où est Josserand? où est Guinemant? où est le preux Vivien, que nous avions fait notre enfant? »

— « Morts; ils sont tous morts. Les Sarrasins étaient si nombreux! Moi-même j'ai eu mon heaume fendu, mon écu troué, ma cotte de mailles déchirée en trente endroits. Ne me blâmez pas si j'ai fini par m'enfuir. »

— « Dieu m'en garde, cher seigneur! » dit Guibourg.

Pleurante, elle lui a défait son haubert; et elle découvre sur son corps quinze blessures; et elle voit ses bras meurtris.

Les sanglots la suffoquent.

En même deuil furent les dames des autres barons. Ce n'était partout à Orange que larmes et cris de douleur.

Après s'être rassasiée de ses pleurs, Guibourg parla en reine. « Cher sire, ne vous laissez pas abattre. Envoyez à Laon un messager, qui demandera aide pour vous au roi Louis. »

— « Amie, dit Guillaume, c'est la sagesse qui parle par votre bouche. Mais un messager trouverait le roi insensible et sourd. Il faudrait que j'y aille moi-même. »

— « Allez-y! » dit Guibourg.

— « Quoi! vous laisser seule dans ce château entouré d'ennemis! Je ne le puis pas; je ne le

veux pas. Ce serait l'acte d'un chevalier discourtois.

— « Allez trouver le roi, reprit Guibourg en pleurant. Allez-y tout de suite! Je resterai à Orange en compagnie de toutes les dames qui y sont. Elles et moi nous vêtirons l'armure; nous ceindrons l'épée; nous pōrterons la lance... Puis, n'y a-t-il pas ces chevaliers que vous avez délivrés des mains des mécréants? Nous monterons avec eux sur les murs. Que les Sarrasins donnent un assaut! Ils seront criblés de nos coups de pierres. Par saint Denis, qui j'atteindrai, je le démonterai. »

Guillaume lui saute au cou. Ils s'embrassent, et en même temps pleurent de douleur l'un pour l'autre.

Tant l'a supplié Guibourg, que Guillaume s'est décidé à partir pour la ville de Laon.

Mais l'heure du départ venue, tout en lui ceignant l'épée, la sage dame ne peut s'empêcher de dire à son époux :

— « Ami, tu vas aller en douce France, et me laisser ici dolente. En ce plaisant pays où tout bien abonde, tu verras maintes dames avenantes, aux fraîches couleurs, à la riche parure. Ne vas-tu pas m'oublier? Hélas! près de moi, en mon pays d'Orange, tu n'as rencontré que peines et privations, luttes et deuils. »

Guillaume a regardé Guibourg; l'eau du cœur lui est montée aux yeux, et ses joues se sont mouillées de larmes.

Il l'accole, et lui dit :

— « Dame, soyez hors d'inquiétude ; et écoutez mon serment. Je ne mangerai pas de viande, je ne boirai pas de vin, je ne changerai pas de manteau, je n'aurai d'autre lit que la couverture de mon cheval, et mes lèvres n'effleureront aucune bouche, serait-ce la bouche de ma mère, jusqu'au jour où je serai revenu ici goûter la douceur de votre baiser. »

Il la reprend entre ses bras et la baise à plusieurs reprises. Nul ne les voit qui ne verse des pleurs.

Monté sur Folatise, la lance au poing, Guillaume part, par un secret chemin, en recommandant sa femme à la garde de Dieu.

En route jour et nuit par tous les temps, le comte ne fit un arrêt qu'à Orléans et arriva vite à Laon.

Il descendit devant la porte du château et attacha lui-même son destrier à une branche d'arbre, non sans soupirer en pensant au temps où des centaines d'écuyers disputaient à qui lui rendrait ce service.

C'était à la cour une époque de grandes fêtes. De ci, de là, on ne voyait, par les chemins, que brillants chevaliers avec fourrures de martre et d'hermine.

Un écuyer vint dire au roi : « Devant votre pa-

lais, sur un fort destrier couvert de sueur et de poussière, vient d'arriver un cavalier géant, le heaume pendu à l'arçon, le haubert attaché derrière lui, l'épée d'or massif au côté. Ses armes sont très riches. Mais son manteau est en loques. Lui-même, tout poudreux, avec ses cheveux hérissés, sa barbe en désordre, son regard de lion, ses larges narines, son gros poing, fait l'effet d'un bandit. »

— « Allez savoir qui il est, dit le roi; nous verrons après s'il faut le laisser monter. »

L'écuyer descendit promptement les degrés de marbre et interrogea le géant à fière mine.

— « Je suis Guillaume au court nez; et je viens d'Orange pour parler au roi. Le malheur m'a éprouvé. Que Louis vienne à ma rencontre, et je saurai qu'il reste mon ami. »

L'écuyer retourna renseigner le roi.

— « Qu'il aille à tous les diables! s'écria Louis. Il n'est tel trouble-fête que ce démon. »

Pendant que le roi restait pensif et courroucé, maints chevaliers descendirent pour regarder le nouveau venu. Il y en avait beaucoup à qui il avait jadis rendu des services et donné de belles armes. Dès qu'ils le virent en si mauvais équipage, pas un n'alla le saluer.

— « Voilà nos seigneurs! se dit le comte. Si je leur apportais de l'argent, ils me témoigneraient grand respect et chaude amitié. Du moment où je

suis à court et ai besoin d'aide, je ne rencontre que mépris. »

Et, soupirant, il pensa à Guibourg.

Survint un bourgeois nommé Guimar qui offrit à Guillaume l'hospitalité et l'emmena dans sa maison.

Folatise fut mis dans une étable où il eut orge et foin à discrétion et une excellente litière.

L'hôtesse s'était appliquée à préparer un bon souper. Mais le comte ne toucha à aucune viande. Il ne mangea que du pain, et ne but que de l'eau.

Ce que voyant, le bourgeois et sa femme dirent humblement à Guillaume :

« Sire, veuillez nous dire s'il y a dans notre souper quelque chose qui vous déplaise. Nous y porterons remède. »

— « Tout est très bien, dit Guillaume. Mais j'ai fait un vœu qu'il faut que j'observe. »

On lui avait préparé un lit moelleux. Il fit étendre à côté la couverture de son cheval; et se coucha sur elle.

Telle était sa colère qu'il ne goûta pas une minute de sommeil.

Le matin venu, il se prépara pour aller à la cour.

— « Vous y trouverez grande assemblée, lui dit Guimar, pendant qu'il endossait le haubert. C'est aujourd'hui que le roi remet solennellement

la couronne d'impératrice à sa femme, votre propre sœur. »

— « C'est bien. J'aurai mon mot à dire. »

Et Guillaume partit, cachant sous son manteau à agrafe d'or son armure et son épée.

Bientôt Guillaume entra dans la salle du palais, dont les portes étaient grandes ouvertes. Les murs étaient tapissés de lis et de roses mêlant leurs parfums à l'odeur de l'encens. Il y avait foule de nobles seigneurs et de nobles dames. Ce n'était partout que riches fourrures, vêtements de soie et d'or.

Le comte alla s'asseoir à l'écart sur un banc ; et sa sœur fit semblant de ne pas l'avoir aperçu.

Un moment après, entrait sa mère Hermengard, qui venait d'arriver à Laon.

Le roi la menait par les doigts et la fit placer à ses côtés.

Quand se turent les chants des jongleurs, Guillaume, la main sur la poignée de son épée, s'avança au milieu de la salle, et dit de sa grande voix :

« Que Jésus protège ma mère et tous ceux qui m'aiment ! Mais qu'il confonde le roi, et sa femme ma sœur ! Ils ne m'ont pas fait accueil ; ils m'ont livré aux risées ; ils se sont conduits en gens sans cœur et sans honneur ! »

Hermengard, qui n'avait pas vu son fils depuis

six ans, s'était élancée au-devant de lui pour l'embrasser.

Guillaume, tout en l'accolant avec tendresse, détourna la bouche pour qu'elle ne reçût pas son baiser.

Il reprit, et conta le désastre d'Aliscamps.

On se taisait.

— « Les Français deviennent donc lâches ! s'écria Hermengard. Guillaume, il me reste un trésor si considérable que deux bœufs ne pourraient le traîner. Il sera à toi pour payer les hommes d'armes. Moi-même je monterai à cheval, armure au dos, lance au poing. Les cheveux blancs sur la tête n'empêchent pas la vaillance au cœur. J'aiderai mon enfant ! »

— « Eh bien, dit alors Louis, sire Guillaume, je vous ferai don du Vermandois que je songeais à donner en douaire à ma femme, votre sœur. »

— « Comment ! s'écria la reine, vous voulez me dépouiller au profit de ce Satan ! »

Pour lors Guillaume, foudroyant Blancheflor de son regard :

« Tais-toi, chienne de mauvaise vie qui es venue te vautrer sur le trône de France ! Quand tu t'es gorgée de gibier et de gâteaux, que tu as vidé force coupes, et que tu te grilles les jambes auprès d'un grand feu, le visage tout enflammé par la bonne chère, tu ne penses pas à ceux qui, bravant neiges et gelées, se passant de manger et

de boire, vont là-bas livrer de rudes batailles contre les étrangers sans foi qui menacent tout cet empire. A bas cette couronne qui est un don du diable ! »

Et fou de colère, il se jeta sur la reine ; il lui arracha sa couronne qu'il foula aux pieds ; il la saisit par les cheveux ; il tira son épée.

Sa mère l'empêcha de frapper en l'embrassant.

Blancheflor échevelée se sauva dans sa chambre où sa fille Aélis essuya ses abondantes larmes et apprit d'elle ce qui se passait.

— « J'irai au-devant de ce furieux », dit la douce Aélis. Et elle s'en vint dans la salle voûtée au milieu de laquelle Guillaume se tenait debout, étreignant son épée, la tête en feu.

Hors sa mère qui le retenait, personne n'osait rien dire. On sentait que ce serait s'exposer à avoir le crâne fendu, car ce colosse avait le diable dans le corps.

Tous les yeux se portèrent sur la blonde Aélis qui s'avançait avec une grâce virginale, semblable à une apparition descendue du paradis. Dans sa robe de pourpre où ondoyaient ses longs cheveux cerclés d'un galon d'or, elle avait l'éclat magnifique de la rose de mai.

Aélis se jeta aux pieds de Guillaume, et embrassant ses genoux :

— « Grâce, bel oncle, au nom de Dieu ! s'écria-t-elle. Frappez-moi ; tuez-moi, si c'est votre

plaisir. Mais accordez-vous avec mon père et avec ma mère ! »

Guillaume fut attendri.

— « Ma belle nièce, dit-il, je ne veux pas vous voir ainsi humiliée. Levez-vous ! »

— « Je me lèverai, bel oncle, quand vous m'aurez dit que tout est oublié. »

Hermengard se joignit à Aélis et dit à Guillaume avec douceur :

— « Pardonne, mon fils, comme tu veux que Dieu te pardonne ! Dépose ta colère, ne fût-ce que pour réjouir cette enfant, qui est bien le plus beau fleuron de notre famille. Le roi est prêt à faire les choses selon ton désir. »

— « Oui, certes », dit Louis le Débonnaire.

Alors Guillaume remit l'épée au fourreau, et se baissa pour embrasser la belle Aélis, qu'il releva en disant : « Ma nièce, vous êtes écoutée. »

Hermengard fit vite aviser la reine, que deux barons ramenèrent.

Guillaume lui prit la main et dit : « J'ai repentir de mon emportement. L'homme ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, quand la passion l'égare. A la face de tous, je vous demande pardon ».

— « Monseigneur mon frère, répondit-elle, je me repens, moi aussi, de tout ce qui a pu vous mettre en courroux. Pardonnez-le-moi ! »

Un grand festin eut lieu, où Guillaume fit inviter le bourgeois Guimar et sa femme. Près du

marquis au court nez s'assit la gracieuse Aélis.

Pendant que les jongleurs jouaient leurs airs les plus beaux, les meilleurs plats et les meilleurs vins furent servis, par cent écuyers et cent échansons. Mais Guillaume, qui sans cesse pensait à Guibourg, ne mangea que du pain et ne but que de l'eau.

Le lendemain, le roi fit crier son ban et rassembler une armée qu'il confia à Guillaume.

A Orange, Guibourg avait repoussé de terribles assauts.

Qui l'eût vue couverte de sa cuirasse et lançant d'énormes pierres sur la tête des assaillants, aurait l'idée d'une vraie femme de baron.

Elle pleura de joie quand Guillaume revint débloquer la ville et lui apporta le baiser attendu.

— « Dame, dit le marquis au court nez, j'apparais pour repartir. Il m'en coûte de quitter ainsi le château où vous êtes; mais, serais-je dans le paradis où est Dieu, je le quitterais pour aller combattre ces mécréants. »

Et, armé par Guibourg, Guillaume courut vers Aliscamps, au-devant de la grande armée d'Abdérame.

Il brûlait d'entrer dans la bataille, comme le loup affamé brûle de pénétrer dans le bercail où paissent des brebis. Le souvenir de sa honte, au retour de la grande défaite, était en lui une plaie

vive qui saignait toujours. Que n'était-il capable d'oser, pour pouvoir enfin se montrer triomphant à sa femme bien-aimée ? « Ah! pensait-il, Guibourg me reconnaîtra cette fois, elle qui ne voulait pas reconnaître son Guillaume dans un vaincu ! »

Les siens furent vaillants comme lui. A le voir faire, le plus couard prenait courage et avait un cœur de chevalier.

Tous les Sarrasins furent massacrés, sauf un certain nombre qui purent regagner leurs vaisseaux et prendre la mer.

Quelle ne fut pas l'allégresse de Guibourg, quand, du haut de la tour Gloriette, elle entendit le son joyeux des clairons et des vielles, et aperçut, à la tête de son armée, entouré des autres barons, escorté par les jongleurs, Guillaume victorieux ! Avec toutes les dames d'Orange elle courut à sa rencontre.

Autant plaît, après l'hiver, ce nouveau temps où l'arbre se vêt de feuilles et la terre de fleurs, où le soleil luit et les oiseaux chantent, autant furent doux pour le comte et la comtesse les jours qui suivirent la grande revanche d'Aliscamps.

En femme prévoyante et sage, Guibourg conseilla à Guillaume d'employer les trésors que lui avait procurés sa victoire à refaire les murs d'Orange, très endommagés par les Sarrasins.

De tous côtés vinrent maçons et charpentiers qui se mirent à l'œuvre, charriant de grosses pierres et assemblant de longues poutres.

Guibourg surveillait les travaux. Les fossés furent élargis. De nouvelles fortifications s'élevèrent.

L'entreprise arrivait à sa fin, quand Guibourg sentit la mort venir.

Guillaume fut au désespoir. C'est la mourante qui le consola.

— « Cher seigneur, disait-elle, oubliez votre peine d'aujourd'hui et cherchez le réconfort dans le souvenir de nos joies passées. Tous ceux qui naissent ne doivent-ils pas mourir? Grands et petits, la mort est le lot de tous. Quel mari en défendra sa femme? Quelle mère en défendra son fils? Et, après tout, qu'importe de mourir si on meurt bien? La vie est un mauvais pas dont il faut sortir à notre honneur. Mon bien-aimé, ne vous attristez pas de me voir quitter ce monde. Il ne vaut pas la pelure d'un ail. On y a quelque bonheur, mais encore plus de souci. Au bout de tout est la cruelle séparation. Quelques monceaux d'or qu'on possède, quelques fortes places qu'on ait sous son commandement, il faut en venir là. Cher seigneur, vous êtes encore vaillant. Moi, je ne me prise plus un denier. A peine si je vous vois, tant il est tombé d'ombre sur mes yeux. Je suis mûre pour le sépulcre. Que Dieu vous protège

et reçoive mon âme ! Si je vous ai jamais offensé en actions, en paroles ou en pensées, je vous en fais la prière, dites que vous me le pardonnez ! »

— « Puisque c'est votre volonté, répondit Guillaume, quoique je ne connaisse rien qui soit à vous pardonner, je déclare, au nom de Dieu, que je vous pardonne tout. »

Elle recommanda Guillaume et se recommanda elle-même à Dieu.

Puis, plus un mot. Elle avait rendu l'âme.

A genoux devant sa femme morte, dont la figure était toute blanche comme la neige de Noël, Guillaume fit le serment de renoncer à ses terres, à ses cités, à ses châteaux, à ses armes, à toutes les pompes du siècle, pour se consacrer au service de Dieu.

Bientôt après, il se présentait aux portes d'une abbaye du Quercy et demandait à être admis comme frère. On le reçut ; et on lui enseigna à lire pour le mettre à même d'user du psautier.

Docile à la règle et acceptant les plus humbles tâches, Guillaume fut un moine pieux et vertueux.

Mais l'abbé du monastère lui reprochait de manger toujours comme quatre et d'être quelquefois querelleur.

Guillaume finit par quitter les moines pour se faire ermite.

En quête d'une retraite, il passa par Rocamadour, le sanctuaire escarpé où les pèlerins vont faire leurs dévotions à la Vierge du rocher ; puis, par Rodez, la haute cité, où montèrent les eaux de la vallée profonde sur le commandement du saint évêque Amans ; et il arriva dans une forêt voisine de Montpellier.

— « C'est ici ! » dit-il. Et il bâtit la cellule restée célèbre sous le nom de Saint-Guillaume-du-Désert.

Là, acheva sa vie, dans la solitude et le silence, l'homme qui avait ressuscité en sa personne la gloire de Charles-Martel et de Charlemagne.

Quand vint l'heure de mourir, Guillaume dit : « Viens, ô mort, tu me seras douce, puisque je vais voir Dieu et revoir Guibourg. »

Le mari de Guibourg, déjà renommé comme héros, fut proclamé un saint ; et son souvenir resta à tel point populaire que, dès le commencement du douzième siècle, l'auteur de sa vie, écrite en latin, pouvait s'écrier : « Est-il royaume, est-il province, est-il ville où on ne dise la valeur et les victoires de Guillaume, la force de son corps et les vertus de son âme ? Dans tous les chœurs de jeunes gens, dans toutes les réunions populaires, dans toutes les assemblées de chevaliers, à toutes les veilles de fête, se font entendre des accords de voix qui chantent en cadence combien il fut grand. »

X

UNE AUTRE FEMME DE CHEVALIER

Après la femme de Guillaume d'Orange, la femme de Girard de Roussillon.

Guibourg est avant tout l'idéal de la femme féodale, Berthe est avant tout l'idéal de la femme chrétienne.

L'une est souverainement magnanime et hardie. L'autre est souverainement patiente et bonne.

Le comte Girard et sa femme ont inspiré un grand épisode de la chanson de geste ASPREMONT et la chanson de geste GIRARD DE ROUSSILLON (*douzième siècle*).

L'empereur de Constantinople avait deux filles dont il était partout fait éloge.

Elles furent promises, l'une, Berthe, à Charles-Martel, roi de France; l'autre, Elissent, au grand vassal, Girard de Roussillon, duc de Bourgogne, comte de Gascogne et de Provence.

Charles, ayant vu Elissent, l'exigea pour femme, et ne voulut plus de Berthe qu'elle dépassait en beauté.

Girard en eut grande colère. Mais, sur les instances d'Elissent, il consentit à épouser Berthe et la sauva ainsi de la honte d'être congédiée.

La nouvelle reine dit à Girard : « Beau sire, que j'avais fait mon chevalier, acceptez cet anneau. En présence de ma sœur qui sait toutes mes pensées, je prends tous les saints à témoin qu'en vous le donnant je vous donne en mon cœur une place d'où rien au monde ne vous délogera. Soyez remercié d'avoir mis ma grandeur au-dessus de votre amour. Vous m'avez faite impératrice; et, pour me complaire, vous avez épousé Berthe. Vous verrez bientôt quel diamant sans prix vous possédez en elle. »

Berthe, en effet, était une merveille de bon sens et de bonté. Plus Girard la connut, plus il l'aima. Quoique ce fût sa nature d'être brutal avec quiconque l'approchait, il ne put longtemps l'être avec elle, tant elle était prompte à le servir en tout, à lui pardonner tout, à le consoler de tout.

Pourtant le roi de France et le puissant duc se gardaient rancune l'un à l'autre.

Charles s'irritait de voir Girard affecter envers lui un orgueilleux dédain : « Girard oublie, disait-il, qu'il y a un roi de France qui possède le renom de bon justicier, et que, de la mer au bout de la terre, il n'est si puissant baron qui ne tremble lorsque le roi s'irrite. Le duc me brave, et à son attitude on croirait que le vassal c'est moi! Eh bien, je lui ferai telle guerre qu'il ne lui restera plus une tour ni un sarment de vigne! »

Girard disait de son côté : « Charles oublie que

je possède dans son royaume autant de châteaux qu'il y a de jours dans l'année; que je puis conduire à la guerre cent mille chevaliers; et que je n'ai qu'à réquisitionner mes vassaux pour que l'argent afflue dans mes coffres, comme l'eau à la rivière. Qu'il m'attaque! Bourguignons, Rouergats, Basques, Gascons, Bordelais, Nîmois et Provençaux, se lèveront comme un seul homme pour me défendre. On verra des milliers d'hommes couchés à terre, qui sur le dos, qui sur le ventre; et les plaines herbues seront rouges du sang des chevaliers de France. »

En vain Berthe représenta doucement à Girard qu'il devait grande condescendance à Charles son suzerain, et que quiconque s'engageait en des guerres injustes était tôt ou tard l'artisan de sa perte.

L'inévitable conflit éclata. Girard perdit et reprit tour à tour son château de Roussillon-sur-Seine. Puis, eut lieu une grande bataille rangée à Vaubeton, non loin d'Avallon.

Les escadrons de chevaliers remplissaient un espace de sept lieues. Les lances droites faisaient l'effet d'une épaisse forêt de frênes ayant pour feuillage et pour fleurs des banderoles de pourpre et des pointes d'acier. A voir flotter au vent tant d'enseignes, pressées comme les vagues de la mer, on ne pouvait que s'étonner du grand nombre d'hommes rassemblés là pour se donner la mort.

Quand les lances s'abaissèrent il y eut un moment de grand silence; puis, comme le faucon sur l'oiseau, on se précipita des deux parts les uns sur les autres.

L'intrépide Girard donnait des coups meurtriers à droite et à gauche.

Parmi les combattants se trouvaient son père Drogon et son oncle Odilon, venus l'un d'au delà des Pyrénées avec ses vassaux de la Cerdagne et de la Catalogne; l'autre de deçà les Pyrénées avec les barons de tout le pays qui va de Toulon à Arles et de Forcalquier à Briançon.

Le vieux duc Thierry tua raide Drogon et fit à Odilon une blessure mortelle.

D'innombrables chevaliers succombèrent.

Le soir venu, la plaine n'était plus qu'un vaste enchevêtrement d'écus troués, de heaumes fracassés, de hauberts déchiquetés, de lances rompues, de ventres ouverts, de poitrines percées, de têtes coupées; et le gazon était rouge du sang des morts.

Charles, qu'attristait la perte de tant de vies humaines, fit savoir à Girard qu'il accepterait un accord.

Girard y répugnait.

— « Neveu, lui dit son oncle Odilon, pâle de sa mortelle blessure, tu juges mal et agis mal. Jamais ne se virent plus grands maux que ceux que tu as déchaînés. C'est forfaiture de lutter

comme tu le fais contre ton seigneur. Pour moi, je m'en vais de ce monde. »

Dans les rudes paroles de son oncle, Girard retrouvait les vérités que Berthe lui disait avec une tendre douceur.

— « Puisque vous le voulez, je ferai l'accord avec le roi », murmura-t-il.

— « Oui, sers le roi! Ce sera ton profit et ton honneur. »

Là-dessus Odilon expira.

Un accord intervint.

Toutefois Girard voulut y mettre cette condition que le duc lorrain, qui avait donné le coup de mort à son père et à son oncle, serait banni.

Charles ne voulait pas entendre parler d'un si mauvais traitement envers son bon vassal Thierry.

Mais Thierry lui dit : « Sire, ce n'est pas d'hier que j'ai le poil blanc comme neige; et il y a bien, je crois, plus de cent ans que je suis né. Permettez-moi de chercher, loin d'ici, une retraite où je mourrai en paix. Il me suffira que vous soyez bon envers les miens, et que je vous sache en prospérité. »

Et, exilé volontaire, il s'en alla.

Peu de temps après survint une invasion de Sarrasins.

Charles se prépara à les refouler, en compagnie de ses vassaux.

Mais Girard, qui ne s'était réconcilié qu'à son cœur défendant, avait en pensée de ne donner aucune aide à Charles, et de mettre à profit contre lui son absence.

Berthe combattit ses mauvais desseins.

— « Ne dépendez-vous pas du roi? »

— « Je dépends de Dieu. »

— « Eh bien, allez défendre Dieu contre les mécréants! »

Et se jetant à ses pieds, elle ajouta : « Je vous en supplie, n'écoutez pas les mauvais conseils de la haine! Convoquez vos hommes, et partez avec votre seigneur soutenir la chrétienté. »

— « Charles est mon ennemi mortel, dit Girard. Comment laisserais-je passer une si bonne occasion de faire la moisson dans ses terres, et de lui prendre sa France? »

— « Ah! cher seigneur, changez de telles pensées. Vous seriez maudit de Dieu et détesté des hommes. Songez à l'énormité d'un tel forfait contre votre empereur et roi. Il ne se trouverait pas de clerc qui voulût jamais vous en absoudre. »

— « Du moins, qu'il se tire d'affaire sans moi! »

— « Beau sire, un chevalier tel que vous n'a pas droit au repos tant que la chrétienté est en péril. Vous voir séparer de moi m'est aussi dur que la séparation de l'ongle et de la chair. Mais votre intérêt et votre gloire exigent que vous alliez, à côté de Charles, confondre les Sarrasins. »

Girard se décida; et Charles lui dut le gain d'une bataille acharnée qui dura de l'aube à la brune. Les Musulmans furent exterminés. Au retour du combat, Girard et ses chevaliers avaient leurs épées ébréchées. Ils les portaient nues et tachées de sang. Elles ne rentrèrent au fourreau qu'après avoir été lavées et fourbies.

— « Comte, lui dit Charles, je vous suis redevable d'un signalé service. Désormais je vous aimerai plus qu'homme au monde. »

— « Je vous rendrai amitié pour amitié », répondit Girard.

Pendant cinq ans, Girard et Berthe vécurent près du roi et de la reine. Il n'était personne en France qui fût plus honoré qu'eux. Justice et faveurs, tout dépendait de Girard, devenu le grand confident de Charles.

A l'époque où Thierry s'exila, il avait été stipulé par le roi qu'au bout de cinq ans le duc pourrait revenir à la cour. Au terme marqué, le vieux Thierry reparut. Ce retour inattendu perdit tout. Boson, fils d'Odilon, massacra le duc et ses enfants. Le roi ne douta point que Girard et Boson n'eussent été d'accord pour ce crime qui vengeait la mort de leurs pères. Il cria à la félonie, à la déloyauté! Vainement Berthe et la reine sa sœur interposèrent leurs efforts. Les hostilités reprirent entre Girard et Charles, plus ardentes que jamais.

Une bataille décisive eut lieu dans la vaste plaine de Civaux, le long de la Vienne. Elle ne finit qu'à la nuit, et fut funeste à Girard. Le duc ne put s'empêcher de pleurer, quand le soir il fit le compte du grand nombre de ses amis qui gisaient, la bouche ouverte, sur les prés sanglants.

— « Pourquoi pleurer? dit Boson. La fin qu'ont eue ces chevaliers est celle qui leur convenait. C'est aussi celle qui nous convient. Aucun de nous n'est fils d'un baron qui ait expiré dans son lit. Nos pères sont morts sous le tranchant de l'acier, dans la furie des mêlées. Mourons de même; et soyons consolés s'il y a plus de morts du côté de l'ennemi que du nôtre. Debout demain au premier chant du coq! Et que le sang coule encore! »

Le sang coula encore, celui de Boson tout le premier. Mais, de plus en plus, c'est en faveur de Charles que se prononça la fortune.

Tous, sauf les Bourguignons, abandonnaient Girard. Il chercha refuge du côté de son château de Roussillon; et là il put très longtemps faire durer la lutte, avec des alternatives de succès et de revers.

Berthe ne cessait de l'inciter à la conciliation et à l'humanité. Mais Girard écoutait ses conseils sans les suivre. Sitôt triomphant, il se montrait féroce. Un jour, il rencontra une vingtaine de gens du roi qui se cramponnaient à une croix et criaient miséricorde. Il ne fit grâce à aucun. Un autre jour,

mille chevaliers ayant cherché un refuge dans un monastère, il les brûla tous.

— « Ah sire, disait Berthe, vous mettez Dieu contre vous! Ces meurtres sacrilèges ne peuvent vous attirer que préjudice et opprobre. »

En effet, la situation de Girard finit par être désespérée. Vaincu et blessé, abandonné des siens et traqué par les gens du roi, dépouillé par des larrons de ses armes et de son destrier, réduit à l'extrême abandon et à l'extrême misère, il se réfugia, avec Berthe, dans la forêt des Ardennes.

Là, le duc et la duchesse rencontrèrent un ermite, à demi vêtu d'une peau de chèvre, tout blanchi et voûté par l'âge.

Il était assis devant sa cellule. A leur vue, il se leva, appuyé sur un bâton, et dit : « Qui êtes-vous? »

Girard répondit : « Je suis un haut seigneur, que le désespoir aurait mis au tombeau, s'il n'était réconforté par cette vaillante femme qui me remontre la mutabilité des choses du monde, et l'infinie bonté de Dieu qui abaisse après avoir élevé, mais aussi quelquefois relève après avoir abaissé. Vous voyez en moi Girard de Roussillon, duc de Bourgogne, comte de Gascogne et de Provence. »

— « C'est donc toi, dit l'ermite centenaire, le seigneur par qui sont morts tant de milliers et de

milliers d'hommes? C'est donc toi le vassal qui a failli détrôner le roi Charles? »

— « Oui, répondit Girard. Le roi a le dessus aujourd'hui. Mais je lui ai fait une rude chasse. Il y a eu telles heures où il n'aurait pas donné ses éperons pour Paris. Mes pareils n'ont rien de l'oiselet qui se laisse plumer par le faucon. Je jure que je ne me ferai couper ni barbe, ni cheveux, tant que je n'aurai pas maté Charles et repris mon duché. »

— « Frère, dit l'ermite, mets ton espoir en Dieu et renonce aux pensées de haine et de vengeance. »

— « J'y renonce envers tous, le roi excepté. »

— « Malheureux! s'écria l'ermite. Je vois clair dans ton âme. C'est l'orgueil, qui des hauteurs t'a précipité dans les abîmes. Si tu y persistes, sache-le, tout sera perdu pour toi dans l'autre monde comme dans ce monde! »

— « Ah, saint ermite, ne parlez pas ainsi! dit Berthe. Grâce pour ce malheureux! »

Et s'adressant à Girard : « Je vous en prie à genoux, abandonnez toute idée de haine ou de vengeance envers qui que ce soit, et surtout envers Charles votre empereur! »

— « Il m'en coûte, dit Girard; mais j'y consens, dame, pour l'amour de vous, et pour l'amour de Dieu. »

— « Et moi, frère, dit l'ermite, je prends acte

de ton engagement. Si tu le tiens, tu recouvreras un jour terres, vassaux et honneurs. »

Bénis par l'ermite et rassasiés de pain d'orge, Girard et Berthe partirent à travers des sentiers difficiles où abondaient ronces et épines.

Au bout d'un long trajet, ils rencontrèrent des marchands qui leur contèrent que la tête de Girard de Roussillon était mise à prix et que le roi avait dit : « A qui me l'apportera, je donnerai sept fois son poids en or. »

A ces mots Berthe fut saisie de frayeur : « Mais Girard est mort! s'écria-t-elle. Nous l'avons vu mettre en terre, ainsi que sa femme. »

Et elle leur fit une histoire qu'ils trouvèrent d'autant plus vraisemblable qu'ils se faisaient une fête d'être les premiers à divulguer cette grande nouvelle.

— « Tant mieux qu'il soit mort! dirent-ils. Le bon peuple ne pâtira plus par son fait. »

Girard avait peine à se contenir. Berthe lui fit prendre patience. Elle prévoyait que, grâce à ces marchands, on se répéterait partout, d'un bout du royaume à l'autre, que le fameux duc de Bourgogne était passé de vie à trépas : de quoi la reine serait affligée, et le roi réjoui.

Les marchands partis, Girard et Berthe prirent un peu de repos sous un tilleul, près d'une source. Girard pleurait et s'arrachait les cheveux.

— « Ainsi, désormais chacun a intérêt à me tuer! s'écria-t-il. Quel n'est pas mon malheur, et pourquoi suis-je né? Moi qui fus si haut seigneur, si riche en terres, si honoré par tous les barons, me voilà errant et forcé de me cacher au monde. Où sont mes grandes cités, mes forts châteaux, mes vastes domaines? Où sont ces tailles et redevances qui venaient remplir mes coffres? Où sont mes faucons, mes chiens, mes veneurs? Où sont mes vassaux, mes écuyers, mes chevaliers? Où sont les chevauchées, les combats, les victoires? Je ne puis plus vivre qu'en douleur et pauvreté. Mes jours s'useront dans le deuil et dans les larmes. Ah! que n'ai-je péri l'épée à la main! »

— « Beau sire, lui dit Berthe, si ce n'est à cause de vous, consentez à vivre à cause de moi. Vous avez beaucoup perdu. Mais je vous reste; et j'ai besoin que vous me restiez. »

Girard reprit courage, tant Berthe fut ingénieuse à le consoler.

S'étant remis en route, le duc et la duchesse trouvèrent l'hospitalité dans la maison d'une pauvre femme qui vivait de son petit bien avec ses filles. Le père et les fils avaient péri dans la guerre.

Elles contèrent leurs peines aux deux voyageurs, et prodiguèrent les malédictions à ce duc Girard dont les luttes criminelles avaient dépeuplé leur foyer.

Le duc pensa avec désespoir que sous des milliers de toits on parlait de lui comme ces pauvres femmes; et il fut en proie aux plus cuisants remords. Berthe adoucit ses tortures. Elle était si affectueuse, si persuasive!

— « Cher seigneur, dit-elle, renoncez aux regrets. Le passé est irréparable. Il faut songer à l'avenir. Convenez devant Dieu de vos fautes; et, puisque c'est sa volonté d'en tirer justice, résignons-nous à souffrir le mal, après l'avoir fait. M'est avis qu'il nous faut éviter les châteaux et fréquenter les pauvres gens, de préférence aux nobles et aux riches, qui pourraient vous reconnaître et par cupidité vous livrer. »

En même temps elle lui conseilla d'adopter un nom d'emprunt. Au lieu de Girard, il se fit appeler Malné.

Etant arrivés à un gros bourg, Berthe et Girard y furent hébergés chez un bourgeois au cœur dur qui, lorsqu'il vit leur dénuement, les fit jeter hors de la chambre qu'il leur avait donnée, et ne leur laissa d'abri que sous l'escalier, dans une soupente ouverte à tous les vents.

Tel était le froid, que Girard, qu'avaient miné tant d'épreuves, tomba gravement malade. Il n'avait pour le servir que sa femme qui s'y employa avec zèle et douceur. La maladie durait depuis quarante jours, lorsque la femme du bourgeois, qui avait le cœur encore plus dur que son

mari, et qui s'irritait de voir des vagabonds s'éterniser en son logis, les fit impitoyablement jeter dehors, dans la boue et sous la neige, le jour de Noël.

Le duc était sans force. La duchesse voulut le soutenir. Mais elle aussi était épuisée. Tous deux étaient tombés à terre lorsque passa un humble artisan qui les prit en pitié; les transporta dans son pauvre réduit; les régala de son mieux, et leur fit installer une couche à la place du banc qui était près du foyer.

Pourtant Girard, à la vue de son corps que travaillait la douleur et qui n'avait plus que les os, ne pouvait s'empêcher de gémir : « Dieu, disait-il, que votre châtiment est rude! Drogon, Odilon, Boson, pourquoi vous ai-je survécu? »

Sa bonne Berthe le consolait; et, étant très instruite, lui contait les tribulations de Job, ce grand seigneur des anciens temps, que Dieu remit en santé, en fortune, en puissance et en gloire, après l'avoir éprouvé par tous les maux.

En vérité ses malheurs furent un bonheur pour le duc. Son humeur farouche ne se serait jamais adoucie s'il n'eût tant souffert.

Une fois rétabli, Girard résolut de travailler pour gagner sa vie.

Il avait rencontré dans la forêt des charbonniers qui lui dirent : « Vous avez l'air d'un homme solide. Voulez-vous tous les jours porter notre

charbon à la ville de Bouillon? Vous aurez sept deniers pour chaque charge. »

Il accepta; et s'établit avec Berthe, dans une maisonnette, en un pauvre faubourg de Bouillon.

De son côté, la duchesse avait pris le métier de couturière. Jamais il n'y eut femme plus adroite ni plus agile de ses doigts. Les plus riches dames lui faisaient des commandes, et les damoiseaux trouvaient qu'il était bien dommage qu'une si belle personne, vraiment faite pour un grand seigneur, fût la femme d'un vilain porteur de charbon, toujours barbouillé de noir.

Berthe entendit quelquefois des paroles dont volontiers elle se fût passée :

— « Je dois bien aimer mon mari Malné, disait-elle; car il m'a tirée de la pauvreté et a toutes bontés pour moi. Dieu seul pourra le récompenser selon ses mérites. »

Couple laborieux et aimant, Berthe et Girard vivaient en paix depuis plusieurs années, lorsque des chevaliers donnèrent de grandes joutes dans une plaine près de Bouillon, le jour de carême-prenant qui est le mardi du carnaval.

Berthe et Girard assistèrent à la fête. Quel seigneur aurait pu reconnaître le duc de Bourgogne dans ce noir portefaix à longs cheveux et à longue barbe?

Ils se mirent un peu à l'écart, à l'endroit où se

tenait la foule des manants venus des localités voisines.

Pendant les joutes, Girard se prit à remarquer toutes ces nobles dames qui y assistaient, bien assises en belles parures sur de somptueuses estrades; il pensa en même temps à Berthe, perdue avec les gens du commun, elle qui était duchesse de Bourgogne, sœur de la reine de France; et, très tendrement il appuya la tête sur l'épaule de sa vaillante femme.

De son côté dame Berthe, en voyant chevaliers et écuyers rompre des lances, trouer des écus, démailler des hauberts, se remémora l'ancienne vie de Girard et songea aux regrets que ces joutes où il n'avait aucune part devaient éveiller en lui.

Son cœur en fut si remué que des larmes lui montèrent aux yeux. Elles coulèrent sur ses joues et allèrent tomber sur le front de Girard.

Il la regarda, et vit qu'elle pleurait.

— « Ah! lui dit-il, je vois bien qu'en ton âme tu as regret d'être avec moi. Laisse-moi porter seul le mal que seul j'ai mérité; et va vivre avec honneur, près de la reine de France. Je te jure que je ne m'en plaindrai jamais. »

— « Cher seigneur, répondit Berthe, vous parlez comme un enfant; et ce que vous dites est bien méchant pour moi. Ne plaise à Dieu que, vivante, je vous abandonne! J'aimerais mieux me jeter en feu ardent. »

Girard ne put se tenir de l'embrasser. La duchesse ajouta : « J'ai eu un songe qui me montrait la reine ma sœur vous raccommodant avec Charles. Comment n'aurait-il pas quelque pitié après tant d'années où vous avez vécu banni? Demain, commence ce saint temps de carême, qui sollicite tout chrétien à faire œuvre d'humanité. Si nous allions à Orléans où le roi fera ses Pâques? »

— « Bonne idée! dit le duc... Ah! douce amie, que ne puis-je attendre de ton intelligence et de ta vaillance qui m'a déjà tiré de la misère! En quelles peines se sera passée ta jeunesse! Je t'ai réduite à la plus lamentable vie, et jamais tu ne m'as rappelé ta riche parenté! Jamais tu ne m'as exprimé un regret! »

— « Qu'ai-je à regretter, dit Berthe, puisque j'espère et vous aime? Pensons à préparer notre départ. »

Le jeudi saint, Girard, accompagné de Berthe, entrait à Orléans, sous un costume de pèlerin, et logeait chez un hôte nommé Hervieu, qui leur apprit que le lendemain au soir la reine devait aller faire ses dévotions dans le moutier des bénédictins.

Berthe dit à Girard : « Quand la reine sera au moutier, tu lui présenteras l'anneau qu'elle te donna au temps de notre mariage et que je t'ai gardé. »

Le soir du vendredi saint, comme la reine était

en prières devant un autel à demi éclairé, un homme se glissa près d'elle qui lui dit : « Dame, pour l'amour de Dieu et des saints, pour l'amour de Girard à qui vous aviez d'abord été engagée, écoutez-moi! »

— « Bonhomme barbu, dit la reine, en se retournant, qu'avez-vous dit de Girard? Savez-vous des détails sur sa mort? »

— « Dame, si vous voyiez Girard vivant, dites-moi ce que vous feriez? »

— « Ah! je donnerais bien trente villes pour qu'il fût en vie! »

Alors le duc lui présentant l'anneau : « Je suis Girard. »

Elle reconnut l'anneau; elle reconnut la large face du duc, aussi vieilli et défiguré fût-il.

— « C'est donc vous! s'écria-t-elle. Il n'y a ni vendredi saint, ni église qui tienne! Il faut que je vous embrasse... Et ma sœur, où est-elle? »

— « Chez l'aubergiste Hervieu. Jamais on ne vit femme pareille. Sans elle je serais mort mille fois. Il n'y a rien que je ne doive à ses bons conseils et à son amour. »

Entre Berthe et la reine tout fut bientôt combiné pour la réconciliation du duc avec le roi.

Afin de gagner à Girard maints chevaliers, la reine prodigua or et argent. Sa libéralité faisait sa force; ses dons lui étaient tours et créneaux.

Avec le roi, à la collation du samedi saint, elle

fut d'une telle bonne grâce qu'il aurait été impossible de rien refuser à une si aimable enjôleuse.

— « Nous devrions bien, dit-elle, oublier nos plus forts ressentiments, en l'honneur de Notre Sauveur, pour être à même de le recevoir dignement au grand jour de Pâques. Sommes-nous tous en ces bonnes dispositions? N'y en a-t-il pas ici par exemple qui gardent encore rancune à ce malheureux Girard de Roussillon, qui fut bien un peu cupide et dur, mais qui était le plus vaillant preux du royaume? »

— « Tout lui est pardonné! » dit le roi.

Et les seigneurs d'affirmer les mêmes sentiments.

— « Vous dites ainsi, parce que vous avez appris sa mort. Mais, s'il vivait, vous vous garderiez bien de lui rendre ses terres et seigneuries. »

— « Qu'il vécût! Je les lui rendrais! Foi de roi de France! »

— « Et ce serait justice », s'écrièrent les seigneurs.

— « Dites-vous cela de bon cœur? »

— « Oui, certes, je le jure! »

Alors, se jetant aux genoux du roi, la reine dit : « Cher sire, tenez votre royale parole, et donnez carrière à vos généreux sentiments de vrai chrétien! Girard et ma sœur sont vivants; ils sont ici. »

Charles fut surpris ; car il avait cru pouvoir se montrer généreux à meilleur compte. Mais il fut bon prince. Et, pardonnant, quand tous autour de lui pardonnaient, il reçut à bras ouverts Girard, remis en possession de son duché de Bourgogne, de par les bons offices de sa femme et de la reine.

XI

LE SERMENT FÉODAL

Le vassal Gautier est le *dévoué* de Roland, de même que Roland et les autres pairs sont les *dévoués* de Charlemagne.

Aux temps les plus reculés, dans la Germanie et dans la vieille Gaule, avait existé l'institution des compagnons unis par une émulation de vaillance et de loyauté.

Les frères d'armes regardaient comme une honte de survivre au chef dont ils étaient les hommes. Heureux, pensait-on, ceux qui savent donner leur vie! Heureux les compagnons fidèles qui, après avoir lutté pour leur chef, comme leur chef pour la victoire, vont au-devant de la mort lorsqu'ils le voient succomber! Fidélité et sacrifice étaient les deux maîtresses vertus.

Dans la Chanson de Roland, la brève apparition de Gautier de l'Hum, qui dit à Roland : « Je suis votre homme, et vous donne ma vie », laisse une impression ineffaçable.

A cet exemple de dévouement absolu d'un vassal, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres. Deux des plus touchants se trouvent dans JOURDAIN DE BLAYE et DAUREL ET BETON, deux chansons de

geste du douzième siècle qui, l'une et l'autre, mettent en scène un père et une mère sacrifiant leur fils pour sauver le fils de leur seigneur.

Girard, duc de Blaye, avait pour vassaux Renier, seigneur de Vautamise, et sa femme Haremburge, fille du roi d'Aragon.

Devenu veuf, il leur avait confié son fils Jourdain, pour qu'ils l'élevassent à côté de leur enfant qui n'avait comme lui que quelques mois.

— « Jourdain, leur avait-il dit, sera mon héritier. Soyez-lui dévoués jusqu'à la mort, comme il sied aux bons vassaux voulant par-dessus tout le bien de leur seigneur. »

Il arriva qu'un traître, le comte Fromont, assassina Girard; se rendit maître de Blaye, et réclama Jourdain qu'il avait dessein de tuer.

Renier s'étant livré lui-même sans livrer l'enfant, Fromont le fit jeter pieds et poings liés dans un cachot, sur un lit de ronces et d'épines.

Peu après, Haremburge rassemblait les barons de sa terre et leur disait :

— « Mon mari est aux mains de l'assassin de Girard. Je veux le délivrer, en offrant, pour rançon, destriers et palefrois, bons manteaux et fourrures. Mais, avant mon départ, faites-moi le serment que vous ne laisserez jamais prendre Jourdain. »

Ils jurent. Et pleurante, elle se rend à Blaye.

En homme sans foi qu'il était, Fromont ne se

contenta pas de rejeter les offres d'Haremburge. Il emprisonna la femme avec le mari.

— « Jourdain! Je veux Jourdain! leur dit-il. Votre liberté est à ce prix! »

— « Nous ne pouvons trahir notre foi », répondirent-ils.

— « Eh bien, s'écria le duc, vous mourrez de faim et sous les coups. »

Il les affama, et les fit frapper de verges.

Renier fut le premier ébranlé par ces tortures.

— « Si nous livrions le fils de Girard? » dit-il à sa femme.

Cette proposition révolta Haremburge. Elle protesta :

« Mieux vaut et languir et périr torturés, que de trahir la foi jurée à notre sire.

» Grands et petits diraient, en nous montrant du doigt : « Ce sont eux, les vassaux, traîtres à « leur seigneur, qui, par peur de mourir, l'ont « livré à la mort. »

» Il viendra le grand jour, le jour de la justice, où ceux qui ont trahi répondront de leur crime au juge que ni or ni argent ne corrompent.

» N'encourons pas l'enfer; n'encourons pas la honte! »

— « Eh! dit le bon Renier, lorsque nous serons morts tous deux dans les tourments, qui donc protégera Jourdain contre Fromont? Vous et moi périrons, sans l'avoir pu sauver. »

Alors Haremburge : « Je ne vois qu'un moyen; mais il est effroyable. »

— « Parlez! dit son mari. Hors renier Dieu, je suis prêt à tout faire. »

La châtelaine se décida à révéler le projet que sa tendresse de mère repoussait, mais que sa conscience de vassale fidèle lui remettait toujours dans l'esprit :

« Mettons hors de péril notre jeune seigneur, en livrant, à sa place, aux bourreaux notre fils, qui lui est tout pareil et d'âge et de figure.

» Le livrer! J'en frémis et j'en mourrai peut-être ; mais il le faut, hélas! pour confondre Fromont, et conserver Jourdain, qui, devenu un homme, recouvrera sa terre et punira le crime.

» Sauvé soit notre sire; et meure notre enfant! »

Renier l'entend; et tout son sang se glace : « Dieu nous a donc maudits! Où sommes-nous réduits! Jamais père ne fut le bourreau de son fils! Et pourtant il le faut, si nous ne voulons pas soit nous perdre tous deux sans sauver les enfants, soit nous déshonorer en livrant notre sire. Je me résigne, hélas! car votre avis est juste. »

Ils déclarèrent donc que leur résistance était vaincue.

Grande fut la joie de Fromont. Il fut décidé que la femme de Renier irait à Vautamise, prendre le

petit Jourdain, tandis que son mari resterait comme otage.

Le cœur serré d'angoisse, la pauvre mère ramena son fils, après avoir mis en mains sûres Jourdain que tout le monde crut sacrifié à la haine de Fromont.

— « Voilà le pauvre enfant de Girard, notre sire, dirent-ils à Fromont. N'est-ce pas qu'il est beau, et mérite de vivre?

» Voyez : il vous sourit. N'êtes-vous pas touché?

» Seigneur, pitié pour lui! Acceptez sa rançon! Tout l'or que vous voudrez, nous vous le donnerons. »

Fromont reste impitoyable. La seule grâce qu'il accorde, c'est de donner à sa victime le répit d'une nuit. Le lendemain, à la première heure, Jourdain sera mis à mort.

: Laissés seuls avec leur enfant, Haremburge et Renier le couvrirent de leurs larmes. Ils ne se lassaient pas de le regarder.

L'enfant s'endormit doucement.

Contemplant son sommeil, Haremburge passa la nuit à gémir sur lui et sur elle-même :

« Hélas! mon pauvre fils, tu vas subir la mort, et tu ne verras pas la soirée de demain.

» C'est pour en venir là que tant je t'ai voulu, et que je t'ai porté neuf mois dans mes entrailles!

» Ils vont luire bientôt ces beaux jours de l'été,

où j'aurais avec toi goûté la joie de vivre, t'emportant dans mes bras sous les ombrages frais; et mes regards verront les enfants de ton âge, de plus en plus grandis, de plus en plus aimables, apprendre à bégayer d'innocentes paroles, faire leur premier pas, puis marcher, puis courir; aller, venir, jouter, s'amuser à tous jeux. Ah! comme alors mon cœur saignera à mourir!

» J'ai répété souvent : « Comme les nuits sont longues! » Mais combien celle-ci va me paraître brève! Combien trop tôt viendra l'heure des saints offices!

» La même cloche, hélas! qui sonnera matines, sonnera, pauvre enfant, le glas de ton trépas. »

En effet, au premier coup de matines, les bourreaux apparurent; et, malgré les cris désespérés du père et de la mère, ils tranchèrent la tête du petit Renier pris pour le petit Jourdain.

Jourdain vengea son père, et fut un fils pour Renier et pour Haremburge.

Mais ce fils ne put jamais leur faire oublier l'autre.

La femme de Daurel n'était pas une noble dame comme Haremburge; et Daurel, au lieu d'être un seigneur comme Renier, n'était qu'un humble ménestrel, c'est-à-dire un jongleur au service d'un châtelain.

Il s'entendait à trouver les chansons comme à

les chanter; jouait aussi bien de la harpe que du violon; enfin excellait dans les sauts et les culbutes.

Son maître, le duc Beuve, l'aimait tant qu'il fut le parrain de son fils Daurelet, né en même temps que son propre fils Beton, et lui donna la terre de Montclair.

Quelques jours après, Beuve périssait dans une chasse au sanglier.

On parla d'un accident. Il y avait eu assassinat.

Le duc Beuve avait donné son amitié à un traître cupide, le comte Gui. Telle était sa confiance qu'il l'avait désigné pour être, en cas de mort, l'époux et le protecteur de sa veuve.

— « Oui, s'était dit Gui, j'aurai l'héritage du duc Beuve, et je deviendrai le mari de cette Ermenjart qui lui a apporté Poitiers en dot. Qu'il vide la place! »

Et, au moment où Beuve, séparé du reste des chasseurs, venait d'enfoncer son épieu dans le cœur du sanglier, Gui le rejoignit pour le tuer.

Mortellement atteint, le bon duc dit à Gui : « Donc, c'est toi, mon ami, qui me donnes la mort! Achève ton forfait; et ouvre-moi le cœur. Tu le trouveras plein de tendresse pour toi! »

Le meurtrier enfonça la dent du sanglier dans la blessure de Beuve, pour faire croire qu'un coup de boutoir de la bête mourante avait causé sa mort.

Peu après, malgré les répugnances d'Ermenjart, le comte Gui devenait son mari.

Ce n'était pas tout d'avoir tué le père, il fallait tuer l'enfant.

Ermenjart avait trouvé prudent d'éloigner Beton et de le confier à l'épouse de Daurel qui devint sa nourrice.

Un jour, comme le jongleur et sa femme s'amusaient des caresses de leur enfant et de l'enfant du duc Beuve couchés côte à côte, un émissaire sûr vint apprendre à Daurel que le comte Gui avait résolu de mettre à mort le fils du duc.

Le jongleur venait à peine de recevoir cet avis, quand le comte Gui se présenta à la porte du château de Montclair.

Il somma Daurel de lui livrer Beton. Daurel refusa. Aussitôt Gui de déclarer que les gens qu'il avait amenés allaient mettre le feu au château, et que personne n'en sortirait vivant.

— « Arrêtez! dit Daurel. Je vais vous apporter l'enfant! »

Et, ayant rejoint sa femme, il lui dit : « Bonne amie Béatrix, le malheur est sur nous! Gui réclame Beton, la menace à la bouche. Force est de le livrer, ou nous périrons tous, brûlés dans les débris de ce château en cendres. »

La femme du jongleur se désola, et finit par dire : « Nous ne pouvons livrer notre jeune seigneur. Sauvons-le, en livrant, s'il le faut, notre enfant! »

Alors Daurel :

« Dame, qu'avez-vous dit! Dame, y pensez-vous bien? Mais frapper notre enfant c'est nous frapper nous-mêmes; trancher à leur racine et joie et espérance; rendre morte la vie; anticiper l'enfer. Dame, qu'avez-vous dit! Pouvons-nous le livrer?

» Et pourtant j'y pensais, sans oser vous le dire.

» Betonnet n'est-il pas notre jeune seigneur? Son père nous donna ce château de Montclair. Et, dès qu'on a reçu d'un baron une terre, c'est la loi qu'on lui doive absolu dévouement.

» Montrons que le jongleur, qui chante l'héroïsme, sait être, quand il faut, à son tour un héros!

» Dieu, qui pour sauver l'homme as immolé ton fils, fais-moi fort pour livrer au comte mon enfant!

» Pardonne, Daurelet, ce cruel sacrifice. J'en souffre beaucoup plus que tu ne souffriras du coup mortel qui va trancher ta vie en fleur! »

Daurel, les yeux mouillés de larmes, alla remettre son fils au comte, en le suppliant de ne lui faire aucun mal.

— « Oui, dit Gui, je vais traiter Betonnet comme il le mérite. » Et, saisissant l'enfant par les pieds, il brisa sa tête contre un pilier.

La femme de Daurel ne survécut pas à la mort de son cher Daurelet.

Le jongleur, après avoir avisé Ermenjart de la

substitution dont le comte avait été dupe, partit en pays étranger avec le fils de Beuve, pris pour son propre fils.

Ermenjart lui avait donné tout l'or dont elle disposait. Il s'en servit pour assurer à Beton une parfaite éducation de gentilhomme, en même temps qu'il l'initia à son art de ménestrel.

Un jour de fête, se présentèrent au château du comte Gui deux jongleurs, l'un déjà blanchi par l'âge, l'autre ayant encore le duvet de l'adolescence. C'étaient Daurel et Beton.

A la fin du repas, où Gui, selon son habitude, avait fait maintes libations, ils chantèrent, en s'accompagnant de la vielle :

Seigneurs, daignez ouïr l'authentique chanson
Qui vous racontera la grande trahison
D'un scélérat, frappé de malédiction,
Dont le ciel aujourd'hui veut la punition.
Ce scélérat c'est Gui...

A ces mots, Gui se dresse ; saisit un couteau, et va sur Daurel.

Mais les deux jongleurs ont déjà jeté à terre leurs vielles et leurs chapes. On les voit vêtus du haubert et l'épée au poing. Ermenjart est de connivence avec eux et leur assure main-forte. Beton coupe le bras droit du comte Gui. Daurel l'oblige à confesser son crime. Après quoi, on le traîne par les rues de Poitiers à la queue d'un cheval.

En lambeaux et méconnaissable, il est jeté à la voirie. Que vautours et corbeaux dévorent ce cadavre[1] !

En même temps qu'il devait être prêt aux plus héroïques sacrifices, l'homme lige n'avait pas à s'enquérir si son seigneur était ou non dans son droit. Il était tenu de lui donner aide même quand sa cause était injuste. Tous les devoirs se subordonnaient au devoir supérieur créé par le code de la féodalité :

Doit le vassal servir jusqu'à la mort
Son droit seigneur, qu'il ait raison ou tort[2].

La chanson de geste GIRARD DE ROUSSILLON met en scène un beau type de loyauté chevaleresque, le comte Foulque.

Il a toujours donné à son cousin et seigneur, le duc de Bourgogne, les conseils les plus pacifiques ; mais, en même temps, il lui a prêté, dans tous ses combats, le concours le plus efficace.

1. La chanson de geste, BOVON DE HANSTONE (*douzième siècle*), d'origine allemande, nous raconte les aventures d'un jeune seigneur, sauvé par le vassal qui avait reçu mission d'être son meurtrier.

Sa mère, nouvelle Clytemnestre, s'était débarrassée du duc Guyon, et s'était remariée avec Doon de Mayence, nouvel Egisthe. A l'exemple de l'Oreste antique, Beuve, cru mort, reparut vivant, pour venger et punir.

2. Soit drois, sois tors, s'ai oï tesmoignir,
Doit li hons liges son droit seignor aidier.
(Chanson de GEAIDON.)

Il se dit en effet : « Je suis l'homme lige de Girard comme il est l'homme lige du roi. Sa forfaiture ne saurait excuser la mienne; et mon service lui reste dû quoiqu'il refuse le sien à son légitime seigneur. J'ai tout tenté pour le détourner de la guerre qu'il fait; mais, du moment qu'il la fait, je le seconde de toutes mes forces. »

Girard avait perdu une dernière occasion d'entente avec le roi, et était réduit, par sa faute, à la dernière extrémité.

— « Beau cousin, lui dit Foulque, vous m'êtes témoin que je vous ai cent fois répété : « Le roi Charle est votre sire. Ne vous donnez pas tort! » Mais vous ne voulez écouter de conseil que de votre tête, qui n'est pas bonne. Consentez à pâtir, puisque vous avez refusé de prévoir. A dire le vrai, vous avez toujours été léger, intraitable, cruel. Le jour où vous êtes né aura été un jour de malheur pour la France, et pour toute la chrétienté. Vous vous êtes engagé dans une guerre mauvaise et injuste. Plus moyen d'en sortir. Il n'y a qu'à tenir jusqu'au bout et à perdre la vie plutôt que l'honneur. »

— « Ah, noble Foulque, dit Girard, il est vrai que, si je vous avais écouté, les choses n'en seraient pas au point où elles sont. Vous m'avez rendu les plus grands services, et je les ai bien mal récompensés. Mais je vous en prie... »

— « Beau cousin, à l'ennemi ! Faisons à qui se battra le mieux ! »

Et, éperonnant son fougueux destrier, le comte Foulque s'élance en avant de tous.

Lorsqu'il l'aperçut, le roi de France ne put s'empêcher de dire aux barons de son entourage :

« Voulez-vous voir le meilleur des chevaliers? Le voilà. Foulque est mon ennemi. Je le hais; mais je l'admire. Oui, si je n'étais Charles, je voudrais être Foulque. Ce comte a des qualités qui sont plus à priser que tous les royaumes. Il est merveilleusement preux, courtois, loyal et bon. Il a toujours la main ouverte pour donner. Il combat l'injustice de toutes ses forces ; et, quand il ne peut l'empêcher, il souffre du tort fait à autrui comme s'il en était grevé lui-même. Il déteste la guerre et aime la paix ; mais, une fois l'armure au dos et l'épée au côté, il se bat avec fureur ; et plus on le presse, plus il est vaillant. On le voit toujours prêt à protéger l'humble et à résister au superbe. Quiconque a de la vertu est sûr de lui plaire ; et il n'a pas moins d'égards pour le pauvre que pour le riche, jugeant l'homme non par ce qu'il a, mais par ce qu'il vaut. Sachez bien que cette guerre lui fait la plus grande peine. Il n'a cessé de remontrer son tort à mon vassal, et a tout tenté pour obtenir que Girard déposât les armes. Mais il demeure partout et toujours son auxiliaire fidèle. Et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Qui abandonne

son seigneur est justement méprisé par toute la chevalerie. »

De l'avis de tous, Foulque, avec son monde, fit des prodiges. N'empêche que le roi fut vainqueur.

Mais plus tard, au cours d'une autre bataille, Charles fut moins heureux; et Foulque, le magnanime vassal, trouva moyen de concilier son zèle pour son seigneur avec sa révérence pour son roi. Girard lui dut la victoire. Charles lui dut la vie.

Le roi avait eu son destrier tué sous lui. Il était perdu, si Foulque à toute bride ne fût accouru. Il offrit au roi son propre cheval; lui tint l'étrier, et le sauva.

La CHANSON D'ASPREMONT représente un Sarrasin tout pareil au comte Foulque.

Le preux Balant entend ne jamais faire défaut au roi Agolant qui l'a armé chevalier. Il regarderait comme un crime de manquer à son seigneur, en son besoin, où que ce soit qu'il l'appelle et quelle que soit la cause à servir.

Il admire Charlemagne; il nourrit dans son cœur le désir d'être chrétien; et il voudrait qu'Agolant mît un terme à une détestable guerre. Mais, tout en le désapprouvant, il demeure son homme, toujours prêt à combattre et à mourir pour lui.

Quelques Sarrasins aux pensers bas s'étaient permis d'insinuer qu'il pourrait bien être vendu à l'ennemi.

Balant les foudroya de son fier regard et dit :

« Quand sonnera l'heure où se fait le partage des vaillants et des lâches ; quand, portant écus et lances, nous nous alignerons ; quand nos rangs subiront le choc furieux des chevaliers de France ; quand le fer heurtera le fer et que, de part et d'autre, tomberont morts sur morts ; alors, regardez-moi faire ; et vous verrez si je trahis. »

Pour le coup, tous les murmurateurs se turent. Ainsi deviennent muets les petits oiseaux à l'apparition du grand aigle.

C'est dans la chanson de geste RAOUL DE CAMBRAI (*douzième siècle*[1]), qu'est le mieux mise en lumière la force du serment féodal.

Raoul de Cambrai avait entrepris d'envahir l'héritage du comte Herbert de Vermandois, qu'il s'était fait adjuger par le roi Louis.

Son écuyer Bernier en eut grand chagrin ; car les barons attaqués étaient de son lignage.

— « Je suis votre homme, dit-il à Raoul. Mais je ne saurais approuver que vous preniez les terres de mes oncles[2]. »

1. Sous sa forme primitive qui nous manque, cette chanson devait dater du dixième siècle. Il y est précisé que Bertolais de Laon, « témoin des événements », en fit une chanson « qui a été ouïe en maints palais ». Modeste comme tous les trouvères, Bertolais disait en l'annonçant : « Jamais jongleur n'en chantera de pareille. »

2. C'est ainsi que la grande épopée nationale des Allemands, les NIBELUNGEN (*fin du douzième siècle*), met en scène un margrave

Et, la mort dans l'âme, il accompagna, en ses chevauchées conquérantes, le seigneur qui l'avait armé chevalier.

Raoul avance dans le Vermandois; et le pauvre Bernier voit livré aux flammes le pays qui l'a nourri.

Ce spectacle le rend de jour en jour plus sombre et plus morne. Mais la loi féodale commande. Il se résigne.

Peu après, Raoul s'apprête à prendre possession du bourg d'Origny sur l'Oise.

— « Je camperai dans l'église, s'écrie-t-il, et je ferai percher mes éperviers sur les branches des croix dorées. »

— « Prends garde, lui dit son oncle Guerri le Roux, segineur d'Arras. Cela porte malheur de ne pas respecter les lieux saints et les corps saints. »

Le sire de Cambrai renonce à son idée, et accepte que tapis et tentes soient installés dans les prés; mais il décide de détruire le moutier d'Origny et de livrer à la mort les cent religieuses qui l'habitaient.

Leur abbesse était Marsens, la mère de Bernier. Conduites par elle, les nonnes se rendirent pro-

qui, par fidélité à son seigneur, se résigne à combattre ses meilleurs amis. Avant d'entrer en guerre, il les visite et leur dit : « Je donnerais ma vie pour la vôtre; et j'ai le devoir de faire couler votre sang. Agréez le don de ces armes que je vous offre; et pardonnez-moi. »

cessionnellement, le psautier à la main, au camp de Raoul, pour se jeter à ses pieds.

— « Sire, dit Marsens suppliante, accordez-nous merci. Nous ne portons ni lance ni bannière. Epargnez des nonnes inoffensives! »

— « Soit! » répondit Raoul.

Marsens vit longuement son fils, et, tout en le pressant dans ses bras, elle s'étonna qu'il servît Raoul contre ses oncles.

— « Ah! dit Bernier, Raoul est plus félon que Judas. Mais il est mon seigneur. »

Bien félon était Raoul en effet; car le lendemain le monastère, avec ses habitantes, était livré aux flammes.

Les plus durs chevaliers furent pris de pitié et pleurèrent à la vue des cent nonnes brûlant dans ce vaste brasier.

Pour Bernier, tel fut son deuil qu'il manqua en perdre la raison.

Comment n'aurait-il pas été torturé à la vue de sa mère gisante au milieu des tourbillons de flammes? Sa tendre face était dévorée par le feu, et elle tenait encore son psautier qui flambait sur sa poitrine.

— « Ha, ma mère, s'écriait-il, hier vous me donniez vos baisers; et voilà que vous allez n'être que cendres.

» Et moi, votre mauvais fils, je n'ai pu vous secourir, ni aider...

» Dieu ait votre âme !

» Toi, Raoul le félon, toi qui fais griller la chair vive des mamelles qui m'ont nourri, maudit sois-tu !

» A ce coup je renonce mon hommage.

» Si je ne vengeais telle honte, je ne me priserais pas le montant d'un denier. »

Trois fois il défaille sur le cou de son destrier, tant est grand son désespoir.

Cependant Raoul est en joie et veut faire la fête, dans sa large tente aux pavillons dorés :

— « Allons, qu'on m'apporte bons rôtis et riche venaison ! J'ai bel appétit. »

— « Y pensez-vous ? lui dit son sénéchal, en se signant. Vous reniez sainte chrétienté. Il est carême. On doit jeûner. »

— « Eh ! maraud, pourquoi me le rappeler ? Je l'avais, ma foi, oublié. »

Il renonce à festiner ; demande des échecs et se met à jouer, en vidant des coupes de vin.

Tandis que, de moment en moment, un damoiseau vêtu d'hermine lui présente à genoux le hanap d'or, dont la contenance permettrait d'abreuver un fort cheval de charge, le sire de Cambrai se répand en paroles de colère contre ses ennemis. Il jure, par le vin clair qu'il boit, et par sa bonne épée couchée sur le tapis, qu'il exterminera les fils du comte de Vermandois, fallût-il aller les chercher au fond de la mer.

Bernier jeta un froid sur ces fanfaronnades.

— « Sire Raoul, dit-il, vous avez commis grand péché et m'avez fait grand tort. Ma mère est brûlée ; et j'en ai le cœur brisé. Dieu me laisse vivre jusqu'à ce qu'elle soit vengée ! »

— « Fils de ribaude, cria Raoul, je ne sais ce qui me retient de te mettre en morceaux. »

— « Ah ! reprit Bernier, moi qui vous ai tant aimé et servi ! Voilà comme vous me récompensez ! A bons offices mauvais loyer. Eh bien, l'heure venue, je montrerai que nul, pas même vous, ne m'affronte en vain. »

Cette menace mit Raoul hors de lui. Il saisit un grand tronçon de lance ; en frappa Bernier, et lui fit une large entaille à la tête. Des filets de sang coulèrent sur son hermine.

Bernier s'écria : « A moi mon armure, mon épée et mon heaume ! Je partirai d'ici sans congé. »

Raoul, revenu de sa fureur, lui offrit des réparations, cent bons chevaux courants, cent mules, cent riches écus, et cent hauberts. Il se déclara prêt à faire un trajet de quatorze lieues, pendant lequel il porterait sur sa tête la selle de son ancien écuyer, et irait disant à toute personne rencontrée : « C'est la selle de Bernier à qui je fais amende honorable. »

Bernier ne veut rien entendre. Il bande sa plaie ; revêt ses armes ; monte sur son destrier ; sonne du cor ; et s'en va, la lance au poing, ac-

compagné de quelques chevaliers attachés à sa fortune.

Il pensait : « Ma mère ainsi brûlée et moi ainsi frappé, comment n'aurais-je pas le droit de quitter Raoul et de me venger? »

Il se vengea, en effet, en devenant le meilleur auxiliaire de ses oncles dans la lutte contre Raoul de Cambrai.

Voici que l'armée de Raoul se concentre près d'Origny.

Toute l'étendue d'une lieue, les destriers se talonnent à tel point que le cou de l'un repose sur la croupe de l'autre ; et les chevaliers chevauchent si serrés que, si vous jetiez un gant sur les heaumes, il ne tomberait pas à terre.

Bientôt l'armée des quatre fils du comte de Vermandois fut en présence de l'armée du sire de Cambrai.

Au commencement de la bataille, Raoul fit la rencontre d'un des oncles de Bernier, Ernaut de Douai.

Le sire de Brabant et du Hainaut apostropha ainsi le sire de Cambrai :

« Tu es donc ce Raoul qui a occis mes deux enfants? »

— « Lui-même ; et tout prêt à t'occire comme eux. »

Et, d'un coup d'épée, Raoul lui trancha le poing gauche, qui tomba à terre avec l'écu qu'il tenait.

Ernaut s'enfuit. Raoul de le poursuivre.

Tout en éperonnant son cheval, le sire de Douai invoquait saints et saintes : « A l'aide, sainte Vierge! A l'aide, saints du Paradis! Je rebâtirai le moutier d'Origny! » Il implorait aussi la pitié de Raoul : « Epargne-moi, et je t'abandonnerai Douai! »

Raoul serrait de près le fuyard, quand apparut Rocoul de Soissons, un des neveux d'Ernaut.

— « Tue Raoul! lui cria Ernaut haletant. Il m'a pris le poing, et veut me prendre la tête. »

Le sire de Soissons entreprit de sauver son oncle, et asséna un fort coup de lance sur le heaume du sire de Cambrai.

Au même moment, il eut le pied tranché par l'épée de Raoul.

— « Voilà tout arrangé, dit Raoul. Le neveu boiteux fera vis-à-vis à l'oncle manchot! »

Et Ernaut, dont le sang coule toujours, d'éperonner de plus belle. Et Raoul de s'acharner après lui : « Pour tout l'or de Dieu, je ne te lâcherais pas! »

Ernaut appelait à son secours tous les amis trouvés sur son chemin.

A plusieurs, ils enveloppèrent le sire de Cambrai. Raoul allait être pris, quand Guerri le Roux, avec une troupe des siens, vint le dégager.

La première pensée de Raoul fut de chercher des yeux Ernaut. Il l'aperçut piquant des deux au

fond de la vallée. Il se précipita après lui : « Lâche, il me faut ta tête ! »

— « Miséricorde ! criait Ernaut désespéré. Je ne veux pas mourir ! Je me ferai moine, s'il le faut. Mais que je vive ! »

— « C'est fait de toi ! Il n'est homme sur terre ni saint au ciel qui puisse t'arracher de mes mains. »

— « Dieu ! A l'aide ! Dieu ! Protégez le droit ! »

— « Ton Dieu ! Je le renie. Le droit ! Il est au bout de ma lance. »

Le sire de Cambrai atteint enfin Ernaut...

A ce moment apparut Bernier.

— « Pitié ! vois mon bras coupé ! Sauve-moi de ce chien enragé ! » lui cria Ernaut, qui tremblait jusqu'à la plante des pieds.

Bernier se mit en mesure de protéger son oncle. Aussitôt Raoul de lui porter un furieux coup de lance. Le solide écu de Bernier para le coup ; et la lance fut rompue.

Le vassal du sire de Cambrai offrit le bon accord à son ancien seigneur.

— « Sire Raoul, dit-il, c'est toi qui m'armas chevalier. Tu me l'as fait payer cher en brûlant ma mère et en fendant ma tête. De là vient que nous voici en guerre. Mais, par Dieu, notre droiturier maître, que pitié te prenne ! Faisons la paix ! »

— « Bâtard, répondit Raoul, dressé sur ses étriers et l'épée haute, tu t'entends à plaider.

Mais sache bien une chose : tu ne partiras pas d'ici avec la tête sur tes épaules. »

— « Ah! assez d'humiliations! » clame alors Bernier.

Il fond sur Raoul; et ils combattent.

Raoul est blessé à mort... Il crie sa plainte. Il demande merci à Dieu.

Bernier l'entend; et sous son heaume il laisse tomber de grosses larmes...

— « Tu l'as voulu, dit-il. Je n'ai pu faire autrement. »

Raoul expire; et Bernier lui adresse l'adieu suprême :

« Sire, tu fus un preux; mais un démesuré. Dieu t'absolve et te prenne en son saint Paradis! »

Puis, à voix très haute, Bernier avise les siens : « Saint-Quentin et Douai! Mort est Raoul le sire de Cambrai! »

Alors accourt Ernaut, qui tout à l'heure fuyait à bride abattue. Il se jette sur son ennemi terrassé. Plus il avait craint ses coups, plus il lui en porte avec fureur. Il fouillait sa cervelle de la pointe de son épée quand Bernier l'arrêta : « Eh! mon oncle, pitié! Vivant vous l'avez fui. Ne le frappez pas mort! »

L'œuvre de vengeance ainsi accomplie en l'an de grâce 943, Bernier avait beau se dire : « Raoul brûla ma mère; Raoul me fracassa le crâne »; il

se disait aussi : « Raoul était mon seigneur; et j'ai renoncé mon hommage ; et je l'ai tué. »

Il allait répétant que, de par les outrages reçus, il était dans son droit; et pourtant on le voyait toujours inquiet.

Le baron finit par chercher le calme dans les lieux de pèlerinage. Ne se trouverait-il pas un saint pour le mettre en paix avec sa conscience et avec Dieu?

Il se rendit au sanctuaire de Saint-Gilles, et plus tard à celui de Saint-Jacques de Compostelle.

A son retour de Saint-Jacques, passant par un pré sous Origny, il se prit à pousser un profond soupir.

Le souvenir du sire de Cambrai lui était revenu à l'esprit.

— « C'est à cet endroit, murmura-t-il, que j'ai tué mon seigneur. »

L'oncle de Raoul, Guerri le Roux, entendit ces mots; et dans le cœur du vieillard s'éveilla un invincible désir de venger son neveu.

Comme Bernier s'était arrêté pour faire boire ses chevaux, Guerri le Roux décrocha sans bruit un lourd étrier et en frappa sur le crâne du baron un coup si fort qu'il fit jaillir la cervelle.

Bernier tomba mort, là même où était tombé Raoul.

XII

EN CHAMP CLOS

Du combat entre Thierry et Pinabel, le garant de Ganelon, il y a lieu de rapprocher un combat bien autrement furieux qui est raconté dans la chanson de geste GARIN LE LORRAIN, composée au douzième siècle par Jean de Flagy.

Bernard de Naisil était, comme toute sa race, l'ennemi du duc Garin de Metz et de son frère Bégue.

Il fallait le voir dans son château, bâti comme l'aire d'un aigle au sommet d'une montagne à pic, muni d'une triple enceinte, de longs souterrains, de hautes tours crénelées, d'un large fossé, de fortes palissades, et, entre deux tourelles, d'une porte massive où pendaient des têtes de loups. Du haut de son maître-donjon, derrière les murs épais de l'imprenable repaire, cet homme de proie, coutumier de voleries et de massacres, disait, avec son fils Faucon :

Si mon pied droit était en Paradis
Et mon pied gauche au château de Naisil,
Je tirerais le pied du Paradis
Et le mettrais en arrière à Naisil.

Au courage brutal Bernard joignait l'esprit de ruse; et, pour aboutir, il ne reculait ni devant le mensonge, ni devant la trahison.

Au cours d'un repas chez le roi Pépin, il avait entamé contre Garin de Metz et les siens une rixe qui était vite devenue sanglante et à la suite de laquelle Pépin le fit incarcérer, en compagnie de plusieurs de sa parenté, entre autres Fromond de Lens, le chef de la famille, et son neveu Isoré de Boulogne.

Dans la prison du roi, le comte Fromond dit au vieux madré : « De par votre folle attaque nous voilà en ce souterrain. Quand regagnerons-nous nos châteaux? »

— « Quand nous voudrons, répondit Bernard. Il suffira que je parle au roi; et que, vous et Isoré, vous donniez poids à mes paroles. Pour justifier ma colère, je dirai que Garin avait résolu de faire mourir le roi de male mort, à cause de Blanchefleur de Maurienne, son ancienne fiancée, qu'il aime et que Pépin a faite sa femme. »

— « Je soutiendrai votre dire », dit Isoré.

Un moment après, la porte du souterrain s'ouvrit. Le principal gardien, un grand cierge à la main, venait s'assurer que tout était bien.

— « Mon ami, lui dit Bernard, tu vois mon hermine et mon manteau. Ils sont tiens. Prends-les, et charge-toi d'apprendre au roi que j'ai à lui parler pour son profit. »

L'entrevue eut lieu ; et Pépin, qui avait remarqué le dépit de Garin quand il parla d'épouser Blanchefleur de Maurienne, n'eut pas de peine à croire que l'accusation était fondée.

Voilà nos prisonniers délivrés et mis en présence de Garin et des siens.

Bernard répéta son dire.

— « Mensonge! s'écria Garin. Il n'est pas un homme en France qui pût prétendre avoir ouï de ma bouche les propos qu'on me prête. »

— « Je les ai entendus, moi », dit le comte Isoré.

— « Tu en as menti! »

— « J'ai dit vrai. J'offre mon gage. Mes parents et amis me seront caution. »

— « Seigneur, dirent alors à Garin ses neveux, permettez que l'un de nous combatte pour vous. »

— « J'entends soutenir moi-même ma querelle. Contentez-vous d'être mes otages. »

— « Non, dit Pépin, présentez d'autres otages. »

— « Quoi! Vous récusez mes parents? Irai-je donc prendre caution chez les Sarrasins? »

A ce moment survint Bégue, frère de Garin.

— « Droit empereur, dit-il, Garin est mon aîné et mon seigneur. C'est à moi qu'il appartient de le servir en haute cour. »

— « Frère, dit Garin, laisse-moi me charger d'Isoré. J'en mangerais bien dix comme lui. »

Mais Bégue ne veut rien entendre. Tout combat

était pour lui une fête. Il allait répétant : « Sur toute chose un tel jeu me ravit. »

— « Certes, dit-il à Garin, on sait quel hardi chevalier vous êtes. Mais je revendique mon droit. »

Il tend son gant et prend des otages. Le combat aura lieu le lendemain.

Dès le soir, le duc Bégue se rendit à l'église Notre-Dame où il veilla pieusement toute la nuit, sous un grand luminaire. Le jour venu, on chanta la messe à chaque maître-autel; et Bégue fit une belle offrande.

Le comte Isoré, lui, s'était contenté de bien manger, bien boire et bien dormir.

La place devant le palais avait été préparée pour le combat. Pépin y fit apporter les corps saints.

Isoré, s'avançant le premier, prit les reliques à témoin que Garin avait résolu la mort du roi. Mais, quand il s'inclina pour les baiser, il chancela, et peu s'en fallut qu'il ne tombât à la renverse.

— « Ah félon! lui cria le duc, te voilà en vilaine posture. Tu viens de te parjurer devant le roi et ses barons. Mais voici le châtiment au bout de ma lance. Que Dieu et mon droit me protègent! »

En même temps, agenouillé devant les reliques, il les baise et dit d'une voix haute : « Je jure, par les corps saints, que jamais mon frère, ni aucun

homme de mon lignage, ne médita une trahison. En champ clos maintenant! »

Au premier assaut, le cheval de Bégue est éventré par le comte; et sa lance se brise.

Bégue s'est aussitôt redressé, l'épée au poing :

— « Couard, s'écrie-t-il, tu ne sais que frapper le cheval. Le maître se rit de toi. N'espère pas que je te laisse sortir vivant des barrières. »

— « Tu en as menti », dit Isoré en poussant sur lui.

Mais le duc pare le coup, et use si bien de sa lame que bientôt Isoré est démonté à son tour.

Tous deux à pied, tous deux adroits, tous deux intrépides, ils bondissent l'un sur l'autre, et se portent des coups terribles. L'écu fendu et troué, le haubert faussé et déchiqueté, ils luttent avec une ardeur furieuse. Entrés dans la lice avant neuf heures du matin, ils y étaient encore quand sonna midi.

A ce moment l'épée de Bégue atteignit d'une telle force le heaume d'Isoré que celui-ci s'affaissa sur ses mains et ses genoux. Se relevant aussitôt, il rendit le coup avec une égale vigueur.

Bégue pourtant ne fléchit point. A nouveau, il lève son épée. Mais, ô malheur! elle se brise contre l'écu d'Isoré. Il n'a plus en main que la poignée, avec laquelle il frappe encore. Isoré est étourdi et chancelle.

Les otages, gardés à vue, étaient témoins des péripéties du combat. Quand Bégue fut désarmé, un des répondants d'Isoré, le farouche Guillaume de Montclin, se mit à crier : « Courage, Isoré! Prends la tête du Lorrain félon! Et qu'il soit établi que Garin est un traître! »

— « Ah, pensa Isoré, on voit bien que ce n'est pas Montclin qui est derrière mon écu. »

Bégue avait couru se munir d'une autre épée, sa bonne Flamberge, qui était restée pendue à la selle dorée de son cheval.

L'ayant tirée du fourreau, il revint d'un pas lent; car il était criblé de blessures et avait la poitrine en sang.

Isoré, lui, était remis de la secousse qu'il avait reçue. Il fondit sur Bégue.

Mais Bégue esquiva l'attaque; ramassa toutes ses forces, et porta au comte un coup si violent qu'il lui fendit le crâne.

Isoré tomba mort...

Vainement Bégue voit son adversaire inanimé. La rage le tient. Il enfonce encore son épée dans ce cadavre. C'est le loup affamé qui dépèce la brebis. Ses bras se plongent dans le corps rouge de sang et en arrachent les entrailles. A deux mains il les emporte toutes pantelantes, et il va en fouetter le visage de Guillaume de Montclin.

— « Tiens, lui dit-il. Prends le cœur de ton cousin. Tu peux le saler et rôtir à l'aise. Mais,

qu'il t'en souvienne! Jamais Garin ne fut parjure! Jamais Garin ne trahit! »

Quand il eut souffleté Montclin avec les entrailles fumantes d'Isoré, le premier soin de Bégue fut de se rendre à Notre-Dame pour présenter à la vierge Marie ses actions de grâces. La reine Blanchefleur de Maurienne et maintes belles dames y étaient déjà, agenouillées devant le grand autel; et les cloches sonnaient si fort qu'on n'eût pas entendu le ciel tonner.

Pendant ce temps, l'adroit Bernard de Naisil avait trouvé moyen de s'échapper du milieu des otages; passait la Seine à la nage; courait à marches forcées, et arrivait à son château de Naisil où il entra en s'écriant : « Ici, je ne crains personne! »

XIII

PÈRE DUR ET MÈRE TENDRE

Dans les chansons de geste, on voit bien figurer des Sarrasins à qui il ne manque que d'être chrétiens pour être parfaits; mais, en général, les païens y ont plutôt des vices, tandis que les chrétiens y ont plutôt des vertus.

La Chanson de Roland met en scène deux pères, Blancandrin et Ganelon.

Blancandrin est un père féroce : « Donnons notre parole, dit-il, avec la ferme résolution de ne pas la tenir; et livrons nos fils comme garants! Charlemagne punira notre parjure par leur mort. Mais qu'importe que nous perdions nos fils, pourvu que nous sauvions nos terres et ne soyons pas réduits à mendier? J'offre mon enfant. »

Les seigneurs sarrasins d'approuver. Ils trouvent naturel de se montrer dénaturés.

Ganelon, au contraire, est un père tendre. Sur le point d'aller trouver Marsile, le traître s'attendrit au souvenir de son fils Baudouin et le recommande à ses pairs avec une sollicitude touchante.

Sans doute, il arrive aux trouvères de mettre en scène des barons durs envers leurs fils. Mais c'est sans être cruels, que ces pères traitent cruel-

lement leurs enfants. Ils obéissent ou croient obéir à un devoir supérieur.

Tel est le cas d'Aimon, le père des quatre fameux chevaliers appelés les quatre fils Aimon.

On va voir comment ici la dureté du père s'allie à la bonté de la mère.

Les quatre fils Aimon étaient en révolte contre Charlemagne; et il avait fallu toute une armée pour les déloger du château qui leur servait de repaire, non loin de Sedan et de Mézières, à l'endroit où est aujourd'hui le village de Château-Renaud.

Charlemagne courroucé dit au duc Aimon, leur père : « Jurez qu'en vassal fidèle vous ne donnerez à vos fils ni asile, ni secours; que vous les combattrez loyalement et me les livrerez, si vous en avez le pouvoir.

— « J'en fais le serment », dit le duc.

Peu de temps après, le duc Aimon rencontra ses fils désarmés, près d'une fontaine.

— « Hélas! pensa-t-il, si je les laisse, je suis parjure envers Charles. Si je les livre, je suis le bourréau de mes enfants. »

Il se décida à les défier. Mais Renaud lui répondit :

— « Comment vous combattrions-nous? Pouvons-nous oublier la grande règle : « Qu'il fasse bien ou mal, aime toujours ton père »?

— « Fils coupables, c'est votre faute qui me fait malgré moi votre ennemi. Au lieu d'être des rebelles en révolte contre Charlemagne, notre légitime seigneur, que ne devenez-vous de bons ermites, ayant leur cellule en ces bois? Vous y traceriez des chemins, canaliseriez des eaux, combleriez des précipices... »

Le duc Aimon n'eut garde de blesser ses enfants; mais il tua leurs chevaux, hors Bayard, sur lequel les quatre frères montèrent en croupe, et qui, fier de sa charge, n'en alla que plus vite.

— « Ah! se disait-il, pauvres enfants, à qui je voudrais ne montrer qu'amour! Votre détresse était grande, et c'est moi votre père qui viens de la faire plus grande. Foudre, que ne descends-tu sur ma tête! »

Les quatre frères, toujours redoutables, mais toujours malheureux, vécurent sept ans dans la forêt des Ardennes, sans asile et sans pain, se contentant de la chair crue de bêtes abattues, des racines de la terre, de l'eau de la source et de l'abri des rochers. La faim, le soleil et les frimas avaient émacié leur corps, durci leur peau, ridé leur visage. Ils étaient velus comme des bêtes et noirs comme de l'encre.

Un jour, comme ils faisaient une longue course, Alard et Guichard se mirent à chanter pour abréger leur chemin. Richard les accompagnait en faisant

la basse. Les trois voix portaient très loin; et il aurait été impossible d'entendre harpe ou violon qui eût autant de charme.

Pourtant Renaud se taisait. Alard lui dit : « Pourquoi, frère, ne te joins-tu pas à nous? Ta voix est si sonore et tu aimes tant à en jouer! Menons joie, tant que la vie dure. Chanter c'est oublier. Mais quoi! je te vois pleurer, toi, si gai d'habitude, même au milieu des coups de lance! »

— « Je pense à notre mère... »

Quelques instants après, il était décidé que les quatre frères prendraient le chemin du château de Dourdan.

Ils partirent, se cachant le jour et ne marchant que la nuit.

Quand enfin ils aperçurent les tours du château paternel, leur cœur battit à se rompre.

Entrés au château, ils apprirent que leur père, qui leur inspirait grande crainte, était à la chasse.

On vit en eux des pèlerins indigents et on leur offrit à manger. Ils s'attablèrent, car ils étaient affamés; mais ils n'osaient dire qui ils étaient, tant ils se trouvaient hideux.

Survint la duchesse leur mère.

Elle ne les reconnut pas et dit :

« Pauvres bonnes gens, je vois à vos figures que vous avez beaucoup peiné et voyagé. Soyez ici les bienvenus. Mangez et buvez; reposez-vous en ce château, aussi longtemps qu'il vous plaira. En ré-

compense je vous saurai gré de demander à Dieu en vos prières qu'il me rende mes fils que je n'ai pas vus depuis dix ans. »

A ces mots, les quatre fils Aimon ne purent s'empêcher de pleurer. Renaud avait éclaté en sanglots. Sa mère le regarda mieux ; et elle aperçut la cicatrice d'une blessure qu'il avait reçue au front, dans son enfance, en joutant avec d'autres damoiseaux.

« Ah! lui dit-elle, au nom de Dieu, je vous conjure, n'êtes-vous pas Renaud, mon fils Renaud? »

Renaud ne put parler. Il l'embrassa en pleurant. Alard, Guichard et Richard coururent accoler leur mère. Cent fois elle baisa ses quatre enfants.

La duchesse fit apporter les meilleurs vins et les viandes les plus exquises. Elle était toute à sa joie, quand rentra le duc.

— « Qui sont ces malheureux? » demanda-t-il.

— « Ce sont nos enfants. Il y a si longtemps que je ne les avais vus!

— « Nos enfants? dit Aimon. Ce sont des mendiants, des proscrits et des traîtres! »

Et, se tournant vers ses fils, le vieillard les apostropha, moitié en père irrité, moitié en ogre jovial :

Vous confonde le Dieu qui souffrit passion!
Vous n'êtes pas mes fils depuis que, sans raison,
Vous bravez Charlemagne et faites trahison.
Chacun de vous n'est plus qu'un valet, un larron,

Et ment quand il se dit chevalier ou baron.
Noirs, velus, vous semblez des chiens à l'abandon,
N'ayant rien pour calmer leur appétit glouton.
Si vous ne pouvez pas prendre à votre hameçon
De riches chevaliers payant belle rançon,
Que n'allez-vous tâter gens de religion
Au visage joufflu qu'orne un triple menton,
Au corps plus succulent que paon ou que chapon?
Ils ont membres dodus, peau tendre, gras rognon,
Rable fort, sang rosé, foie net et frais poumon.
Rien de plus savoureux, quand bonne est la cuisson.
Ce régal vaut autant que toute venaison;
Meilleur est moine en rôt que n'est chair de mouton.
Puis, par Dieu, des moutiers briser porte et cloison,
Vivre de gens sans arme et sans protection,
Sied à preux tels que vous, fils en rébellion!
Affamés, hors d'ici! Videz-moi ce donjon[1]!

Un moment, Renaud, outré de colère, fit le geste de tirer son épée; mais il se contint et dit :

1. « Vallés, cil vos confonde qui soffri passion...
» N'estes pas chevalier, encois estes garçon.
» Noirs et velus vous voi, bien resamblés gaignon.
» Quel guerre faites-vous l'empereor Karlon?
» Ne trovés en sa terre dont pregnies garison?
» Chevalier ne sergent dont aiés raencon?
» Jà trovés vos assés gent de religion
» Clers, et prestres, et moines de grant aaison,
» Ki sont blancs sor les cotes et ont blanc le guiton,
» En cler saïm lor gisent li foie et li poumon,
» Et si ont les chars tendres, si ont gras le roignon;
» Mioldres sont à mangier que cisne ne poon...
» Cuisiés-les et mengiés en feu et en charbon,
» Jà ne vous feront mal niant plus que venison.
» Miodres est moine en rost que n'est car de mouton.
» Brisiés les abaïes et froisiés à bandon...
» Dame Dex me confonde qui vint à passion,
» Se ençois n'es mangoie que de faim morusson!
» Issiés fors de ma sale; vidiés moi cel donjon;
» Car jà n'aures del mien vaillant .i. esperon. »

« N'est-il pas cruel de trouver un ennemi en l'homme qui devrait être notre premier défenseur? Est-ce à notre père de se joindre au roi pour nous poursuivre et nous déshériter? Que deviendrons-nous, si nous sommes chassés et maudits par celui-là même qui nous a donné le jour? »

Le duc, touché, répondit : « Fils, je sais quels preux vous êtes. Emportez d'ici or, argent, armes, vêtements, tout enfin, à votre fantaisie. Mais il faut que je n'y sois pour rien. Je ne veux pas être parjure envers Charlemagne. »

Et il sortit, laissant carte blanche à la bonne duchesse, qui prodigua tout à ses enfants, hélas, trop prompts à la quitter pour se réfugier dans le Midi, où ils bâtirent le château de Montauban.

Elle les baigna; les chaussa; les vêtit; leur livra ses trésors; leur procura valets, écuyers et chevaliers.

Ils étaient venus en loques de mendiants; ils repartirent riches comme des rois.

Mais leur plus chère richesse, c'était les baisers de leur mère.

XIV

LE PIRE ET LE MEILLEUR DE LA FAMILLE FÉODALE

Aussi révolté soit-on contre le traître, il est impossible de ne pas éprouver quelque sympathie pour ce vaillant Pinabel qui nie l'indignité de Ganelon et meurt pour lui.

Son aveuglement est coupable; mais il a sa cause dans un sentiment des devoirs de la parenté et de l'amitié dont l'exagération ne manque pas de grandeur.

En ce temps-là les liens familiaux avaient une singulière force d'où procédait beaucoup de bien et aussi beaucoup de mal.

Les traditions germaines, qui faisaient responsables et garants les uns des autres les membres d'une même famille, nous expliquent que trente parents de Ganelon, se solidarisant avec lui, acceptent d'être sa caution, et qu'après l'épreuve du combat judiciaire, la haute cour de Charlemagne, les solidarisant avec le condamné, ait la cruauté d'ajouter leur supplice à son supplice.

L'esprit de famille des antiques seigneurs féodaux nous est dépeint, en son côté le plus horrible,

et en son côté sympathique, dans les cinq volumineuses chansons de geste, **Hervis**, **Garin**, **Girbert**, **Anséis**, **Yon**, formant le cycle des **Lorrains** (*treizième siècle*).

On y voit en présence deux grandes familles, l'une de race germaine, l'autre de race française, qui, de génération en génération, se font une guerre implacable qu'interrompent à peine de courts armistices, et de fausses réconciliations.

La passion des terres est comme soudée aux passions du sang; la cupidité alimente les animosités héréditaires; et la lutte est autant entre les fiefs qu'entre les personnes.

D'où était sortie cette longue tourmente, funeste à tant de preux égorgés, à tant de châteaux démantelés, à tant de villes incendiées, à tant d'orphelins déshérités? Des prétentions rivales de deux grands vassaux réclamant du roi de France un même fief et une même femme[1]

1. Dure servitude que celle de la femme dans les vieux temps de la féodalité. Le sort des héritières étant lié à celui de leurs terres, le seigneur avait le droit d'imposer un mari à sa vassale : il donnait la femme à qui il donnait le fief.

La veuve, dès les premiers mois de son veuvage, l'orpheline, dès sa douzième année, pouvaient être sommées par le seigneur de prendre un mari pour que le fief fût *servi*, c'est-à-dire eût à sa tête un chevalier s'acquittant avec ses vassaux du *service militaire* dû par qui tenait une terre.

Les chansons de geste nous montrent Charlemagne empressé à marier, bon gré, mal gré, les veuves de ses barons au lendemain d'une guerre, parce qu'il tenait à ne pas laisser démunie la défense nationale.

qu'il finit par s'adjuger à lui-même, sans pour cela les mettre d'accord.

Dans les familles de Garin et de Fromond, comme dans la race d'Atrée et de Thyeste, les crimes s'engendrent les uns des autres. Tour à tour bourreaux et victimes, les représentants des deux maisons vivent au milieu des pilleries, des incendies et des tueries.

Le même homme qui accumule embuscades, trahisons, massacres et ruines, a ses moments de loyauté, de courtoisie, de bonté.

Mais, dans le feu de la lutte, ces chevaliers se grisent de férocité.

Celui-ci se délecte à faire boire le fils dans une coupe d'or où est encastré le crâne de son père.

Celui-là défie ainsi son adversaire : « Mesure-toi donc avec moi si tu n'es pas le plus couard des hommes ! C'est moi qui ôtai la vie à ton père. Je l'ai transpercé ; je lui ai ouvert le corps ; j'ai arraché son cœur, ses poumons, ses entrailles ; je les ai coupés en morceaux ; et j'ai semé sur la route les lambeaux palpitants de la chair d'où sortit ta chair. Venge donc ton père, lâche ! »

Voici un vieillard qui n'est pas mis à mort comme les autres prisonniers ; mais à une condition. Il va monter à cheval, en croupe avec un cadavre, que de fortes courroies tiennent attaché par les jambes, et qu'un bâton maintient droit

sur la selle, si bien qu'on le croirait vivant. Il ira à Lens dire au comte Fromond : « Voilà votre cher frère que vous envoie le duc Garin. »

Au roi lui-même ces farouches seigneurs osent tenir ce langage : « Sire, nous sommes de hauts et fiers barons. Nous devons défendre l'honneur de notre race. Justice! Sinon, vous allez voir sauter des têtes; et vous-même vous aurez peine à garder la vôtre. »

La reine est passionnée pour le parti des Lorrains. De gros sacs d'or offerts par l'autre parti ébranlent le roi. La reine de protester. Le roi lui donne un coup de poing sur le nez d'où le sang jaillit. Devant cette brutalité — pur exercice d'un droit, légalement reconnu à tous les barons, avec recommandation d'en user raisonnablement, — la jeune femme se contente de pleurer, et dit à son mari : « Pardon, sire! Si c'est votre plaisir, vous pouvez frapper encore; car je suis vôtre. »

N'allons pas trop la prendre en pitié! La reine au clair visage professe qu'il faut savoir plier et biaiser quand on n'a pas la force. Elle ne se soumet que pour rester maîtresse. La contrainte l'a habituée à ourdir des trames perfides et à combiner mystérieusement le juste et l'injuste, au profit de ses desseins. Par un secret message, elle informe ses favoris du chemin que vont suivre leurs ennemis sous la sauvegarde du roi Pépin; et elle les avise qu'elle les aura en profond mépris s'ils renoncent

à l'occasion de se porter en nombre sur leur passage, de les guetter, de les surprendre, et de les massacrer.

Ainsi, comme si ce n'était pas assez de la méchanceté des hommes, la femme intervient dans les interminables conflits des deux familles rivales. Il y a là deux furies se complaisant à attiser les colères et à semer les calamités.

Sans doute, aux yeux de nos trouvères, la femme est coutumière de dépits qui ne comptent pas. Mais quand l'aiguillon du sang la stimule, quand une passion forte la possède, elle est plus redoutable que les plus redoutables poisons et elle invente des forfaits qui auraient fait reculer Caïn.

Telle est la rage des haines déchaînées que, de part et d'autre, on ne trouve pas le temps de s'attendrir sur les pertes faites. Pourquoi pleurer? Les morts sont morts. Arrière le deuil! Il faut penser à la vengeance.

Comme toujours, les petits sont mêlés à ces gigantesques querelles entre les familles des grands. Ils les épousent aveuglément, et ce sont eux qui en pâtissent le plus.

Que de vignes arrachées, de moissons brûlées, d'arbres mutilés, de troupeaux enlevés, de villages incendiés, de paysans massacrés! Il n'était guère accordé grâce qu'aux riches gentilshommes, de qui on espérait belle rançon.

La guerre faisait dans les campagnes la soli-

tude et le silence. Ce n'étaient que terres incultes et maisons abandonnées. On ne voyait ni moulins tourner, ni cheminées fumer. On n'entendait ni coqs chanter, ni chiens aboyer. L'herbe croissait dans les rues et entre les pavés des églises. Un pèlerin pouvait marcher six jours sans rencontrer qui lui donnât une bouchée de pain ou une goutte de vin. Où avait été une cité, il n'y avait plus que des murs délabrés, des ronces et des épines.

Voulez-vous un changement de tableau? Voici l'intérieur d'une famille féodale à qui tout prospère.

Au lendemain de violents combats, Pépin a donné en fief à Bégue un magnifique château au bord de la Gironde. Le duc y vit en paix avec sa femme, la belle Béatrix. Il l'embrasse; et elle lui sourit doucement. Dans la salle vont jouant leurs deux fils, âgés l'un de dix ans, l'autre de douze. Avec eux sautent et folâtrent six autres enfants de noble famille.

Le duc, tout en les regardant, se prend à soupirer. Il songe à sa parenté; et il pense que son frère Garin de Metz est bien loin de lui, là-bas au bord de la Moselle.

La belle Béatrix a vu sa tristesse : « D'où vous vient ce souci? dit-elle. Rien ne vous manque. Vous êtes riche et puissant. Vous avez abondance d'argent, de fourrures, de faucons, de mules, de

palefrois, de destriers. Vos ennemis ont été terrassés par vos armes; et, d'ici à six journées de marche, tous les chevaliers sont à votre dévotion. »

— « C'est vrai, répond le duc. Mais vous vous méprenez sur un point. Avoir à foison argent, fourrures, faucons et chevaux de prix, cela ne fait pas la richesse. La richesse est dans les parents et les amis. Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays. »

Et il déclare son intention de partir pour aller voir son frère, et Girbert, fils de son frère, qu'il ne connaît pas.

— « Puis, ajoute-t-il, j'ai en tête d'aller par la région de Valenciennes et de chasser, dans la forêt de Vicogne, un énorme sanglier dont tout le monde parle. Je le tuerai, et j'apporterai sa hure à Garin chez qui elle fera merveille. »

Béatrix exprime sa tristesse et ses craintes avec une douceur résignée, sans oser proférer un reproche. On croirait entendre la Barberine de Musset, disant au beau chevalier qui est son époux :

« Qu'allez-vous faire
Si loin de nous?
J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
Que mon sourire
Était si doux. »

Elle insiste sur les dangers d'un voyage dans

une contrée où Bégue trouvera des ennemis de sa race, à qui il a tué des parents, et qui l'ont en mortelle haine.

— « Renonce à ton projet, dit-elle. Le cœur ne trompe pas ; et mon cœur me dit que, si tu vas en ces pays, tu ne reviendras point. »

Bégue regarde sa femme d'un œil attendri ; la serre dans ses bras, et répond : « Il ne faut pas croire aux présages. Pour tous les trésors du monde je ne renoncerais pas à mon dessein. J'ai le cœur trop dolent du souci de voir ma parenté. »

— « Alors, dit Béatrix, que Dieu t'accompagne ! Qu'il te garde de mort et de tout péril ! »

Bégue partit, recommandant à Dieu Béatrix et ses deux enfants.

Il ne devait plus les revoir.

Chaussé d'éperons d'or, monté sur un coursier de race, l'épée au côté, l'épieu au poing, le cor d'ivoire au cou, accompagné de trente-six chevaliers, des veneurs, des valets et des meutes de chiens, voici le duc Bégue arrivé dans la région où est le sanglier fameux.

En chasse ! Les abois des chiens et les sonneries des cors remplissent la forêt.

On a vite découvert les traces du sanglier. C'est lui qui a brisé ces branches ; c'est lui qui, avec son boutoir, a fouillé cette terre pour y chercher vers et racines.

Blanchard, le meilleur limier de Bégue, ne tarde pas à rejoindre la bête, dans sa bauge, entre deux troncs de chênes déracinés, sous un grand rocher, près d'une source. Le sanglier s'est dressé; a tourné sur lui-même; a saisi le limier sitôt qu'il l'a eu à sa portée; et, d'un coup de boutoir, l'a étendu mort.

Bégue s'étonne de ne plus entendre la voix du bon limier. Il n'arrive que pour le voir abattu.

Déjà le sanglier avait déguerpi. On voyait, sur le sol, la marque des larges ongles de ses pieds.

Les chasseurs se lancent dans la direction qu'il a prise.

Le porc sauvage court droit devant lui. Il franchit des lieues et des lieues, sans faire de crochet ni à droite ni à gauche.

L'heure vient où chevaliers et veneurs s'éparpillent. Tel tombe dans un fossé; tel enfonce dans un bourbier. Les plus vaillants finissent par se décourager.

Mais en vain tous ses compagnons ont quitté la partie; Bégue ne lâche point sa proie. Elle l'entraîne à travers taillis et clairières, plaines et ravins, étangs et marais.

Il va. Il va... Son superbe cheval arabe, qu'il tient du roi Pépin, ne connaît point d'obstacles, et ne se lasse point.

Tant bien que mal, les chiens suivent. Il y en a trois, tout suants, qui sont ses meilleurs levriers.

Le duc les prend dans ses bras sur son cheval et les y garde un long bout de temps, pour qu'ils reprennent toute leur vigueur.

Enfin! Le sanglier est serré de près. Les chiens multiplient leurs abois sonores. Ils l'approchent; ils l'atteignent; ils le mordent.

Le gigantesque animal s'arrête; se rafraîchit dans une mare d'eau; s'adosse contre un hêtre; et, tout hérissé, fait tête.

En quelques instants il a éventré tous les chiens, hors les trois levriers, qui, plus dispos, ont échappé à sa dent terrible.

Bégue arrive et aperçoit, étendus côte à côte, les cadavres des chiens.

— « Ah monstre de porc, s'écrie-t-il, tu vas me payer le mal qu'a fait ton infernale gueule! »

A peine a-t-il le temps de sauter au bas de son destrier. Le sanglier, par-dessus buissons et fossés, fond sur lui avec la rapidité d'une flèche.

Le duc l'attend de pied ferme et lui enfonce l'épieu dans le poitrail, jusque par delà le cœur. Quand il dégage le fer, des filets de sang noir inondent le gazon. L'animal se raidit; puis s'abat. Il est mort.

Les trois levriers viennent laper son sang, et se couchent en sentinelles à ses côtés.

Pourtant la nuit descend; le froid sévit; la pluie tombe. Le duc, abrité sous un tremble à l'épais feuillage, regarde autour de lui. Il est en un en-

droit perdu. Aucune habitation. Aucun bruit humain.

Il entasse des branches mortes; fait jaillir d'un caillou des étincelles, et allume un grand feu.

Ensuite il porte à ses lèvres son cor d'ivoire dont les sons se prolongent deux lieues à la ronde. Par trois fois, il renouvelle son retentissant appel pour faire venir les siens.

Malheur! Ce sont les gardes forestiers du comte de Lens qui arrivent.

Ils l'attaquent, et lui font plusieurs blessures.

Bégue, debout sous le tremble, brandit en tout sens son épieu, au milieu des aboiements des trois chiens qui trépignent entre ses jambes.

Les coups qu'il donne se suivent avec la même rapidité que les éclairs, aux jours de grand orage.

Quatre des agresseurs ont mordu la poussière, et les deux autres fuient, quand, de loin, un archer lui envoie une flèche, droit au cœur.

Le vaillant duc se sent à sa fin.

— « Dieu! murmure-t-il, ayez pitié de mon âme! Dieu, protégez ma femme et mes enfants! Adieu, Garin, mon frère! Adieu, Béatrix! Ah, mes pauvres enfants, que n'ai-je au moins assez vécu pour vous voir chevaliers!... »

Voilà le grand baron à terre, au milieu de la forêt sauvage. Son cheval, tout morne, le flaire de ses larges naseaux; hennit, et frappe du pied le sol.

Ses trois levriers hurlent lamentablement toute la nuit, et lèchent ses plaies saignantes.

Peu de temps après, Garin de Metz apprenait que son frère, venant le visiter, avait été lâchement tué par les gens du comte Fromond, le chef de la famille ennemie, dans la forêt de Lens.

Il pleura Bégue et dit : « Mes neveux seront mes fils. Je n'avais qu'un enfant. Désormais, j'en ai trois. Je suis prêt à soutenir de rudes guerres pour eux... Hélas! Plus j'ai d'argent et d'or, plus j'ai de tristesse. »

XV

LA FIN D'UN HÉROS

Les trouvères aimaient à montrer l'héroïsme couronné par la sainteté.

La mort de Roland est son apothéose ; et le récit des derniers moments du martyr de Roncevaux se termine par l'ascension de son âme aux cieux.

De même, nous avons vu le grand Guillaume d'Orange devenir saint Guillaume du Désert.

A l'exemple de Guillaume, Renaud, ce banni qui tint Charlemagne en échec, finit par se retirer du monde qu'emplissait le bruit de sa gloire.

La chanson de geste RENAUD DE MONTAUBAN consacre la vingtième part de ses dix-huit mille vers à un récit qu'on peut résumer comme il suit.

Allé en Palestine pour y faire pénitence, Renaud dut y faire la guerre et échanger le bourdon du pèlerin contre l'épée du chevalier.

Quand il eut repris au roi de Perse la cité de Jérusalem, les chrétiens voulurent l'en faire roi. Il refusa la couronne qu'on lui offrait et ne réclama que l'honneur de s'humilier devant le tombeau du Christ.

Revenu auprès des siens, il remit en prospérité

leurs affaires troublées; puis il pensa à accomplir ses projets de renoncement.

Une nuit, tandis que tous dormaient, Renaud descendit l'escalier du château.

— « Sire, où allez-vous, à cette heure, si pauvrement vêtu? » lui dit le portier.

— « Je vais sauver mon âme, répondit Renaud. J'ai tué des milliers d'hommes dans ma vie. Pour que Dieu me pardonne, je mourrai à son service. Si je ne salue pas mes frères et mes fils, c'est que je ne veux pas pleurer, et les faire pleurer. Ami, dis-leur demain mon adieu. Qu'ils s'aiment bien les uns les autres! Nous nous reverrons dans l'autre monde. »

Et, par bois, monts et plaines, Renaud marche du matin au soir, mangeant des fruits sauvages, buvant l'eau des fontaines, couchant sur des lits de feuillage.

Tant il marcha qu'il arriva à Cologne où un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à construire l'église Saint-Pierre.

Il admira comme se dressaient haut les piliers, comme s'étendait loin la vaste nef, comme était vivant et majestueux ce grand corps de pierre.

Et il pensa :

« Combien d'hommes, inconnus du monde, sont là réunis pour élever à Dieu une demeure qui sera encore debout dans des cent ans et des cent ans d'ici!

» Ils sont en vérité plus utiles que l'ermite vivant de racines, qui se contente de prier dans une forêt solitaire.

» Il faut que je devienne l'un d'eux. Pour tout prix de mon labeur je demanderai juste de quoi m'empêcher de mourir de faim. »

Avisant un des maîtres de l'œuvre, il lui dit : « Sire, je suis étranger et sans avoir. Si vous y consentez, je travaillerai sous vos ordres. Je n'entends rien à ce bel arrangement que vous donnez aux pierres. Mais je me sens capable de les porter là où on me dira, et de porter aussi l'eau ou le mortier. »

— « Ami, répondit le maître, vous avez l'air d'un roi plutôt que d'un homme qui a besoin de gagner sa vie. Mais, puisque vous le voulez, je vous prends. Selon votre ouvrage sera votre paye. »

A ce moment quatre manœuvres s'escrimaient pour soulever une énorme pierre et se plaignaient qu'elle fût trop lourde. Renaud se chargea de la soulever; et sans aide il la porta où il fallait.

Quel est ce manœuvre toujours le premier au chantier, toujours allant et venant, ne pliant sous aucun fardeau et faisant à lui seul la besogne de dix compagnons? C'est Renaud de Montauban.

Le soir venu, quand le maître maçon, assis près du clocher, distribue à ses hommes leurs salaires, il veut toujours donner à Renaud douze deniers.

Renaud les refuse.

— « Prends-en au moins six. Je ne vis jamais si vaillant travailleur. Te donner moins serait charger mon âme. »

— « Maître, répond Renaud, je ne désire que ma vie ; et un denier me suffit. »

Et il n'accepte qu'un denier par jour. Ce denier lui paye son pain qu'il trempe dans l'eau ; or c'est là toute la chère qu'il fait.

D'autres manœuvres se dirent entre eux : « N'est-il pas insupportable ce nouveau venu qui transporte des montagnes de pierres et de mortier? On ne fait attention qu'à lui. De ci, de là, les maçons l'appellent. Nous, on nous méprise. C'est le diable qui l'a amené à Cologne. Si nous nous débarrassions de lui? »

Un complot fut ourdi ; et à l'heure avancée où tout le monde avait quitté le chantier, comme Renaud, assis seul dans un coin, mangeait son pain et buvait son eau, deux hommes vinrent à petits pas, par derrière, lui donner deux coups de marteau si forts qu'ils firent jaillir sa cervelle.

Les assassins mirent dans un sac le cadavre de Renaud et le jetèrent dans le Rhin.

Or voici que le lendemain, on vit venir, sur le Rhin, rasant les flots et lisse comme un beau marbre, un corps d'où jaillissaient des rayons lumineux.

Tout autour flottaient de vagues formes ailées; et du milieu d'elles s'élevaient des chants mystérieux, dont les oreilles étaient ravies.

Le corps vint sur le bord du fleuve; et il s'offrit en quelque sorte aux mains empressées qui le retirèrent du Rhin.

La foule des ouvriers reconnut le manœuvre sans pareil; et ses meurtriers, pris de remords, se dénoncèrent eux-mêmes.

Le merveilleux mort fut déposé dans une châsse, la plus riche qui pût être trouvée; et on entreprit de le transporter à l'église de Cologne.

Mais il advint que la châsse, semblable à un homme qui sait où il va, et comme poussée par une main invisible, s'éloigna de Cologne et chemina à travers les routes, parmi des flots de lumière et d'harmonie.

Tout le peuple se mit à la suivre processionnellement. Et, partout où elle passait, les cloches sonnaient d'elles-mêmes; des vols d'oiseaux accouraient en chantant; et de chaque maison sortaient grands et petits, pour faire cortège au cercueil miraculeux.

Le cercueil miraculeux s'arrêta près du château où étaient les fils et les frères de Renaud qui, depuis son départ, se demandaient : « Où est notre père? Où est notre frère? »

Leur père, leur frère, était au ciel. Mais il avait voulu que, sur la terre, là où vivaient les siens,

là reposassent les restes de son apparence mortelle.

A l'endroit où s'arrêta la châsse, Renaud fut enterré, et une église fut bâtie.

Des générations se sont succédé, et des générations se succéderont, allant s'agenouiller et prier dans l'église de Saint-Renaud.

XVI

UN RÉGULUS DE LA CHEVALERIE

Dès les premières pages de la Chanson de Roland, on voit se révéler cette ardeur au sacrifice qui est le propre des chevaliers de France.

Il est à peu près certain qu'aller au camp du roi Marsile, c'est aller à la mort. Et les plus hauts barons réclament cet honneur. C'est le duc Naime; c'est l'archevêque Turpin; c'est Roland; c'est Olivier.

Charlemagne se refuse à les exposer; et, quand ils insistent, il les rabroue, avec l'autorité d'un père de famille qui n'admet pas la réplique.

Ganelon allait sans doute se proposer à son tour. Mais son beau-fils le propose; et immédiatement l'entente se fait sur son nom.

Pourquoi ce prompt accord? Est-ce à cause du grand cas qu'on fait de son courage? N'est-ce pas plutôt à cause du mince cas qu'on fait de sa vie?

Se jugeant mésestimé et haï, Ganelon trahit. Mais, s'il s'était senti prisé et aimé, il se serait sacrifié de grand cœur.

Tous ces barons, y compris celui dont la rancune fait un traître, sont de trempe héroïque.

C'est surtout en fait d'héroïsme, qu'on peut dire

que la matière de France est au moins aussi riche que celle de la Grèce et de Rome.

Il n'a manqué à nos preux que des Homère et des Virgile.

Un Tite-Live et un Horace parlaient avec enthousiasme de leur Régulus. Que n'auraient-ils pas dit des deux Régulus de la chevalerie, célébrés, l'un dans la chanson de geste AUBRY LE BOURGUIGNON (*douzième siècle*), l'autre dans la CHANSON D'ANTIOCHE, composée au commencement du douzième siècle par Richard le pèlerin, et remaniée, au treizième siècle, par Graindor de Douai?

Le roi Orry, qui tenait en Bavière le fief du roi Pépin, avait été attaqué par les multitudes mahométanes.

Certes ils se comportèrent bien les chevaliers bavarois. Mais, s'ils l'emportaient dix fois par la vaillance, les Sarrasins l'emportaient vingt fois par le nombre. Il fallut se replier dans la ville.

Tout à la lutte, l'intrépide roi Orry était resté sur le champ de bataille.

Voilà qu'il n'entend plus les cris des siens; qu'il n'en voit plus un seul. Devant, derrière, sur ses côtés, il n'y a que des mécréants qui le cernent :

— « Rends-toi! » crient-ils. Il frappe toujours. Son cheval est tué sous lui. Il tombe debout et frappe encore. Mais de tous les points se tendent

des mains qui le saisissent. Le roi est prisonnier!

On l'a amené devant Anquetin, le chef des Sarrasins : « Veux-tu croire à Mahomet? » Cette question lui est une injure. Le sang lui bout. « Veux-tu croire à Mahomet? » répète l'émir.

— « A Dieu ne plaise que, pour sauver le corps, je perde l'âme! »

— « Renie Jésus; et je te donnerai le trône du roi Pépin. »

— « C'est me proposer double crime. Cessez de m'insulter en me demandant de trahir à la fois mon Dieu et mon roi. »

L'émir courroucé fait mettre à Orry les fers aux pieds et le carcan au cou. On l'amène devant le maître-donjon où est la reine; et on crie : « Rendez la ville, et le roi vous sera rendu! Sinon, il va mourir. »

— « Ah! dit la reine, tout pour que notre sire vive! »

— « Je vous défends d'ouvrir les portes! cria avec force le roi Orry. Je me tuerai plutôt. »

L'émir frémit de colère. Il fait dépouiller Orry; et goutte à goutte on répand, sur sa chair, de la poix bouillante.

Le roi hurlait de douleur.

— « Renieras-tu ta foi? » répète l'émir.

— « Non! Vos pareils sont faits pour l'enfer. J'aspire au paradis. »

— « Du moins, consens-tu qu'on rende la ville? »

— « Mille fois non! Elle est à mon seigneur le roi Pépin dont je suis le bon vassal; elle lui restera. »

Anquetin est pris d'une rage furieuse : « Arrachez-lui les yeux de la tête, avec un fer rouge! »

Les bourreaux l'attachent à un poteau et lui font subir l'atroce martyre.

Le roi Orry ne verra plus la lumière. Mais en son cœur il voit Jésus qui l'attend là-haut. Il souffre tout avec patience et amour.

Sa placidité déconcerte et exaspère la foule. On se met à lui lancer des épieux. Son corps n'est bientôt qu'une plaie.

Le roi Orry joint ses mains saignantes et murmure ces mots : « Père qui mourus pour nous, reçois mon âme! »

Les derniers épieux lancés par les Sarrasins vinrent frapper un cadavre.

XVII

UN SECOND RÉGULUS DE LA CHEVALERIE

Les chevaliers de France vont arriver devant Antioche, la ville que ses édifices, ses jardins, ses spectacles et l'affluence des étrangers ont fait nommer la reine de l'Orient.

Le légat du pape, Adhémar de Monteil, évêque du Puy en Velay, qui associe à la houlette du pasteur l'épée du chevalier, chevauche au premier rang des barons.

Quand Antioche apparaît avec ses palais et ses trois cent soixante tours, il dit aux croisés :

— « Beaux seigneurs, voici devant nous cette capitale de la Syrie, dont il est conté tant de merveilles et qui eut pour premier évêque l'apôtre Pierre.

» Ses murailles sont hautes et construites avec d'épaisses roches que lie un solide ciment. Mais la foi qui nous unit sera plus forte que les plus forts remparts.

» C'est à Antioche que les premiers disciples de l'évangile du Christ adoptèrent ce nom de chrétiens qui est notre drapeau.

» C'est par la prise d'Antioche, la cité où l'E-

glise naquit, que vous préparerez la prise de Jérusalem, la cité où le Sauveur mourut.

» Songez que vous luttez contre des païens, qui convertissent les lieux saints en étables, et qui, à coups de verges, mettent les chrétiens au joug comme des bêtes de somme.

» Vengez Dieu! Vengez vos frères! »

Les chevaliers, pleins d'élan, ont entrepris l'attaque du pont d'Antioche, que protègent de redoutables fortifications, et dont les Sarrasins prétendent défendre le passage.

Le pont est enlevé. Dix mille Turcs sont ou massacrés ou noyés; les autres sont chassés jusqu'aux portes de la ville.

Les barons qui leur ont fait le plus de mal sont, l'un le plus vertueux des chefs francs, l'autre un chevalier de grand renom.

Le chef est le duc de Lorraine, Godefroi de Bouillon, qui descend de Charlemagne. Il est vigoureux et adroit, vaillant et bon. On l'a vu, pour défendre un homme d'armes, se jeter sur un ours; affronter ses morsures; le terrasser et l'égorger. Il vit en cénobite et combat en héros.

Le chevalier est Renaut Porquet d'Arras, que sa jeune épousée a suivi à la croisade.

L'infatigable épée de Godefroi avait fait victimes sur victimes. Parmi elles était un gigantesque émir que le duc avait coupé en deux. Une moitié

du corps était tombée près du pont; l'autre était restée toute raide sur la selle dorée du cheval qui rentra au galop dans Antioche.

A la vue de ce destrier, courant d'une vitesse folle et ensanglantant les rues de la cité avec la moitié de cadavre qu'il portait, les gens d'Antioche furent saisis de stupeur.

Au même moment, Renaut Porquet, acharné après des fuyards, pénètre jusqu'à l'entrée de la ville, et profite du trouble où on est pour faire un grand carnage de Sarrasins.

Mais quand il veut retourner sur ses pas, la porte se trouve fermée. De tous côtés on l'attaque. On va l'envelopper.

Il s'adosse à un mur.

Bien garanti par derrière, Renaut lutte dur et ferme.

Que de coups parés par son écu! que de dards émoussés sur son haubert! que d'assaillants terrassés!

— « Nous serions des lâches s'il n'était tué ou pris », se disent les Sarrasins; et trois cents s'unissent pour faire masse contre lui. Il les décime; mais ils finissent par le désarmer. Alors, avec des maillets de plomb, ils se mettent à l'assommer.

Renaut Porquet est tout meurtri; le sang lui jaillit par la bouche. « Dieu! pense-t-il, c'est fait de mon corps. Ayez pitié de mon âme! Vous savez mes péchés, Pardonnez-les-moi. Belle épousée,

nous ne nous reverrons plus. Ce matin encore vous me donniez vos baisers. Vous n'imaginiez pas qu'ils seraient les derniers! »

Il allait succomber, quand parut Garsion, le grand émir d'Antioche.

— « Arrêtez! s'écria Garsion. Par Mahomet, je jure de couper le cou à qui continuera de frapper ce Français qui n'a plus ni lance, ni épée pour se défendre. »

Renaut, tout sanglant, est mené au palais.

— « Qui es-tu? » dit l'émir.

— « Renaut Porquet. »

— « C'est donc toi le chevalier de haut parage dont on raconte qu'il vaut aux Français une armée! Tu as fait grand tort aux nôtres. De quel acier est donc forgée l'armure que tu portes, pour que tu puisses tenir contre les plus rudes assauts? »

— « Ma bonne armure est dans mon âme. Nos habits de fer ne nous garantissent pas contre tout mal; mais la confiance en Dieu nous garantit contre toute crainte. Elle nous fait sûrs d'avoir les palmes du triomphe, ou les palmes du martyre. »

— « Nous aussi, nous croyons et nous espérons dans l'assistance divine... Renaut Porquet, tu es un vaillant. Si tu veux donner ta foi à Mahomet et à Tervagant, tu seras fait roi ou émir. »

— « Ton Tervagant et ton Mahomet sont à jeter dans une fosse, comme des chiens morts. J'ai donné ma foi au Dieu omnipotent, père et sauveur

30

des hommes. Je ne trahirai pas ma foi. Renonce à me prêcher, païen! »

L'émir d'Antioche fut en si grande colère qu'il aurait volontiers égorgé Renaut.

Mais, à ce moment, on vint lui apprendre que son neveu, l'émir de Perse, avait été fait prisonnier.

— « Français, dit-il à Renaut, les tiens ont réussi à s'emparer de l'homme qui est ici le plus prisé, et qui, par ses exploits, vous a, en cette journée, fait plus de mal que personne. Eh bien, si tu ne veux pas périr dans les tortures, demande à tes chrétiens que mon neveu soit échangé contre ta personne.

— « Jamais! Vous avez perdu l'émir. Qu'il reste perdu! Ce n'est pas moi qui vous ferai recouvrer le plus vaillant défenseur de votre ville. »

— « Turcs, s'écria alors Garsion, prenez-moi ce félon qui a tué tant des nôtres! qu'il soit flagellé! que ses bras et ses jarrets soient brûlés! »

— « Faites! nos preux ont de bonnes dents qui mordront dans vos murs et les mettront en miettes, fussent-ils d'acier. Cela me console. »

On dépouille Renaut; on l'enchaîne; on le bat avec des cordes nouées; on le met en croix sur une table; et, avec du soufre enflammé, on fait griller ses bras du coude à la main, ses jambes du genou au talon.

Son martyre n'empêcha pas Renaut de vivre.

Des médecins bandèrent ses plaies, et Garsion eut soin qu'il fût bien nourri. Au bout d'un temps, les horribles blessures furent cicatrisées. Il ne resta que l'incurable mutilation des bras et des jarrets estropiés.

— « Eh bien, lui dit Garsion, te décideras-tu enfin? »

— « Qu'il soit donc fait comme tu veux! » répondit Renaut qui avait son idée.

Garsion reprit : « Jure de revenir si l'échange t'est refusé, et songe que cette fois tu n'en seras pas quitte pour quelques brûlures. »

Renaut prêta le serment demandé.

Hissé sur un destrier richement caparaçonné et lié aux arçons de la selle de manière qu'il ne pût trébucher ni d'un côté ni de l'autre, le chevalier alla au camp des chrétiens.

En le voyant mutilé, les croisés furent saisis de compassion et d'horreur.

Renaut les mit au courant, et ajouta : « Pour Dieu, je vous requiers, ducs, comtes et barons, ne donnez pas pour moi la valeur d'un denier; car j'ai les jarrets cuits; on m'a fait impotent. N'étant plus bon à rien, qu'ai-je besoin de vivre[1]? »

Mais tous s'écrièrent : « Rendons à Garsion son neveu! Gardons Renaut! »

1. . . . . Por Deu, je vous requier
Que por moi ne rendez vaillissant un denier;
Car j'ai les garès quis, jamais n'arai metier...
N'ai mais metier de vivre; car ne me puis aidier.

Ainsi Renaut n'avait qu'à vouloir; et il évitait la mort; il était rendu à la liberté, à ses compagnons, à sa femme bien-aimée.

— « En l'état où je suis, dit-il, ma perte ne compte pas. Pourquoi rendriez-vous à Antioche son meilleur chevalier? Je ne puis plus vous faire aucun bien, et il vous ferait beaucoup de mal. »

Les croisés persistaient à ne pas vouloir écouter Renaut. Plus ils voyaient toute l'étendue de sa générosité, plus ils avaient à cœur de le recouvrer à tout prix.

— « Chers seigneurs, s'écria Renaut, ne me refusez pas l'honneur de me sacrifier à la cause du Christ qui s'est sacrifié pour nous! Ma résolution de mourir est inébranlable. J'ai voulu vous revoir avant de me livrer à mes bourreaux. »

La tristesse des barons et le désespoir de sa femme, qui s'arrachait les cheveux et se déchirait le visage, le touchèrent sans le changer. Il pleura avec eux et avec elle; puis il partit.

Renaut ne partit pas seul. Il emmena avec lui un adolescent; et, de par cet adolescent, Antioche fut conquise.

Godefroi de Bouillon avait fait prisonnier le fils du plus riche habitant d'Antioche, nommé Dacien; et, au nom de ce père désolé, devenu son ami durant sa captivité, Renaut avait apporté une grosse somme pour le rachat de l'enfant.

— « Le fils de Dacien s'est laissé convertir par moi, répondit Godefroi. Fait chrétien, il sera libre sans rançon. Rendez au père son or et son enfant. »

Richement équipé à la mode de France, et monté sur un beau cheval de guerre, présent du duc, l'adolescent revint à Antioche, côte à côte avec Renaut.

Le père, du plus loin qu'il aperçut son fils, accourut le serrer dans ses bras et remercier Renaut.

Le fils de Dacien dit à son père les généreux procédés du duc de Lorraine. Il lui apprit en même temps qu'il avait reçu le baptême et qu'il renoncerait à la vie, plutôt qu'à sa foi de chrétien : « Nos dieux sont impuissants comme des troncs pourris. Je ne crois plus qu'en Dieu, fils de la Vierge sainte. »

— « Ah, mon fils, parle plus bas, dit le père. Si les Turcs t'entendaient, tu aurais la tête coupée. Moi aussi, je veux me convertir à la religion de Renaut et de Godefroi. »

— « Noble Dacien, lui dit Renaut, j'emporterai donc dans la tombe la joie de vous savoir notre frère! Songez que vous êtes le gardien d'un rempart de la ville; et, devenu chrétien, servez les chrétiens en les faisant maîtres d'Antioche. »

Dacien se tut.

Un moment après, Renaut se trouvait en face de Garsion.

— « Où est mon neveu? » dit l'émir.

— « Où sont tes bourreaux? répondit Renaut Porquet. Je tiens parole et viens mourir. »

Garsion l'admirait; mais il était furieux et il le fit enfermer dans un cachot avec l'ordre de l'y laisser périr de faim.

La nuit suivante, Dacien eut un songe où il crut voir et entendre un messager du Christ venant lui répéter le dernier vœu de Renaut. Là-dessus il s'était réveillé en grand trouble. Sitôt rendormi, il entendit encore l'ange qui lui disait : « Notre sire t'enjoint de ne plus différer et de rendre aux chrétiens la cité d'Antioche. Opérer leur salut, c'est assurer le tien. Tu leur ouvres la ville, et tu t'ouvres le ciel. Fais une échelle en cuir qui soit forte et solide, par où les chevaliers graviront le rempart. »

Dacien obéit à la voix mystérieuse.

Il est minuit. Voici sur le mur le Turc qui, une lanterne à la main, en tourne la lumière du côté de l'échelle, mesurant cent quatorze pieds et nouée par un bout à un créneau, tandis que l'autre bout pend à une petite distance du sol. Tout au bas, voilà les principaux chevaliers chrétiens, qui s'apprêtent à tenter l'escalade.

Bohémond de Sicile devait monter le premier. Mais la peur le prit. Dacien n'était-il pas un mécréant perfide? L'échelle ne serait-elle pas coupée?

Ne serait-on pas arrosés de poix bouillante? »

— « Par ma foi, dit-il, je ne veux pas faire l'essai de pareille échelle. »

— « J'y monterai donc moi-même, » dit Godefroi de Bouillon.

— « Gardez-vous-en, dit le comte de Flandre. C'est vous qui devez conduire l'attaque, sitôt la porte ouverte! »

— « Montez donc le premier; ou laissez-moi monter! » reprit le duc.

A ces mots, le comte de Flandre se mit à gravir deux échelons.

Mais alors survint un de ses vassaux, Foucart l'orphelin. Le saisissant par la ceinture, Foucart dit au comte Robert :

— « Beau sire, entendez-moi et songez qui vous êtes! Si l'armée vous perdait, la perte serait grande. Puis, en Flandre, quel deuil! Votre femme Clémence et votre fils Baudoin seraient inconsolables. Moi je n'ai ni parents, ni femme, ni enfants; et, si je meurs ici, nul ne me pleurera. Je monterai donc, sire; et Jésus m'aidera! »

Le comte de Flandre repoussait Foucart; mais l'orphelin s'attacha à lui et renouvela sa prière.

— « Sire comte, pour Dieu, ne me faites pas peine! Plus valeureux que vous ne peut terre tenir. Si vous mourez ici ce sera grand dommage; car vous avez grands fiefs, innombrables vassaux, et puis femme et enfant : que Dieu vous les conserve!

Moi, je suis seul au monde; on peut faire sans moi; je n'ai rien à donner, et je ne veux rien prendre... Ah! laissez-moi monter, de par le Saint-Esprit! Si je meurs, moi, qu'importe? Il faut bien servir Dieu. Tant d'autres valent plus! L'armée n'y perdra rien. »

— « Sire Robert, écoutez-le! » disaient les barons.

Le comte de Flandre, tout en soupirant, consentit à laisser monter Foucart qui arriva en haut sans encombre.

Le preux Tancrède monta le second, Bohémond vint troisième. Le quatrième fut Rambaud Creton, ce chevalier picard qui, un jour, sans quitter le haubert, se jeta dans le fleuve à la nage; alla pourfendre sur l'autre rive une centaine de Turcs déconcertés par son audace, et revint sous une grêle de traits sans être noyé ni tué. Le cinquième fut Rotrou, comte du Perche. D'autres suivirent jusqu'à trente-cinq. De nouveaux chevaliers voulurent monter plusieurs à la fois, lorsque l'échelle se rompit; et ils furent tués.

Mais les trente-cinq qui étaient déjà au haut du rempart, à côté du Turc béni, suffirent pour défoncer, avec des cognées d'acier, la principale porte de la ville.

Grand émoi à Antioche. On crie à la trahison. Les Mahométans accourent en armes. Qu'importe! Déjà Godefroi et les siens sont entrés par

la porte ouverte. La ville appartient aux chrétiens.

Maints barons font grand carnage. Le duc de Bouillon sauve le plus de Sarrasins qu'il peut.

Ayant appris où était emprisonné Renaut Porquet, Godefroi y courut et le trouva ayant à peine un souffle dans son corps de squelette. Le pauvre affamé semblait n'avoir conservé un reste de vie que pour apprendre la grande nouvelle. Ses yeux éteints s'entr'ouvrirent; ses mains décharnées se joignirent pour une muette action de grâces, et il expira.

De Renaut il ne reste plus que le corps. L'âme s'en est allée. Une procession d'anges l'emporte à Dieu.

XVIII

LA SAINTE LANCE

La Chanson de Roland offre divers témoignages du prestige qu'avaient les reliques et de la vénération dont elles étaient l'objet.

C'était l'habitude des chevaliers de faire du pommeau de l'épée un reliquaire. Roland, quand il dit adieu à sa Durandal, énumère avec émotion les reliques qu'elle contient; et, à propos de Joyeuse, le trouvère nous conte que Charlemagne a fait enchâsser dans le creux du pommeau la pointe de la lance dont Jésus fut percé en croix.

La Chanson d'Antioche va nous montrer la sainte lance relevant les croisés d'une lamentable détresse et leur faisant remporter une éclatante victoire.

Par ordre du Soudan de Perse, le prince de Mossoul, Kerboran d'Oliferne, était parti à la tête d'une armée de six cent mille hommes pour faire lever le siège d'Antioche.

Il trouva la ville prise et entreprit de la reprendre aux chrétiens, hier assiégeants, maintenant assiégés.

Les croisés eurent bientôt à souffrir d'une ter-

rible disette, qui des plus riches fit des pauvres. Maints hauts barons, possesseurs de grands biens, étaient réduits à se soutenir avec la plus misérable nourriture, et n'arrivaient pas à se rassasier. Ils auraient bien payé un pain au poids de l'or. On tua toutes les bêtes de somme, tous les chevaux de charge et un grand nombre de chevaux de bataille. Dans la rage de la faim, les destriers épargnés dévoraient leurs harnais et déchiraient leurs poitrines. Les mères qui allaitaient avaient le sein tari; leurs petits enfants criaient, pleuraient, puis fermaient les yeux et mouraient. La plupart des hommes d'armes avaient l'air de spectres plutôt que d'êtres humains. Chardons, insectes, chiens morts, ils dévoraient tout ce qu'ils trouvaient. Des truands en vinrent à déterrer des corps qu'ils cuisaient et mangeaient. Un morne silence s'était fait dans Antioche. De çà et de là les vautours et les éperviers apparaissaient avec de bruyants battements d'ailes, comme s'il se préparait pour eux, dans cette vaste ville, un grand festin de mort.

Beaucoup de chevaliers, que n'effraya jamais le fer de l'ennemi, faiblirent devant la famine et lâchement désertèrent.

Emus des défections qui se multipliaient, les chefs tinrent conseil. Le légat d'Urbain II, Adhémar de Monteil, docte prélat sachant bien parler et bien faire, aussi preux au combat que dévot à

l'autel, prit ainsi la parole : « Si frappés soyez-vous, barons francs, ayez foi! Les astres tomberont de la voûte étoilée plutôt que le Seigneur n'abandonne les siens! D'où viendra le secours? Quand? Comment? Je ne sais. Mais le secours viendra. Vous vivrez; vous vaincrez; et vous pourrez prier pour les barons défunts, au pied du saint Sépulcre où Dieu ressuscita. »

Tancrède alors jura qu'il ne renoncerait jamais à délivrer Jérusalem, tant qu'il lui resterait une soixantaine de compagnons avec qui combattre. Godefroi de Bouillon fit le même serment : « Chrétiens, ajouta-t-il, espérons en souffrant; et montrons tel courage que le Dieu des combats nous tienne pour ses fils! »

Godefroi cessait de parler, lorsque entra dans la salle un prêtre de Marseille connu pour sa piété : « Seigneurs, dit-il, je viens vous annoncer le salut. Cette nuit, saint André m'est apparu et m'a dit : « Dans l'église Saint-Pierre, à dix pieds sous le maître autel, est la lance qui perça Notre-Seigneur. Qu'elle soit déterrée et portée devant l'armée! Ce sera la délivrance. » Comme je m'étonnais et me demandais si je n'avais pas été dupe d'un fantôme, le saint apôtre s'est encore montré à moi, et m'a fait voir l'endroit où il faudrait fouiller. Si la lance ne s'y trouve pas, brûlez-moi vif. »

Douze ouvriers furent mandés; les fouilles furent faites; et la lance fut trouvée.

Grande émotion à Antioche. On semblait revenir de la mort à la vie.

Le jour même, l'ermite Pierre fut envoyé au prince de Mossoul pour lui dire : « Les chrétiens t'offrent de tout décider, soit par un combat entre un de tes émirs et un d'entre eux, soit par une bataille entre les deux armées. »

Le musulman, vautré dans un beau fauteuil d'or, une jambe sur l'autre, avait l'air d'un baron possesseur de grands fiefs. Il éclata de rire et dit : « Le marché est joli! Un seul d'entre eux mourrait; les autres seraient saufs!... Ceux qui t'envoient sont fous. Je tiens leur vie à tous. Rien ne les sauvera. Dis-leur de se livrer à ma discrétion, s'ils veulent échapper aux plus affreux supplices. »

— « Soit! vous saurez demain ce que peut notre Dieu. Ou vous prendrez la fuite; ou vous serez occis. »

Kerboran chassa Pierre en le traitant de mendiant et de meurt-de-faim; puis il se mit à jouer aux dés les têtes des chefs chrétiens.

A Antioche, Godefroi avait été choisi pour être le champion des croisés.

Robert de Normandie s'indignait de n'avoir pas été élu, lui baron de si haut lignage. Godefroi de Bouillon, l'ayant appris, vint le trouver et lui dit : « N'ayez pas de regret, loyal comte, hardi chevalier. Je reconnais moi-même que vous valez

mieux que moi; et je suis prêt à vous céder la place. »

— « Non certes! dit le comte, touché de voir le duc s'humilier devant lui. Nul ne peut mieux que vous représenter la chrétienté! Voyez toujours en moi votre bon compagnon. »

Là-dessus, Pierre vint annoncer les résultats de son ambassade.

— « Eh bien, à la bataille! » dirent tous les croisés que la lance trouvée avait remplis d'espoir.

Les plus exténués sont les plus empressés : « Mieux périr au combat que mourir affamés! »

La faim les exaspère; et la foi les soutient.

Les chrétiens vont marcher contre l'armée des Turcs. Ils reviendront vainqueurs, ou ne reviendront pas.

Adhémar de Monteil, ayant chanté la messe, a dégrafé sa chape et vêtu son armure. Le prélat, grand de taille, et de mine royale, est fièrement monté sur un beau destrier; et entouré des chefs, la sainte lance en main, il cherche un bon guerrier qui en prenne la charge.

— « Comte de Flandre, dit-il, vous porterez la sainte lance. »

— « Non, m'abandonneriez-vous tous vos fiefs d'Auvergne et du Limousin, je ne la porterai pas. J'entends combattre avec mes Flamands contre ces félons qui couvrent la campagne. »

— « Ce sera donc vous, duc Robert de Normandie, qui tiendrez la sainte relique. »

— « Même pour l'or de mille cités, je n'y consentirais point. J'aime mieux donner de rudes coups dans la bataille. »

L'évêque apostropha alors Godefroi de Bouillon, le duc à la mine hardie :

— « Sire, portez la lance, au nom de sainte Marie ! »

— « Jamais, cela devrait-il me valoir tous les trésors de Russie ! Je veux donner de ma personne en compagnie de mes bons Lorrains ; et bientôt nos épées seront rouges de sang. »

L'évêque se décida à entreprendre Tancrède avec de douces paroles.

— « Sire évêque, répondit le magnanime baron, c'est parler en pure perte. Je préfère à tout les blessures données et reçues, et je ne pense qu'à me mesurer avec le perfide Kerboran. »

— « Soyez donc le chevalier choisi ! » dit l'évêque à Bohémond.

— « Me donneriez-vous Paris avec elle, je ne porterais pas cette lance ; car je tiens à affronter les mêmes périls que mes compagnons de Sicile, de Lombardie, et de Toscane. »

L'évêque déconcerté adressa un pressant appel à Hugues le Grand.

— « Prière inutile, répondit le frère du roi de

France. J'ai à cœur de porter le premier coup à l'ennemi.

» Sire Adhémar, ajouta-t-il, faites trêve à toutes ces supplications! Vous ne trouverez pas un seul baron français qui soit disposé à porter la sainte lance. N'est-il pas manifeste que qui portera ce fer sacré ne pourra combattre et sera garanti par lui contre la mort? Nous entendons aventurer nos vies. Notre devoir est de frapper ferme, du commencement à la fin de la bataille. Seigneur évêque, autre est le métier d'un tonsuré tel que vous, et de chevaliers tels que nous. A vous de tenir haut dressée la sainte lance! A nous de vous frayer le chemin avec nos épées tranchantes! »

— « Oui, beau seigneur évêque, dit le preux Godefroi, cet honneur vous revient. Veuillez vêtir l'étole par-dessus votre armure; et, pendant la mêlée, élevez sur nos têtes la lance qui perça la sainte chair de Dieu. »

— « A votre volonté! dit Adhémar. Or sus, francs chevaliers, soyez sans peur. Tout chrétien mort ici montera droit au ciel. A la fin de ce jour, chacun de vous sera ou un heureux vainqueur ou un heureux martyr[1]. »

1. Dans la chanson de geste ALEXANDRE LE GRAND (*fin du douzième siècle*), les douze pairs du Charlemagne de la Macédoine, esclaves du point d'honneur, formulent tour à tour leur refus de quitter le champ de bataille pour aller chercher du secours.

Dans la chanson de geste AIMERI DE NARBONNE, les principaux compagnons de Charlemagne, excédés de fatigue et de privations,

Le prélat est monté sur une estrade. D'une main il tient haute la sainte lance; de l'autre, il asperge d'eau bénite les chefs qui défilent.

soupirant après la terre natale et le foyer familial, formulent tour à tour leur refus d'entreprendre le siège de Narbonne. (*Voir* AYMERILLOT *de* VICTOR HUGO, *cité en partie ci-dessus, page* 321.)

Dans la chanson de geste JÉRUSALEM, les principaux chefs des croisés, avides de regagner leurs donjons, et peu tentés d'avoir à défendre contre les assauts des Sarrasins la ville qu'ils ont eu tant de peine à conquérir, formulent tour à tour leur refus d'accepter la royauté de Jérusalem. Cette royauté revient finalement au vertueux Godefroi, qui, désigné le premier par l'acclamation du peuple, et sollicité le premier par l'évêque de Matran, avait demandé qu'un tel honneur allât à un plus digne.

Dans la chanson de geste RENAUD DE MONTAUBAN, les grands barons, n'admettant pas que Charlemagne demande à un chevalier français d'exécuter un autre chevalier français, formulent tour à tour leur refus de mener Richard au gibet. Roland, sollicité le dernier, répond : « Sire, avant de faire prisonnier le fils d'Aimon, je lui ai engagé ma foi qu'il n'encourrait aucun mal. Suis-je un antéchrist pour mentir à ma parole? Jamais plus et nulle part, je ne serais honoré... Barons, grâce pour Richard! Toucher à lui serait toucher à moi. A quiconque voudrait s'aviser de pendre Richard, je jette mon défi. Il sera mis à mort par l'épée que voici. Sachez-le, si le jeune Richard périt, je me mettrai moi-même entre les mains de son aîné Renaud. On ne m'appellera plus Roland; on m'appellera Richard. Je demanderai que les fils d'Aimon m'acceptent pour frère; et, avec eux, à côté d'eux, je serai votre ennemi. » Alors, Charlemagne se dresse debout, pâle de colère et l'œil enflammé : « Seigneurs français, dit-il, écoutez-moi. Je suis le fils de Pépin; je suis le chevalier qui conquit Galienne et fut préféré par elle à quinze rois; je suis l'empereur Charlemagne. Quelles conquêtes j'ai faites, quels traîtres j'ai châtiés : vous le savez. Si grands que soient les coupables, j'en fais justice. Un jour, mes douze pairs s'avisèrent d'être rebelles. Quand vint le soir, ils n'étaient plus. Eh bien! je le jure par ma couronne, s'il est parmi vous un baron qui fasse obstacle à ma volonté, son corps sera brûlé et sa cendre jetée au vent. » Les plus hardis ont tremblé... Rispeu de Ribemont est chargé d'exécuter Richard; et il le pend, avec une corde fortement serrée autour du cou. Heureusement Bayard, le cheval fée, veillait... (*Voir ci-dessus, page* 402.)

Hugues de Vermandois, le frère du roi de France, s'avance le premier; et il dit à l'évêque : « Que vous priiez ou non, je compte bien me battre. Jamais, s'il plaît à Dieu, je ne m'avilirai. Plus que terre et châteaux, l'honneur fait le seigneur; qui craint mort plus qu'opprobre est indigne de l'être. »

Ensuite vient le comte de Flandre avec son peuple d'illustres vassaux. Il a double surnom : Robert le Fort; Robert le Sage. Le Christ n'a pas plus fervent champion.

En compagnie de ses innombrables barons, voici le duc Robert de Normandie. Il leur parle d'un ton à la fois doux et fier : « Ardents comme le feu, fermes comme le bronze, montrons-nous vrais soldats de notre Seigneur Dieu! »

Celui qui vient après est le duc Godefroi, le premier en prouesse et générosité. Il n'a rien épargné pour alléger les maux causés par la famine; et le cheval qu'il monte, il a dû l'emprunter au comte de Toulouse. Plus lui plaît le combat qu'or fin et beau visage. Il excelle à brandir ou la lance ou l'épée, et dans un corps de fer loge un cœur de lion. Il dit aux bons Lorrains qui marchent sur ses pas : « Plus nombreux l'ennemi, plus belle la victoire. Ne pensez qu'à frapper avec force et courage! »

Ensuite vient Tancrède, le noble paladin, brave et compatissant, fleur de chevalerie.

Son cousin Bohémond apparaît après lui. C'est

le fils de Guiscard, l'aventureux Normand qui conquit la Sicile. Il est grand capitaine; et nul n'est plus habile.

En même temps sortent d'Antioche des vétérans, barons à barbes blanches, qui, depuis qu'ils sont nés, ont mis à mort plus de Sarrasins que n'en compte la grande armée de Kerboran. Ils disent : « Dieu nous a bien aimés puisqu'il nous a sauvés de tant de combats et a permis que nous venions ici lutter pour son héritage. Maudit qui reculerait d'un pied! Nous devons aux jeunes le bon exemple. »

Viennent en grand nombre d'autres seigneurs. L'un des plus intrépides est Enguerrand de Saint-Pol, dit Taillefer, qui se distingue par le luisant de ses armes.

Il dit à l'évêque : « Sire, laissez votre eau. Vous mouilleriez mon casque. Je tiens à le montrer tout beau aux Sarrasins. »

L'évêque sourit; et, sans l'asperger, il prie que Dieu le bénisse.

A la suite des guerriers, marchent les clercs tonsurés, revêtus de leurs aubes. Ils chantent :

Mort à tes ennemis! Lève-toi, Dieu vivant!
Et qu'ils soient dispersés comme la paille au vent!

Viennent aussi, avec leur roi Tafur, les truands et les gueux, troupe famélique et diabolique. Leurs

habits sont déchirés, et leurs chaussures trouées. Ils ont de longues barbes, des cheveux hérissés, des sourcils broussailleux, des visages émaciés, des tailles rabougries, des échines tordues, des ventres bouffis par la famine, des jambes torses. Ils portent frondes, couteaux, haches, piques, pioches et massues. Ce sont gens vivant mal, mais qui savent mourir.

Viennent enfin les dames qui se sont dit : « Nos seigneurs vont dehors pour attaquer les Turcs. Suivons-les! Partageons leur victoire ou leur mort. »

Elles portent des bâtons, des pierres, et de petits barils d'eau pour étancher la soif des combattants. Avec les clercs, elles donneront assistance aux blessés.

Leurs maris, les voyant, pâlissent sous leurs heaumes; puis ils regardent leurs épées; et chacun jure qu'il vendra chèrement sa vie, s'il doit la sacrifier.

Kerboran a réuni ses vingt-huit émirs dont les corps d'armée, campés sur les hauteurs, semblent des forteresses inaccessibles : « Nous sommes le nombre, dit-il. Tombons sur ces chiens de chrétiens avec la rapidité de la foudre! Et qu'ils fuient devant nous, comme devant l'épervier fuit l'alouette! La vaillance des Francs dépend du premier choc. Heureux ou malheureux,

il l'enflamme ou l'éteint. C'est sur eux ce dicton :

> Ils sont preux et hardis tant que leur jeu va bien;
> Mais quand leur jeu va mal, ils ne valent plus rien. »

Les Turcs battent les tambours, font sonner les cymbales et poussent de tels cris que collines et vallons en retentissent. Jamais grêle ne fut plus épaisse que les flèches qu'ils font pleuvoir sur les Français.

Les chrétiens intrépides se précipitent sur les rangs ennemis; et pendant une heure c'est une épouvantable mêlée.

Adhémar, au centre de l'armée, élève la lance merveilleuse; exhorte, et prie.

Godefroi de Bouillon, à la tête de l'aile droite, a déjà refoulé les multitudes sarrasines. Mais quoi! Bohémond, à l'aile gauche, est refoulé par elles. De nouveaux Musulmans arrivent qui pressent le corps de réserve. Vont-ils donc envelopper l'armée, broyée entre deux meules?

Les yeux au ciel, Adhémar s'écrie : « Anges et saints, que faites-vous en votre Paradis? Par la sainte lance, réveillez-vous! Venez, saintes milices! Venez combattre avec ceux qui combattent pour Dieu! »

Or, voici que des nuages floconneux se montrent à l'horizon; et, tout au milieu, apparaissent,



de plus en plus visibles aux regards ravis de l'évêque, des escadrons de cavaliers célestes.

Ce qu'il désire il le voit; et bientôt tous le voient comme lui.

D'une voix forte, Adhémar dit : « Voyez, là-bas au loin, tous ces vagues fantômes, venant en rangs serrés à travers les nuages! Barons, n'en doutez pas, ce sont les saints de Dieu! Voyez-les!... Ils sont bien cinq cent mille guerriers! Leurs corps, étincelants sous leurs blanches armures, brillent comme la neige au soleil de février! L'épée haute, saint Georges avance le premier, ayant à ses côtés le baron saint Maurice. C'est la foule des saints, puis la foule des anges! C'est le ciel tout entier qui descend sur la terre! Ils viennent nous aider! En avant! Mort aux Turcs! »

Et pris d'un grand frisson qui va des uns aux autres, les chrétiens reprennent l'attaque avec une furie invincible.

Les clercs même combattent. L'ermite Pierre à la barbe fleurie frappe les Turcs de son bourdon ferré; et tous ceux qu'il atteint, il les renverse morts.

Qui dira les beaux faits de tous nos hauts barons? Godefroi accomplit merveilles sur merveilles. Il avise le fils du Soudan, qui est le guerrier dont la vie tient le plus au cœur des Musulmans, et qu'entoure un rempart de vaillants chevaliers. Par Godefroi ce rempart est rompu. Par

Godefroi, le fils du Soudan est terrassé. Il tombe, cadavre, sur d'autres cadavres.

La panique est dans les rangs des Turcs. Ils s'enfuient au galop, laissant cent mille des leurs sur le champ de bataille, et livrant aux chrétiens leurs grandes provisions.

Kerboran se rappelle alors les paroles de sa mère, la prophétesse, qui lui a dit : « Cher enfant, mon confort, mon cœur et ma pensée, en toi toutes mes joies, toute mon amitié. Mais renonce à marcher contre la gent chrétienne! Les Français ont un Dieu plus fort que tous les autres. Notre lutte contre eux deviendra notre perte. Je prévois que ces gens, venus de l'Occident, nous prendront les pays hérités de nos pères. »

Le prince tente pourtant de rallier quelques guerriers d'élite. Vains efforts! Plus il crie après eux, plus ils partent en hâte. Il aggrave sa honte en voulant la venger. Alors, il tord ses mains; il maudit Mahomet; et, tout désespéré, il se joint aux fuyards.

Les croisés, qui avec la victoire ont retrouvé l'abondance, rentrent joyeux à Antioche, précédés par l'évêque du Puy qui tient dressée la sainte lance, la lance triomphale.

Mais, à Antioche, un nouveau mal les attend : la peste.

Godefroi, Hugues, Tancrède, Robert et d'autres capitaines prodiguent leurs soins aux pestiférés.

L'évêque Adhémar se dévoue avec eux; et, moins heureux qu'eux, il est gagné par le fléau. La mort le prend. Il ne verra pas comme eux Jérusalem, la terre promise...

Dieu bénisse la France et absolve ses fautes, pour avoir enfanté de si nobles héros[1]!

1. Benéoiste soit France, et de Dieu absolue
Que tant de bone gent en est de li issue!

XIX

LE CHEVALIER AU CYGNE

Le contraste est grand entre l'ordonnance sévère de la chanson de Roland et les imaginations gracieuses dont l'épopée grecque sème ses récits.

Chez Homère, il est rare qu'un héros soit mis en scène sans que le poète nous fasse connaître les merveilles de sa généalogie et environne sa figure d'une auréole mythologique.

L'analogue existe dans certaines de nos chansons de geste, notamment dans ces vieux poèmes où nos trouvères contèrent les légendes triomphalement mises en œuvre chez les Allemands par l'auteur génial de *Lohengrin*, de *Tristan et Yseult,* de *Parsifal.* Wagner a germanisé la matière de France et en a tiré ses plus belles inspirations musicales. Il a notamment fait revivre les fables dont l'imagination populaire entoura le berceau du héros d'Antioche et qui sont consignées dans deux de nos chansons du treizième siècle : HÉLIAS et GODEFROI ENFANT.

La bisaïeule de Godefroi de Bouillon, Elioxe, était une fée qui devint reine. Elle avait prophétisé la naissance et la gloire du futur roi de Jérusalem.

D'Elioxe étaient nés deux jumeaux, venus au monde avec une chaîne d'or autour du cou.

Leur mère étant morte, une marâtre jeta ces enfants à l'abandon et se fit apporter leurs colliers d'or.

Dépouillés de leurs colliers, les enfants perdirent insensiblement la forme humaine. Ils sentirent circuler dans leurs membres une sève nouvelle qui en changeait la structure ; ils furent privés de la parole ; ils se virent devenir oiseaux, aussi blancs que fleurs de lis, ayant larges pieds, jambes fines, poitrine arrondie, grandes ailes, cou élevé, long bec ; et ils se jetèrent dans une rivière où ce fut leur plaisir de trôner sur l'eau qu'ils sillonnaient de leurs mouvements gracieux et fiers.

Bientôt les nouveaux cygnes déployèrent leurs fortes ailes pour s'envoler vers le palais paternel. Ils élirent domicile dans l'ample vivier très poissonneux du jardin royal.

C'était merveille comme ils s'y promenaient avec sveltesse et majesté.

Lorsque leur père, absent depuis des années, fut enfin revenu, ils en éprouvèrent une joie infinie.

Si délicates, si douces, si tendres furent leurs caresses que le roi fut mis sur la voie de la vérité.

Un des deux colliers d'or fut retrouvé et placé au cou d'un des deux cygnes qui aussitôt recouvra la forme humaine. Mais, par suite de la perte de

l'autre collier, que l'orfèvre avait fondu, l'autre enfant resta cygne.

Quand Hélias partit pour les lointaines aventures, c'est le beau cygne qui, attelé à la proue, ramant avec ses pieds, gouvernant avec sa queue, dirigea la blanche nef sur laquelle son frère s'embarqua.

Le cygne vogua d'abord dans les eaux du Rhin; puis dans les eaux de cette branche du Rhin qu'on appelle le Vahal, et qui passe à Nimègue. Il s'arrêta devant cette ville.

Au palais de Nimègue, la duchesse de Bouillon était venue se plaindre à l'empereur des méfaits du Saxon Regnier, ravisseur de ses terres.

— « Ah! disait-elle, il m'aurait épargné si j'avais eu un baron pour me défendre. Mais je suis veuve et je n'ai que cette enfant. »

Et elle montrait à l'empereur sa fille Béatrix, âgée de quinze ans, dont la chair rosée avait l'éclat de la fraîche aurore.

— « Votre droit est sûr, dit le roi. Mais il vous faut un champion qui défie Regnier en champ clos et en appelle au jugement de Dieu. »

A ce moment, des fenêtres du palais, le roi, la duchesse et sa fille, aperçurent un chevalier armé de pied en cap, dont le heaume et le haubert, l'écu et la lance, reluisaient d'or et d'argent, et qui sortait d'une blanche nef menée par un cygne.

Le beau chevalier se présente pour combattre

le Saxon; terrasse son redoutable adversaire; remet la veuve en possession des terres usurpées, et obtient la main de l'orpheline qui s'est éprise de lui comme lui d'elle.

— « Sœur, douce amie, dit le chevalier à sa jeune épousée, tant que vous me voudrez avoir pour compagnon, ne me demandez pas qui je suis. Car ma destinée veut que, si vous aviez une telle curiosité, nous en fussions tous deux victimes. Tôt après, je devrais vous quitter à jamais. »

La belle Béatrix promit le silence.

Les deux époux eurent bientôt une fille qu'ils nommèrent Ida, et dont la naissance doubla leur félicité.

Mais le grand secret qui lui était caché occupait toujours l'imagination de Béatrix. Au bout de sept ans, elle ne put s'empêcher de dire un jour au mystérieux chevalier :

— « Ne m'apprendrez-vous pas enfin quel est votre nom et de quelle terre vous êtes? »

A ces mots le chevalier pâlit et fut pris du désespoir qu'éprouve l'homme qui voit tout à coup tomber morte la personne aimée.

— « Dame, dit-il, à cette heure finit notre union. Dans un moment, il me faudra partir. »

— « Que dites-vous? s'écria Béatrix. Où iriez-vous, beau sire, loin de votre fille et de votre femme qui tant vous aiment? »

— « Je m'en irai. Il le faut, hélas! Voici, fendant

les eaux avec la vitesse de l'éclair, le cygne blanc et sa blanche nef, qui reviennent pour m'emmener. Chère Béatrix, qu'avez-vous fait? Ah! vous êtes bien la fille d'Eve, qui, à tant d'autres fruits plus beaux, préféra celui qu'on lui avait défendu de convoiter, et, ni soir ni matin, n'eut de repos que lorsqu'elle en eut mangé! Jamais je ne vous reverrai; ni toi non plus, mon enfant, mon Ida bien-aimée! »

Bien de pleurs furent versés, bien de baisers furent donnés. Il fallut se quitter. Le chevalier au cygne repartit pour ne plus revenir.

Béatrix chercha une consolation dans les soins donnés à Ida en qui elle prépara la meilleure des épouses et la meilleure des mères.

Devenue à quatorze ans la femme du comte de Boulogne, Ida mit au monde Godefroi de Bouillon, le roi prédit par la royale fée.

XX

L'ANNEAU MAGIQUE

Dans la chanson de Roland, Joyeuse est l'épée de France en même temps que l'épée de Charlemagne.

D'après une légende, elle fut forgée quand la France se convertit au christianisme; et Clovis, notre premier roi, fut son premier possesseur.

Si vif était l'éclat de sa large lame qu'elle semblait tout embrasée, lorsque l'empereur la brandissait devant les yeux des mécréants terrifiés.

La chanson de Roland se contente de dire que cette épée sans pareille changeait ses clartés trente fois par jour. Mais d'autres chansons lui attribuent des propriétés plus merveilleuses. On contait notamment qu'elle préservait de tout empoisonnement et de tout maléfice l'homme qui la possédait.

La chanson de geste Horn, composée au treizième siècle par Thomas de Bretagne, est l'amplification de vieilles cantilènes où joue un rôle certain anneau aussi curieusement magique que l'épée de Charlemagne.

Horn était un orphelin, seigneur sans domaine, mais chevalier accompli.

Il excellait en chevauchées, jeux, chasses, combats de tout genre; et il faisait si bien chanter les cordes de la harpe que ceux qui l'entendaient étaient dans le ravissement comme s'il leur fût venu une souvenance des harmonies du ciel[1].

Depuis plusieurs années Horn servait le roi de Bretagne pour l'amour de sa fille.

Informé de cet amour, le roi ordonna à Horn de faire un voyage au bout du monde et d'y chercher l'oubli de la belle Rimel.

— « Partez, puisque mon père le veut, lui dit la princesse; et acceptez de moi cet anneau magique. Tant que le diamant qui l'orne ne pâlira point, je serai vôtre. »

Au bout de sept ans et un jour, le diamant commença tout à coup à se ternir.

— « Dieu! pensa Horn, Rimel va donc m'être ravie? Est-ce qu'elle se marie? Est-ce qu'elle meurt? »

Et, quittant un lointain royaume qu'il venait de conquérir, vite il s'embarqua pour la terre où régnait Hunelaf, le père de Rimel.

Sitôt descendu de bateau, il avisa un mendiant : « Qu'y a-t-il de nouveau en Bretagne, brave homme? »

1. Lors prent la harpe à sei, si commence à temprer;
Deu! qui dunc l'esgardast, cum la sout manier,
Cum ses cordes tuchot, cum les fesoit tramler,
Asquantes fet chanter, asquantes organer,
De l'armonie del ciel li pureit remembrer.

— « Rien, sinon que les noces de la fille du roi viennent de commencer. Il paraît que son premier ami est mort. »

— « Bon homme, dit Horn, donne-moi, avec ta besace, ton manteau de bure et ton bâton noueux. En échange, je te donne, avec cette bourse, mon manteau d'écarlate et mon cheval. »

Tandis que le mendiant ravi courait à la taverne, le jeune homme se dirigea vers le palais, où personne ne pouvait le reconnaître, soit à cause de son déguisement, soit parce que le chagrin l'avait usé et vieilli.

Un moment après, le sénéchal apprenait à la royale fiancée qu'à la porte du palais un mendiant demandait qu'on lui versât une coupe de vin qu'il boirait à la santé de Horn.

— « Je veux lui présenter la coupe moi-même », dit la belle Rimel. Et elle vint à la porte verser le vin au mendiant.

Tout en buvant, Horn glissa l'anneau dans le fond de la coupe.

— « D'où vient cet anneau? s'écria Rimel, pâle et frémissante. Où l'as-tu trouvé? L'as-tu pris au doigt d'un homme mort? »

— « Je ne l'ai pas trouvé; je ne l'ai pas pris au doigt d'un homme mort. Celui qui le reçut de votre main est bien vivant. Je suis cet homme. »

— « Et moi je suis tienne, mon bien-aimé. Ce que tu souffres je veux le souffrir. La Bretagne

n'a pas de trésors que je préfère à tes haillons. Je quitterai ma robe de fête, et je mendierai mon pain avec toi. »

— « Dame, vous ne quitterez pas votre robe de fête ; vous ne mendierez pas votre pain ; mais vous serez reine ; car je suis roi. »

Rimel courut à son père : « Mon bien-aimé est retrouvé : il est roi ! »

Elle devint reine, et dédommagea par une belle charge le riche duc qu'on avait voulu lui donner pour mari.

Le diamant, un moment pâli, avait repris tout son éclat.

XXI

L'ARCHANGE RÉCONCILIATEUR

Dans la chanson de Roland, il n'est pas fait abus, comme dans des chansons postérieures, de transformations féeriques, de palais enchantés, de magiciens, de talismans, de philtres, de nains, de géants, et de toutes les défroques du merveilleux oriental amalgamé avec le merveilleux chrétien.

A part le bouleversement de la nature qui annonce la mort de Roland, et le miracle du jour qui s'allonge pour donner à Charlemagne le temps d'atteindre et de battre les Sarrasins, il n'y a à noter, dans *Roland,* que l'intervention de démons emportant aux enfers quelques âmes de païens, d'anges prenant au ciel l'âme de Roland, et de l'archange Gabriel se manifestant à Charlemagne pour l'aviser ou le réconforter.

Dans la légende de Roland et de la belle Aude, un ange est le grand machiniste qui change la scène de face et, par un coup de théâtre providentiel, arrange tout, de telle sorte que Roland et Olivier, au fort de leur combat, sont rapprochés, sans qu'il y ait eu un vainqueur et un vaincu.

C'est au même dénouement, opéré par l'archange saint Michel, que la chanson de geste Ogier

DE DANEMARK (*treizième siècle*), attribuée à Raimbert de Paris, fait aboutir la grande lutte entre Ogier le Danois et Charlemagne.

Le regard clair comme l'acier, le visage aussi vermeil que la rose sur le rosier, la taille gigantesque, le corps membru, la poitrine large, les bras noueux, l'allure fière, Ogier est l'Hercule du Danemark.

Il a toujours été le fidèle de Charlemagne; mais un crime du fils de l'empereur fait de lui un révolté.

Au cours d'une partie d'échecs, à Laon, le fils d'Ogier, Baudouin, entra en querelle avec Charlot; et celui-ci, d'un coup d'échiquier, lui cassa la tête.

A la nouvelle du meurtre de son enfant, Ogier furieux s'écria : « Malheur à Charles et à Charlot! Il me faut leur mort en châtiment de la mort de mon Baudouinet. Ils me savent bon aux bons; ils verront si je suis méchant aux méchants. Je fais serment de tirer d'eux la plus éclatante vengeance. »

Le Danois, reniant son hommage, jeta à l'empereur son défi; et, pendant des années, soutint une lutte à outrance.

Charlot finit par être pris de remords; et il se rendit mystérieusement près de son implacable ennemi pour lui demander pardon.

— « Qui es-tu, dit Ogier, toi qui, revêtu de si

belles armes, viens me trouver dans mon donjon de Castelfort? Es-tu un chevalier qui veut que nous fassions l'un contre l'autre l'épreuve de notre vaillance? »

— « Sire, je suis Charlot, le meurtrier de votre fils; et je viens vous crier merci. Faisons la paix! »

— « C'est toi, traître! cria Ogier. Que Dieu te maudisse! »

— « Noble seigneur, j'étais un enfant quand j'accomplis cet acte de folie. J'en suis resté triste à jamais. Quelque réparation que vous m'imposiez, je m'y résignerai. »

— « Arrière tes réparations! Je n'en accepte aucune. Trop grande a été ma perte. Trop grande est ma douleur. C'est toi qui, frappant mon petit Baudouin, fis jaillir à terre sa cervelle et ses yeux, ses yeux si beaux. Je te hais; je hais ton père. Lui et toi vous ne m'échapperez point. Tu es venu ici avec confiance te mettre au bout de mon épée. Je t'épargne. Mais garde-toi; et qu'il se garde! »

Et, sans même lui accorder un regard, Ogier tourna le dos à Charlot qui retourna au camp, le deuil dans l'âme.

Le lendemain, au milieu de la nuit, vêtu de son haubert, le heaume lacé en tête, l'écu au cou et la lance au poing, le Danois, monté sur son destrier, pénètre au milieu des tentes des chevaliers; arrive à celle de Charlot; y entre; et, comme il y avait deux lits, va au lit le plus richement paré

dans lequel il enfonce la pointe de sa lance, croyant percer Charlot.

— « Te voilà mort, cria-t-il d'une voix terrible ; et mon fils est vengé ! »

Charlot, qui était dans l'autre lit, tremblait de tous ses membres.

— « A l'aide ! Sus au Danois ! » crièrent plusieurs voix. Et bientôt, de toutes parts, ce cri retentit : « Le Danois est ici ! Sus au Danois ! »

Ogier a sauté sur son bon cheval qui se met à courir comme court le cerf devant une meute de levriers.

Des centaines de chevaliers poursuivent Ogier la lance au dos ; et c'est Charlemagne qui le poursuit de plus près.

— « L'empereur à mes trousses ! Bonne affaire ! » pense Ogier. Il se retourne ; et, portant un fier coup à l'empereur, troue son écu ; l'atteint à la chair vive ; le renverse de son cheval.

Si de nombreux chevaliers ne fussent arrivés à la rescousse, Charlemagne était perdu...

L'empereur eut sa revanche. Une surprise lui livra le Danois que des chevaliers de Turpin firent prisonnier pendant son sommeil.

— « Qu'on me débarrasse d'Ogier ! » dit l'empereur.

Mais Turpin se borna à le tenir captif en son château de Reims.

Sept ans s'étaient écoulés lorsqu'il advint que

la chrétienté fut mise en péril par les hordes mahométanes ayant à leur tête le géant Bréhier, devant qui marchait la terreur.

La pensée que le redoutable Ogier était mort avait donné courage aux envahisseurs; et les envahis se disaient : Que n'est-il vivant!

— « Le Danois vit! Il est caché à Reims! » telle est la grande nouvelle qui tout à coup se répandit et arriva aux oreilles de Charlemagne.

Aussitôt l'empereur requit le captif de tout oublier et de venir se mettre à ses côtés à la tête de l'armée.

— « Jamais, tant que Charlot vivra! répondit Ogier. Le fils de Charlemagne a tué mon fils. Je veux tuer le fils de Charlemagne. »

Que faire?

L'empereur était dans la plus grande angoisse. Le blond Charlot vint se jeter à ses pieds.

— « Mon père, dit-il, en pleurant, je sais de quel grand amour vous m'aimez; mais il faut sauver la chrétienté. »

En effet, s'il aimait Charlot, l'empereur aimait plus encore la France et sa gloire.

Le cœur navré, il se décida à livrer son enfant.

Quand Charlot se fut bien confessé, l'empereur, les larmes aux yeux, le prit par sa main blanche; et, accompagné de ses meilleurs barons, le mena devant Ogier.

— « Sire Ogier, dit-il, mon cœur est dolent à

se fendre. Mais enfin, puisqu'il le faut, voilà mon fils dont la vie t'appartient en échange de celle de ton fils. Pourtant, laisse-moi te prier de ne le tuer point. Je te donnerai Chartres et Etampes; je te donnerai le Vermandois et le Hainaut. Que veux-tu encore comme réparation? Prends mes terres et laisse-moi mon enfant. »

Lors Charlot se prosternant : « Duc Ogier, acceptez ces offres; et, au nom de Dieu, laissez-moi vivre. J'irai au Saint-Sépulcre pour expier mon crime; et, pendant sept ans, j'y ferai pénitence. »

Et il ne pouvait s'empêcher de pleurer; et il jetait sur les hauts barons qui étaient là des regards qui les suppliaient d'ébranler en sa faveur l'inflexible Ogier.

Les grands de France se mirent à genoux, le vieux Naime en tête, et implorèrent la grâce de Charlot.

— « Je ne pardonnerai pas, » dit Ogier; et il tira Courtain, sa bonne épée, dont l'acier reluisait comme la flamme.

Cependant l'empereur, n'y pouvant tenir, s'était voilé le visage et était allé tout à côté, dans une chapelle, se prosterner devant l'autel, les bras en croix : « Christ, j'en appelle à vous, le roi tout-puissant! s'écria-t-il. A cause de votre bonté, tous les animaux furent en liesse quand vous naquîtes à Bethléem; et un bœuf, qui mangeait près de votre crèche, s'étant doucement incliné devant

vous, renonça à l'herbe dont il se nourrissait pour vous en faire une couche molle. Bon roi des rois, si j'ai jamais rien fait qui pût vous agréer, sauvez mon enfant! »

Et, revenu vers Ogier, le puissant empereur s'écria : « Pour l'amour de Dieu, rends-moi mon fils! »

— « Il mourra! » dit Ogier. Et, prenant Charlot par les cheveux, il leva son épée nue.

Mais voici que du ciel descend la foudre; son sillon lumineux passe entre Ogier et Charlot. Un archange apparaît. C'est saint Michel. Il dit : « Ogier, ne touche pas au fils de Charlemagne! Dieu le défend. Donne-lui seulement un soufflet pour te mettre en règle avec ton serment de vengeance. A cette heure ton fils qui souffrait au Purgatoire va être couronné au Paradis. Toi, monte à cheval; et va avec Charles, ton seigneur, combattre les mécréants! »

Aussitôt Ogier donna à Charlot un grand soufflet qui le fit tomber à terre.

Lui-même le releva et l'embrassa.

Quelques jours après, l'Hercule du Danemark entrait en lice contre Bréhier, l'Hercule de l'Orient, et le mettait à mort.

Les Sarrasins prirent la fuite.

Tel était le contentement de Charlemagne que le grand empereur voulut tenir l'étrier d'Ogier quand le duc descendit de son cheval.

XXII

L'HOMME DU DIABLE

A plusieurs reprises, l'auteur de la Chanson de Roland parle d'âmes emportées aux enfers. Mais c'est toujours à propos des mahométans qu'il fait ainsi intervenir les diables; jamais à propos des chrétiens, même quand le chrétien s'appelle Ganelon.

La CHANSON DE GARIN DE MONTGLANE (*treizième siècle*) met en scène un sire de Montgravier, nommé Gaumadrias, qui, né chrétien, a renié Dieu et s'est donné au diable.

Sa haine de Dieu le fait semblable à Corsolt, le gros géant aux épaules massives, à la peau velue, aux cheveux hérissés, aux yeux de braise, qui, sous les murs de Rome, écourta le nez de Guillaume au bras de fer, et dont Guillaume coupa la tête en disant : « J'ai bien vengé mon nez. » Ame satanique et révoltée, Corsolt disait : « J'ai Dieu en exécration; car son tonnerre a foudroyé mon père, et ma vengeance n'a pu monter jusqu'à lui. Que ne puis-je l'atteindre en son paradis! Ma lance l'aurait bientôt pourfendu... Maudits tous ceux qui l'adorent! Je voudrais les écorcher vifs, ou les faire griller sur des charbons ardents. Entre

Dieu et moi c'est une guerre à mort. A lui le ciel ; à moi la terre[1]. »

Gaumadrias réunit tous les vices et a commis tous les crimes. C'est une nature égoïste, lascive, arrogante et vindicative, incapable de s'apitoyer et d'aimer.

Il a le corps sec et long, le front fuyant, les joues livides, un parler dur, un rire sardonique. Dans ses prunelles brille un feu étrange. Son allure est jeune ; et pourtant sa peau est cousue de rides. Il ressemble à une pomme gâtée, verte au dehors, au dedans mangée des vers.

A la nouvelle que sa terre de Montgravier était tombée aux mains de Garin de Montglane, Gaumadrias résolut de mourir. Mais il ne voulait pas mourir seul : « Hâtez-vous de me suivre, cria-t-il aux siens, et nous échapperons à l'ennemi. »

Il les embarque avec lui sur un vaisseau dont il saisit le gouvernail, et il pousse le vaisseau dans la direction d'un rocher où il se brisera.

Un vent furieux s'était levé qui gonflait les voiles et faisait voler le navire à travers les grandes vagues.

Plus on approchait de la roche, plus Gaumadrias suppliait en son cœur les démons d'emporter toutes ces âmes et la sienne aux enfers. Il abhorrait le

1. Et mei et Deu n'avons mais que pleidier :
Meie est la terre et siens sera li ciels.

Paradis, dit la légende, de même qu'il avait toujours abhorré de bien faire.

Un des passagers, qui était marinier, vit le danger et s'écria : « Sire, vous nous conduisez mal. Nous sommes perdus si Dieu n'a pitié de nous. »

A ce mot de Dieu, Gaumadrias saisit l'homme et le jeta à l'eau.

Revenant au gouvernail, il continua à cingler droit vers la roche.

Vainement ses vassaux, mis en éveil, s'écrient et tremblent de peur.

A ceux qui implorent Dieu, il donne des coups de barre qui les assomment. Aux autres, il dit en ricanant : « Ne craignez rien : le diable nous sera en aide. »

Voici le roc tout près. On va le heurter; on va périr.

Gaumadrias s'écrie avec une joie sauvage, et en se signant à rebours de la main gauche : « Accourez, diables, accourez! Prenez tout mon monde! Prenez-moi! Je suis votre homme lige! »

Il parlait encore que la nef se brisait en morceaux contre le roc et était submergée.

Les démons emportaient leur proie.

XXIII

LES DEUX MERVEILLEUX AMIS

Parmi ses fougues et ses violences, la vieille chevalerie comprenait la beauté du fidèle et parfait attachement d'une âme à une âme ; et le grand empereur des croisades, Frédéric Barberousse, disait qu'un bon frère d'armes est plus à priser que deux impératrices.

Il y a un exquis poème d'amitié dans la Chanson de Roland ; et des deux amis, c'est peut-être Olivier qui nous touche le plus.

Dès le début de l'œuvre, Olivier se peint et peint son ami par les premiers mots qu'il prononce. Il s'agit de savoir qui risquera sa vie pour porter un message au roi Marsile. Roland s'offre. — « Non ! s'écrie Olivier. Non ! Pas Roland ! Il est trop bouillant et trop fier. Il se ferait tuer. C'est moi qui irai. »

Plus tard, quand Roland a tout compromis faute de l'avoir écouté, le bon Olivier se fâche ; il dit même à son ami la plus cruelle parole qu'il peut trouver : « Vous n'aurez pas Aude, ma sœur, pour femme ! » Mais sa colère ne peut durer ; et elle expire dans les effusions de la plus délicate amitié.

Outre Olivier et Roland, les deux amis par ex-

cellence, notre chanson présente plusieurs couples d'amis très divers : Charlemagne et Naime, vieux frères d'armes, s'entre-secourant avec une sollicitude attendrie; Marsile et le Calife, son conseiller fidèle; Gérin et Gérier, inséparables dans la vie et dans la mort; Ganelon et Pinabel non désunis par le crime... Et, après la mort d'Olivier, quelle touchante mutualité d'affection et de dévouement entre Roland et Turpin!

Curieuse mise en œuvre d'une légende orientale, la vieille chanson de geste Amis et Amiles (*douzième siècle*), qui devint au quinzième siècle le roman Milles et Amis, nous conte l'histoire d'une amitié, non certes plus belle, mais autrement merveilleuse que celle d'Olivier et de Roland.

Amy et Amile naquirent la même nuit; furent baptisés le même jour; eurent même parrain, qui donna à chacun une même coupe d'or magnifiquement ouvragée, et se ressemblaient tellement de corps, de visage, d'allure, que, qui voyait l'un voyait l'autre.

Ils devinrent compagnons et se promirent perpétuelle amitié.

Il arriva que le comte Amile, étant à la cour de Charlemagne, manqua de respect à la fille de l'empereur, la gente Belissant, qui avait commis la faute de le provoquer.

Le baron Hardrée, jaloux d'Amile, dénonça le

fait à Charlemagne, ajoutant qu'un tel homme était plus digne de mort que de vie.

Amile prit le parti de défier son accusateur en combat singulier.

Mais s'en remettre ainsi au jugement de Dieu n'était-ce pas se vouer à la mort, puisque l'accusation était vraie?

C'est ce que pensa Amy qui dit à Amile : « Tu serais tué dans ce duel. Echangeons costume et chevaux. Va-t'en à mon logis où on te prendra pour moi; et je vais aller au champ clos où on me prendra pour toi. Etant innocent, je battrai le traître. »

C'est ce qui eut lieu. Le redoutable Hardrée fut tué dans le combat; et Amy put, avec vérité, protester devant Charlemagne que jamais il n'avait fait outrage à sa fille.

— « Eh bien, Amile, lui dit l'empereur, je te la donne en mariage. »

Amy, parlant toujours comme s'il était Amile, promit amour et fidélité à Belissant qu'il jura d'épouser.

Sitôt libre, il courut aviser son ami et lui rendre son équipement.

Grande fut la joie d'Amile qui, par ce stratagème, fut sauvé de l'épée d'Hardrée et devint le mari de la belle Belissant.

Sur ces entrefaites, un ange du ciel était apparu

à Amy, lui disant : « Tu as fait au roi un faux serment. Ta chair en aura grand martyre. La lèpre sera ta punition. »

— « Ma chair appartient à Dieu, dit Amy. Qu'il en fasse ce qu'il voudra. Ce m'est assez que mon ami soit heureux. »

Amy, ne voulant pas troubler la joie d'Amile, le laissa partir avec sa femme pour un long voyage au Saint-Sépulcre, sans rien lui dire de la prédiction de l'ange.

Bientôt le corps d'Amy ne fut qu'une plaie puante. La lèpre paralysait ses membres, déracinait ses dents, aveuglait ses yeux, défigurait son visage, rongeait son corps, découvrait sa chair vive.

Sa femme Lubiane le prit en dégoût; et, objet de répulsion pour tout le monde, il fut jeté hors de son logis et de sa cité.

Il se fit transporter dans le Berry où étaient deux de ses frères. Mais en vain il les implora. Ils refusèrent de le reconnaître.

Il alla à Rome pour avoir l'aide de son parrain. Son parrain n'était plus de ce monde.

Nombreuses furent, pendant de longs mois, les traverses du pauvre lépreux quêtant par les chemins la nourriture et un refuge.

Il était accompagné de deux serviteurs, les seuls êtres qui lui fussent restés fidèles. Ils le guidaient et le faisaient vivre.

Mais quand il était abandonné de tous, chassé de partout, eux aussi ne finiraient-ils pas par prendre peur de la mortelle pestilence du mal qui le torturait?

Sa mort était proche. Pouvait-il quitter cette terre sans avoir revu son ami?...

Les deux bons serviteurs avaient couché Amy dans une charrette où ils lui arrangeaient chaque jour un lit d'herbe fraîche et qu'ils menaient à travers les routes, l'un tirant devant, l'autre poussant derrière.

C'est en cet attirail qu'on arriva en pays d'Auvergne, devant la porte du château d'Amile, que sa femme avait fait père de deux enfants jumeaux, et qui, revenu de Jérusalem, s'inquiétait de savoir ce qu'était devenu Amy.

— « Que Dieu me rende mon compagnon! disait-il; et je serai l'homme le plus heureux de ce monde. »

Ayant entendu le bruit de la crécelle, par laquelle le pauvre lépreux avait l'habitude d'avertir les gens de son approche, le comte Amile dit à son sénéchal :

« Il y a là-bas un misérable ladre. Apportez-lui à manger et à boire. »

Quand le sénéchal arriva, avec du pain, de la viande et un plein pot de vin, il remarqua la coupe d'or dans laquelle les deux serviteurs lui dirent de verser le vin. Cette coupe, merveilleusement

ouvragée, était, on le sait, toute pareille à celle qui avait été donnée en même temps à Amile par le parrain des deux amis.

— « Sire, dit le sénéchal à Amile, j'ai fait selon votre vouloir. Mais je vous apprendrai que ce ladre boit dans votre coupe d'or qu'on vous aura volée. »

A ces mots, Amile changea de couleur; et, appelant son écuyer : « Où est ma coupe? » lui dit-il.

— « Sire, je l'ai enfermée », répondit l'écuyer.

Il l'alla quérir et la montra au comte.

— « Qu'est ceci? » s'écria Amile; et il courut à la charrette.

Amy était en train de boire dans la coupe.

— « Pauvre homme, lui dit Amile, d'où êtes-vous et d'où vous vient cette coupe? »

— « Ah! répondit Amy, cette vie n'est que peine et misère. Ne voyez-vous pas que je suis un lépreux? Je m'appelle Amy et cherche Amile. »

A ces mots, Amile saute sur la charrette; il embrasse le pauvre lépreux; le fait monter en son palais et ordonne qu'il y soit aussi honoré que lui-même.

— « Hélas, lui disait-il, bon compagnon Amy, quelle est donc notre mauvaise destinée? Votre chair qui était si belle et polie, comme elle est maintenant couverte de plaies et navrante à voir! »

Et appelant sa femme : « Dame, venez par sainte charité. Voici le bon chevalier, mon compagnon, que je dois tant aimer; car il me sauva de la mort et me fit votre époux. »

Aussitôt Belissant saute au cou d'Amy.

— « Ah dame, lui disait Amy, ne me touchez pas. Gardez d'approcher ainsi un misérable lépreux. Pour Dieu, reculez-vous! »

Mais Belissant n'en fit rien. Elle embrassa encore Amy; et puis, se jetant à ses genoux : « Oh, noble chevalier, dit-elle, comme je vous ai vu beau, vaillant et hardi, quand vous luttiez contre Hardrée le félon et opériez notre salut! »

Amile et Belissant firent asseoir Amy entre eux deux et le servirent comme s'il eût été un roi. De temps en temps, à le regarder, la pitié les prenait; et ils pleuraient tendrement.

La nuit venue, le bon Amile porta Amy dans sa chambre peinte à fleurs et le coucha dans son propre lit.

Au besoin s'éprouve l'homme et se reconnaît l'ami.

Désormais, hors la santé, il ne manqua plus rien au pauvre lépreux.

Amile voulut récompenser les deux vaillants serviteurs qui avaient partout suivi Amy avec amour quand tout le monde le fuyait avec dégoût; qui lui avaient donné, jour et nuit, leurs soins dé-

sintéressés; qui avaient souffert avec lui; qui avaient mendié pour lui. Il les fit chevaliers[1].

Cependant, à mesure que le temps marchait, l'état d'Amy devenait de plus en plus lamentable. Le plus féroce de ses ennemis n'aurait pu s'empêcher d'en avoir compassion.

Une nuit, un ange du ciel lui apparut, au milieu de rayons de lumière, et lui dit : « Amy, veux-tu vivre? »

— « Hélas, dit-il, si grand est mon supplice que j'aime autant mourir. »

— « Mais si tu revenais en santé? »

— « Nul médecin ne peut me guérir, hors le sauveur Jésus-Christ. »

— « Ecoute, et garde-toi de prendre peur. Demain c'est Noël. Pendant que Belissant ira ouïr la messe au moutier de Saint-Simon, Amile viendra à ton chevet. Lors, tu lui diras que, s'il veut couper le cou à ses enfants, et que ton corps soit lavé dans leur sang, tu obtiendras pleine

1. Les vieilles chansons de France offrent des exemples nombreux de serviteurs dévoués. Un de ces types est retracé dans la chanson de gestes Mainet (*douzième siècle*) qui représente l'enfant de Pépin et de Berte aux grands pieds, le futur Charlemagne, caché sous un nom d'emprunt pour soustraire sa vie aux coups d'heureux usurpateurs, Hendri et Lanfroi, nés de l'union de Pépin avec Aliste, la fausse Berte.

Les deux traîtres triomphent. Tous abandonnent l'héritier royal. Mais le bon David lui reste fidèle. Exil, peines, luttes, privations, humiliations, rien ne coûte à ce vaillant serviteur, qui enveloppe d'une sollicitude en quelque sorte maternelle, l'aiglon aux fougueux élans, son jeune maître.

guérison. Autrement tu es perdu. Dieu ainsi l'ordonne. »

Là-dessus, dit la légende, l'ange remonta au ciel en chantant un *Te Deum*.

Amy resta tout frissonnant. Lui était-il possible de consentir à vivre au prix d'un sacrifice si horrible? Il ne pouvait y penser sans épouvante et révolte.

Il résolut de taire tout à son ami.

Le lendemain, Belissant partit de bonne heure ; et Amile vint au chevet du pauvre lépreux.

Il était visible qu'Amy allait à la mort; et Amile s'apitoyait sur lui.

— « Cher compagnon, disait-il, je donnerais tout, ma femme, mes enfants, ma vie, pour te sauver, toi qui me sauvas. »

A ces mots l'eau du cœur monta aux yeux d'Amy. Il pleurait et restait muet.

— « Mais n'y aurait-il pas un moyen de salut? reprit Amile. Je veux tout tenter. Je te mènerai en des lieux de pèlerinage, à Saint-Jacques, à Saint-Gilles. »

— « Tout cela serait inutile », dit Amy tristement.

— « Eh qu'en sais-tu? »

Son secret pesait à Amy. Il répondit : « Je sais que je ne pourrais guérir qu'à une condition horrible et que je n'accepterais jamais. »

— « Quelle condition? Ne me cache rien. »

— « Non! Pour tout l'or de Russie, je ne te le dirais pas. »

— « Tu le diras. Je t'en conjure par le fils de Marie! Confie-moi ce qui peut te rendre la santé. Ah! qu'il me fallût pour cela aller tous les jours de ma vie quêter mon pain d'abbaye en abbaye, je m'y résignerais de grand cœur. »

— « Eh bien, dit Amy, ne tiens pas à mal ce que je vais t'apprendre. »

Et il rapporta les propos de l'ange, en demandant pardon à Amile de lui révéler une chose qu'il devait tenir pour outrage et folie.

Amile s'était mis à sangloter. Il était tout morne et ne pouvait sonner mot. Lui, tuer les enfants par lui-même engendrés! Quel père aurait pareille dureté? Il avait le cœur déchiré à en mourir.

— « Ne pense pas à cette vision, lui dit Amy. L'allégement viendra par ailleurs. J'aimerais mieux subir des maux encore pires que de te voir occire tes enfants. »

Amile, tout pensif, quitta Amy. Il se remémorait le passé, et comment Amy avait affronté l'épée d'Hardrée pour l'en préserver, et comment il lui avait acquis la femme aimée qui l'avait fait père.

Il songeait que la lèpre d'Amy, rejeté du monde et mourant à petit feu, était l'expiation de ses tromperies au profit d'Amile. Amile pouvait-il ainsi laisser souffrir et périr l'ami qui souffrait et périssait à cause de lui? Dieu même, par cet aver-

tissement de l'ange, ne témoignait-il pas qu'il aurait pour agréable le sacrifice des deux pauvres enfants?

— « Oui, s'écria Amile à travers ses sanglots, pour l'amour de mon ami, je les occirai; et du sang de leur corps je le sauverai. »

Et il alla rejoindre ses deux petits enfants qui dormaient au même berceau, enlacés dans les bras l'un de l'autre.

Ils étaient bien les deux plus beaux enfants qu'on pût voir.

A leur vue il se remit à pleurer et puis les baisa doucement.

— « Hélas, pensait-il, je ressemble à Judas baisant Notre-Seigneur qu'il livre aux Juifs. Je baise mes enfants et je vais les livrer à la mort. »

A ce moment Gascelin, un des deux enfants, s'éveilla et tendit ses petites mains à son père qui, l'épée au poing, sanglotait près du berceau.

— « Pauvre enfant! Moi qui songeais à te tuer! » s'écria Amile en l'embrassant.

— « Père, je sais bien que vous m'aimez et que vous ne voulez pas me tuer », dit Gascelin avec un sourire.

En même temps, l'enfant donna à son père deux baisers : « Un pour vous, dit-il; l'autre pour ma mère. »

Un instant après, il s'était rendormi.

— « Non, je ne saurais! » s'écria Amile. Et,

rejetant l'épée qu'il tenait, le comte tomba à genoux devant un crucifix.

— « O Dieu, qui par ta mort nous as tous rachetés, dit-il, fais qu'il ne faille plus la vie de mes enfants innocents pour racheter la vie de mon ami! Accepte, s'il le faut, la mienne en sacrifice. »

Et, l'œil au ciel, il attendait que Dieu le prît en pitié. Mais le ciel était sourd; et une voix lui disait : « Tue tes enfants; et Amy guérira de leur sang. »

Amile ramassa l'épée. Comme un forcené, il prit son petit Gascelin par le cou, et, fermant les yeux, lui trancha la tête. Le sang coula dans un bassin qu'il avait apporté.

Hors de lui, le comte leva son épée d'acier sur son autre enfant qui s'appelait Morans; le décapita juste au milieu du cou, et reçut son sang dans le bassin d'or pur.

Cela fait, il tomba à terre comme un homme mort.

Quand la connaissance lui revint, Amile étendit un riche tapis sur le corps de ses deux enfants qui étaient allongés côte à côte comme le sont en une boucherie deux agneaux égorgés. Puis, il se précipita vers la chambre d'Amy toujours gisant dans son lit, et en proie à ses dures souffrances.

Amy vit Amile apparaître, tout pâle et hagard, le bassin plein de sang à la main.

— « Ah! quel malheur! s'écria-t-il éperdu. Pourquoi suis-je venu au monde? Qu'as-tu fait pour moi? J'aimerais mieux avoir les deux bras coupés et que tes deux pauvres enfants fussent encore en vie. »

— « Hélas! dit Amile, puisse Dieu me pardonner le prix que je t'apporte de tes si généreux et loyaux services. Mets tout nu ton corps et lave-le dans ce sang. »

C'était vraiment grande pitié. Les deux compagnons étaient en telle tristesse que le cœur de chacun semblait se fendre en morceaux.

Amy se met nu dans une cuve. Domptant sa répugnance, il frotte sa tête avec le sang vermeil; et du front, des oreilles, de la bouche, des joues, de tout le visage, de toute la tête, soudain la lèpre tombe.

Il frotte son corps de haut en bas; et, du haut en bas de son corps, soudain la lèpre tombe.

Il se retrouva bientôt aussi blanc, aussi net, aussi sain que l'enfant qui vient de naître.

Quand Amile vit Amy guéri et comme ressuscité, il en fut bien heureux; mais en même temps il était dolent à cause de ses pauvres enfants qu'il avait toujours devant les yeux tout sanglants et la tête séparée du corps.

Il donna un de ses vêtements à Amy.

Aussitôt vêtu, Amy vint se mettre à deux genoux devant Amile dont il embrassait les jambes.

Amile le releva en pleurant; et les deux amis se baisèrent longuement, les bras si entrelacés qu'on eût dit qu'ils ne pourraient plus se détacher l'un de l'autre.

Amy, le premier, trouva la force de parler.

— « Jamais, dit-il, je ne me consolerai du sacrifice que tu as fait pour moi. Jamais je ne pourrai t'en rendre le juste loyer... Comme dame Belissant va être courroucée! Elle aura bien raison. Mieux lui vaudrait n'avoir pas un seul denier vaillant que d'avoir perdu ses deux beaux petits enfants. Ah! de quelles tribulations ne suis-je pas la cause! »

Amile tenait son menton appuyé sur sa main et soupirait douloureusement.

Il finit par dire : « Faut-il que je confesse à cette malheureuse mère la vérité? Ne devrais-je pas feindre que quelque animal féroce a mis nos enfants dans cet état? »

A ce moment Belissant rentrait du monastère, accompagnée d'un gai cortège de chevaliers et de damoiselles.

Amy et Amile se portèrent au-devant d'elle. Les deux barons, vêtus de robes de prix toutes semblables, se donnaient la main; et on ne pouvait distinguer l'un de l'autre, tant ils se ressemblaient.

A leur aspect, tout le monde fut émerveillé.

— « Quel est ce miracle? dit la dame au beau visage. Qui de vous est mon mari? »

— « C'est moi, dit Amile, qui suis vôtre. Et celui-ci est le baron Amy qui a tant souffert à cause de moi. Jésus l'a guéri. »

A ces mots Belissant, toute transportée, bénit Dieu avec allégresse.

Et son allégresse poignait le cœur d'Amile qui pensait aux deux enfants morts.

Belissant s'aperçut du deuil de son mari que partageait Amy : « Pourquoi, dit-elle, avez-vous tous deux le regard si dolent? Pour Dieu, veuillez ne me rien celer! »

Tous deux se taisaient.

— « Où sont mes enfants? reprit-elle. Est-il arrivé quelque malheur? Je ne puis durer que je ne les aie vus! »

Et elle se dirigea en courant vers la chambre de ses enfants.

— « Ah! dit Amile à son ami, allons vite à sa suite pour la réconforter. Elle pourrait mourir de douleur. »

La comtesse, pressentant quelque catastrophe, poussant des cris, toute pleurante et échevelée, était rapidement arrivée à la chambre voûtée de ses enfants, et d'un bond elle en avait franchi la porte.

Or, elle aperçut dans leur berceau ses deux enfants bien vivants, accolés l'un à l'autre et jouant ensemble.

Quand Amy et Amile arrivèrent, ils virent les

deux jumeaux qui souriaient et gazouillaient sous les baisers de leur mère...

A ce prodige Amy et Amile faillirent s'évanouir. Amile ne se lassait pas de regarder ses enfants et de les embrasser.

Et dans tous les clochers, jusqu'à Clermont, les cloches s'étaient mises à sonner d'elles-mêmes à toute volée. Elles célébraient le bonheur rendu, par une merveille de Dieu, aux deux merveilleux amis.

Amy et Amile, unis dans la vie, furent également unis dans la mort.

Ils revenaient d'un pèlerinage d'action de grâces en terre sainte, l'écharpe au cou et le bourdon à la main, quand ils furent rencontrés près de Mortara par Ogier de Danemark. Le duc ne voulut voir en eux que deux créatures de Charlemagne contre qui il soutenait alors une guerre acharnée; et il les tua sans pitié.

On les enterra à un arpent de distance l'un de l'autre.

Mais telle était la magie de leur mutuelle tendresse qu'elle fit s'aimer leurs restes jusque dans leurs tombeaux qui se rapprochèrent et n'en firent qu'un.

Les vieux poèmes sur TRISTAN ET YSEULT nous racontent un miracle de l'amour qui correspond à ce miracle de l'amitié.

Tristan et Yseult avaient été enterrés près d'une chapelle, lui à la droite de l'abside, elle à sa gauche.

Mais, depuis qu'ils s'étaient abreuvés au même philtre ensorceleur, c'était la destinée de ces deux êtres de s'aimer sans fin.

A peine leurs corps étaient-ils sous terre qu'ils s'épanouirent l'un et l'autre en deux plantes verdoyantes, fortes et vivaces, allant, par-dessus les murs de la chapelle, se rejoindre et se fondre en une seule dont chaque printemps renouvelait les feuilles et les fleurs.

XXIV

UNE DÉSESPÉRÉE

La chanson de geste LES SAXONS, œuvre de Jean Bodel, ménestrel du douzième siècle, contient une scène où est rappelée la mort de la belle Aude.

Le frère de Roland, Baudouin, dans la prime fleur de sa belle jeunesse, était devenu l'époux de la reine Sybille dont il fut adoré. Il s'arracha d'auprès d'elle pour aller combattre les Saxons révoltés.

Aussitôt la bataille engagée, le voilà qui se précipite au milieu des rangs ennemis; brandit de çà et de là sa forte épée, et va coupant et taillant comme le bûcheron qui émonde les arbres de la forêt.

Mais, vaincu par le nombre, il est tué.

Quand l'armée revint, la femme de Baudouin s'élança à la rencontre de Charlemagne et dit : « Où est mon seigneur? dites-moi qu'il est vivant! »

Charlemagne attendri ne sait comment répondre. Un moment il se tait; puis dit avec douceur :

« Dame, notre victoire, hélas! nous coûte cher, et le champ de bataille est jonché de nos morts :

jeunes gens attendus de leurs mères en pleurs; pères qui jamais plus ne verront leurs enfants; époux qui jamais plus n'embrasseront leurs femmes... L'âme de Baudouin est au saint paradis; et là-bas est son corps, gisant sur un écu. »

A ces mots, le visage de Sybille pâlit; sa vue se trouble; ses dents se serrent; ses genoux s'affaissent; elle tombe évanouie.

Relevée, elle veut voir son Baudouin. A l'aspect de ce visage encore coloré et qui semble vivant, elle s'écrie :

« Cher seigneur, pour l'amour de Dieu, parlez! C'est moi, votre amie, votre femme.

» De grâce, répondez-moi! C'est pour vous que j'ai dédaigné le fier Witikind. C'est pour vous que je me suis faite chrétienne.

» Hélas! vos armes sont rougies, ensanglantées. Mais, en vous voyant, je ne puis croire que vous soyez mort.

» Eh! qui aurait pu abattre le valeureux frère de Roland?

» Non, c'est une feinte, vous voulez m'éprouver. C'est assez!

» Beau sire roi, parlez-lui. Commandez que mon Baudouin se relève. Vous voyez bien que, s'il est mort, je mourrai.

» J'étais tout à l'heure si joyeuse de votre retour! Et vous ne seriez revenus que pour me mettre

sous les yeux un cadavre! Parlez! Parlez! Baudouin, relève-toi! »

Mais Baudouin reste immobile; et on se tait autour d'elle. C'est donc vrai : Baudouin est mort et bien mort.

Alors elle l'étreint dans ses bras; elle le baise et le baise encore en versant d'abondantes larmes; elle s'en veut de ne pas expirer à son tour.

— « Ah! s'écriait-elle, que ne puis-je mourir comme mourut dame Aude au fier visage! »

Sibylle vécut; mais ne se consola jamais.

XXV

UNE ÉQUIPÉE DE ROLAND

Quand Charlemagne et les siens s'arrêtent alarmés par les lointains appels du cor de Roland, Ganelon entreprend de leur donner le change; et, pour indisposer l'empereur contre son neveu, il lui dit : « Songez à son insupportable orgueil. Ne prit-il pas Noples contre votre aveu? »

Cette prise de Noples, avec ses causes et ses conséquences, a défrayé diverses chansons de geste, fondues par deux remanieurs, l'un de Padoue, l'autre de Vérone, dans la vaste compilation intitulée : L'ENTRÉE EN ESPAGNE (*quatorzième siècle*).

Charlemagne a dit au messager des Sarrasins : « L'heure des vengeances est venue. Qui m'a causé dommage, qu'il ne s'endorme pas; car Charles se réveille! » Et il est entré en Espagne.

Les chevaliers y rencontrent un géant fameux, Ferragus. Ce Sarrasin, formidable par sa stature, sa force et son agilité, les défie tour à tour. Qui le combat succombe.

Une multitude de Français sont morts de ses coups quand Roland entreprend de s'aligner contre lui.

Roland est le David qui tue ce Goliath.

Charlemagne l'exalte...

Mais, quelque temps après, voici que le vainqueur de Ferragus se permet une escapade des plus hardies et des plus dangereuses.

Tandis qu'on se bat contre les païens avec des alternatives de succès et de revers, Roland s'avise de quitter le gros de l'armée, en compagnie des autres pairs, pour aller conquérir Noples.

Il lui déplaisait d'avoir été placé à l'arrière-garde. Puis, il avait quelque humeur depuis certain jour où il s'était retiré sous sa tente, après avoir vainement supplié Charlemagne de remettre en liberté le Sarrasin Isorel.

Cet émir, à la suite d'une lutte héroïque, s'était rendu à Roland; et l'empereur menaçait de le faire pendre, comme on ferait d'un voleur.

— « Que son père, le roi Malceris, nous cède Pampelune, disait Charlemagne. A cette seule condition, Isorel ne mourra pas. »

— « Donnez-moi la mort, s'était écrié Isorel. Jamais on ne vous donnera la ville. Moi-même, j'en empêcherais mon père. »

Finalement, après quelques éclats de Roland, tout s'arrangea par un échange de prisonniers. Roland en personne reconduisit hors du camp son vaillant ennemi... N'empêche que le neveu de Charlemagne avait le cœur ulcéré contre son oncle.

Donc, apprenant qu'il s'offre une bonne occasion de prendre Noples, Roland a laissé là Charlemagne, qui, en cas d'attaque, se trouvera dépourvu de ses meilleurs barons.

— « Je fais une folie, » dit Roland. Les pairs pensent de même. Mais il part, et ils le suivent. Tel est le prestige du preux que, même quand on le désapprouve, on ne peut s'empêcher de l'écouter.

Heureusement la folie réussit. La forte cité fut prise. On revint clairons sonnant, avec grand butin.

Roland se mit à genoux devant Charlemagne et lui offrit sa prise.

Mais l'empereur ne pouvait pardonner telle aventure.

De son gant droit il frappe Roland au visage.

Roland, le rouge au front, se relève et met la main à son épée.

Il va la tirer. Il va se venger.

Mais aussitôt, mille souvenirs lui remontent au cœur. Il se revoit petit enfant nourri par Charlemagne. Charlemagne doit lui rester sacré.

Tout honteux de son premier mouvement, Roland se le reprocha et s'éloigna en silence.

Olivier avait couru vers lui.

— « Mon compagnon et frère, dit Roland à Olivier, je vous confie à Jésus. Nous ne nous reverrons plus, je crois, que dans l'autre monde. »

Et, éperonnant son destrier, il partit au galop.

Profonde fut la désolation d'Olivier : « Ah! s'écriait-il, je ne resterai pas ici sans Roland. J'irai par tous les chemins à la recherche de l'ami qui est ma joie. »

Et il pleurait, et ses compagnons pleuraient aussi.

Les barons protestèrent contre la dureté de l'empereur. Estout de Langres le vitupéra en face de récompenser si mal ceux qui lui donnaient leur vie. Certains parlaient de quitter le camp et de retourner dans leurs domaines.

L'empereur, morne, se taisait.

On entreprit de retrouver Roland. Mais toutes recherches furent vaines.

Il avait couru jusqu'à la mer au grand galop de son cheval; avait rencontré un bateau prêt à partir, et s'était embarqué pour aller batailler en Orient.

Il fit en Perse de grands exploits. Mais son cœur, grevé de peine, était toujours en France auprès de Charlemagne et d'Olivier.

En vain fut-il aimé par Dione, princesse plus belle que roses et lis, et toute semblable à un ange qui descend des nues. Il n'eut pas de pensée pour elle. Il se gardait pour la belle Aude.

En vain un pieux ermite lui déclara-t-il que son retour vers Charlemagne serait un pas fait vers la tombe, et que, dans peu de temps, il trouverait la mort sur le champ de bataille : « Eh! dit-

il, que je meure, pourvu que j'aie vécu, et montré aux païens ce qu'est un chevalier de France! »

Il revint enfin.

Quand l'empereur et ses Francs revirent le bon Roland après une longue absence, ils eurent la même allégresse qu'éprouve une mère qui retrouve le fils qu'elle n'a cessé de pleurer.

Roland courut à Charlemagne qui était à cheval; prit son genou entre ses mains, et le couvrit de baisers en versant d'abondantes larmes.

Telle fut la joie d'Olivier qu'il ne pouvait parler. Muets, les deux amis se regardaient et s'embrassaient.

Les hommes d'armes disaient : « Gloire à Dieu! Nous avons recouvré le baron valeureux, franc et affable, qui est le père des pauvres gens. »

XXVI

UN CADET DE ROLAND

La même légende qui fit de Guillaume d'Orange un second Charlemagne, fit de son neveu Vivien un second Roland.

L'histoire de Vivien nous est racontée dans la chanson de VIVIEN ENFANT, dans la chanson de VIVIEN CHEVALIER et dans la CHANSON D'ALISCANS.

De cette histoire il ressort que les trouvères ont fait injure au neveu de Charlemagne en voyant son pareil dans le neveu de Guillaume.

Vivien est le type du héros mystique et féroce. Il ne le cède à personne en intrépidité. Mais le contraste est grand entre son fanatisme farouche et la générosité d'un Roland.

Vivien fut, à l'âge de sept ans, livré aux Sarrasins en échange de son père.

Sa mère était Heutace, fille du duc Naime. Forcée à sacrifier l'enfant pour sauver le père, elle se répandit en douloureuses plaintes :

— « Mon petit Vivien, belle douce figure, bouche candide, fier regard, j'espérais être un jour protégée par toi, et voilà que tu vas être livré par moi.

» Les mécréants ont déclaré qu'ils ne voulaient aucune rançon autre que mon fils pour libérer mon mari; et le chef de notre famille, Guillaume au bras de fer, m'a dit sans pitié pour mes larmes : « Dame, donnez votre enfant, c'est le devoir. »

» Ainsi je t'abandonne à la mort, moi qui t'ai donné la vie! Fini ce beau temps où j'avais joie si vive à te voir folâtrer et grandir. Ta haute mine, si noble et avenante, faisait mon orgueil!

» Comme j'étais fière de toi le jour où tu me dis : « Vous êtes triste parce que vous pensez que les Sarrasins ont tué mon père. Mais pensez aussi que je le vengerai. Rien ne me retiendra, sitôt armé chevalier. J'irai en Espagne; et ces méchants Sarrasins verront ce que je sais faire. » Il y a un mois de cela. Je m'en souviens comme si c'était hier : tu étais assis à mes côtés dans ma chambre, et tu pleurais de me voir pleurer. Ah! si je t'envoyais au combat! Mais je t'envoie au martyre.

» Mon fils, je prendrai de tes cheveux[1]; et je les nouerai pour les porter toujours sur mon cœur; et souvent je les regarderai. Ce sera quelque chose de toi; mais hélas, ce ne sera pas toi.

1. Filz Vivien, or pranrai de ton poil
Et de la char des ongles de tes dois,
Ki plus sont blans que ermine ni nois.
Emprès mon cuer les lierai estroit,
Les reverrai as festes et as mois.

» Pauvre enfant, te voilà tout prêt à partir et même joyeux de courir aventure. Tu ressembles à l'agnelet laissant sa mère pour aller avec le loup qui l'emmène et le tue.

» Quand tout à l'heure viendront Pâques fleuries, je verrai les enfants des autres châtelaines, aller, en beaux habits, faucons au poing, à la chasse du gibier; et je ne verrai plus mon enfant.

» Vienne donc la mort! Ma vie ne peut plus être que deuil et misère. »

Ni la mère ni le père ne survécurent longtemps à la captivité de leur enfant qu'ils crurent supplicié.

Mais au lieu de le pendre, comme ils en avaient eu d'abord l'intention, les Sarrasins vendirent Vivien à la femme d'un marchand de Pampelune.

Cette femme et son mari le firent leur fils et l'élevèrent pour le commerce. Le marchand s'évertuait à lui enseigner comment on vend et on achète. Vains efforts. L'enfant ne rêvait que chevaux et combats.

Encore imberbe, Vivien trouva moyen de batailler contre les Sarrasins et il finit par être rendu à son oncle Guillaume qui, avec sa femme Guibourg, s'appliqua à faire de lui le meilleur des gentilshommes.

Quand il fut solennellement armé chevalier, un

radieux dimanche de Pâques, Vivien parla ainsi : « Bel oncle, j'accepte avec reconnaissance l'épée que vous me donnez. Soyez-moi témoins, vous et tous les barons présents, du vœu que je fais. Jamais je ne fuirai devant les mécréants; non, jamais, quel que soit leur nombre. »

— « Gardez-vous de jurer chose pareille, s'écria Guillaume. Il n'est pas d'homme, aussi preux soit-il, qui ne doive fuir quand il est pressé par de trop nombreux ennemis. Bien fou, celui qui voit qu'il ne peut avoir le dessus et reste là pour recevoir cent coups contre un qu'il donne! Je crois en valoir un autre. Eh bien, je recule quand la nécessité le veut. Pour bien aimer son prochain il faut commencer par s'aimer un peu soi-même; et, ma foi, bonne est la fuite qui vous sauve la vie. »

— « Non, reprit Vivien, jamais je ne reculerai d'une semelle devant un païen. J'en fais le serment devant Dieu. »

— « Alors, beau neveu, vous ne vivrez pas longtemps; et vous nous donnerez lieu de pleurer. »

Vivien, dès ce moment, se mit à faire de l'apostolat par les armes. Il fallait se convertir, ou mourir. Son idée était d'exterminer du monde les Mahométans, si bien que la chrétienté fût toute l'humanité.

Entouré de vaillants compagnons, Vivien ravageait les terres des Sarrasins et n'épargnait ni

femmes ni enfants. Ordre était donné de refuser toute rançon et d'abattre têtes sur têtes.

Les tueries de ce forcené se continuèrent pendant sept ans.

La fantaisie lui vint de célébrer une année la Pentecôte par l'envoi à l'émir de Cordoue, Abdérame, de cinq cents Mahométans à qui il avait fait arracher les yeux, le nez, les lèvres, les poings et les pieds.

— « Vengeance! » s'écria le potentat de l'Espagne. Et toutes les forces de l'Islamisme se réunirent sous ses ordres dans la plaine d'Aliscamps, près d'Arles.

Les fanfares guerrières remplissent les airs; et la grande armée se développe. Ce ne sont que heaumes luisants et enseignes flottantes.

Les chevaliers sont effrayés.

« Mais ces Arabes sont soixante-dix contre un! » dit le comte Bertrand, autre neveu de Guillaume.

— « Vous ne comptez pas Dieu qui est de notre côté, répliqua Vivien. Chrétiens, le Christ combat avec nous; et le Christ ne recule pas devant la race infidèle. S'en aille qui a peur! Je resterai. »

— « Je resterai aussi. Nous resterons tous... pour mourir. »

— « Ou pour vivre! »

— « Jamais homme si hardi ne fut sur terre

se dirent les Français. Honte à nous, si nous nous séparions d'un tel preux. Dussions-nous être coupés en morceaux, nous tiendrons. Recommandons nos âmes à Dieu; et advienne de nos corps ce qu'il lui plaira. »

On s'élance. Vivien galope au premier rang. Il a désigné aux siens un vaste château, dit le château du géant, qui est au haut d'un monticule, sur les derrières de la multitude sarrasine. Il faut l'atteindre à tout prix.

Telle une flèche fend les airs, telle la troupe héroïque fend les escadrons ennemis. Beaucoup sont tués; la plupart sont blessés; mais enfin, à travers des monceaux de cadavres, la magnifique chevauchée des Français se poursuit victorieusement. Vivien entre le premier dans le château, tandis que les Sarrasins se demandent s'ils ne viennent pas d'être les témoins d'un miracle de Dieu.

Les Français se comptent. Dieu! quelle hécatombe! Ils étaient partis dix mille. Au bout de la trouée ils n'étaient plus que mille.

On ne put tenir longtemps dans le château, faute de vivres. Force fut de s'aligner derechef contre les Sarrasins.

A l'exemple de Roland qui, à Roncevaux, finit par appeler Charlemagne, Vivien, qui d'abord n'avait pas voulu en entendre parler, s'était décidé

à envoyer quérir le secours de son oncle Guillaume d'Orange.

La bataille s'engagea sans qu'on sût si le comte allait venir ou non.

Vivien, couvert de sang et de sueur, fend des crânes à droite et à gauche. Mais, de leur côté, les Sarrasins lui font sept blessures dont la moindre suffirait à tuer un cheval. Lui aussi va mordre la poussière...

Le jeune homme pleure sous son heaume. Mais il ne pleure pas parce que sa mort est proche. Heureux, selon lui, ceux qui meurent jeunes, pleins de force et d'avenir. Tout le monde les regrette. Qui meurt de vieillesse n'est regretté par personne.

Ce qui le désole, c'est de voir qu'il mourra en pleine défaite et non dans les joies de la victoire. C'est aussi de penser que, pendant quelques instants, il n'a pu s'empêcher de reculer devant les guerriers du roi Gorant, monstres cornus, à la mine hideuse, qui poussaient des cris rauques de bêtes fauves et terrassaient chevaux et cavaliers sous le poids lourd de leurs massues de fer.

Ses boyaux sortent. Il les fait rentrer et se serre solidement les reins avec la banderole de sa lance. Après quoi il recommence ses grands coups d'épée.

Pourtant Guillaume est arrivé à la tête de dix mille hommes de sa terre qui, lances baissées et

criant Monjoie, ont fondu sur les Sarrasins. Lui et son monde sèment la mort dans ces foules de guerriers dont les rangs sont plus épais qu'une forêt vierge : « Les Sarrasins sortent donc de terre! s'écrie-t-il. Comment Dieu a-t-il pu permettre le rassemblement de tant de démons? Malédiction sur les pères qui les ont engendrés et sur les mères qui les ont mis au monde. »

Tout à coup apparaît un guerrier qui court frappant en furieux et qui assène sur son heaume le plus fort coup qu'il ait reçu de sa vie.

Guillaume aurait eu la tête fendue jusqu'au menton, s'il ne se fût jeté à côté, si bien que la forte épée démailla du haut en bas son haubert et trancha son éperon.

— « Je croyais que Joyeuse seule pouvait donner de tels coups, dit-il. A mon tour! »

Guillaume allait frapper, quand Vivien s'écria :

— « C'est donc vous, mon oncle. J'ai reconnu votre voix; mais il y a sur mes yeux un nuage qui m'empêche de vous voir. »

S'apercevant qu'il a failli tuer Vivien, Guillaume sent tout son sang refluer sur son cœur.

Il craint que son neveu ne soit perdu; car il voit tout pendants ses boyaux mal bandés; et il l'entraîne au bord d'une fontaine, à l'écart du champ de bataille, pour panser ses plaies. En même temps il gémit et déplore son malheur.

Alors Vivien : « Pour l'amour de Dieu, trêve

aux plaintes, mon oncle. Sommes-nous des femmes pour nous lamenter? Il ne sert de rien de se douloir. Frappons, tant que la vie nous dure. Je sens bien que la mort est sur moi. Elle me donne coup sur coup. Mais ce n'est pas encore le dernier. Jusque-là je veux bien faire. Bel oncle, je vous en supplie, renouez mes boyaux; remettez-moi sur mon destrier avec ma bonne épée au poing; et conduisez-moi à l'endroit où il y a le plus de mécréants. Là, vous me laisserez le champ libre. Si je n'abats pas Sarrasins sur Sarrasins, je ne suis pas le neveu de Guillaume au court nez! »

— « Beau neveu, je n'en ferai rien, répondit Guillaume. Vous allez vous reposer tandis que je bataillerai pour deux. »

— « Monseigneur mon oncle, dit le jeune homme, ce n'est pas bien de m'envier la couronne du martyre qui m'attend au Paradis. Si vous persistez dans votre refus, je jure que je vais me tuer. »

Guillaume, fou de douleur, comprit qu'il fallait céder...

Les voilà bientôt tous deux au plus épais de l'armée sarrasine. Une force surhumaine soutient Vivien. Le heaume fracassé, la cotte de mailles déchirée, l'écu troué en vingt endroits, il va frappant des coups mortels.

Vainement sa vie s'écoule par plusieurs grandes plaies, Vivien est comme emporté par le délire de

la guerre. Il coupe tant de bras et tant de têtes que bientôt personne n'ose plus s'aventurer à un corps à corps contre ce chevalier qui pourfend tous ceux qu'il rencontre avec la facilité du faucheur qui abat l'herbe des prés. On se contente de lui envoyer de loin des javelots.

Dans la furie du carnage, Guillaume s'était séparé de son neveu. Lui aussi portait de rudes coups. Mais les Sarrasins étaient cent fois supérieurs en nombre. Il songea que la fleur de ses barons avait été moissonnée, et que lui-même allait fatalement périr s'il ne prenait le parti de se mettre à couvert. Il lança son cheval au galop; et, comme un grand vent s'était déchaîné qui soulevait, sur la plaine sablonneuse, d'énormes tourbillons de poussière, il put sans peine se soustraire aux regards des Sarrasins.

Sous le ciel de plus en plus assombri par la tempête, Guillaume s'avançait parmi les cadavres, lorsque soudain il crut reconnaître à terre l'écu de Vivien. Il regarde, et il aperçoit Vivien lui-même que les Sarrasins avaient laissé pour mort. Vivien gisait sous un arbre tout vert, les mains croisées sur la poitrine, le corps inondé de sang.

Le comte fut pris d'une sueur froide : « Mon Dieu, dit-il, voilà mort le plus valeureux chevalier du monde! Nul n'a autant que lui tué de mécréants! Hélas! dame Guibourg, de quels traits

n'aurez-vous pas le cœur percé? Pourrez-vous supporter si lamentable deuil? Ah! réjouissez-vous, Sarrasins! Celui-là disparaît qui fut votre fléau... Ainsi s'en vont les meilleurs de mon lignage. Je perds tout le bon grain. Il ne me restera que la paille et le chaume. Terre, entr'ouvre-toi pour m'engloutir; car je suis trop malheureux! »

Se penchant sur le jeune homme, il soulève dans ses bras ce pauvre corps qui n'est qu'une plaie; il cherche avec ses mains si le cœur bat encore.

— « Parle-moi, Vivien, s'écrie-t-il, parle-moi! Ah mon enfant, tu étais si beau, si noble, si vaillant! A quoi tout cela t'aura-t-il servi? C'est donc pour te voir ici livide et inerte que naguère, en si grande pompe, je t'armai chevalier? Que Dieu ait pitié de ton âme! Je me sens défaillir. »

Guillaume, tout chancelant, recouche doucement le corps de Vivien et tombe évanoui.

Quand Guillaume recouvra ses sens, il lui sembla que Vivien faisait un léger mouvement de tête.

— « Dieu soit loué, s'écria-t-il, il vit!... Vivien! Vivien! »

Vivien avait entendu Guillaume; et sa pitié pour son oncle lui avait rendu la force de parler.

— « Sire oncle, je vais vous quitter, » murmura-t-il d'une voix faible.

Lors Guillaume, le baisant et respirant sa douce

haleine : « Dis-moi, beau neveu, as-tu communié avec le pain sacré? »

— « Non, dit Vivien. Mais Dieu me visite puisque vous êtes là. »

Guillaume retira de son aumônière un morceau de pain qui avait été béni par le prêtre.

— « Mon enfant, dit-il, nul ne t'est plus proche que moi, sinon Dieu. Je serai près de toi son ministre. J'étais ton oncle, je vais être ton parrain dans le baptême suprême; je vais être le père qui t'engendre à la vie éternelle. Confesse-moi tes péchés et reçois de moi le pain sacré. »

— « Ah! dit Vivien, j'ai grand'faim de ce pain sacré. Appuyez ma tête contre votre poitrine et donnez-moi de ce pain. Je communierai et je mourrai. Pressez-vous, mon oncle. Je sens que je m'en vais. »

— « Il faut te confesser, mon enfant, » reprit Guillaume, en lui passant les bras bien doucement autour du cou.

Lors Vivien confesse toutes les fautes qu'il peut se rappeler.

— « Ce qui me pèse le plus, dit-il, c'est d'avoir manqué à un vœu que je fis devant tous mes pairs et devant vous. J'avais juré que, dans nos batailles contre les mécréants, jamais je ne reculerais de la longueur d'une lance; et aujourd'hui des mécréants m'ont fait un moment retourner en arrière. J'ai bien peur de mourir parjure. »

— « Généreux chrétien, répondit Guillaume, soyez sans crainte! » Et il lui fit manger le pain sacré.

Vivien se frappe plusieurs fois la poitrine. Il voudrait prier; la parole lui manque. C'est à grand'peine qu'il trouve la force de balbutier ces derniers mots : « Mon oncle, saluez pour moi dame Guibourg, ma seconde mère. »

Ses yeux s'étaient troublés. Ils brillèrent pour un dernier regard donné au comte Guillaume; et ils se fermèrent pour jamais.

XXVII

DEVANT JÉRUSALEM

La bénédiction suprême donnée par Turpin mourant aux pairs défunts, dont Roland va ramasser les corps, nous touche d'autant plus que la piété de ces deux héros s'exprime en termes vrais, simples, pris dans le vif de l'âme.

Aucun homme, quoi qu'il pense, ne saurait être insensible aux accents d'une foi naïve et forte.

C'est ainsi que, dans la vieille CHANSON DE JÉRUSALEM, remaniée par Graindor de Douai au treizième siècle, le trouvère nous touche, quand il conte les impressions des croisés apercevant pour la première fois Jérusalem.

Soudain apparut aux regards des Francs la ville du Saint-Sépulcre, avec sa tour de David et sa porte Saint-Étienne.

Tous se mirent alors à pleurer de grosses larmes. Vous auriez pu voir les plus puissants barons se prosterner et baiser ce sol sacré. L'un disait à l'autre : « Ici passa Jésus, mis pour nous sur la croix! Ah! nous avons bien souffert, faim et soif, vents et orages, neiges et glaçons, attaques et

tourments de toutes sortes; mais nous avons notre récompense, puisqu'il nous est donné de voir la ville de Dieu. »

A la suite des chevaliers, venait, en manteau de grosse laine grise, un crucifix à la ceinture et un bâton noueux à la main, Pierre l'ermite, l'homme, petit par la taille mais grand par la parole, qui à Clermont avait soulevé la chrétienté pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

Lorsque l'armée eut établi son campement sous les murs de Jérusalem, l'ermite d'Amiens, monté sur son âne, emmena les barons sur le grand tertre qui domine la vallée de Josaphat, pour leur désigner du doigt les divers quartiers de l'antique cité.

— « Beaux seigneurs, dit Pierre, je fus déjà en cette ville; je veux vous la faire connaître. Là est le mont des Oliviers. Là est la porte par où Jésus fit son entrée, quand on déploya des tapis sous ses pas. Là est le prétoire. Là Judas vendit son maître. Là Jésus fut battu de verges. Là est le calvaire qu'il gravit portant sa croix. Là est le Golgotha où on le crucifia, où Longin le perça, et où son sang coula. Là est le sépulcre où Joseph d'Arimathie déposa son corps et d'où il sortit vivant. Là étaient les apôtres quand Dieu leur dit : « La paix soit avec vous! » et leur enseigna nonante-neuf langues pour prêcher son évangile. Là est le mont Sion où trépassa la mère de Jésus,

bientôt emportée au ciel par les bons anges... Prions la Dame aimée de Dieu d'implorer le pardon de nos péchés auprès de son fils, le doux maître qui tout rachète, le grand roi qui tout a formé. »

Et chacun de s'écrier : « Dieu! Sire Père! Ainsi soit-il! »

Pourtant les chevaliers ne purent s'empêcher de remarquer combien était brûlée et aride la terre où ils se trouvaient.

— « Dieu me pardonne, dit le comte de Flandre, je ne saurais assez m'émerveiller de ce que Notre-Seigneur, qui a tout en son pouvoir, au lieu de faire naître ici rubis et pierres précieuses, essences parfumées et roses fleuries, a voulu que sa cité fût au milieu d'un désert nu et pierreux, où il n'y a ni forêts, ni prairies, ni fontaines, ni viviers et pêcheries.

» Ah! comme est plus riante ma grande châtellenie d'Arras, avec ses bois et ses belles réserves d'eau où les poissons abondent!

» Certes, quand nous aurons pris la ville, que j'aurai baisé le saint Sépulcre, fait de dignes oraisons et cueilli ma provision de branches de palmiers au jardin d'Abraham, j'aurai hâte de rentrer en mon plaisant pays d'Artois où j'embrasserai dix fois dame Clémence, ma mie, et notre fils Baudouin. »

XXVIII

DEVANT TOULOUSE

La Chanson de Roland contient divers témoignages de l'intolérance naïve et brutale de nos pères.

Leur maxime était : on n'a droit à la vie que si l'on est chrétien.

Après la prise de Saragosse, tous les habitants de cette ville qui ne renient pas le mahométisme sont passés au fil de l'épée.

Il n'est fait d'exception que pour Bramimonde.

En sa qualité de reine, on entreprend de la ramener; et, s'il le faut, on y mettra du temps. Mais, pour ses sujets, c'est une autre affaire. Ils doivent prendre parti à la minute. Ou le baptême, ou la mort!

La première chanson dans laquelle se fasse jour la réprobation du fanatisme date des premières années du treizième siècle. C'est la CHANSON DE LA CROISADE CONTRE LES HÉRÉTIQUES ALBIGEOIS, récit contemporain, disant les faits et gestes des croisés et de leurs adversaires, de 1208 à 1219.

Tout d'abord, la chanson exalte la guerre sainte entreprise par « nos barons de France »; proclame que contre l'armée du Christ il n'est

force qui tienne, et applaudit aux supplices des félons hérétiques.

Mais bientôt les sympathies passent des persécuteurs aux persécutés. Le trouvère ne déserte pas sa foi. Mais, s'il est contre l'hérésie, il est pour l'humanité.

Simon de Montfort, le chef de la croisade, n'est plus le vengeur de la religion, le Judas Machabée de la loi nouvelle; il est un barbare qui déshonore la chrétienté; il est un bourreau qui, par ses férocités, avilit la victoire.

Tel est le contraste, qu'on a dû se demander si l'œuvre n'appartenait pas à deux auteurs différents.

Fauriel a combattu cette hypothèse. M. Paul Meyer a fait de cette hypothèse une certitude, dans une étude qui est un chef-d'œuvre de critique philologique.

Ce qui reste vrai, c'est que, dans sa plus grande partie, notre chanson flétrit les excès dont elle fait revivre le souvenir au jour le jour des luttes soutenues, sous la plume toute chaude d'un improvisateur, à la fois chevalier et poète.

Lui-même, le pape, qui a ordonné la croisade, exprime le regret qu'orgueil et malice, cupidité et cruauté, prennent l'empire, alors qu'on devrait tout gouverner par justice et miséricorde.

Les croisés ont mis le siège devant Toulouse,

la gente fleur éclose aux pieds des Pyrénées, la ville des palais et de la liberté.

Voici, avec ses fidèles, le jeune comte de Toulouse. C'est un adolescent de quinze ans, déshérité, traqué, qui, par des chemins détournés, à la faveur de la nuit, entreprend de rentrer dans la chère ville où on l'aime.

Oh la riante terre! Oh le ciel doux et pur! Comme la cité reine, sise sur la Garonne, resplendit à la fois de fierté et de grâce!

Le bon Raymond ne peut se tenir de pleurer. Il invoque la Vierge : « Sainte mère de Dieu, rendez-moi cette ville, où je fus élevé! Vivant ou enterré, c'est là qu'il fait bon être. »

Et un Montfort prétend devenir là le maître! Cela ne sera point. Ces murs mêmes lui disent : « Quittez cette contrée! Vous voulez la soumettre; elle vous détruira. Comte, vous n'êtes pas assez noble pour elle... L'éternel roi des cieux, qui regarde et voit clair, se lassera enfin de supporter vos torts. Tôt ou tard apparaît, dans les choses humaines, la haute main du juge, ami de la droiture, réglant leur juste compte aux bons et aux méchants. »

Oyez comme vint l'heure de Dieu pour le grand égorgeur qui avait peuplé d'âmes le paradis et l'enfer :

S'il est au monde un lieu funèbre,

C'est le grand val, le val célèbre,
Nommé le champ de Montoulieu.
Quels combats livrés en ce lieu,
Qui graine, fleurit et bourgeonne,
Gras des sucs que la mort lui donne!
Interrogez un Toulousain,
Il vous dira : « C'est un jardin
Rouge et blanc d'éclats de cervelle
Et de flots de sang qui ruisselle,
Où Montfort a ganté ses mains
Des débris de crânes humains.
Cent mille morts au frais visage
Ont peuplé ces champs de carnage
De fruits, de feuilles, et de fleurs,
Dont maints beaux yeux restent en pleurs! »

On croirait qu'il y pleut des heaumes,
Tant de partout il y vient d'hommes
Pour soumettre enfin la cité,
Qui treize mois a résisté.

Pendant que Montfort vêt ses armes,
Un baron lui dit : « Plus d'alarmes!
Votre armée avec ses renforts
Va prendre Toulouse et ses forts :
Vous ferez là grandes tueries
De quoi monter cent boucheries[1]. »
Montfort répond : « Espoir menteur!

1. Per Dieu, bel sire coms, far poiriam carnier.
Tant avem gazanhat al trencant de l'acier
Que cors, obs de la cata, nons costaran denier.

Le ciel me présage un malheur;
Car maintenant un crêpe voile
D'un noir manteau de deuil l'étoile
Dont jadis s'allumaient les feux
Lorsque j'étais victorieux.
Malgré le fer, la faim, les flammes,
Toulouse tient bon; et les femmes,
Mères, filles, épouses, sœurs,
Prêtent aide à ses défenseurs.....
S'il faut que ma cause succombe,
Jésus, ouvre sous moi la tombe!
Mon sacrifice est fait... »
Il part.
Or voici que, sous le rempart,
Un homme expire..., c'est son frère!
Montfort crie et se désespère.
A ce moment, au haut du mur,
Les Toulousaines peinent dur,
Et tendent ferme la pierrière
Pour lancer une énorme pierre.
La pierre vole comme un trait,
Et vient tout droit où il fallait.
On voit choir, écrasés par elle,
Des yeux, un crâne, une cervelle :
A terre gît, sanglant et mort,
Le grand baron qui fut Montfort.

Les Toulousains sont en liesse :
« Gloire aux femmes! Vive prouesse!

Sonnez, trompettes et clairons!
Sonnez, cloches et carillons!
Enfin voici la délivrance!
Abattu le lion de France! »

A Carcassonne on le porta,
Et son épitaphe conta
Qu'il laissait benoite mémoire;
Que Dieu l'avait pris en sa gloire...

Un tel homme au ciel resplendir,
Et passer pour un saint martyr!
Je le croirai, s'il faut qu'on pense
Que tout régler par violence,
Promener le fer et le feu,
Egorger les enfants de Dieu,
Sans respect du sexe et de l'âge,
Sont des titres à l'héritage
Que le Christ garde à ses élus.

Il est jugé. N'en parlons plus.
Mais veuille le fils de Marie,
Qui sur la croix donna sa vie,
Ici-bas faire refleurir
Le Droit en passe de périr!

Voilà donc fini le travail qui longtemps fut l'enchantement de mes veilles et le repos de ma tâche quotidienne.

Il m'en coûte de me séparer des légendaires figures dont la vision m'a fait revivre la vie des aïeux et sentir le frisson épique des contemporains d'un Charlemagne ou d'un Philippe Auguste.

Pardonnez-moi, bons vieux trouvères, les libertés que j'ai prises avec vous. Si j'ai modifié la lettre de vos récits, j'en ai respecté l'esprit, ne songeant qu'à mettre dans son plus beau jour le vieil idéal de l'âme française et à rendre sensible le parfum de poésie que recèlent ces chansons de geste qui, au moyen âge, furent l'aliment des imaginations.

APPENDICE

ROLAND A TRAVERS LES AGES

Ah souffle, doux zéphir
Qui viens de mon pays!
Il me semble sentir
L'odeur du paradis.
BERNARD DE VENTADOUR.

L'influence de nos livres ne s'exerce qu'à la surface et dans une couche très mince de la société. On ne sait pas assez combien ils pénètrent peu avant.
GUIZOT.

C'était les archives du peuple. Il fallait donc que cette écriture devint si lisible que chacun pût la comprendre.
DAVID D'ANGERS.

Tantôt sur le basson,
Tantôt sur la musette,
On dira la chanson
Qui mit le monde en fête.
VIEUX NOEL PATOIS.

Le mérite propre des chants populaires, c'est que leurs motifs sont puisés directement dans la nature. Le poète cultivé peut beaucoup y prendre et beaucoup y apprendre.
GŒTHE.

De ces vieilles et naïves productions, que les raffinés méprisent, l'art sait tirer la quintessence de poésie qu'elles renferment et ressuscite l'âme du passé dans des œuvres immortelles semblables à un fleuve qui, à travers ses eaux cristallines, laisse voir des pierres précieuses détachées des monuments de siècles oubliés.
HERDER.

I

UNE GASCONNADE

Certains rajeunisseurs de notre vieille chanson et l'auteur de la CHRONIQUE DE TURPIN donnent des détails sur les funérailles de Roland à Blaye.

De grands honneurs y furent rendus au héros de Roncevaux. On mit son épée près de sa tête et son cor à ses pieds.

De tous côtés on venait honorer les reliques du « saint martyr » ; et les imaginations attribuaient un caractère surhumain non seulement à l'âme de Roland, mais aussi à ses dépouilles.

Au seizième siècle, l'historiographe de l'électeur palatin Frédéric II a consigné, dans sa biographie latine de ce prince, de curieux détails sur des visites faites, à Blaye, au tombeau de Roland.

Charlemagne et son neveu étaient réputés des géants; et, en Allemagne, pour désigner un colosse, on disait volontiers : c'est un Roland.

François Ier, lors de son retour d'Espagne où sa captivité venait de finir, s'arrêta dans la ville de Blaye, et voulut constater par lui-même si l'opinion reçue était fondée.

Il descendit donc dans le souterrain mortuaire de l'église Saint-Romain, et détacha un morceau de la dalle de marbre blanc qui recouvrait les

restes de Roland. Un moment, ses regards plongèrent dans l'intérieur du cercueil; puis, il fit rajuster le marbre avec de la chaux.

On remarqua que François Ier ne dit mot de ses impressions. N'était-ce pas qu'il avait été déçu et avait à cœur de n'en rien laisser paraître?

C'est ce que voulut vérifier notre historiographe, venu à Blaye, peu de jours après, à la suite du prince palatin qui se rendait en Espagne chez Charles-Quint.

D'accord avec le médecin de Frédéric II, il interrogea le religieux qui avait montré à François Ier le sépulcre de Roland.

Le religieux assura que les os du preux étaient vraiment gigantesques, et que, si son cercueil n'était pas d'une longueur extraordinaire, c'était parce que, le squelette ne tenant plus, les os avaient été liés en fagot. A l'en croire, les tibias mesuraient environ trois pieds. Il ne fallait pas être surpris que François Ier n'en eût rien dit. L'excès même de l'étonnement lui avait ôté la parole...

Il advint que le moine, appelé par le prince, laissa les deux questionneurs. Aussitôt ceux-ci de courir au cercueil. Ils constatent que le mortier n'a pas pris, et enlèvent le morceau de marbre.

Que voient-ils? Rien qu'un tas d'osselets dont le plus long ne dépassait pas la longueur d'un doigt.

Ils rirent fort de la hâblerie du moine gascon.

II

LES ENJOLIVEURS DE ROLAND

Il en coûtait sans doute aux rimeurs qui prétendirent rajeunir la Chanson de Roland de la voir se terminer sitôt. C'est surtout dans ses dernières parties qu'ils ont introduit leurs plus copieux remplissages.

Veut-on faire la différence entre la sobriété classique et l'intempérance romantique? On n'a qu'à voir comment le récit sublime de la mort d'Aude est paraphrasé par les remanieurs de la Chanson de Roland.

Charlemagne envoie des messagers à Girard de Vienne pour le prier de lui amener la belle Aude. Girard croit qu'il s'agit de célébrer le mariage de sa nièce avec Roland. Mais la belle Aude pressent un malheur. En vain veut-on la rassurer. Elle répond à tout : « Roland est mort! » Après bien des précautions, on lui avoue la triste vérité. Elle tombe pâmée. Revenue de son évanouissement, Aude veut voir les corps d'Olivier et de Roland; elle tire à soi le suaire étendu sur leurs restes; elle prend les deux barons dans ses bras et les dresse sur leur séant; puis, arrachant ses cheveux, déchirant son beau visage, elle fait éclater de longues plaintes.

Par la faveur d'un ange, Olivier se met à parler. Il dit à sa sœur de se consoler; car elle va bientôt quitter cette vie terrestre qui ne vaut pas un regret, pour monter au Paradis, où les années passent sans flétrir la beauté et où on jouit de félicités infinies.

Longtemps encore la belle Aude multiplie doléances et oraisons. Enfin elle se décide à mourir. On la couche entre les cercueils des deux preux. Tout le monde fond en larmes. La nature s'en mêle; et en plein midi d'épaisses ténèbres se répandent sur la ville...

Dans le manuscrit de Châteauroux, la mort de la belle Aude est délayée en huit cents vers!

Avec un grand art, l'auteur de Roland a fait de Ganelon, le parfait gentilhomme devenu un traître, une espèce de Satan qui, dans sa chute, conserve de beaux restes de son ancienne grandeur.

Dans les remaniements, on n'hésite pas à attribuer des lâchetés à Ganelon pour le simple plaisir de varier les épisodes. Ainsi, à peine a-t-il adressé à ses juges d'altières paroles, que, voyant un moyen de leur échapper, il s'élance sur son cheval et s'enfuit à toutes brides. Charlemagne de se désespérer. Heureusement se trouve là Gondrebeuf de Frise qui possède le plus rapide coursier du monde. Il rattrape le fugitif; et la justice sera satisfaite.

Mais ce ne serait pas assez de conter simplement que Ganelon fut condamné à être écartelé. Nos rimeurs de métier, tout semblables aux feuilletonnistes qui tirent à la copie, ont imaginé de nous faire assister à un conseil de bourreaux où chaque seigneur donne son avis sur le meilleur supplice à adopter pour le châtiment de Ganelon.

Girard de Roussillon propose qu'on mène Ganelon, comme un ours, de village en village, en le battant de verges, et que, chaque jour, on lui coupe quelques lambeaux de chair pour payer l'écot de l'auberge où il aura couché.

Ogier le Danois propose de le tenir pendant trois jours au fond d'une tour, où on ne lui donnera ni à boire ni à manger, et de l'en retirer affamé pour ne lui offrir que des mets assaisonnés de poivre et de sel sans rien lui laisser à boire, de telle sorte qu'il meure de soif.

De son côté Naime dit : « Sire, voici un supplice terrible. Faites-le écorcher vif et pendre par la peau au soleil ; que ses chairs soient enduites de miel, et données à lécher à des chèvres. Vous verrez tous ses membres agités de convulsions et ses dents grincer par l'excès de la douleur. Jamais, que je sache, mort plus âpre ne fut imaginée... »

Quel fatras ! Et c'est sur le même patron que sont faits une foule de vieux récits !

On doit bien reconnaître que, dans l'héritage

poétique du moyen âge, à côté des paillettes d'or, — moins rares qu'on ne l'a dit, — il y a beaucoup de plomb et de gravier.

Il n'y eut que trop de versificateurs qui, sans originalité et sans art, fabriquèrent d'interminables poèmes, surchargés de lieux communs, de redites, de niaiseries et d'extravagances.

Elles-mêmes, les meilleures chansons de geste, ROLAND mis à part, réclament des coupures nombreuses, des modifications importantes, pour devenir lisibles.

Leurs défauts, loin d'être palliés, furent aggravés par les rajeunisseurs.

En principe, il n'y a pas à médire des rajeunisseurs. Qu'est chaque apologue de La Fontaine sinon un renouvellement de quelque apologue de l'antiquité ou du moyen âge? Il n'a pas écrit une seule fable qui fût de son invention; et il n'en est aucune qui ne soit une création.

Mais parmi les renouveleurs des chansons de geste on ne trouve guère de créateurs. Ce sont des amplificateurs, plus occupés de faire long que de faire vivant[1].

1. Trop souvent il arriva que des versions remaniées firent négliger la version originale, probablement plus intéressante et aujourd'hui perdue pour nous. Tel est le cas de RENAUD DE MONTAUBAN et de plusieurs autres poèmes signalés ci-dessus dans nos ECHOS DES CHANSONS DE GESTE DE LA VIEILLE FRANCE.

III

ROLAND ET GANELON EN ITALIE

De par la Chanson de Roland, Ganelon est le type du traître à sa patrie, comme Judas est le type du traître à son Dieu.

Dans l'église de Népi, on trouve une vieille inscription datée de 1131, où il est dit : « S'il est un des contractants qui veuille rompre l'accord juré entre les autorités militaires et les autorités civiles de cette ville, qu'il meure de la mort infâme de Ganelon! »

A la flétrissure populaire de Ganelon s'ajoutait, en Italie, la glorification populaire de Roland et d'Olivier, qui tous deux figurent, dès le douzième siècle, dans les sculptures du portail de l'église de Vérone, avec cette mention gravée sur l'épée que tient Roland : Durindar (Durandal).

Tel était, au moyen âge, l'empressement des Italiens autour des *chanteurs des héros de France* (*cantatores Francigenarum*), qu'en 1288, à Bologne, les autorités défendirent à ces « histrions » de stationner sur les places publiques, à cause des dangers que comportaient pour la sécurité commune les rassemblements formés autour d'eux.

La légende des paladins français, qu'on appelait la légende d'Espagne à cause du théâtre des

principaux événements, fut l'objet de nombreuses compilations. On peut dire que toute l'épopée italienne a ses sources dans les vieilles chansons de France, italianisées en multiples versions et amplifications dont l'écheveau a été récemment débrouillé par M. Pio Rajna, le Gaston Paris de Florence.

Aretin, toujours à l'affût de la vogue, mit en scène nos héros dans son ORLANDINO ; et, fidèle à sa coutume de tout souiller, il fit des compagnons de Charlemagne une collection d'ivrognes et de polissons.

Pulci, prenant ses matériaux dans les récits vulgarisés autour de lui, consacra en 1485 aux aventures de Roland et de Renaud un poème où sa riche imagination et son exubérante personnalité se donnent libre carrière.

L'épopée italienne, déchue de la majesté antique, mais débordante de verve, de fantaisie et de gaieté, date de Pulci.

Pulci a beau se jouer et devancer les ironies du *Don Juan* de Byron, il ne peut, à certains moments, contenir son émotion ; et, au spectacle de la mort de Roland, il s'écrie :

O fin touchante! âme noble et bien née!

Le comte Mathieu Boïardo écrivit, à la fin du quinzième siècle, son ROLAND AMOUREUX en

soixante-neuf chants, peinture variée de la vie chevaleresque, où s'alliaient le grave et le folâtre, et que Berni trouva moyen d'embellir en l'abrégeant.

L'Arioste continua Boïardo et le fit oublier.

Son ROLAND FURIEUX (1515), chef-d'œuvre d'invention et d'élégance, d'ornementation et de grâce, est à la Chanson de Roland ce qu'est un beau palais renaissance à une superbe église romane.

Dans la DIVINE COMÉDIE, commencée à la fin du treizième siècle, Dante, qui, avant de devenir le roi du chant, fut l'admirateur et le disciple de nos chanteurs, surtout des chanteurs provençaux, n'avait pas oublié Roland et Ganelon.

A un moment de sa promenade aux enfers, le poète entend sonner un cor qui retentit si haut que ses appels couvriraient la voix du tonnerre; et il dit : « Après la douloureuse déroute, lorsque Charlemagne perdit sa sainte entreprise, Roland ne sonna pas du cor plus terriblement. »

Au chant suivant, Dante nous montre un lac si solidement gelé qu'il ressemble plus à du verre qu'à de l'eau et qu'un grand mont pourrait y tomber sans le faire craquer à sa surface. Là sont plongés, la tête émergeant au dehors, violets, claquant des dents, le cœur désolé, et de grosses gouttes de larmes figées dans leurs yeux, les traî-

tres à leur patrie, « race maudite sur toutes les autres, misérables à qui il aurait profité d'être sur terre des chèvres plutôt que des hommes ». Parmi ces traîtres Dante nomme Ganelon.

Enfin, quand il visite le Paradis, Dante, d'ascension en ascension, arrive au cercle radieux où la céleste Béatrix lui fait voir « des esprits bienheureux qui sur terre jouirent d'un si grand renom que toute muse se ferait de leurs actions un riche butin ». Et parmi eux, à la suite du grand Machabée, il voit passer Charlemagne et Roland, dont les âmes lumineuses, mues par l'amour, sont à jamais unies dans une félicité éternelle. « Mon regard attentif, dit-il, suivit les deux lueurs, comme l'œil du chasseur suit le faucon dans son vol. »

— *ONORATE L'ALTISSIMO POETA!*

IV

LE ROLAND DU COMTE DE TRESSAN

En France, jusqu'au quinzième siècle, Roland est populaire. Son image est dessinée sur des vitraux d'église, sur des devantures de maison. On dit volontiers d'un brave chevalier qu'il est un Roland; et, aux jours de défaite, on rêve d'un retour de fortune qui rendrait à la France les Roland et les Charlemagne.

Mais à partir de la Renaissance le souvenir de Roland et de la chanson dont il est le héros disparaît de plus en plus. L'épopée de Roncevaux est délayée en contes insipides et finit par devenir un chapitre perdu des romans à bon marché que les colporteurs promènent de foire en foire et vendent aux paysans. Les beaux esprits en ignorent.

Il arriva à Roland et à sa chanson la même aventure qu'à Jeanne d'Arc, négligée ou méconnue jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et dont le double évangile — j'entends le Procès de condamnation et le Procès de réhabilitation — resta enfoui en manuscrit, comme un grimoire latin sans conséquence, pendant plusieurs centaines d'années.

Durant trois siècles, dans la France monarchique et chrétienne, personne ne parle de Roland

mieux que ne l'a fait Tressan ; et Tressan en parle presque aussi mal que son ami Voltaire parla de Jeanne d'Arc.

Qu'on ne crie pas à la parodie. C'est très sérieusement que le chevalier bel esprit, après avoir commencé par proclamer qu'au temps des rois carlovingiens et des premiers rois capétiens, les soldats français eurent l'habitude de « chanter la fameuse chanson de Roland quand ils marchaient contre l'ennemi », écrit ce qui suit :

« Sans nous amuser à déterrer dans la poussière des bibliothèques quelques fragments imparfaits et barbares de cette chanson, sans recourir à la supposition d'un manuscrit dans lequel elle se trouverait transcrite dans son langage originel, imaginons plutôt quels pouvaient en être le sens et l'esprit. Il est probable qu'elle ne contenait point une relation de tous les hauts faits de Roland. Il est plus naturel de croire qu'on présentait aux soldats le caractère de Roland comme un modèle à imiter et qu'on leur montrait le paladin comme un chevalier brave, intrépide, ardent et zélé pour le service de son roi et de sa patrie; qu'on ajoutait qu'il était humain après la victoire, ami sincère de ses camarades, doux avec les bourgeois et les paysans, qu'il n'était pas querelleur et évitait les excès. Enfin voici ce que nous croyons que chantaient nos soldats, il y a sept ou huit cents ans, en allant au combat :

Chanson de Roland.

Soldats français, chantons Roland :
De son pays il fut la gloire.
Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

I

Roland étant petit garçon
Faisait souvent pleurer sa mère ;
Il était vif et polisson :
« Tant mieux, disait monsieur son père ;
» A la force il joint la valeur :
» Mauvaise tête avec bon cœur,
» C'est pour réussir à la guerre. »

Soldats français, chantons Roland, etc.

II

Le père pensait justement ;
Car, dès que Roland fut en âge,
On vit avec étonnement
Briller sa force et son courage.
Forçant escadrons, bataillons,
Renversant tout dans la mêlée,
Il faisait tourner les talons,
Lui tout seul, à toute une armée.

Soldats français, chantons Roland, etc

III

Dans le combat particulier
Il n'était pas moins redoutable :
Qu'on fût géant, qu'on fût sorcier,
Que l'on fût monstre, ou qu'on fût diable,
Rien jamais n'arrêtait son bras.
Il se battait toujours sans crainte ;
Et, s'il ne donnait le trépas,
Il portait une rude atteinte.

Soldats français, chantons Roland, etc.

IV

Quand il fallait donner l'assaut,
Lui-même il appliquait l'échelle ;

Il était le premier en haut.
Amis, prenez-le pour modèle.
Il passait la nuit au bivouac,
L'esprit gaillard, l'âme contente,
Et dormait sur un havresac
Mieux qu'un général sous sa tente.

Soldats français, chantons Roland, etc.

V

Pour l'ennemi qui résistait
Réservant toute son audace,
A celui qui se soumettait
Il accordait toujours sa grâce.
L'humanité dans son grand cœur
Revenait après la victoire;
Et, le soir même, le vainqueur
Au vaincu proposait à boire.

Soldats français, chantons Roland, etc.

VI

Quand on lui demandait pourquoi
Les Français étaient en campagne,
Il répondait de bonne foi :
« C'est par l'ordre de Charlemagne.
» Ses ministres, ses favoris
» Ont raisonné sur cette affaire;
» Pour nous, battons ses ennemis :
» C'est ce que nous avons à faire. »

Soldats français, chantons Roland, etc.

VII

Roland vivait en bon chrétien;
Il entendait souvent la messe;
Donnait aux pauvres de son bien;
Et même il allait à confesse.

Mais de son confesseur Turpin
Il tenait que c'est œuvre pie
De battre et de mener grand train
Les ennemis de la patrie.

Soldats français, chantons Roland, etc.

VIII

Il corrigeait avec rigueur
Tous ceux qui lui cherchaient querelle.
Mais il n'était point querelleur.
Bon camarade, ami fidèle,
L'ennemi seul dans les combats
Tremblait, voyant briller sa lame;
Et pour le dernier des soldats
Il se serait mis dans la flamme.

Soldats français, chantons Roland, etc.

IX

Au paysan comme au bourgeois
Ne faisant jamais violence,
De la guerre exigeant les droits
Avec douceur et bienséance,
De son hôte amicalement
Il partageait la fricassée,
S'il ne faisait pas l'insolent
Ni sa fille la mijaurée.

Soldats français, chantons Roland, etc.

X

Roland à table était charmant,
Buvait du vin avec délice;
Mais il en usait sobrement
Les jours de garde et d'exercice.
Pour le service il observait
De conserver sa tête entière,

Ne buvant que quand il n'avait
Ce jour-là rien de mieux à faire.

Soldats français, chantons Roland, etc.

XI

Roland fut d'abord officier,
Car il était né gentilhomme;
Il eut un régiment entier
De son oncle, empereur de Rome.
Il fut comte; il fut général;
Mais, vivant comme à la chambrée,
Il traitait de frère et d'égal
Chaque brave homme de l'armée.

Soldats français, chantons Roland :
De son pays il fut la gloire.
Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

On voit que ces couplets sont une espèce de manuel des devoirs du troupier. Tressan et ses contemporains du dix-huitième siècle appelaient cela la reconstitution de la Chanson de Roland.

V

ROLAND A RONCEVAUX

Hymne de Rouget de l'Isle.

A Rouget de l'Isle était réservé l'honneur de rendre à Roland le premier hommage un peu digne de lui.

Il consacra au héros de Roncevaux un chant de guerre dont les paroles, réserve faite du troisième et du dernier couplet, sont coulées dans le moule banal de la rhétorique courante, mais dont la musique est digne de remarque.

C'est à Strasbourg que Rouget de l'Isle composa sa chanson de Roland, en mai 1792, quelques jours après la *Marseillaise*.

Berlioz a dit : « Rouget de l'Isle écrivit d'autres beaux chants que la *Marseillaise*. »

Parmi ces beaux chants, celui de ROLAND A RONCEVAUX tient le premier rang.

M. Julien Tiersot, l'historien de la *Marseillaise* et de son auteur, proclame que ROLAND A RONCEVAUX, avec son mouvement énergique et ferme, la belle et large phrase de son refrain, a droit certainement à la seconde place dans l'ensemble de l'œuvre de Rouget de l'Isle.

On observera que les deux vers qui sont le

principal thème du Chant de guerre de 1792 devinrent le principal thème du Chant national de 1848 :

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Rouget de l'Isle avait accompagné son hymne d'un préambule où il disait :

« La Chanson de Roland, qui fut le chant de guerre de nos ancêtres, a plus de rapport avec les circonstances actuelles qu'on ne le croirait au premier coup d'œil. Comme ceux d'aujourd'hui, les Français d'alors combattaient pour leurs lois et leur liberté contre les Maures qui, après avoir subjugué l'Espagne, menaçaient d'envahir le reste de l'Europe. »

Dulce et decorum est pro patria mori[1].
(HORACE.)

I

Où courent ces peuples épars ?
Quel bruit a fait trembler la terre
Et retentit de toutes parts ?
Amis ! c'est le cri du dieu Mars,
Le cri précurseur de la guerre,
De la gloire et de ses hasards...

Mourons pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

II

Voyez-vous ces drapeaux flottants
Couvrir les plaines, les montagnes,
Plus nombreux que les fleurs des champs ?

1. Mourir pour la patrie est un sort doux et beau.

Voyez-vous ces fiers mécréants
Se répandre dans nos campagnes,
Pareils à des loups dévorants?

Mourons pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

III

UN SOLDAT.

Combien sont-ils? Combien sont-ils?

ROLAND.

Quel homme ennemi de sa gloire
Peut demander combien sont-ils?
Eh! demande où sont les périls;
C'est là qu'est aussi la victoire.
Lâche soldat, combien sont-ils?...

Mourons pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

IV

Suivez mon panache éclatant,
Français, ainsi que ma bannière;
Qu'il soit le point de ralliement!
Vous savez tous quel prix attend
Le brave qui, dans la carrière,
Marche sur les pas de Roland.

Mourons pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

V

Fiers paladins, preux chevaliers,
Et toi surtout, mon frère d'armes,
Toi Renaud, la fleur des guerriers,
Voyons, de nous, qui des premiers,

Dans leurs rangs portant les alarmes,
Rompra ce mur de boucliers?

Mourons pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

VI

Courage, enfants! Ils sont vaincus;
Leurs coups déjà se ralentissent;
Leurs bras demeurent suspendus...
Courage! Ils ne résistent plus :
Leurs bataillons se désunissent.
Chefs et soldats sont éperdus...

Mourons pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

VII

Quel est ce vaillant Sarrasin
Qui seul, arrêtant notre armée,
Balance encore le destin?...
C'est Altamor[1]. C'est lui qu'en vain
Je combattis dans l'Idumée;
Mon bonheur me l'amène enfin.

Mourons pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

VIII

Entends-tu le bruit de mon cor?
Je te défie à toute outrance :
M'entends-tu, superbe Altamor?
Mon bras te donnera la mort,

1. La chanson de geste LA PRISE DE PAMPELUNE met en scène un redoutable chef sarrasin, Altumayor, qui engage avec Roland un duel terrible. Altumayor finit par se déclarer vaincu. — « Volontiers, je me rends à vous, dit-il, brave comte, qui avez toutes les vertus. » Et il se fait chrétien.

Ou si je tombe sous ta lance,
Je m'écrierai, fier de mon sort :
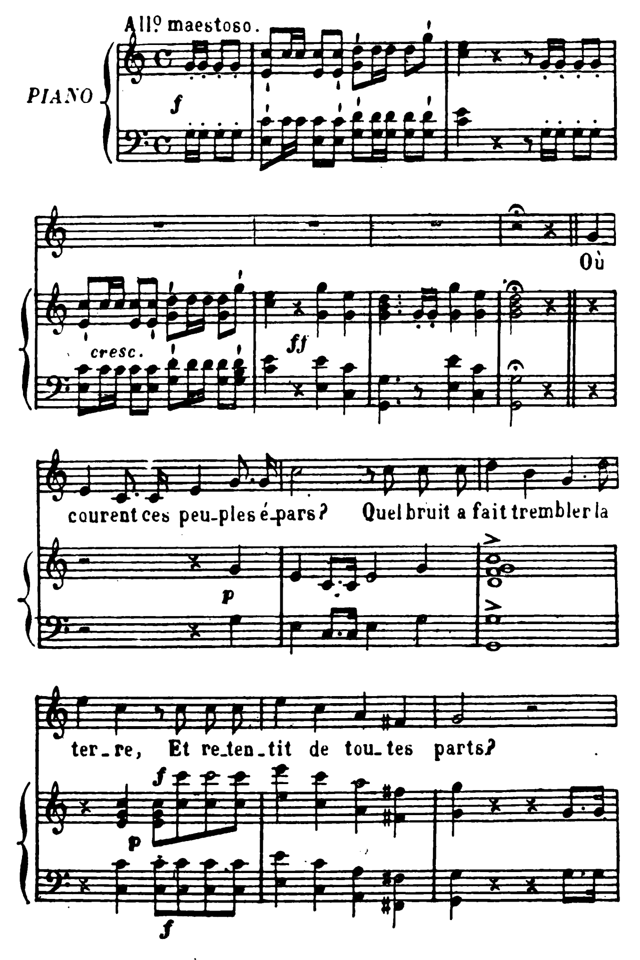
Je meurs pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

IX
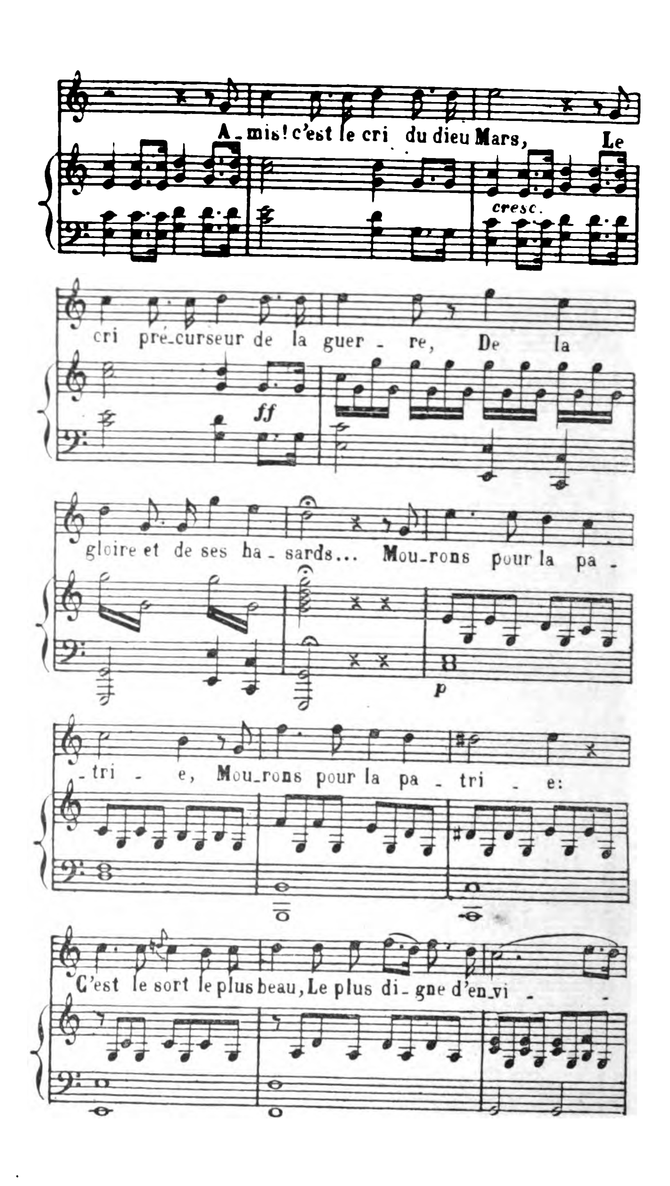
Je suis vainqueur! Je suis vainqueur!...
En voyant ma large blessure,
Amis, pourquoi cette douleur?
Le sang qui coule au champ d'honneur
Du vrai guerrier est la parure;
C'est le garant de sa valeur.
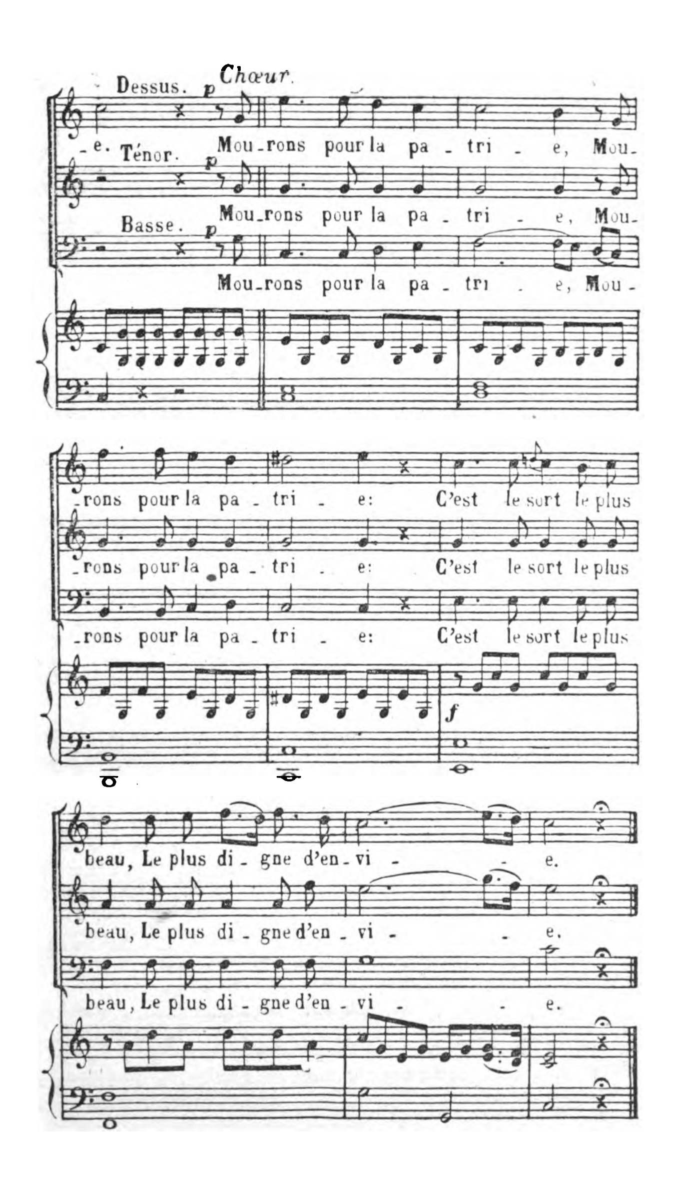
Je meurs pour la patrie :
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

MUSIQUE DE ROLAND A RONCEVAUX[1]



1. C'est M. Julien Tiersot, le vulgarisateur des chants nationaux, qui a mis à ma disposition la musique de *Roland à Roncevaux*.


A_mis! c'est le cri du dieu Mars, Le
cresc.
cri pré_curseur de la guer - re, De la
ff
gloire et de ses ha - sards... Mou_rons pour la pa -
p
_tri - e, Mou_rons pour la pa - tri - e:
C'est le sort le plus beau, Le plus di_gne d'en_vi - -


Chœur.
Dessus. p
_e.
Mou_rons pour la pa _ tri _ e, Mou_
Ténor. p
Mou_rons pour la pa _ tri _ e, Mou_
Basse. p
Mou_rons pour la pa _ tri _ e, Mou_
_rons pour la pa _ tri _ e: C'est le sort le plus
_rons pour la pa _ tri _ e: C'est le sort le plus
_rons pour la pa _ tri _ e: C'est le sort le plus
f
beau, Le plus di _ gne d'en _ vi _ _ e.
beau, Le plus di _ gne d'en _ vi _ _ e.
beau, Le plus di _ gne d'en _ vi _ _ e.

VI

LE COR, D'ALFRED DE VIGNY

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher;
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?

Roncevaux! Roncevaux! Dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II

Tous les preux étaient morts; mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi! » criait le More;

« Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs; car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula;
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« Merci, cria Roland; tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance;
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
Suspendez votre marche; il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encore[1]. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée. »

Et l'empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
Le son éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur! c'est mon neveu! malheur! car, si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

1. Dans ce passage de son poème, poème moitié ému, moitié poncif, Alfred de Vigny s'est peut-être souvenu du récit de la Chronique de Turpin. D'après cette chronique, l'archevêque n'était pas à Roncevaux. Mais, au moment où eut lieu le désastre, il en eut la vision. En effet, ayant levé les yeux au ciel, il vit soudain passer deux démons qui emportaient l'âme de Marsile dans les enfers, et deux anges qui emportaient l'âme de Roland dans le paradis.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
— J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire;
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu, que le son du cor est triste au fond des bois!

(Poésies. — Livre moderne.)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

VII

LE MARIAGE DE ROLAND, DE VICTOR HUGO

Ils se battent — combat terrible! — corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbes dans l'eau.
L'archange saint Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre;
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que la visière eût dérobé leurs fronts,
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers pensifs qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine :
Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Et depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.

Olivier, sieur de Vienne et comte souverain,
A pour père Gérard et pour aïeul Garin.
Il fut pour ce combat habillé par son père.
Sur sa targue est sculpté Bacchus faisant la guerre
Aux Normands, Rollon ivre et Rouen consterné,

Et le dieu souriant par des tigres traîné,
Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre.
Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre;
Il porte le haubert que portait Salomon;
Son estoc resplendit comme l'œil d'un démon;
Il y grava son nom afin qu'on s'en souvienne.
Au moment du départ, l'archevêque de Vienne
A béni son cimier de prince féodal.
Roland a son habit de fer et Durandal.

Ils luttent de si près avec de sourds murmures,
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures.
Le pied presse le pied; l'île à leurs noirs assauts
Tressaille au loin; l'acier mord le fer; des morceaux
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve.
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
Soudain sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,
Voit tomber à la fois son épée et son casque.
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu!
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
Durandal sur son front brille. Plus d'espérance!
« Çà, dit Roland, je suis neveu du roi de France.
Je dois me comporter en franc neveu du roi.
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,
Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.
Tu feras apporter à boire en même temps,
Car j'ai soif.
— Fils, merci, dit Olivier.
— J'attends,
Dit Roland, hâte-toi. »
Sire Olivier appelle
Un batelier caché derrière une chapelle.

« Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut
Une autre épée à l'un de nous et qu'il fait chaud. »

Cependant les héros, assis dans les broussailles,

S'aident à délacer leurs capuchons de mailles,
Se lavent le visage et causent un moment.
Le batelier revient, il a fait promptement;
L'homme a vu le vieux comte; il rapporte une épée
Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée
Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.
L'épée est cette illustre et fière Closamont[1],
Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.
L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère
Ce qu'ils disaient; le ciel rayonne au-dessus d'eux;
Olivier verse à boire à Roland; puis tous deux
Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.
Voilà que par degrés de sa sombre démence
Le combat les enivre; il leur revient au cœur
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
Baisse vers l'horizon. La nuit vient.
« Camarade,
Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
Je ne me soutiens plus et je voudrais un peu
De repos.
— Je prétends, avec l'aide de Dieu,
Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.
Dormez sur l'herbe verte, et cette nuit, Roland,
Je vous éventerai de mon panache blanc.
Couchez-vous et dormez.
— Vassal, ton âme est neuve,
Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
Combattre quatre jours encore et quatre nuits. »

1. L'épée d'Olivier, selon la légende, avait jadis appartenu à l'empereur Closamont. Mais elle ne porta jamais le nom de Closamont. On l'avait toujours appelée Hauteclaire.

Le duel reprend. La mort plane ; le sang ruisselle.
Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ;
Le voyageur s'effraye et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.
Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;
La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.

Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;
Puis ont recommencé.
Le vieux Gérard, dans Vienne,
Attend depuis trois jours que son enfant revienne.
Il envoie un devin regarder sur les tours ;
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »

Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
Froissant le glaive au glaive et sautant les fossés,
Et passent, au milieu des ronces remuées,
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
O chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !
Mais enfin Olivier saisit au corps Roland
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

— « C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
Acceptez-le. »
Roland sourit. « Il me suffit
De ce bâton. » Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine

Et jette son épée; et Roland, plein d'ennui,
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui
Les générosités qu'il avait déjà faites.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes;
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
A grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.

Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête et dit :
« Roland, nous n'en finirons point.
Tant qu'il nous restera quelques tronçons au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères?
Ecoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc :
Epouse-la. »
— « Pardieu! je veux bien, dit Roland.
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

(LÉGENDE DES SIÈCLES. — *Le Cycle héroïque chrétien.*)

(Hetzel et C[ie], éditeurs.)

VIII

LA CHANSON DES ÉPÉES, DE HENRI DE BORNIER

La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées :
L'une a pour nom Joyeuse et l'autre Durandal.

Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées
Entraient jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air!
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger frémissait de rage;
Sarrasins, Saxons ou Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombaient dans la rouge poussière
De ces formidables tournois!

Durandal a conquis l'Espagne ;
Joyeuse a dompté le Lombard;
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : Voici ma part!
Toutes les deux ont par le monde
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu;
Après mille et mille batailles
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu!



Hélas! La même fin ne leur est pas donnée :
Joyeuse est fière et libre après tant de combats.
Et quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas[1]!

Elle est captive encore, et la France la pleure;
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour Joyeuse et Durandal.

(LA FILLE DE ROLAND.)

(Dentu, éditeur.)

1. En supposant qu'à Roncevaux Durandal passa aux mains des Sarrasins, le poète dramatique contredit notre chanson.

Roland meurt invaincu et garde son épée.

Dans la Compilation islandaise des gestes de Charlemagne et dans la Chronique danoise, l'empereur, lorsque le corps de Roland est retrouvé, charge un de ses meilleurs chevaliers de lui apporter l'épée de Roland. Le chevalier ne peut la prendre, tant elle est fortement étreinte par la main du héros mort. Un autre chevalier est envoyé, puis un troisième, un quatrième et un cinquième. Peine perdue. Ce qu'ils n'ont pu successivement, ne le pourront-ils pas tous ensemble? Tous les cinq se mettent à la besogne, et chacun entreprend de desserrer un des cinq doigts de la main de Roland. Vains efforts. A son tour Charlemagne s'en mêle. A peine a-t-il touché l'épée que la main du mort s'entr'ouvre pour qu'il la prenne.

Durandal ne pouvait passer des mains de Roland qu'aux mains de Charlemagne. Qui avait mérité Joyeuse méritait Durandal.

IX

LA CHANSON DE ROLAND ET LES NIBELUNGEN

Comme la chanson de Roland, le poème des Nibelungen est anonyme; et, comme elle, il fut oublié pendant des siècles.

En 1757, Bodmer fit, pour la grande épopée nationale des Allemands, ce que Monin devait faire en 1832 pour la grande épopée nationale des Français : il appela l'attention sur elle.

En 1782, Müller publia les Nibelungen. A son exemple, en 1836, Francisque Michel édita la Chanson de Roland.

De même que Frédéric le Grand méconnut les Nibelungen et déclara qu'une pincée de poudre qui sert à charger un fusil valait plus que tout ce fatras, des Français éminents n'ont vu dans la chanson de Roland qu'une « fastidieuse rapsodie ».

Survint, en 1827, la version des Nibelungen écrite en allemand moderne par Simrock. Cette publication lança aux nues la vieille épopée. « Aujourd'hui, dit Albert Lange, les Nibelungen jouissent en Allemagne d'une popularité immense, et passent, aux yeux d'un grand nombre, pour le chef-d'œuvre de la poésie allemande. »

Un revirement analogue a commencé en France

depuis les travaux de Léon Gautier; et je ne désespère pas de voir les derniers censeurs de la chanson de Roland imiter l'évolution de Gœthe finissant par glorifier les Nibelungen qu'il avait d'abord méconnus.

Chez nos voisins, les Nibelungen sont lus surtout dans les traductions en langage moderne. Chez nous, il ne peut qu'en être de même pour la chanson de Roland, qui, après tout, est ainsi dégagée de ce qu'il y a d'inconsistant dans le vocabulaire des dialectes romans, et de ce qu'il y a de monotone dans les chapelets d'assonances des chansons de geste.

Parmi les conflits des partis et des églises, un sentiment est commun à tous les Français : l'amour de la France.

Luttons donc d'émulation pour populariser la connaissance de nos trésors nationaux.

Errata. — Page 20, ligne 12, au lieu de *Monier*, lire : *Monin*. Page 172, ligne 4, au lieu de *Falsaron*, lire : *Malsaron*.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

PROLOGUE A LA CHANSON DE ROLAND

ROLAND ET LA BELLE AUDE

LA CHANSON DE ROLAND

LIVRE PREMIER

Le ressentiment.

LIVRE DEUXIÈME

La trahison.

LIVRE TROISIÈME

Les prodiges des preux.

LIVRE QUATRIÈME

Le désastre.

LIVRE CINQUIÈME

La revanche.

LIVRE SIXIÈME

L'expiation.

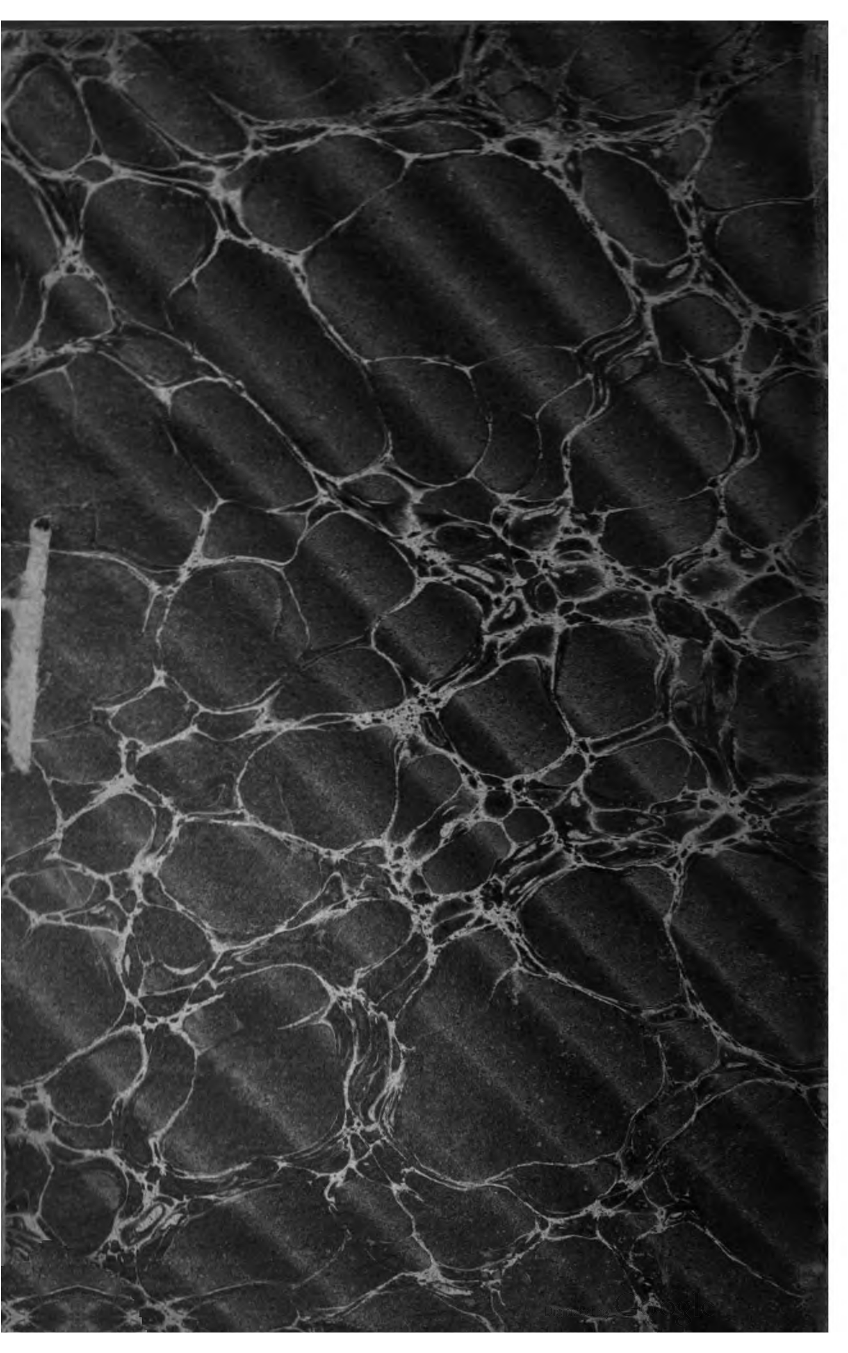
AUTOUR DE ROLAND

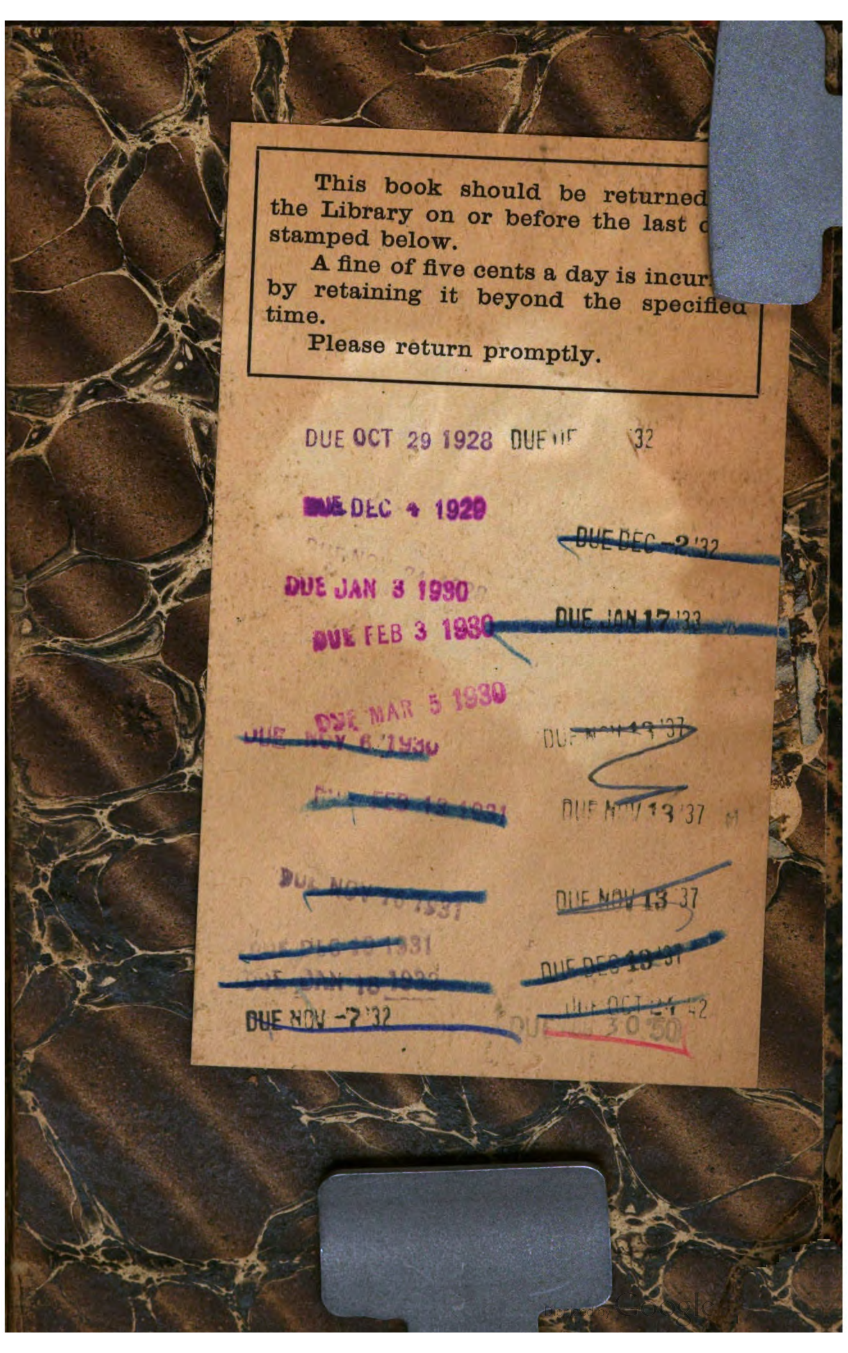
ÉCHOS DES VIEILLES CHANSONS DE FRANCE

APPENDICE

ROLAND A TRAVERS LES AGES

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.




This book should be returned the Library on or before the last stamped below.
A fine of five cents a day is incur by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
DUE OCT 29 1928
DUE DEC 4 1929
DUE JAN 3 1930
DUE FEB 3 1930
DUE MAR 5 1930
DUE NOV 6 1930
DUE NOV -7 '32
DUE DEC -2 '32
DUE JAN 17 '33
DUE NOV 13 '37
DUE NOV 13 '37

